U. d'/of OTTAWA
39003002658374

520

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvreduth00pari

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

VINGT-TROISIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LABEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST, JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE POLONAIS.

FÉLINSKY, WENZYK, NIEMCOWITZ,
OGINSKY, MOWINSKY, KOCHANOWSKY.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOTHÈQUE

PG
7005
C4
1823

COUP D'OEIL

SUR

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE

EN POLOGNE.

COUP D'ŒIL

SUR

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE

EN POLOGNE.

A FORCE de répéter qu'en France on s'occupait trop peu de la littérature des autres nations modernes, on a fini par jeter les yeux sur ces richesses dont la source nous était ouverte, et l'on a reconnu que la prévention entrait pour beaucoup dans cette indifférence nationale. Parmi les causes qui ont concouru à faire négliger ces études, on peut croire que, riches en ouvrages de tous genres et fiers d'avoir recueilli l'héritage du goût sévère des anciens, les Français ont pu facilement mêler dans la juste admiration pour leurs auteurs le mépris de toute production étrangère.

D'un autre côté, leur langue, universellement parlée en Europe, les dispensait du besoin d'apprendre celle des autres peuples et les entretenait dans une idée que flattait sans cesse l'amour-propre national. Avant le règne de Louis XV, la langue espagnole était la seule qui eût fixé l'attention de nos auteurs, et encore de ceux qui s'occupaient spécialement du théâtre. Il est aujourd'hui hors de doute que les deux Corneille,

Molière, Dufresny, Le Sage, etc., n'aient été enrichir leur génie dramatique à cette mine féconde de la littérature espagnole. Voltaire vint ensuite, qui, après avoir épuisé dans ses nombreuses publications toutes les idées que lui avait données une instruction plus étendue que profonde, et un esprit d'une finesse remarquable, Voltaire, dis-je, sentit que là où étaient des penseurs il trouverait des pensées; et, pour remédier à l'insuffisance de son éducation française, il interrogea avec soin, chez les antiques rivaux de sa patrie, des mœurs, des connaissances, des écrits dont il se créa un nouveau monde intellectuel. Plein des idées de Shakspeare, de Parnell et de Thompson, il donna au public *Sémiramis*, *Zadig*, et ces poésies morales et philosophiques où souvent l'on rencontre plus que des imitations des auteurs anglais; l'on peut ajouter que la fréquentation d'hommes fortement occupés des grands intérêts du peuple, et l'atmosphère de liberté qu'on respire sur les bords de la Tamise, ne contribua pas peu à donner des ressorts à cet esprit fréquemment obstrué par de petites considérations.

Il le faut avouer, car la reconnaissance est un devoir, c'est à l'Angleterre que nous devons notre amélioration sociale. Voltaire n'en a pas moins le mérite de l'importation.

L'abbé Delille, après lui, s'adressa à la même source, et revêtit des formes élégantes et de l'heureuse fécondité de son style les images sublimes qu'il emprunta souvent aux poëtes de l'Angleterre. Voltaire et lui indiquèrent aux esprits des trésors que l'on s'étonna d'avoir si long-temps méconnus, et la langue anglaise devint bientôt familière à tous ceux qui suivirent la

carrière des lettres et des sciences. Aujourd'hui que le génie du siècle heurte tous les préjugés, il ne peut laisser subsister ceux qui pourraient encore obscurcir le domaine de la littérature, et si l'on s'est aperçu, grâce à quelques bons esprits, au premier rang desquels il faut placer M. Say, que dans les productions de l'industrie la libre communication était la source la plus féconde des richesses, on peut croire que cette communication offrira les mêmes avantages aux travaux de l'esprit.

Jamais cette tendance générale à reculer les bornes des connaissances humaines, et à repousser tout ce qui pourrait y mettre obstacle, ne s'est plus manifestée que depuis quelques années. De nombreuses traductions des auteurs anglais et allemands se succèdent avec rapidité, et décèlent l'immense fonds de leurs trésors littéraires et scientifiques. Aucune nation ne pourra se vanter de posséder un ouvrage de quelque importance que la France ne soit bientôt à même de le juger avec pleine connaissance de cause.

Quelques pièces du théâtre polonais vont paraître à ses yeux. Mais ce n'est pas sur ce faible échantillon que l'on pourra se former une idée de la littérature de ce peuple; en effet, la poésie dramatique en est la branche la plus stérile. Quelle en est la cause? on pourrait la trouver en partie dans une disposition commune à tous les peuples du Nord, disposition qui leur fait rechercher avec moins d'attraits que les nations méridionales, toute espèce de jeux scéniques. Mais l'histoire du pays même fournira, ce me semble, la réponse la plus satisfaisante à la question que nous nous sommes posée. Le caractère de cette notice est un obstacle qui em-

pêche les longs développemens dont le sujet est susceptible. Qu'il me soit cependant permis de faire observer que la Pologne, toujours ouverte aux incursions des hordes scythes ou tartares, et souvent déchirée par des querelles domestiques, fut long-temps un pays peu propre à d'autres exercices que celui des armes, et qu'au milieu de cette agitation continuelle, de ce froissement de tous les intérêts privés, de ce choc des pensées agitées par de grands intérêts généraux, il était difficile de goûter des représentations qui eussent paru bien froides à côté du spectacle des passions populaires. Aussi les auteurs dramatiques furent-ils peu encouragés; tout concourait à arrêter dans la carrière ceux qui auraient pu la parcourir avec quelque succès; les formes électives appelant à la souveraineté des princes étrangers à la gloire, aux usages, à la langue même de la nation, privaient les lettres de l'appui qu'une dynastie nationale est toujours portée à leur accorder. En effet, les deux derniers rois de la race des Jagellons, Sigismond Ier. et Sigismond Auguste ont fait représenter à leurs cours des pièces de théâtre, et l'art dramatique n'aurait pas manqué de faire des progrès, si la protection royale, à défaut de celle du peuple, eût continué à l'encourager. Mais les Jagellons ont eu pour successeurs trois monarques électifs, dont deux ignoraient totalement la langue polonaise. On conçoit que sous leur règne les muses nationales durent garder le silence; aussi chercherait-on envain quelque pièce écrite de cette époque. Suivons toujours le théâtre polonais dans toutes ses phases. On eût pu espérer que Wladislas IV, né en Pologne, et celui qui vint à régner après lui, Jean Casimir, suivraient d'autres

erremens que leurs prédécesseurs. Mais ils entretinrent à grands frais une troupe italienne, et négligèrent tout-à-fait la scène qu'avait commencé à illustrer plusieurs noms polonais. L'on sait d'ailleurs que, sous le dernier des deux monarques que nous venons de nommer, la Pologne fut en butte à tous les fléaux qui peuvent anéantir une nation peu nombreuse. Des guerres sanglantes au dehors, au dedans la révolte de provinces entières, des représailles atroces, mais malheureusement trop justes, exercées par le peuple contre la noblesse dont il essayait de secouer l'insupportable oppression; enfin la peste et la famine, suites ordinaires de ces années de ravage et de désolation, vinrent étendre sur cette malheureuse contrée leur main destructrice, et peu s'en fallut que la Pologne ne cessât de compter parmi les nations. L'état touchait à sa perte, l'énergie de quelques citoyens le sauva, mais les traces de tant de calamités ne pouvaient de long-temps s'effacer, et les successeurs de Jean Casimir ne se montrèrent point assez habiles pour cicatriser des plaies si profondes. Le théâtre à cette époque dut suivre le sort des autres branches de la littérature, qui furent, sinon tout-à-fait abandonnées, du moins dans un état de décadence véritable, puisqu'elles passèrent exclusivement dans le domaine des jésuites, favorisés par la cour.

Ces religieux, connus aujourd'hui par leurs principes, et devenus si fameux par les maux que leur esprit d'intolérance introduisait dans tous les pays qui les avaient accueillis, ces religieux, dis-je, trouvèrent leur intérêt à entretenir en Pologne cet état de désuétude où étaient tombées les lettres; et les lumières, dont ils se vantaient d'être les dépositaires, devenaient entre leurs mains sem-

blables à une lanterne sourde qui conduit celui qui la porte au but qu'il veut atteindre, en laissant tout autre dans les ténèbres. Nul ne peut nier que des nuages d'ignorance n'aient enveloppé les divers états de l'Europe pendant une grande partie des dix-septième et dix-huitième siècles, et que ce ne soit une suite naturelle de l'instruction publique qui leur avait été confiée. Toutefois quelques hommes sages, et entre autres le célèbre Konarski, tentèrent par de nobles efforts de faire jaillir quelques étincelles au milieu de cette obscurité, et ils amenèrent par leur persévérance l'aurore du jour qui se leva si brillant à l'avénement au trône de Stanislas Auguste. Ce dernier roi de la Pologne, doué sans doute des qualités nécessaires pour faire fleurir un état dans des temps de paix et de tranquillité, mais trop faible pour en tenir les rênes au milieu des tempêtes publiques, Stanislas Auguste honora d'une protection généreuse tout ce qui pouvait honorer le caractère moral du peuple qu'il gouvernait. Il savait aussi bien que personne qu'il n'existe pas en politique de petits moyens, et que cette influence des représentations dramatiques est un levier puissant mis entre les mains des gouvernans pour donner une direction convenable aux idées qu'ils veulent mettre ou laisser en circulation. Aussi un théâtre public fut-il établi par ses soins à Varsovie. La carrière se trouva de nouveau rouverte aux auteurs; et l'on peut dire que ce fut pour le talent une époque de régénération qui dura trop peu de temps, puisqu'à la fin du dix-huitième siècle le théâtre comptait à peine trente années d'existence. Cependant ce fut assez pour indiquer des progrès sensibles dans la contexture et le style des ouvrages qui furent représentés. Puis enfin arriva ce moment qui devait être

un obstacle invincible à tout perfectionnement dans les lettres comme dans les sciences. On devine facilement que je veux parler du jour où la Pologne fut asservie, de ce jour où toutes les idées généreuses et grandes furent comprimées, de ce jour où, pour mieux s'assurer de leurs esclaves, les heureux agresseurs travaillèrent constamment à les avilir. Nul n'osa plus prononcer les noms de liberté et de patrie ; dès lors la tragédie n'eut plus d'expressions qui ne fît ombrage à un gouvernement illégitime; la comédie elle-même hors de saison, au milieu du deuil général, n'aurait pu surprendre quelques traits caractéristiques chez une nation dont la physionomie commençait à s'effacer sous des lois et des institutions étrangères. En dernier résultat, la création du duché de Varsovie ayant donné l'éveil à toutes les espérances nationales, et l'essor aux passions généreuses et grandes, le théâtre, et surtout la tragédie, se ressentirent de cet événement si long-temps attendu. Certes, parmi les poëtes qui répondirent à l'appel de la patrie, pour un moment régénérée, plusieurs prêtèrent à Melpomène un langage digne d'elle ; et depuis lors les principaux auteurs tragiques, prenant pour guides dans la forme de leurs compositions Voltaire, Racine et Corneille, se sont attachés à retracer des sujets nationaux. C'est une nouvelle école qui, sans compter beaucoup de noms, se distingue par des beautés que chacun sera à même d'apprécier.

Les premiers vestiges de l'art dramatique se retrouvent en Pologne vers le seizième siècle. Ce siècle, qui se présente d'une manière si remarquable dans l'histoire des peuples modernes, a été l'âge d'or de la littérature de ce pays. Il est inutile de rappeler que vers le même

temps presque toutes les nations de l'Europe virent sortir du milieu d'elles quelques têtes fortement organisées, qui accélérèrent la marche si lente d'ordinaire des sciences, des lettres et des beaux-arts.

Après avoir tracé un aperçu rapide de l'origine et de la décadence de la littérature polonaise, je reviens sur mes pas, pour entrer dans quelques détails sur les auteurs et les ouvrages qui ont paru successivement pendant cet intervalle. Si l'on veut bien considérer que déjà, à l'époque dont nous parlons, les belles-lettres avaient fait de grands progrès, on sera étonné de l'abandon dans lequel on avait laissé le théâtre. Bien que la langue fût loin d'être formée, et qu'elle se montrât encore ce que paraissent toutes les langues avant que des hommes d'un génie supérieur en aient créé et déterminé les principes, elle n'était point dépourvue de beautés et d'harmonie; et des circonstances particulières permirent bientôt de fixer ses formes, et de lui faire atteindre rapidement la perfection dont elle était susceptible. La langue polonaise qui, dans sa construction, se rapproche plus des langues anciennes que des modernes, a conservé aussi plus de liberté dans ses tournures, et, depuis le temps mémorable de sa restauration, elle a subi peu de changemens. S'il est vrai de dire que de nouveaux besoins et de nouvelles connaissances ont fait naître de nouvelles expressions, il faut ajouter que des mots vieillis ont été remplacés par des mots souvent moins heureux, et que ceux qui veulent juger du génie de la langue polonaise, la parler et l'écrire correctement, doivent avant tout consulter les auteurs du seizième siècle. Nicolas Rey, après lui Jean Rybenski, et surtout l'immortel Kochanowski, ont porté la poésie

lyrique aussi haut qu'elle pouvait aller ; et tandis que les nobles accens de leur muse nationale charmaient leurs concitoyens, Janiki étonnait Rome, en lui rappelant Virgile et Horace dans la langue de ces grands maîtres, et montait au Capitole pour recevoir de Clément VII la palme poétique, qu'il devait laisser plus tard dans les mains d'un de ses compatriotes, l'illustre Sarbienski.

De tous les poëtes modernes, Sarbienski est celui qui a écrit avec le plus de grâce et de facilité la langue latine; il s'est fait une réputation que ne surpassa pas Jean Dausticus, couronné aussi par l'empereur Maximilien, et qui depuis, accrédité par le roi de Pologne auprès de Charles V en qualité d'ambassadeur, mérita la confiance et l'amitié de ce grand prince. Ce fut dans ce temps que Jean de Glogau et Adam Bursley jetèrent les fondemens de leur saine philosophie, et que l'histoire de Pologne trouva dans Kromer un écrivain éloquent, comme elle rencontrait en lui un critique impartial et judicieux. La chaire retentit aussi à cette époque des mâles accens de Shargi. Cet orateur, ainsi que Germielki, ont laissé quelques morceaux regardés jusqu'à présent comme des modèles parfaits, qu'aucun des écrivains postérieurs n'ont pu égaler. Modzuoski et Orzuhouski se montrèrent en politiques; leurs idées sont pures et lumineuses. Le dernier de ces publicistes se distingua surtout par sa fermeté et l'indépendance de son caractère. Prêtre, il se maria : le pape lança contre lui les foudres de l'église; mais bientôt désarmé par l'énergie et les argumens victorieux d'Orzuhouski, il se rétracta, donnant même sa sanction à l'hymen qu'il avait précédemment condamné. D'un seul mot je peindrai l'éloquence de cet orateur, en

ajoutant qu'il mérita le surnom de Démosthène, que lui décerna l'admiration de ses compatriotes (1). Enfin, pour qu'il ne manque rien à la gloire de cette époque, apparut Kopernik.

Au milieu de cet état brillant et prospère des arts et des sciences, que nous offre le théâtre? Un misérable dialogue, composé pour tourner en ridicule ce même Kopernik, dont les travaux devaient attirer sur la Pologne la reconnaissance du monde entier; une pièce intitulée *Paméla*, représentée sous le règne de Sigismond Ier., avant l'année 1548; *Penthézilée*, tragédie ou scène lyrique, dont l'auteur, né en 1558, mourut en 1629; un dialogue sur *Joseph le patriarche*, et enfin *le Congé des ambassadeurs grecs*, de Jean Kochanowski.

Le dix-septième siècle n'est guère plus riche que le précédent. Il nous a légué une comédie contre les faux braves; une autre pièce, dont le sujet offre un pauvre diable qui, pendant son ivresse, se croit sur le trône;

---

(1) On lira peut-être avec intérêt quelques phrases extraites d'un ouvrage d'Orzuhouski, intitulé *Fidelis subditus de Institutione regiâ;* elles feront voir plus que tout ce que je pourrais dire la trempe de cet esprit qui avait devancé son siècle. L'auteur s'adresse en ces termes au roi Sigismond Auguste.

« *Nunc quid et cur ad te scribam, accipe. Scisne tu quis es* » *tu? rex. Regis igitur, regor ego; sapientior ergò tu quàm* » *ego. Quòd si tu sapiens, liber, dives, felix ego; quòd si tu* » *desipias, servus vagus exulge. Nemo igitur delicto tuo miser* » *nisi ego; ergò jam vides licere mihi dum adhuc integer sum,* » *tuam implorare fidem, ut dum licet discas quo pacto mihi pe-* » *riculoso hoc tempore, patriam, leges, libertatemque con-* » *serves.* »

Daphnée changée en laurier, scène lyrique de Twardouski, secrétaire près l'ambassade de Turquie, qui écrivit en vers la *Vie de Wladislas IV*, et la *Guerre contre les Cosaques*. On a encore de lui quelques poésies fugitives. C'est aussi vers ce temps, en 1637, que fut représentée une espèce d'analyse de la *Vie de sainte Cécile*, accompagnée d'intermèdes et de morceaux de musique. Cet ouvrage, composé à l'occasion du mariage de Wladislas IV, roi de Pologne, avec Cécile de Ragnse, peut aller de pair avec ceux qui l'ont précédé, c'est-à-dire qu'il indique un art dans son enfance ; toutefois on peut reconnaître que cet art fit de véritables progrès en s'enrichissant des traductions des bons auteurs classiques. Bardzinski et Stanislas Moriztyn firent connaître Sénèque; l'*Andromaque* de Racine, et le *Cid* de Corneille, traduits d'une manière tout à la fois élégante et énergique par André Moriztyn, furent représentées devant Jean Casimir dans son propre palais, en 1661.

Ici se rencontre une déplorable lacune dans l'histoire des lettres. On eût dit que le génie poétique, fatigué des efforts qu'il avait tentés pour se développer, s'était à jamais éteint ; aucun ouvrage ne parut, aucun prince ne s'intéressa au succès de la littérature ; et ce fut au zèle de simples particuliers, et surtout à celui de Konarski, que la Pologne dut la restauration de son théâtre.

Stanislas Konarski exerça trop d'influence en littérature comme en politique, pour ne point mériter ici une mention particulière. Le plus jeune des six enfans de Georges Castellan de Zaurichost ; il entra à l'âge de dix-sept ans dans l'ordre des écoles ; dix ans après il se rendit à Rome, qu'il habita pendant quatre ans. Le désir d'acquérir des connaissances nouvelles, et celui de voir

les hommes habiles que la France possédait alors, le conduisirent à Paris. Il s'y lia avec Fontenelle d'une amitié durable. De retour dans son pays, Konarski, s'étant attaché au parti de Stanislas Leczinski, après la mort d'Auguste II, eut la délicatesse de refuser un évêché que lui offrait l'heureux rival de Stanislas, Auguste III, et préféra suivre en Lorraine le prince dont il avait épousé la cause. Sa patrie le revit en 1746, et il s'y livra tout entier à l'éducation de la jeunesse, rejetant les nouvelles offres que lui firent le pape Benoît XIV et le roi Stanislas Auguste, de lui conférer un évêché. Il fonda le collége des nobles à Varsovie, et la législation lui dut l'immense compilation du *Volumina legum*, et la politique, la réfutation du *Liberum veto* (1).

La scène ne lui eut pas moins d'obligation, puisqu'il institua un théâtre dans son collége, où furent jouées tantôt des pièces originales, tantôt des ouvrages traduits du français par Konarski lui-même, ou par d'autres auteurs. Alors parurent *Épaminondas*, tragédie originale de Konarski, *Othon*, de Corneille, traduit par le même; *saint Casimir* et *Vitenes de Zatouski*. Minasouritz fit aussi représenter quelques ouvrages, et plusieurs auteurs se firent connaître en suivant leurs exemples.

Les jésuites ne virent pas sans envie les succès de Konarski, et firent jouer sur leur théâtre des ouvrages dramatiques; mais c'était pour la plupart des dialogues saints, traduits de Le Jay, ou bien des pièces originales du même genre : telles que le *Jonathan*, de Stanislas Javerski, de la compagnie de Jésus;

---

(1) Cet ouvrage lui valut de la part du roi une médaille avec cette légende : *Sapere auso*.

le *Titus*, *le Japonais*, de Jean Bulski; *Micador*, *roi de Lusitanie*; *Sedecias*, tragédie en vers polonais et latins, etc. D'autres que les jésuites, et même les personnages les plus élevés, suivirent l'impulsion donnée. Une princesse Radziwill prit la peine de composer plusieurs comédies et tragédies qui furent jouées sur son théâtre particulier, par une société choisie : elles furent même imprimées en 1754. On n'en peut dire qu'une seule chose, c'est qu'il est dommage que le mérite de ces pièces n'ait pas répondu à la louable émulation de l'auteur.

Parmi tous ceux qui parcoururent la carrière dramatique, le premier qui eut l'honneur d'offrir au public des tragédies véritablement bonnes fut Venceslas Bornouski, palatin de Podolie, grand général de la couronne et castellan de Cracovie. Cet homme, illustre par ses connaissances, ses vertus et son patriotisme, mourut en 1779. Ainsi que Joseph Zatouski, évêque de Cicovie, et Solfyh, évêque de Cracovie, il avait été exilé à Katuga. On a de lui deux tragédies remarquables; la seconde surtout, *Wladislas à Varna*, laisse voir un beau talent. On doit joindre à ses titres de gloire littéraire deux comédies, *le Fâcheux* et *le Capricieux*, et une traduction d'Horace dont il s'occupa dans sa prison. J'ajouterai qu'il écrivit, avec la même facilité que sa langue naturelle, la prose et la poésie latines.

Tel fut l'état du théâtre jusqu'à Stanislas Auguste, qui monta sur le trône en 1764.

Avant lui, les poëtes de la Pologne avaient écrit, ou pour leur plaisir, ou pour des théâtres particuliers. Le monarque, protecteur éclairé des arts et ami de la magnificence, leur ouvrit une carrière plus noble et plus

vaste, il éleva un théâtre national et public, laissant à l'émulation des auteurs le soin d'achever son ouvrage.

Les pièces suivantes datent toutes de cette nouvelle ère, et peuvent être citées comme dignes d'être goûtées par un peuple éclairé.

Au premier rang se trouvent *Gui, comte de Blois*, et *Tancrède*, par Adam Navuszewiz; cet ouvrage, comme tous ceux du même auteur, est plus remarquable par la vigueur des caractères et l'énergie des pensées, que par la pureté du goût. *Judith* ou *Boleslas III*, par François Karpouski, offre des morceaux pleins de charme et de sensibilité. *Brutus et Cassius*, par Raphaël Kralenski, général qui s'est fait connaître avantageusement en Italie. *Wladislas à Varna* et *Casimir le Grand*, drames de Niernucowiz.

Ajoutons que presque toutes les tragédies de Shakspeare et d'Alfieri trouvèrent des traducteurs plus ou moins heureux. On sait que les beautés de Corneille et de Racine avaient déjà passé dans la langue polonaise.

Quant aux comédies, excepté les deux pièces que j'ai citées plus haut, et les scènes satiriques du seizième siècle, aucune n'avait encore paru avant le règne de Stanislas Auguste.

François Bohomolec, jésuite, écrivit plusieurs pièces comiques en polonais; mais comme elles durent être représentées sur des théâtres de collége, il n'y fit point entrer de rôles de femmes. Il existe cinq volumes de ces comédies. Plus tard, il donna au théâtre royal quelques ouvrages où il introduisit des femmes : on y trouve de la verve, de la gaieté; mais, ce qui est assez naturel, peu de connaissance du monde. Bien que Bulawski ait été en butte aux plaisanteries des beaux esprits de son

temps, on remarque, dans *les Fâcheux* et *le Bourru*, un goût pur et des scènes adroitement conduites.

Le prince Adam Czartoryski, traducteur du *Joueur* et des *Ménechmes* de Regnard, fit paraître trois comédies qui décèlent un esprit d'observation et de nationalité peu ordinaire. Ces ouvrages sont *la Fille à marier*, *l'Avare orgueilleux* et *le Café*.

Les Divertissemens ou *la Vie sans but*, tel est le titre d'une pièce de Craczenski, recteur de l'académie de Cracovie. Le sujet en est assez original : c'est un homme entraîné à sa ruine par une femme qu'il croit aimer, et qui s'ennuie sans cesse au milieu des fêtes et des plaisirs qu'elle lui procure.

François Zabtocki, secrétaire de la commission d'éducation publique, passe pour le meilleur auteur comique de la Pologne. Il eût été loin dans la carrière, si, devenu prêtre à trente-six ans, il ne s'était pas fait scrupule de continuer sa course; mais, du moment où il entra dans les ordres, il cessa de travailler pour le théâtre, et brûla même ses compositions précédentes. Il reste de lui : *la Fille juge*, en trois actes, *le Petit-Maître amoureux*, *le Superstitieux*, *le Sarmatiame*, *les Étrennes au jour de l'an*, comédies. Il traduisit avec succès l'*Amphitryon* de Molière, et *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais.

Un écrivain extrêmement spirituel, Ignace Kvasiclhi, ne fut pas heureux dans ses compositions dramatiques. *Le Menteur* et *le Politique* sont des ouvrages médiocres; il les donna sous le nom de Mourinski, ainsi qu'une autre pièce dont le titre ne peut se rendre qu'en le traduisant ainsi, *le Solennel*, ou plutôt *l'Amateur de solennités*.

Je continue cette énumération pour faire voir à mes lecteurs que la scène polonaise est plus riche qu'on ne se l'est généralement imaginé. D'ailleurs le titre d'un ouvrage peut inspirer quelques-uns de nos auteurs qui se plaignent de n'avoir point de sujets neufs à traiter, et c'est un motif plus plausible pour m'engager à poursuivre.

Un poëte élégiaque, François Korpinski, est auteur d'une comédie en deux actes, intitulée *le Cens*, et d'*Alceste*, opéra. Ses œuvres ont été imprimées en quatre volumes. Le style en est plein de grâce et de sensibilité.

Joseph Wybielki a parfaitement réussi à peindre les mœurs et les habitudes de la nation, dans sa comédie de *Kulig*.

On a de Drozdouski, *l'Homme de lettres par misère*, pièce en quatre actes, remarquable par la facilité de la versification. Vers ce même temps, Destouches, Diderot, Goldoni, Kotzebue, Mercier et Beaumarchais furent connus par de bonnes traductions. Plus tard le théâtre même de madame de Genlis reçut le même honneur.

L'opéra ne fut pas non plus négligé à cette époque de restauration. On distingua, entre autres ouvrages de ce genre, *la Misère devenue heureuse*, de Bohomolec, musique de Kaminski. *Les Samnites*, opéra en trois actes, 1787, et *la Polonaise* ou *le Siége de Tremboula*, ouvrage recommandable par les nobles sentimens que l'auteur veut faire partager à la nation.

Mais de tous les opéras représentés jusqu'à présent, aucun n'obtint et n'obtient encore aujourd'hui plus de succès que *les Cracoviens et les Montagnards*.

Lors des malheurs de la Pologne, le zèle infatigable du seul Bogustauski soutint le théâtre prêt à tomber. Tout à la fois auteur et directeur, il traduisit *Saül* d'Alfieri, *Hamlet* de Shakspeare, *Emilia Galotti* de Lessing. Mettant toute l'Europe à contribution, il engagea Louis Crinski à faire connaître à la nation *Cinna*, *les Horaces*, *Alzire*, et les principaux ouvrages de Dubelloi et de Chénier.

Nous sommes enfin parvenus au moment de la restauration de la Pologne dans le duché de Varsovie, moment où tous les sentimens patriotiques se développèrent. Alors le théâtre offrant chaque jour au peuple des sujets puisés dans ses plus nobles souvenirs, fut plus généralement suivi qu'à aucune autre époque.

François Wznyh s'annonça par *Rome sauvée*, fait historique en trois actes. Cette pièce, toute de circonstance, fut reçue du public avec acclamations. Elle fut suivie de *Barbara Radziwill*, *Glenski*, *Boleslas II*, tragédies qui obtinrent toutes un grand succès.

Les mêmes circonstances inspirèrent à la comtesse Lubienska son drame de *Charlemagne et Vitikind.*

Zelmski traita de nouveau le beau sujet de *Barbara Radziwill*, et Louis Kropinski donna aussi *Luidgarda*, qui fut parfaitement accueilli. Mes lecteurs français me sauront sans doute bon gré de leur apprendre que les beautés de deux de nos auteurs contemporains ont été goûtées en Pologne. M. Brodzinski s'est chargé de la traduction des *Templiers* de M. Raynouard, et le *Marius à Minturnes* de M. Arnault a trouvé un digne interprète dans M. Damhourki.

Au mérite de faire connaître les pièces les plus remarquables et les plus généralement appréciées de quel-

ques peuples voisins, mérite qui lui est commun avec beaucoup d'autres traductions, la collection dont ce volume fait partie, joint celui d'offrir aux regards des Français quelques fleurs des régions inconnues, quelques beautés de littérature si peu renommées, que leur existence même était douteuse pour le plus grand nombre.

C'est dans ce rang que nous avons dû placer la littérature polonaise, qui s'était élevée dans son origine à une hauteur où l'on n'atteint ordinairement que par une progression lente et laborieuse, et dont quelques circonstances malheureuses ont retardé l'essor.

La position géographique de la Pologne, loin du centre de la civilisation, la privant de la possibilité d'être soutenue dans ses progrès par les autres nations, et d'être assistée de leurs lumières dans sa décadence, fut sans doute la double cause de l'oubli dans lequel elle se trouve aujourd'hui, oubli qui contraste si singulièrement avec le bruit de sa gloire militaire, les habitudes généreuses et polies de sa population, et son goût pour les arts.

Enfans de la Pologne, braves compagnons d'armes, seuls et derniers alliés de la France malheureuse, je dois rappeler ici votre noble caractère! Si le théâtre national offre un naïf tableau de votre courage et de votre loyauté! Si, parmi les tableaux de la scène se dessinent quelques personnages de votre antique histoire périssant victimes de leur fidélité et de leur dévouement, le lecteur français pourra dire avec satisfaction : Tels ils étaient alors, tels ils se sont montrés à nos yeux, soit qu'ils nous frayassent un passage à travers l'Europe septentrionale, soit que, dans les plaines de France, ils

protégeassent de leurs derniers escadrons les débris de nos armées. A ceux qui regarderaient cet élan de mon cœur comme une digression inutile, ou tout au moins comme un hors-d'œuvre, je répondrai que, soldat moi-même, il m'était difficile de laisser passer cette occasion sans me rendre solidaire pour ma nation, et sans faire entendre la voix de la reconnaissance.

ALPHONSE DENIS.

BARBARA RADZIWILL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

D'ALOÏSE ZÉLINSKI.

NOTICE

SUR

BARBARA RADZIWILL.

Cette tragédie passe pour la plus remarquable de toutes celles qu'offre le théâtre polonais. Il est vrai que plusieurs qualités qui l'ont fait distinguer, c'est-à-dire la pureté du style, la pompe et l'harmonie des expressions, sont celles qui se perdent le plus facilement dans un ouvrage traduit. Cependant d'autres mérites lui assurent encore la première place. Des caractères dessinés habilement et toujours soutenus, des pensées fortes et souvent sublimes, des discours bien raisonnés et plein d'éloquence, enfin une fidèle peinture des mœurs de ces temps si glorieux pour la Pologne, rendent sous plus d'un rapport cette pièce précieuse à la nation pour laquelle elle fut écrite, et ne peut manquer d'exciter même l'intérêt des étrangers; ils y remarqueront peut-être avec regret une juste et magnifique représentation de la

puissance d'un état aujourd'hui morcelé, et la noble indépendance de ses peuples.

On peut sans doute reprocher à l'auteur de Barbara Radziwill quelques fautes dans le plan et la conduite de sa tragédie. Mais il est cependant aisé de se convaincre qu'elles appartiennent plutôt au sujet qu'au poëte, et, faisant en un mot la part de la critique et celle de l'éloge, je dirai qu'on y trouve plus de génie que d'esprit.

Vers la fin du règne d'un des plus grands, et, ce qui vaut encore mieux, d'un des plus sages rois de Pologne, Sigismond Ier., son fils unique, Sigismond Auguste, épousa secrètement la jeune et belle Barbara, fille de Georges Radziwill, grand général du duché de Lithuanie.

Ce prince apprit bientôt après la mort de son père. Jusque-là il avait cru devoir garder le silence sur son mariage; mais, fatigué de tant de contraintes et ne voulant écouter désormais que les conseils dictés par l'amour, il conduisit lui-même sa femme à Cracovie, alors capitale du royaume de Pologne, où son intention était de la faire couronner.

A la première diète qui fut convoquée à cet

effet à Piotravie, en 1549, le jeune monarque éprouva la plus grande résistance de la part de la noblesse, qui prétendait voir, dans l'alliance du prince avec une de ses sujettes, une dérogation à la puissance royale, et qui, jalouse de l'égalité qui devait régner entre tous les Polonais, s'effarouchait de voir une famille, même patricienne, monter au rang des rois.

Il est difficile de peindre l'obstination, je dirai même l'acharnement de la diète dans toute cette affaire. Boratynski, homme illustre par ses lumières et ses victoires, et qui avait alors une grande influence sur la politique du royaume, s'opposait de toutes ses forces et de tout l'ascendant de son caractère aux desseins de Sigismond Auguste. Ce fut lui qui porta la parole au nom des états du royaume, et qui manifesta au prince le mécontentement de la diète. Le primat du royaume, Dzierzgowski, archevêque de Gnesne, par une bizarrerie qui caractérise à un haut degré l'esprit de ce siècle, se chargea d'une proposition des plus singulières, et je dirai même de la seule que puisse citer en ce genre l'histoire des nations anciennes et modernes. Il osa dire au roi que s'il n'était retenu que

par la crainte d'offenser le ciel en brisant une union consacrée par les autels, il se faisait fort de partager ce péché entre tous les membres de la diète, et de manière même à ce qu'il ne lui en restât qu'une portion très-modique. On pense bien que Sigismond Auguste, ardent et passionné, ne voulut souscrire à aucune transaction et qu'il prétendit faire ployer la diète devant sa volonté. Mais il trouva aussi dans Pierre Kmita, palatin de Cracovie, un ennemi d'autant plus opiniâtre qu'il était excité par Bone, femme de Sigismond Ier., et mère de Sigismond Auguste. Cette princesse issue de la maison des Sforces, ducs de Milan, nourrie dans les intrigues et pleine de ruse et d'avidité, avait été accoutumée, sur le déclin de la vie de son mari, à vendre les dignités de l'état, à détourner sur ses créatures les faveurs du trône, enfin à gouverner le royaume à son gré. On conçoit qu'elle dut s'indigner de se voir enlever par l'esprit et les charmes de Barbara tout l'ascendant qu'elle se flattait de conserver sur son fils. Aussi employa-t-elle tous les moyens imaginables pour leur susciter des ennemis puissans et nombreux. De son côté, le roi,

soutenu par Jean Tarnowski, l'un des plus grands hommes dont puisse s'honorer la Pologne, opposa une fermeté inébranlable aux injustes prétentions de ses sujets. La diète se passa sans que rien fût décidé. Auguste la convoqua l'année suivante à Cracovie, où, après quelques débats, il finit par obtenir que Barbara serait couronnée. La pompe de cette cérémonie fut rehaussée par une circonstance éclatante ; les ducs de Prusse et de Poméranie y vinrent rendre hommage au roi de Pologne, dont ils étaient les vassaux. Cependant le triomphe et le bonheur de ce prince ne furent point de longue durée : Barbara mourut bientôt après cet événement en 1551. On soupçonna fort dans le temps qu'elle fut empoisonnée par Bone, qui se hâta de quitter la Pologne, emportant avec elle d'immenses richesses, fruits des plus indignes manœuvres. Cette princesse se retira à Bari, dans le royaume de Naples, où elle continua de mener une vie digne du caractère qu'elle avait toujours montré.

Sigismond Auguste, fidèle au souvenir de sa noble épouse, traîna ses jours dans la douleur du veuvage et les soucis du trône.

Tel est le fait historique sur lequel le poëte a basé son ouvrage; il faut avouer que si le sujet est tragique par lui-même, il offre aussi nombre de difficultés. On verra quel parti l'auteur a tiré des faits réels, et quelles sont les beautés de sa création. Ce que je puis dire, c'est que les caractères des personnages sont fidèlement dessinés, et que plusieurs passages des discours du roi et des nonces sont à peu près tels qu'ils ont été prononcés d'après le témoignage des historiens contemporains.

BARBARA RADZIWILL.

PERSONNAGES.

SIGISMOND AUGUSTE, roi de Pologne.

BARBE, sa femme, fille du prince Georges Radziwill, grand maréchal de la Lithuanie.

BONE, mère d'Auguste, de la maison des Sforces, ducs de Milan.

ISABELLE, sœur d'Auguste, veuve de Jean Zapola, roi de Hongrie.

JEAN TARNOWSKI, grand général de la couronne, et castellan de Cracovie.

PIERRE KMITA, grand maréchal de la couronne, palatin et staroste de Cracovie.

BORATYNSKI, maréchal de la diète.

DEUX DÉPUTÉS de la diète.

LE COMMANDANT DES GARDES.

MINISTRES,
DÉPUTÉS DE LA DIÈTE,
GARDES,
} personnages muets.

La scène se passe à Cracovie, alors capitale du royaume de Pologne, dans le château du roi.

BARBARA RADZIWILL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, BORATYNSKI.

BORATYNSKI.

Respectable Isabelle, je ne voudrais point augmenter, par de fâcheuses nouvelles, les longues souffrances de ton cœur; mais ma bouche doit l'hommage de la vérité pure à l'amie de Barbe, à la sœur d'Auguste. Pourquoi t'abuserais-je par un discours flatteur? La fille de Radziwill ne sera point reine de Pologne. Le seul bruit que Cracovie la verra aujourd'hui dans ses murs révolte les Polonais sensibles à la gloire de leur roi. Le zèle de la diète s'éteint, et les murmures des mécontens remplissent la capitale du nom de Barbe. Les alarmes naissent des alarmes, la terreur imprime la terreur; tout nous menace d'un orage terrible et prêt à éclater.

ISABELLE.

Le ciel me réserve-t-il de nouveaux malheurs? L'innocence pourrait-elle soulever un tel orage sans

que tu le calmes ou le détournes? Non, non, lorsque c'est à toi que la diète a confié le gouvernail de ses délibérations, je ne puis que bien augurer de nos destinées. Qui connaît mieux que moi ton âme toute polonaise, tes grandes vertus et ton ferme courage? Ce temps n'est pas éloigné, et il me sera toujours présent, où, livrant pour moi de sanglans combats, tu conservas un fils à sa mère, et l'honneur aux Jagellons. Tant que je régnais entourée de bonheur et de gloire, une foule de grands de la Hongrie environnait mon trône; mais lorsque j'eus cédé au pouvoir sévère du destin, lorsque d'heureuse épouse je devins veuve, de reine je me trouvai fugitive avec un fils encore au berceau, j'implorais par des larmes impuissantes le secours du ciel et de la terre : il me resta, hélas! peu de défenseurs; c'était une poignée de braves Polonais que tu commandais. Tout conspirait contre nous : tu avais contre toi non-seulement les armes de Ferdinand, mais Rome, Vienne, les trahisons des soldats, les révoltes des généraux et l'amitié des Ottomans plus fatale que le reste : cependant ton courage ne t'abandonna pas. Aujourd'hui les circonstances sont moins difficiles; nous avons plus d'appui et moins d'obstacles, nous vivons au sein de la paix, au sein de la patrie, Boratynski est à la tête de la diète, et Auguste sur le trône.

BORATYNSKI.

Vieux soldat, je pouvais avoir du courage à la guerre; mais diriger avec calme une diète orageuse, s'opposer aux violences des puissans, aux ruses des

perfides, accorder ensemble tant d'opinions, tant de désirs et tant de vues différentes, une tâche si difficile est au-dessus de mes forces.

ISABELLE.

Celui qui comme toi aime la vertu et la patrie, et qui cherche sincèrement la vérité, la prend pour son guide...

BORATYNSKY.

Même en cherchant la vérité je peux m'égarer, mais une vile complaisance ne souillera pas mon âme. J'exposerai avec courage ma tête aux foudres d'Auguste; je lui ferai voir l'inconvenance, les torts et les dangers d'un mariage inégal avec Barbe. Fidèle à la patrie, aux lois et à la gloire des Jagellons, j'opposerai la majesté de la nation à ses aveugles désirs; et quoique Barbe, trop hardie dans ses espérances, ait gagné les bontés d'Isabelle...

ISABELLE.

Oui, elle a toute mon amitié, et j'en fais gloire; elle fut la compagne chérie de mon enfance, et lorsque je succombais sous le fardeau d'une existence pénible, c'est elle qui la première m'a fait sentir les douceurs de la vie. Lorsque le tzar, avec la puissance de l'Orient et du Nord, leva son glaive pour exterminer la nation polonaise, son père, volant avec son armée aux frontières de la Lithuanie pour tenter le sort douteux d'une bataille décisive, son père, en ma présence, fit à Sigismond ses adieux en ces mots : « Je n'épargnerai pas mon sang pour » toi, pour mon pays; ma bouche ne t'apprendra » pas la défaite des Polonais; tu ne me verras plus,

» ô mon roi ! ou tu me verras vainqueur; mais que » ma fille unique, sans mère, sans appui, trouve » en toi un père lorsqu'elle perdra le sien. » Hélas ! le coup qu'il avait prévu l'atteignit; il marcha, livra bataille, fut vainqueur et mourut. Un frère, successeur de son frère et compagnon de sa gloire, revint triste triomphateur de cette glorieuse expédition. Personne ne cherchait à voir le chef des guerriers victorieux, ni les dépouilles de la tente du tzar, ni les prisonniers de son sang; les yeux de toute la ville de Wilna étaient tournés vers celle dont le père, au prix de son sang, avait sauvé la patrie. Sa jeunesse, sa beauté, ses charmes, augmentaient la douleur de la perte et la gloire du triomphe : couverte de deuil, tremblante, éplorée, elle tombe aux genoux de l'auguste Sigismond. Une larme de pitié arrose les joues du vieux monarque; il relève avec douceur, console l'infortunée, et veut que la fille du héros, chère à la nation, soit désormais, ainsi que ses propres enfans, toujours à côté de son trône. Ce fut alors qu'Auguste la connut, ce fut alors qu'elle versa en lui cette flamme dont son cœur brûle encore, ce fut aussi alors qu'un nœud toujours plus doux, toujours plus étroit, joignit nos jeunes esprits. Abreuvée d'amitié, dans une heureuse retraite, je coulais avec elle les momens les plus doux de ma vie; et aujourd'hui, lorsque je la vois exposée aux fureurs de la populace, aux poignards des traîtres, lorsqu'elle ne se confie qu'à son innocence, à Auguste et à moi, puis-je la trahir et l'abandonner lâchement? Et toi, mon défenseur, serais-tu son ennemi?

BORATYNSKI.

Madame, je sais tout à la fois respecter nos lois et admirer ses vertus; mais je tremble que son hymen ne devienne le tombeau des brillantes espérances de la Pologne et de la gloire d'Auguste.

ISABELLE.

Est-ce qu'une étrangère, destinée au sceptre dès le berceau, dont la molle jeunesse fut pervertie par les flatteurs, et dont l'âme fière du luxe qui éblouit les peuples esclaves est remplie de mépris pour les libres Polonais, saura occuper plus dignement la place d'une tendre mère de notre peuple, et sentira mieux qu'elle l'amour de notre pays? Barbara, née dans la maison des défenseurs de la patrie, puisa cet amour dans le sang de son père, le puisa dans celui de sa mère. A peine commença-t-elle à penser, que déjà le nom de la Pologne causait un doux frémissement dans son cœur enfantin. Les pertes des personnes les plus chéries augmentèrent cet amour que l'éducation faisait croître avec les années. Ses deux frères expirèrent sous le fer ennemi; sa mère s'éteignit en pleurant ses fils; le père succomba bientôt sur les lauriers qu'il avait cueillis: son âme désolée, consacrant leur souvenir, épancha sur sa patrie toute sa tendresse. L'orgueil du trône pouvait-il trouver un accès en son cœur? Barbara ne respire que pour la Pologne et pour Auguste; elle a mis dans son époux tout l'espoir du bonheur de la Pologne, dans le bonheur de la Pologne elle jouit de la gloire future de son époux.

BORATYNSKY.

Les vertus de Barbara sont généralement reconnues, madame; mais les vertus seules donnent-elles droit à la couronne?

ISABELLE.

Je sais que l'orgueil, la vanité, l'intérêt, la crainte d'ambitieux voisins, dirigent ordinairement les souverains dans leur choix; mais ces vils égards pourraient-ils déterminer un roi sage, une nation libre et généreuse? Avouons que la première couronne dans l'univers fut décernée à l'homme pour la bravoure; à la femme, pour ses vertus et pour la beauté. Aujourd'hui que le sort ou la providence des cieux nous offre comme gage de sa protection une princesse illustre par sa naissance, brillante par ses qualités, Boratynski voudrait-il s'opposer à sa volonté?

BORATYNSKI.

Je ferai ce que je crois être un devoir sacré, et n'ai devant les yeux que Dieu et ma patrie. Je vous ai consacré et je suis encore prêt à vous offrir le secours de mon bras; mais je ne puis pour vous violer ma conviction. Pardonnez si mon obstination blesse votre cœur. Voici Barbe; je vous laisse, madame.

ISABELLE.

Le bonheur de ton pays te fera pencher de son côté.

SCÈNE II.

ISABELLE, BARBE.

BARBE.

Hélas! après combien d'années et dans quel moment reviens-tu, chère Isabelle, à l'amie qui désirait ta présence! Lorsque l'inquiétude et la frayeur m'environnent, lorsque la balance de ma destinée est levée, le ciel me rend à ta garde propice. Combien ton départ m'a causé de douleurs; combien les bruits qu'on semait sur ton sort ont augmenté les chagrins de mon cœur inquiet; combien tes malheurs m'ont arraché de larmes!

ISABELLE.

Crois-moi, dans les changemens continuels de mon sort, aux palais des rois, au milieu des déserts illustrés par ma fuite, dans le bonheur comme dans l'infortune, dans l'éclat ainsi que dans le deuil, toutes mes pensées se portaient vers toi. Réunie enfin aujourd'hui à l'objet de mes vœux, je recouvre le bonheur que la couronne m'avait enlevé : rien ne me séparera plus de toi, de mon fils, de mon frère; le lieu où vous êtes sera pour moi l'univers. Les années que j'ai passées dans un pays étranger m'ont fait sentir plus vivement combien la patrie est chère : aujourd'hui son bonheur et le mien seront accomplis, si nous voyons sur ton front la couronne de Pologne.

BARBE.

Eh quoi, lorsque pleine d'inquiétudes, de chagrins et d'effroi, je traverse un chemin semé de périls, lorsque dans ton sein je cherche l'appui et la consolation, tu me parles de bonheur, tu me parles de couronne !

ISABELLE.

Oui, je me fie à la justice du ciel, à la noblesse de la nation. Cracovie couronnera aujourd'hui la plus digne du diadème. Lorsque tu avais allumé dans Auguste la première flamme, le rayon de l'espérance vint éclairer mon cœur; mais bientôt la sévère raison la fit évanouir. Je connaissais les traités de mon père avec l'empereur; il avait obtenu d'Élisabeth la promesse de ta main pour un fils qui secrètement adorait tes appas. Moi-même, m'opposant ouvertement à cet amour, je ranimai le courage chancelant de mon frère. Que de fois je condamnai ces larmes, ces soupirs, prémices de l'amour aujourd'hui couronné de succès ! Bientôt tu découvris ma crainte secrète, et contre Auguste tu te joignis à moi. Lorsque le jour de l'accomplissement de la promesse mutuelle des souverains nous eut tous appelés de Wilna à la capitale, refusant Bone qui t'invitait à la suivre, tu restas au sein de ta famille, regrettée de la cour. Cette séparation causa à mon cœur de longs chagrins; mais je respectai les motifs de ta résistance, d'autant plus qu'accoutumée à lire dans l'âme de Barbe, j'avais déjà entrevu ses combats secrets.

BARBE.

Juge combien les dangers se sont augmentés lorsque j'eus perdu en toi mon appui et ma défense. Je combattis avec fermeté un malheureux penchant; mais j'étais restée seule à Wilna. Ce lieu où le premier trait avait frappé mon cœur tremblant armait contre moi mille souvenirs. Ce sombre aspect d'une ville abandonnée, ces jardins dépeuplés, ces murs silencieux, la nouvelle de l'hymen d'Auguste, son éloignement, rallumaient les flammes de l'amour que je voulais étouffer. Ce n'est point assez : le sort obstiné voulait ma perte; à peine Auguste a-t-il prêté devant l'autel les sermens sacrés, que, s'arrachant du sein d'une épouse au désespoir, il court occuper le gouvernement de la Lithuanie confié à ses soins. A cette nouvelle, je tremble, je cours, j'embrasse les genoux de mon oncle, et, lui confiant mes souffrances et ma crainte, je le conjure de m'envoyer au fond de la province avec son épouse me cacher aux yeux du monde, ainsi qu'à ceux d'Auguste. Je m'éloigne; je fuis. Dans cet état affreux, je trouve une demeure qui convenait à mes chagrins. Au fond de forêts vastes, sombres et sauvages, sur les bords escarpés du rapide Niémen, s'élève un château antique, immense, d'un aspect lugubre, entouré d'eau et de hautes murailles. Long-temps enfermée dans ce tombeau des vivans, j'essayai vainement d'arracher le trait de mon sein. Au milieu des prières que j'adressais à l'Éternel, au milieu des divertissemens journaliers, au milieu des longues soirées et des nuits passées dans l'insomnie,

lorsque je cherchais la paix et un soulagement à ma blessure, l'image chérie me suivait, me tourmentait partout. Combien de fois alors le courage en s'évanouissant dans mon âme sentait le besoin d'appui, et l'appelait à son aide.

ISABELLE.

Séparée de toi, de ma famille, de mon pays, ce fut moi qui soupirai plus souvent après une réunion si chère.

BARBE.

Bientôt une triste nouvelle parvient jusqu'à notre retraite; on dit que les chagrins ont abrégé les jours de l'épouse d'Auguste. Je pleurais la sensible, la belle, la tendre Élisabeth, illustre par sa naissance mais plus encore par ses vertus, qui, du sein des caresses et de l'éclat, aimant Auguste sans en être aimée, traînait douloureusement ses jours dans la retraite, et s'éteignait à la fin au printemps de sa vie.

ISABELLE.

Je l'honorais; avec toi je pleure sa mort; mais ce trépas a dû ranimer tes espérances.

BARBE.

Je veux te dévoiler le secret de mon cœur. La pitié céda pour un moment à l'amour enhardi; mais la réflexion vint livrer à des tourmens encore plus terribles cette âme fatiguée de si longs combats. Je traînai deux années dans ces mortelles souffrances, lorsque tout à coup j'aperçus ton frère devant notre château. A la tête de ses guerriers, armé de l'airain étincelant, il revenait avec mon oncle de la guerre du Nord. Quel tremblement soudain je sen-

tis à cette vue ! Je rougis, je pâlis, je cessai de respirer, et à peine pouvais-je lever l'œil timide sur ce noble visage dont l'image était si profondément gravée dans mon cœur. Sur son front fier de la première victoire je voyais poindre pour la Pologne le siècle du courage, et dans ce doux sourire qui entraîne les cœurs, heureuse, je lisais le futur bonheur de ma patrie. Ah ! ce fut alors pour moi une gloire trop difficile à acquérir, que celle de rejeter son amour si pur et si constant ! Je craignais et je désirais en entendre l'aveu..... Je l'entendis, et cependant le devoir surmonta l'amour. Quelques mots renversèrent les espérances d'Auguste ; mais mon regard, ma voix tremblante trahirent mon langage. Depuis ce moment, dans l'élan d'un amour toujours croissant, il m'attendait, me cherchait, me poursuivait, et me trouvait partout. Les difficultés mêmes redoublaient ses transports. Bientôt il fit pencher de son côté l'opinion de toute ma famille ; il s'arma contre moi de l'ordre de mon oncle : il me fallut combattre à la fois le sang, l'amour et l'amitié. En vain je rappelais à son souvenir la patrie, la loi, la gloire, la défense de Sigismond. J'étais prête encore, et tu peux m'en croire, à faire le sacrifice du sentiment le plus cher ; mais enfin le désespoir et les tourmens d'Auguste, les ombres de la mort étendues sur sa tête, le futur veuvage de la Pologne, les guerres où devaient l'entraîner les devoirs du trône, les larmes de mes parens, les gémissemens des peuples, et le repentir peut-être qui aurait suivi mon refus, tout indiqua un autre devoir à la tremblante Barbe. Je cédai ; les autels ont reçu notre foi.

ISABELLE.

Poursuivie par les armes meurtrières, combien je sentis mes maux soulagés en apprenant que tu étais heureuse !

BARBE.

La mort de Sigismond, que pleure toute la Pologne, a interrompu les jours trop peu durables de mon bonheur. Lorsque Auguste, absorbé dans la plus sombre douleur, allait rendre ses tristes devoirs au tombeau de son père, et recevoir avec crainte le fardeau du gouvernement, successeur d'un roi qui, pendant un demi-siècle, illustra notre terre, tremblante pour les destinées de mon mari, restant à Wilna, la seule grâce que je lui demandai avec instance fut de ne point m'entourer de l'éclat de sa majesté, et de ne point annoncer à l'univers le bonheur de son épouse. Lorsque, impatiente, j'attends son retour, un ordre imprévu m'appelle à la capitale. Tremblante, je fais mes adieux aux amis qui craignent avec moi ; tout me présage le malheur ; chaque pas de mon voyage m'apporte une triste nouvelle. Je m'approche avec effroi d'une ville inconnue ; la vue de ses murs accroît mon épouvante. J'arrive : une foule muette m'entoure de tout côté ; chaque œil me cherche, chaque front me menace. Par quoi aurais-je pu m'éviter la haine des Polonais ? Si mon éclat futur excite en eux une envie prématurée, j'y renonce ; je ne demande qu'à vivre inconnue, moins haïe de mes compatriotes, plus aimée de ton frère. Juge si cet éclat envié peut augmenter le bonheur de la sœur d'Isabelle, de l'épouse d'Auguste !

ISABELLE.

Le trône ne peut ajouter à ton bonheur, mais il augmentera le nôtre. La fermeté te sied aujourd'hui aussi-bien qu'à nous. Le cœur du roi a ordonné de hâter ton triomphe; il achèvera heureusement ce qu'il a commencé avec courage. Déjà la Lithuanie annonce à la Pologne les vertus de Barbara; l'élite de l'assemblée appuie les projets d'Auguste. Il a pour lui l'armée, la plus grande moitié du sénat, la fermeté de Zebvrydowski, l'éloquence du chancelier; mais surtout Tarnowski penche de son côté. Son sage conseil mettra le sceau de la maturité aux opérations du trône. La nation garde les lois et les usages de ses ancêtres, mais elle aime le roi et désire la tranquillité du pays. J'armerai pour toi le zèle éprouvé de tous ceux qui m'ont appuyée sur le trône de Hongrie. Quoique leur chef soit invariable dans son opinion, je connais sa vertu, et la vertu n'est pas ce que Barbara doit craindre. Mais aussi, en te faisant entrevoir l'espérance, je ne te cache point les obstacles. Une nouvelle ligue s'élève contre le roi dans la capitale; Vienne sans doute l'excite par une secrète assistance; Bone en est la tête, Kmita en est le bras. La foule méprisable de leurs partisans ne doit pas nous effrayer; Bone est le plus à craindre..... Qui ne connaît son orgueil? Tout le monde rampe esclave de son or, et craignant sa vengeance, sa souplesse, sa..... Hélas! elle est ma mère!.... Mais le ciel est pour nous; prenons confiance en lui.

SCÈNE III.

BONE, BARBE, ISABELLE.

BONE.

Te voilà donc ici, avec ma fille, même devant moi? Et de quel front viens-tu braver témérairement le courroux d'une reine et les plaintes d'une mère? Orpheline obscure, toi, qui du sein de la douleur élevée tout à coup à l'éclat de mes faveurs, au lieu de reconnaissance tramant un piége perfide, versas un mortel poison dans le sein qui te ranimait! toi, vile séductrice, sujette audacieuse, dont les artifices ont éveillé en mon fils un amour honteux, un amour qui dans un jour l'a privé de la gloire qu'il avait conquise par tant d'années de vertu : amour malheureux dont la nouvelle déchira le cœur d'un père expirant et ouvrit sa tombe! toi seule, tu désirais cette mort, qui plonge la Pologne dans le désespoir, qui afflige les souverains et fait pleurer les peuples; seule, tu t'en réjouis, tu cours t'asseoir sur ce trône, objet de tes soupirs et de tes crimes! Modère cette ardeur : Sigismond est mort, mais Bone respire encore. Je découvrirai au monde le tissu de tes noires trahisons, et renverserai ce frêle édifice d'un aveugle orgueil; je te livrerai aux remords et sauverai mon fils.

BARBE.

Non, madame, le cœur de Barbara ne connaîtra point le remords; je n'échapperai pas aux persécu-

tions, mais je n'ai pas mérité de châtiment. En vain, vous vous épuisez en reproches, je n'avoue pas les crimes dont vous m'accusez, et vous êtes loin d'y croire. La destinée, le trône, et peut-être ma vie elle-même, sont dans les mains de Bone, mais rien ne peut avilir l'épouse d'Auguste.

(Barbe sort.)

BONE, à Isabelle.

Et toi, abjurant l'amour de ton sang, insensible à la honte de ta mère, de ton frère et à la tienne propre, tu oses par ton silence enhardir l'orgueil de Barbara?

ISABELLE.

Ma mère, j'ose compatir au sort d'une innocente. Quoi! elle serait éblouie par l'éclat du trône, s'avilirait par un artifice, se souillerait d'ingratitude! Ses principes sont sacrés, nobles, immuables, et son cœur aussi pur que la lumière du jour. A quelle fille de roi, à quelle reine du monde pourrais-je plus sûrement confier le bonheur de mon frère? Ah! si mes larmes pouvaient.... Mais non, non, je vois votre répugnance au seul nom de Barbara. Permettez au moins à votre fille...

BONE.

Va, fille dégénérée, déshéritée des vertus de tes aïeux, indigne de leur gloire, ton esprit commun, faible, avili, ne m'avait jamais paru digne de la couronne! Aujourd'hui justement dépouillée de la royauté, trame de basses trahisons, et, si tu l'oses, combats contre moi pour ta Barbara loin de mes yeux!

SCÈNE IV.

BONE seule.

O honte, ô tourmens affreux! Barbara ose impunément mépriser mes menaces. Mon fils m'évite, ma fille conspire contre moi. Où sont mon ancienne gloire, ma grandeur, ma puissance? Eh quoi! moi qui, au milieu des succès, des triomphes et des honneurs, partageai pendant trente ans le trône avec le plus grand des rois; moi qui, dans les diètes, dans les camps, dans le sénat, dans l'église, plaçai au timon de l'état les créatures de mon choix, et par des dons, par l'effroi, et de secrètes influences gouvernai d'un geste cette nation turbulente, aujourd'hui perdant tout le fruit de tant d'années de fatigues, dois-je souffrir au-dessus de moi l'audacieuse Barbara? De mère devenue esclave, de souveraine descendue au rang des sujettes, méprisée dans mon propre pays, oubliée dans les autres, rampant devant ceux qui tremblaient à mon aspect, dois-je traîner une vieillesse avilie dans les chagrins et l'humiliation? dois-je devenir le jouet de l'amour d'un fils inconstant, la victime de mes ennemis, et la risée de l'univers? Mais que puis-je craindre? ne suis-je pas Bone? ne vaut-il pas mieux pour moi mourir que vivre méprisée? Oui, mais avant de mourir j'accomplirai mes projets. Je la repousserai du

trône, ou le laverai de son sang. Sa mort... Monti, mon compatriote,... épiant Barbara,.... souple, avide, et certain d'éviter le châtiment...

SCÈNE V.

BONE, KMITA.

BONE.

Eh bien, Kmita, le sénat, l'élite de la nation, qu'ont-ils obtenu du roi par leur résistance? Lorsque vous perdez en réflexions, en menaces, en querelles, un temps précieux destiné aux courtes délibérations, il fait arriver Barbe, la nomme son épouse, lui donne le palais pour demeure, et s'apprête à la parer du bandeau des rois. Ce n'est pas le monarque qui est inflexible comme la diète le proclame, c'est votre indolence qui le rend si hardi. Pourquoi cachait-il devant Sigismond son amour pour cette Radziwill, pourquoi ne se glorifiait-il pas à cette époque de la foi qu'il lui avait jurée? Est-ce que le père qui l'aimait, le roi qui était pour lui si indulgent pouvait lui imprimer plus de respect et de crainte, que ce sénat qui, par sa fierté, égale celui de Rome, que cette nation qui se croit encore libre? Libre! pourquoi ce nom de liberté est-il encore dans vos bouches, lorsque son amour est éteint dans tous les cœurs? Renoncez-y, perdez dans un moment ce trésor que vos aïeux ont acquis au prix de leur sang. Reconnaissez pour maître le monarque de votre choix, permettez que

sa sujette règne sur vous. Toi-même, va, fléchis le genou devant son nouvel éclat, abandonne ce bâton, qui te donnait autrefois dans le sénat le pas sur son père. Allez tous, et, baissant vos fronts devant votre nouvelle maîtresse, rendez-vous dignes d'une semblable reine. Que la foule des parens et des cliens de Barbara qui pervertit le cœur du roi et l'enivre de flatteries, environne le trône et occupe les premiers emplois, et qu'un vieux général mendie ses faveurs aux portes du palais; que l'espérance du mérite, que ces vastes terres deviennent le salaire d'une basse déférence, et qu'enfin celui qui est l'oracle du roi, le demi-dieu de la cour et l'éternel adversaire de Bone et de tous ses amis, que le fier Tarnowski commande à Kmita.

KMITA.

Non, madame, la liberté m'est plus chère que la vie. Je sais que dans ce moment si important pour la nation, comme vous, tous les autres ont tourné leurs regards sur moi. Votre zèle est louable, mais la crainte est vaine; je soutiendrai dignement les droits du peuple et du sénat. Je mettrai un frein à l'autorité usurpée du jeune roi. J'ai tout prévu de bonne heure, et de bonne heure je remédierai à tout. La diète se tait, mais secrètement elle me prête son appui. Ce calme trompeur précède un orage terrible; le roi lui-même par sa véhémence, par l'arrivée de Barbara, irrite la nation et appuie les projets de ceux que guide le même zèle que nous. Rome consent au divorce, le divorce est demandé par le peuple, c'est pour le di-

vorce que s'est déclaré le chef de l'église polonaise. Dans le sénat, dans la chambre des nonces, dans les camps des soldats, une troupe d'émissaires propage l'esprit national. Me préparant de bonne heure à la guerre que je prévois, je tire secrètement de nos districts des bataillons armés de la noblesse; ils seront augmentés par de nombreux guerriers envoyés par les cours qui nous favorisent, et par les habitans de la capitale que je gouverne. Tous sont fidèles à vous, à la patrie, à la gloire; ils combattront sous mes ordres et en faveur de la noble cause. Pour s'opposer aux aveugles transports d'Auguste, prêt à sacrifier son pays aux erreurs de sa jeunesse, y a-t-il un moyen plus puissant, plus sacré, que cette ligue honorable des grands de la Pologne, qui soutiennent hardiment les lois contre la force, et ont à leur tête la mère même du prince. Oui, madame, le roi devra renier une épouse indigne de lui, ou il sera repoussé du trône des Jagellons.

BONE.

Je suis mère, pourrais-je désirer la chute de mon fils? Pourquoi le punir? La jeunesse est son seul crime. La vertu reprendra son règne sur son cœur sitôt que Barbara sera loin de lui : enlevons-la; ce projet nous réussira facilement. Que les Carpates la séparent de nous avant le lever de la lune. Charles, qui tient le sceptre du monde occidental, destinant au roi la fille de son frère, cachera la séductrice dans ses états immenses, et récompensera en empereur ceux qui nous serviront fidèlement. Je fournirai les moyens : l'or vaincra les obstacles,

le bras d'un héros protégera l'enlèvement. Oui, toi-même prends sur toi cette expédition importante, rends le roi à la patrie et la gloire au roi.

KMITA.

Qui? moi? premier magistrat, chef du sénat, protecteur du repos dans la capitale, gardien des droits de la majesté du roi, que je devienne moi-même fauteur d'une violence, du désordre!

BONE.

Celui qui sauve la patrie ne viole pas les lois. N'expose pas un front couvert de gloire : un de tes gestes peut tout faire exécuter. Les guerriers dévoués à leur chef, taisant son nom, sauront accomplir ses ordres. Cette noblesse....

KMITA.

Ils sont tous dignes de leur chef : un Polonais n'est point né pour un vil forfait. Si Charles exige des services aussi odieux, qu'il laisse ses vassaux, en les exécutant, illustrer leur courage; je trouverai dans les rangs de nos guerriers, dans le cercle des sénateurs, un champ plus digne pour développer le mien.

BONE.

Fais comme tu le veux : je connais ton amitié, et me repose sur toi. Faut-il montrer le chemin à des hommes tels que Kmita? (*Kmita sort.*) Ménageons pendant quelque temps cette audace qui m'est nécessaire : sa témérité inconsidérée le plongera lui-même dans l'abîme. Je sais que ce n'est pas moi mais sa fierté offensée qui le pousse à la vengeance;

mais Bone sait employer et punir tous les ambitieux. Aujourd'hui encore cette âme hautaine s'abaissera devant moi. Allons sonder l'ambassadeur d'Autriche : les projets de Charles sont en partie conformes aux miens. Défaisons-nous de Barbara que le roi adore ; plaçons sur le trône la sombre Catherine, bientôt elle et l'empereur serviront les projets de Bone ; mais caressons son ambition, en lui laissant croire que par la fille de son frère il exercera en Pologne l'influence qu'il possède sur la moitié du monde. Ainsi que chacun croyant aller à son but me conduise au mien, et que chacun se trompe soi-même en croyant me trahir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, Ministres, Gardes.

AUGUSTE.

Vous, chefs du gouvernement, généraux, sénateurs, serviteurs des lois, gardiens de vos libertés, soutiens de la nation ; vous, dont la voix et le bras exercent en Pologne l'autorité d'Auguste, accomplissez les arrêts du roi et du grand conseil. Toi, rends cette réponse aux ambassadeurs du monarque du Nord : dis-lui qu'une vaine offre d'alliance ne m'abusera point. Qu'il restitue auparavant la ville de Smolensk puisqu'elle gémit sous le joug de l'esclavage, détachée de mes états ; alors la paix pourra ne pas lui être refusée, alors le nœud de l'hymen unissant nos trônes pourra allier, sous le sceptre de Catherine, les libres Polonais aux Russes intrépides. Toi, porte aux princes arrivés de Riga et de Mittau le favorable décret du roi et de la diète. Jetant un regard de pitié sur leur oppression, écoutant leur humble prière, je prends ces pays sous la protection de mon sceptre. Qu'au nom d'Auguste, au milieu de la paix et de la gloire, Guillaume gouverne

la Livonie, Gottard la Semigale, et désormais ma puissance les garantira des invasions d'outre-mer, et du glaive de leurs voisins. Toi, mande à Sieniowski l'ordre des états du royaume, il doit aller avec l'armée qui garde les frontières des Ottomans dépouiller de notre duché, tributaire de Valachie, ce vil Étienne, vassal perfide qui a renié son Dieu et trahi son maître, et il élèvera à cette dignité Alexandre, connu aux Polonais par sa fidélité et son courage; qu'il le lie d'un serment solennel, et le couvre de la puissance de la Pologne contre les foudres de Byzance. Toi, annonce aux ducs qui possèdent la Prusse et la Poméranie, qu'ils paraissent aujourd'hui à ma cour; qu'ils ajoutent par leur splendeur un nouvel éclat à ce jour destiné au bonheur d'Auguste, où le diadème va couronner le front de son épouse, et qu'ils rendent ensemble leur hommage à leur roi et à leur reine. Je vous recommande une prompte exécution de ces ordres: allez. Gardes, que l'on nous laisse; Tarnowski restera avec moi.

SCÈNE II.

AUGUSTE, TARNOWSKI.

AUGUSTE.

Enfin le moment désiré est arrivé où, déposant la pesante autorité de la couronne, je puis te saluer après une si longue séparation, et parler avec intimité à l'ami de mon cœur. O toi qui me donnais les préceptes et les exemples de l'art difficile de

la guerre, et de celui plus difficile encore de gouverner les peuples ; toi qui m'as inspiré de l'ardeur pour la vertu et pour la gloire ; toi que j'aimais presqu'à l'égal d'un père ; ah ! lorsque je fus atteint des coups les plus terribles, lorsque j'ai perdu ce que je chérissais le plus sur la terre, lorsque je me vis accablé par ma douleur et par le sceptre de deux peuples, pourquoi ne pouvais-tu alors partager mes larmes et mes travaux ? Tu voulais, malgré l'âge qui domptait tes forces, être là où nous menaçaient les plus grands dangers, où le Tartare, enhardi par la mort de Sigismond, inondait nos terres de ses hordes avides de butin et de carnage. Ce n'est qu'après avoir délivré la Podolie épouvantée que tu viens délibérer du bien de l'état dans le corps des législateurs. Quel ange protecteur t'envoie en ces lieux ? jamais ton secours ne me fut plus nécessaire. Que dis-je ? Tant que je serai roi, toujours et partout la présence de Tarnowski me sera nécessaire. Non, rien ne nous séparera. J'espère encore que les jours brillans de la gloire vont luire de nouveau pour la Pologne, puisque celui qui dans le ciel s'occupe de son sort, lui ayant ravi Sigismond, t'a conservé à son fils. C'est de ta sagesse que mon trône attend aujourd'hui son appui ; l'amitié d'un grand homme fait le bonheur des rois. Conduis le cœur d'Auguste, qui te sera toujours ouvert ; sois mon père, et je deviendrai le père de la nation.

TARNOWSKI.

Quoi ! prince, ton âme se communique à la mienne ; tu es roi, et tu n'as pas cessé d'aimer ton

ami! Tu remplis encore de larmes de joie les yeux d'un vieillard qui, dans sa douleur profonde, croyait que tout son bonheur et toute son espérance étaient à la fois renfermés dans la tombe de Sigismond. O toi! unique espoir des Polonais qu'il a laissés orphelins, Auguste, tu soutiendras la gloire de son fils! Les épanchemens de ton âme, ces désirs pleins de zèle, ces larmes par lesquelles tu rends hommage à la mémoire de ton père, montrent en toi une âme digne de régner, et sont un gage certain du bonheur de la Pologne. Ah! ne laisse jamais refroidir une si sainte ardeur, et règne avec autant de gloire que tes pensées sont généreuses. Que le roi des rois accomplisse tes entreprises, et te laisse cueillir long-temps les fruits de tes travaux! Tout te favorise : à un cœur né pour la vertu tu joins le courage d'un guerrier et les qualités d'un roi; ta jeunesse s'est illustrée et par les armes et par le gouvernement. En Lithuanie, ton père, après de longues fatigues, t'a laissé un pays étendu, fertile, plus peuplé, tranquille; une armée fidèle, vaillante, aguerrie, et un héritage plus précieux que le reste, son exemple et l'amour de la nation. Jusqu'à présent le peuple a versé des larmes sur sa perte, ton règne doit les essuyer, et si Sigismond ne peut pas être oublié, fais que la Pologne ne s'aperçoive pas sous toi du changement de monarque. Voilà, seigneur, le principal but de ta carrière; tu as juré à la face de Dieu et de la nation....

AUGUSTE.

Et je jure encore à toi, fidèle ami, que, n'ayant

en vue que le bonheur des Polonais, je ne cesserai jamais d'être fidèle à tes conseils, aux lois sacrées de l'état, et aux exemples que m'a laissés mon père.

TARNOWSKI.

Je vois que ton âme sensible et généreuse brûle du désir de rendre heureux le peuple; mais ce désir est rarement secondé par une persévérance continuelle! A combien d'orages le jeune âge est-il exposé! combien de charmes trompeurs offre le pouvoir suprême. Combien une seule erreur entraîne loin du chemin de la vertu? Que d'efforts, de souffrances, de sacrifices et de contraintes, coûte la belle couronne des Trajan, des Titus! Celui qui se voit confié le soin de quelques millions d'hommes, doit aussi par sa vertu se rendre supérieur aux mortels; il doit souvent consacrer au besoin de la nation les sentimens les plus chers à son cœur, et faire abnégation de lui-même. Aurais-tu donc ce courage?....

AUGUSTE.

Oui, je l'ai ferme et inébranlable. J'accomplirai tout ce qui sera nécessaire à ma gloire, tout ce que le peuple par ta bouche désirera justement d'Auguste pour assurer son bonheur. Mais je ne crains point, non, je ne crains nullement que tu veuilles m'arracher mon épouse; toi qui pour son appui, pour son secours et sa défense, fus comme l'ange consolateur que nous attendions l'un et l'autre; toi dont l'esprit, libre des préjugés vulgaires, est seul en état d'apprécier mon choix et son âme; toi qui la soutenais et la consolais dans le deuil et dans l'infortune.

TARNOWSKI.

Je rends hommage à sa vertu, à sa personne, à ses grandes qualités. Une princesse, dont la vaillante race s'est illustrée dans l'histoire, dont le père a sauvé la Pologne par sa mort glorieuse, qui s'honore de l'amitié de la sœur d'Auguste, est sans doute l'exemple et l'ornement de son sexe.

AUGUSTE.

Ciel! il faut la connaître! il faut vivre avec elle, et pénétrer ses secrètes pensées, pour croire combien les cieux l'ont approchée de la Divinité. Cette céleste figure qui charme, qui enlève le cœur! n'est qu'une faible image d'une âme plus belle encore. Ce regard, cette voix, ce sourire, ce visage enchanteur, n'égalent point sa douceur angélique. Quelque part qu'elle tourne son front affable et serein, elle répand autour d'elle le bonheur, la joie, la consolation. Elle seule peut affermir le charme de l'amour, élever l'âme, subjuguer la raison et enflammer le cœur; l'amour sacré de la vertu est le besoin de sa vie; l'amitié, inspirée par sa voix, devient une passion. Une confiance sans bornes, un excès de franchise et de sensibilité, sont les imperfections de cette âme élevée. Si aujourd'hui encore il me fallait choisir, si les cieux me l'avaient fait voir pour la première fois, toi qui la connais, toi plein du respect dû à ses vertus, pourrais-tu souhaiter à moi une autre épouse, une autre mère à la Pologne? Mais, lorsque les nœuds de l'hymen....

TARNOWSKI.

Ces nœuds....

AUGUSTE.

Sont légitimes, sont sacrés et ne seront brisés qu'avec ma vie. Rien ne saura me porter à une vile trahison, ni les larmes d'une mère, ni les décrets de la diète, ni même tes conseils. Mais toi qui versais en mon sein ta sévère vertu, m'engagerais-tu aujourd'hui par un conseil scandaleux à condamner au malheur, à la honte et au désespoir, celle qui s'est sacrifiée pour moi, et qui a mis dans mes mains le dépôt de son existence, sa destinée et son honneur? faut-il que je la punisse de ce qu'elle a osé croire à ma vertu? Croirais-tu digne de ton estime, de ton amitié, un roi opprimant l'innocence, un époux qui trahirait sa foi? Mais non, je me fie à ta vertu, à ton amitié; tu approuveras ma fermeté, tu détruiras mes craintes, tu rassureras l'innocence, tu vaincras les obstacles; et, instruites par ton exemple, les deux nations tomberont aux pieds de mon épouse.

TARNOWSKI.

Seigneur, tu éprouveras mon zèle au besoin; ne crains point que j'exige de toi des sacrifices que le bonheur du peuple ou la gloire d'Auguste ne demanderaient pas absolument à ton cœur; mais crois encore moins à des condescendances indignes de mon caractère. Barbara est ton épouse, elle est faite pour être aimée; si cependant ces nœuds devaient être l'origine d'une guerre de la Pologne à la Pologne, du roi contre son peuple, si la nation avait l'audace de vouloir te forcer....

AUGUSTE.

Alors ma puissance punirait les téméraires, alors je leur apprendrais quel châtiment méritent des sujets qui veulent forcer leur roi à commettre un crime. Mais si leurs armes audacieuses se soulèvent contre moi, s'il faut répandre le sang, quel monarque a jamais tiré son glaive pour une cause plus juste? Je défendrai Barbara, je défendrai ma gloire, les droits de l'époux, les droits du souverain, les droits mêmes de Dieu. Sa terrible vengeance atteindra les perfides; et si la victoire doit couronner le crime, j'aime mieux expirer de la main des traîtres que de trahir mon épouse.

TARNOWSKI.

La reine entre;... permets....

AUGUSTE.

Va, cours à la diète, pénètre les esprits, écarte les obstacles. Je te confie le soin de mon bonheur.

SCÈNE III.

AUGUSTE, BARBE.

BARBE.

Cher prince, mon inquiétude te poursuit partout. Depuis que d'un pied tremblant j'ai pénétré dans ces murs, tout me remplit d'horreur et d'épouvante. Rassurée pour un moment, lorsque je te vois, à peine je te perds de vue que je cherche à te revoir; alors même que tu tournes vers

moi ton regard plein de tendresse, de noirs pressentimens empoisonnent le bonheur de ton épouse. Tout me présage un prompt changement dans ma destinée, tout me dit que je me séparerai d'Auguste pour toujours. Ah! pourquoi ai-je quitté ces lieux chéris, où pour la première fois j'ai vu le soleil et toi, où nous avons uni nos cœurs et nos existences, où nous étions si heureux tous les deux? Ici, quelque part que je tourne mes regards, que je porte mes pas, je ne rencontre que des sujets de terreur. Partout je lis une pâle douleur sur des visages nouveaux pour moi, partout je vois des groupes de peuple qui conspirent entre eux. Ma famille craint pour moi, une troupe d'agens m'observe, Tarnowski m'évite et Bone me menace. Ta sœur, qui s'efforce à ranimer mon espérance, m'apprend par ces larmes, qu'elle répand en secret, qu'on ne peut entrevoir pour moi que des horreurs et des infortunes auxquelles sa vive amitié ne saurait remédier. O toi, le plus tendre époux, toi, amant chéri, maître de ma destinée, objet de ma crainte, ne m'abandonne pas, enhardis mon âme, ce n'est pas la vie, c'est toi, que je tremble de perdre. S'il faut mourir, je mourrai sans frémir, mais permets que je meure dans tes bras.

AUGUSTE.

Que dis-tu? vivons plutôt, vivons l'un pour l'autre. Moi, que je ne sache point te défendre! moi, que je te survive!.... Mais pourquoi renouvelles-tu les mens de l'incertitude? je t'adore, je règne et tu trembles! Que la terre et l'enfer conspirent contre

nous, aucune puissance ne saurait plus nous séparer. Ce jour des dangers sera un jour de joie, ce sera le jour du triomphe de ta vertu, du triomphe de notre amour. Aujourd'hui même j'ornerai ton front du diadème, ou pour toi je donnerai cette vie que je t'ai vouée. Aujourd'hui les deux nations seront témoins de ta gloire, aujourd'hui le monde entier apprendra le bonheur d'Auguste ; et si jusqu'à présent Bone osa menacer Barbara, si les souverains étrangers n'ont point voulu te reconnaître, si la sévère autorité de la diète t'a fait trembler, demain tous les genoux fléchiront devant la reine de Pologne.

BARBE.

Crois-tu que je puisse trouver des charmes dans un honneur qu'il me faudra acquérir au péril de tes jours. Lorsque le ciel me permet de posséder ton cœur, je ne saurais plus rien gagner et je puis tout perdre. Les hommes, les cieux mêmes pourraient-ils augmenter mon bonheur et mon amour ? O mon époux, si mes larmes peuvent t'attendrir, abandonne ce projet, détourne le terrible orage, et permets qu'heureuse dans mon obscurité je ne tremble point pour ce que j'ai de plus cher dans la vie.

AUGUSTE.

Et moi pourrais-je sans honte dérober au monde tant de perfections, d'attraits et de vertus ? Souffrirai-je que la mère future des Jagellons, que l'épouse d'un roi de cette race ne soit pas élevée au trône ?

BARBE.

Je t'en conjure, diffère au moins tes projets. Permets que le temps calme les esprits agités; que la nation me connaisse avant de prononcer si je mérite de partager avec toi une si haute dignité. Que les premières années de ton gouvernement, découvrant aux yeux de l'univers ton âme divine, persuadent au peuple vaincu par ta clémence que celle que tu aimes est digne du diadème.

AUGUSTE.

Non..... C'est aujourd'hui qu'il faut mourir ou confirmer nos nœuds; le retard seul serait un pas vers notre perte. Bientôt mes sujets, enhardis par mon indulgence, se porteraient à une rébellion ouverte contre leur reine; bientôt, si devant leur témérité elle se cachait dans l'ombre, ils la repousseraient de mon trône et de mon lit; ou peut-être leur fureur..... Puis-je y penser sans frémir?

BARBE.

O mon époux! que toutes les souffrances retombent sur moi, que la nation tourne contre Barbara son glaive vengeur, mais qu'Auguste vive et qu'il soit heureux! Quels peuples ont besoin de ma vie? Condamnée dès le berceau à porter le fardeau des infortunes, j'accueillerai avec courage les sévères arrêts des cieux. Mais souffrirai-je que pour moi tu exposes ta tête? Souffrirai-je que ma triste destinée arrête la brillante carrière d'un héros au printemps de sa gloire, d'un héros en qui deux nations voient leur père, d'un héros qui fut leur dé-

fenseur, et doit faire leurs délices? Ah! plutôt abandonner l'infortunée.

AUGUSTE.

Et tu le veux toi-même?

BARBE.

Tu vois mes larmes, Auguste; excuse mon égarement. Non, non, ne m'abandonne jamais! Vivons ou mourons ensemble!

SCÈNE IV.

BONE, AUGUSTE.

BONE, à Barbe.

Laissez-nous. (*A Auguste.*) Je veux parler à toi seul. (*Barbe sort.*) Approche, mon fils, et sache écouter ta mère avec patience. Tu seras peut-être étonné de la franchise et de la hardiesse de mon langage. Cependant ne m'interromps pas : ce discours est le dernier que je t'adresse. A peine as-tu pris les rênes de l'état sur la tombe de ton père, qu'aussitôt je m'aperçois de ton changement pour moi. Tu commences à fuir mes embrassemens; tu me caches tes projets; tu évites mes conseils; tu t'irrites des restes de mon crédit; tu soupçonnes même l'attachement de ta mère. Que dis-je! Les flatteurs, pour pervertir ton cœur, osent te persuader que je cherche à te nuire. Innocente, je ne dirai rien pour me défendre; je méprise la calomnie, et ne crains pas ton courroux. Je ne te re-

procherai pas mes bienfaits : pourquoi te faire rougir et m'attrister moi-même? Je ne viens pas non plus mendier tes grâces ; tu peux même me dépouiller de tout ce que ton père m'a donné. Les démarches de Bone ont de plus dignes motifs ; soit que tu m'aimes, soit que tu me haïsses, je suis ta mère, et je m'expose hardiment à mille morts, pour arrêter mon fils qui se précipite dans l'abîme. Mais, si ton âme sourde à la voix de la vérité ne veut pas écouter un conseil salutaire d'une bouche qui lui est devenue odieuse, j'ai pris une décision, et ne la changerai pas : je ne resterai pas plus long-temps spectatrice de la honte de mon fils.

Aujourd'hui on va prononcer sur le sort de Barbe ; aujourd'hui les états du royaume entendront la réponse qui réglera la balance de tes destinées. En cachant si long-temps ton amour devant moi et devant Sigismond, tu jugeais toi-même une sujette indigne de t'être unie par des nœuds éternels, et en t'égarant tu savais au moins que tu t'égarais. Maintenant tu avoues publiquement que tu as contracté avec elle un hymen clandestin. Peu m'importe que cela soit ou ne soit pas. La jeunesse imprudente se laisse facilement séduire ; ce serait une grande erreur, mais encore on peut la réparer. Aujourd'hui seulement ton obstination peut devenir un crime. Pèse les terribles suites de ta résistance, et tremble. Je ne te rappelle pas les prières et les larmes de tes parens ; tu montres peu d'égards pour ta mère, et ton père est au tombeau. Une bouche plus éloquente que la mienne te représentera combien cet hymen outrage la Pologne et son roi. Tu sais combien les puissances

voisines en sont irritées; tu sais que l'empereur, uni avec nous par le sang et par l'amitié, veut partager avec Isabelle le trône de l'Occident, si tu ne souilles pas la race des Jagellons. Sache encore ce qu'à présent il me confie secrètement : il t'accorde en ma faveur la fille de son frère. Dois-je te rappeler l'éclat de cet hymen? Tu es à même de l'apprécier. Pèse les périls et les avantages. Apprends par le triste exemple de ton père combien est terrible l'inimitié d'un si puissant voisin. Qu'a-t-il gagné à donner sa foi à sa première épouse, en préférant sa Barbara à une parente de l'empereur? Il a perdu un allié; il a attiré sur sa couronne deux guerres suscitées par la vengeance de l'Autriche; il lutta contre l'Orient et le Nord, pendant quatre années continuelles, avec des forces inégales, et les chances ne furent pas toujours à son avantage; il couvrit le champ sanglant des combats de la fleur de la jeunesse polonaise; il perdit Smolensk, et obscurcit sa gloire; Enfin, soit prudence, contrainte ou effroi, il brigua l'amitié de celui qu'il avait offensé, et, dans les murs de Vienne, renouvelant la paix interrompue, il unit par un double nœud les Slavons aux Germains. Ce ne fut que depuis ce temps qu'il amena les jours de bonheur et de gloire qui lui valurent le nom de père du peuple. Mais tu te trompes si tu crois qu'une erreur semblable n'attirerait sur son fils que de pareilles calamités. L'autorité de l'âge et des hauts faits protégeaient Sigismond; ton début dans le gouvernement demande toute ta prudence. Le trône de ton père était affermi; le tien chancelle encore. Il avait pour lui le mérite; tu n'as pour toi que les espé-

rances. Il a épousé la fille d'un prince souverain; ta Barbara est née sous le joug qui pèse sur les sujets. Le roi de Bohème et de Hongrie était alors du sang des Jagellons; aujourd'hui le frère de l'empereur est possesseur de ces deux trônes. Maximilien n'était que le chef des Germains; Charles règne maintenant sur la moitié de l'Europe. L'empire des Allemands s'est élevé au sommet de la puissance; la Pologne, gouvernée d'une main ferme, n'a gagné que quelques terres et beaucoup plus d'ennemis. Juge donc quel sort attend aujourd'hui toi et ton pays, et choisis la protection ou la vengeance de Charles.

AUGUSTE.

L'empereur pouvait facilement prévoir ma réponse; je ne veux point de sa protection, et ne crains pas sa vengeance. Je lui garderai fidèlement l'amitié et la foi des traités; mais s'il formait jamais le dessein téméraire de me donner des lois, de troubler une nation tranquille, je serais prêt à repousser une attaque injuste.

BONE.

Est-ce peu des Russes, des Suédois, des Tartares? Veux-tu encore t'exposer imprudemment à combattre les Germains? Sur quoi repose ta confiance? Sans doute par ton nouveau mariage tu as gagné pour ton pays quelque puissant allié? Non; et, au contraire, des monarques alliés de la Pologne tu as fait des ennemis ou des indifférens. Ces nœuds ont-ils enflammé pour toi le zèle de tes compatriotes? Non; toute la nation s'élève contre ton hymen.

Tu te caches, infortuné, dans l'obscurité de ton palais devant la foudre qui gronde contre toi du milieu de la diète. Déjà, fiers de se présenter comme de nouvelles victimes de la liberté, de nobles Polonais rivalisent entre eux à qui le premier exposera sa tête à tes coups pour sauver les droits des Polonais et la gloire des Jagellons; à qui le premier détruira la honte du roi, écartera les calamités que l'on voit menacer la patrie. Comment seras-tu capable de heurter la résistance générale? Comment imposeras-tu une reine à deux nations libres? Soit que tu emploies le fer ou l'or, la bassesse ou la tyrannie, l'opprobre t'attend toujours. Mais, hélas! pourquoi tant de combats, tant de souffrances, tant de tourmens? Pour qui t'exposes-tu? Pour une femme. Tu lui sacrifies ton honneur, tes devoirs, ta famille, tes alliés, le trône et tout l'état. Et ce même Auguste, couvert de gloire dans sa jeunesse, fils du plus grand des rois, espoir de la nation, lui dont le souvenir devait être sacré pour la postérité, deviendra-t-il la honte du trône et la risée de l'univers?

AUGUSTE.

Eh quoi! si je violais le plus saint devoir, si je rompais mon serment, si je trahissais la confiance, si j'opprimais l'innocence; si je perdais moi-même, par une perfidie criminelle, celle que je promis de défendre à la face des cieux; si, souillé d'un double parjure, je reniais une épouse que j'adore et qui m'aime, et si bientôt après je promettais témérairement d'en aimer une autre contre laquelle je sentirais mon cœur froid et insensible; si dans une

âme incapable de remords j'étouffais la honte, la sensibilité, la bonne foi et la vertu, c'est alors que je serais digne de tenir le timon de l'état, c'est alors que je serais un grand homme, que je serais un héros! Périsse cette détestable doctrine des courtisans! d'autres principes sont gravés dans mon âme. Il n'y a qu'un roi juste qui puisse être vraiment grand. Le début dans la carrière de la gloire est de repousser l'idée du crime. Non, je ne trahirai pas celle qui s'est confiée à mes mains. Pour elle, je sacrifierai mon trône, ma tranquillité et ma vie.

BONE.

En vain tu invoques la loi pour sanctionner des sermens illégitimes. La vertu est ton prétexte, et tu t'en fais gloire; mais c'est l'amour, l'amour qui, te séduisant par ses charmes, aveugle ta jeunesse et te précipite dans l'abîme. Il promet de te consoler pendant toute ta vie de toutes les calamités de la nation, de tous les malheurs du trône. Ah! mon fils, et tu crois à la stabilité de ce bonheur, que tu ne crains pas de placer dans de vaines illusions! Pourras-tu toujours, attendant ton arrêt aux pieds de Barbara, lire dans ses yeux ta mort ou ton salut? Ne trembleras-tu pas lorsque cet éclat trompeur, qui seul t'éclaire aujourd'hui sur le chemin de la vie, s'éteignant rapidement dans le sombre espace des illusions, ne te fera voir qu'une mer immense de souffrances, de malheurs et de remords?

Puisses-tu au moins, souffrant seul le châtiment de ton erreur, rendre Barbara heureuse par cet

hymen! Mais, hélas! tu serais malgré toi-même l'auteur et le témoin de sa misère. L'inquiétude n'empoisonnera-t-elle pas son bonheur? pourra-t-elle en t'aimant être insensible à ta honte qu'elle connaîtra, aux douleurs que tu voudras lui taire, aux terribles effets du courroux des siens, au mépris des étrangers, aux reproches, aux calamités, au sang de ses compatriotes, et au sort des enfans qui devraient naître d'elle? Hélas! elle verra toujours dans son épouvante le fer menaçant ta tête, les poignards dirigés contre son sein. Qui sait? le Polonais dans le transport d'un zèle aveugle, hésitera-t-il entre elle et la patrie? Rends-lui, rends-lui cette retraite dont tu l'as aveuglément tirée, et elle y sera cent fois plus heureuse que sur le trône. Assure son sort et ses jours, oublie ses charmes, tu peux tout réparer, tout est encore dans tes mains, brise tes fers, Rome ne s'y oppose point, la nation l'exige, ton épouse y consent, ta mère te conjure par ses larmes. Une de tes paroles ramènera la joie générale, tu commenceras à régner, et la Pologne à fleurir de nouveau.

Les cieux ne m'ont donné qu'un seul fils, et ce fils fait mes délices, ma gloire, mon unique consolation. O Dieu, ai-je jamais connu un autre bonheur que le sien. Lui seul a fait couler des larmes, lui seul il peut les essuyer. Puissent mes yeux, qui bientôt vont être couverts des ombres éternelles, voir encore... Mais j'aperçois ton attendrissement. Va, va, la voix de la nation finira par te fléchir, le ciel lui-même terminera ce qu'une mère vient de commencer. Que ton décret apaise

les esprits agités, songe que c'est de toi que dépendent les destinées de deux nations. (*Auguste sort.*) Je ne me fie ni à mon fils, ni à la diète, ni à Kmita. Monti préparera secrètement des moyens plus sûrs.

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARBE, ISABELLE.

BARBE.

Quoi! il se taisait? il n'osait point avouer son épouse? et il laisse en suspens la nation étonnée? L'as-tu vu? Ainsi donc le doute n'existe plus pour moi. O douleur! ô tourmens!

ISABELLE.

Calme une vaine terreur; rien ne m'a échappé du cruel tourment qui le déchirait : il se taisait, mais son âme se peignait dans ses traits. Devait-il éclater? devait-il, réprimant la voix du peuple, exposer à l'incertitude la destinée de Barbara? Il attendait que la violence de l'orage s'apaisât. La diète continue; Auguste n'est point de retour, et peut-être dans ce moment...

BARBE.

Infortunée, que dois-je espérer encore? Mes noirs pressentimens ne s'accomplissent que trop. Hélas! déjà ce long entretien de sa mère avec lui, son triomphe lorsqu'elle sortait, ses dernières paroles,

et plus tard cette froideur d'Auguste en me donnant son adieu, ces soupirs éloquens, cette bouche qui se taisait, tout présageait à la tremblante Barbara... Mais, que vois-je? Bone! fuyons.

SCÈNE II.

BONE, BARBE, ISABELLE.

BONE, à Barbe.

Pourquoi, épouvantée, évitez-vous ma présence? Approchez, je viens exprès pour vous parler. Si j'ai pu moi-même donner un motif à votre crainte, si, dès votre arrivée, je fis par mon extrême vivacité une blessure trop douloureuse à votre cœur, j'en souffre assez moi-même. Mais qui n'excusera pas une reine dans le premier courroux, une mère au désespoir? Rappelez ce moment si cher à mon souvenir, où vous faisiez les délices et l'orgueil de mon cœur; où, recevant les soins d'une main qui t'était si favorable, tu croissais sous mes yeux en vertus et en charmes : je t'aimais, je ne puis même ne pas t'aimer aujourd'hui. Non, ce n'est pas toi qui excites ma crainte pour Auguste. Si ta naissance et le choix des votes unanimes n'avait pas attaché à sa destinée le sort de la Pologne, si sa faute révoltait moins la nation, je voudrais te confier le bonheur de mon fils, je voudrais être ta mère.

BARBE.

Reine, que dites-vous? Est-ce de votre cœur que partent ces paroles? O cieux!

BONE.

Je dirai plus, et tu peux en croire ta reine. Aujourd'hui je suis prête à accepter Barbara pour ma fille; mais, dans ma sollicitude, je veux voir avant tout si tu aimes vraiment mon fils.

BARBE.

Qui? moi?

BONE.

Oui, toi-même. Pourrais-je espérer d'une autre cet amour si peu connu des âmes vulgaires, cet amour si vif, si noble, si plein d'épanchement, qui ne vit que du bonheur de la personne aimée, qui brûle du désir des sacrifices mêmes, qui trouve ses délices dans le dévouement, et voit le triomphe dans la mort? Si c'est ainsi que tu aimes Auguste, l'occasion de le prouver s'offre aujourd'hui; ta réponse entraînera la balance de tes destinées. Écoute : la cour, Isabelle et ton époux, couvrent devant tes yeux le triste état des choses d'un nuage obscur; je veux t'en dévoiler toute l'horreur. A peine le roi s'est-il assis aujourd'hui sur son trône dans la salle de la diète, qu'aussitôt, non des discours respectueux, non des humbles prières, mais des reproches insolens, des instances réitérées, des menaces, du trouble, du tumulte, de la fureur, des épées toutes prêtes à sortir de leurs fourreaux, lui ont annoncé la fin de son règne ou de sa vie. C'est peu : les tourmens qu'il éprouve au fond de son cœur sont pour lui cent fois plus terribles. La douleur d'attirer sur soi la haine des peuples dont l'amour était le but de tous ses travaux, l'horreur de cette guerre

sanglante du trône contre le peuple, des frères contre leurs frères, se présentent déjà à sa pensée; la crainte de te livrer aux glaives conjurés s'il te garde en ces lieux, la douleur, la honte, le regret, s'il renonce à toi, tout se réunit pour déchirer cette âme dont le courage est déjà ébranlé, et la plonger dans l'abîme du désespoir; que dis-je, son propre bras, ou celui de quelque furieux, hâtera le moment qui fait trembler ton cœur. Il n'y a qu'un seul moyen qui puisse prévenir ces malheurs qui nous menacent, et ce moyen ne dépend que de Barbara. Éloigne-toi pour un moment, éloigne-toi tant que l'orage grondera; sauve ton époux et l'espoir de votre bonheur. Pars, je te donne en Italie mon duché de Bari : l'empereur confirmera aisément en ta faveur la validité de ce don. Je lui recommanderai ton sort et celui de tes états : fie-toi à la protection du plus grand des monarques; abandonne-moi le soin de ton bonheur pour l'avenir, tu y parviendras sans doute : tâche seulement de le mériter.

BARBE.

Puissé-je le sauver par ce moyen! Mais c'est un sacrifice cent fois plus grand que la vie. Le rendra-t-il heureux? sera-t-il agréable à son cœur? croira-t-il que c'est l'amour qui m'a portée à le faire? Lui qui me voit trembler quand je le quitte pour un moment, souffrira-t-il que nous soyons séparés par tant de mers, par tant de pays?

BONE.

Tu préfères sans doute que l'arrêt de Rome et des états brise à jamais vos nœuds aux yeux de l'univers,

ou peut-être veux-tu voir ton époux bientôt séparé de toi par sa mort, ou par la tienne, qui lui serait cent fois plus terrible? Tu aimes mieux renoncer à cette espérance que le ciel, plus favorable un jour, vous rapprochera et vous unira par des liens éternels. Le trône d'Auguste sera affermi, l'orage se sera calmé, ton sacrifice aura désarmé la haine; et le temps, ton éloignement, tes malheurs, auront changé en pitié cette envie qui bouillonne dans le sein de tous ceux que ton éclat blesse aujourd'hui. Ainsi donc, ma fille, ton généreux dévouement sera récompensé, cette unique voie que la vertu te conseille de suivre te conduira au bonheur, et elle seule peut t'y conduire. Dans cette certitude, ton esprit saura souffrir une séparation volontaire, une séparation qui peut-être ne sera que momentanée. Pourquoi balancer? Montre un digne courage, obtiens la victoire sur l'amour par l'amour même. De vains débats doivent-ils nous enlever un temps précieux? Le roi est à la diète; profitons de l'unique occasion: crains les retards, évite des adieux inutiles, si dangereux pour toi, si douloureux pour lui. Veux-tu sauver ton époux? Ne perds pas un instant; tout est prêt, pars, règne et attends. Je permets qu'Isabelle, si chère à ton cœur, adoucisse l'amertume de tes souffrances.

ISABELLE.

Pourrais-je abandonner Barbara dans le malheur? Elle est sans doute capable d'un si grand sacrifice; mais peut-elle s'y décider dans un moment? Souviens-toi qu'elle n'est point amante, mais épouse du roi: l'époux seul est maître de sa vie, de son

existence, de son sort. Peut-elle en disposer contre sa volonté? doit-elle aveuglément suivre son cœur? Pour être magnanime deviendra-t-elle coupable? Ah! ma mère, prends pitié de ses larmes et de son désespoir. Au moins pour la dernière fois qu'elle voie son époux, et que...

BARBE.

Ne devrais-je plus jamais le revoir?

SCÈNE III.

BONE, BARBE, ISABELLE, UN NONCE de la diète.

LE NONCE, à Bone.

Reine, le pays est sauvé avec la gloire d'Auguste. Vaincu par sa vertu et par les larmes de son peuple, le roi se sépare pour toujours d'une épouse illégitime. Permets que j'aille partager la joie générale.

(Il sort.)

BARBE, à part.

Ainsi donc, cruelle, tes vœux sont satisfaits!

SCÈNE IV.

BONE, BARBE, ISABELLE.

BONE, à Barbe.

Ne tremble point, ma fille. Auguste t'aime toujours ; il n'a fait que céder pour quelque temps à la nécessité. Incapable de vaincre la résistance de l'assemblée, il s'est soumis aux chagrins d'une courte séparation pour s'assurer à jamais la possession de Barbara. Ainsi, ses projets sont conformes aux miens. Veux-tu donc augmenter sa honte et sa douleur en attendant ici qu'il vienne lui-même t'annoncer son arrêt ? veux-tu voir ce dernier moment empoisonné par son humiliation et par tes reproches? veux-tu, punissant l'innocent comme un parjure, déchirer son cœur par les gémissemens du désespoir ? Non, préviens toi-même l'instant de ton départ, ne perds point le mérite de ton dévouement ; épargne généreusement à ton époux la honte et les souffrances, justifie son amour, augmente ses regrets, désarme par la grandeur de ton âme les nations étonnées, et rends-toi digne de la récompense la plus chère. Pars, le prétexte même d'une plus longue résistance est évanoui. Je ne te retire point mes faveurs ni mes promesses : fie-toi à mon cœur, règne sur le pays que je te donne.

BARBE.

Je sais apprécier vos bontés, et reconnais votre cœur. Vous avez juré que de vos mains je rece-

vrais la mort. Pourquoi, cruelle, ne pas tenir votre parole? Vous aimâtes mieux, implacable dans votre cruauté, soulever contre moi la terre et les enfers; vous aimâtes mieux percer mon cœur par le parjure d'Auguste, et vous êtes venue, cruelle, jouir de votre triomphe; vous êtes venue assouvir vos yeux de mon désespoir. Allez vous glorifier devant l'univers de votre exécrable triomphe; allez, votre vue tourmente plus mon âme que toutes les souffrances d'un amour trahi.

BONE.

Oui, insensée, repousse la main bienfaisante qui voulait adoucir tes peines; cours dans ton extravagance te plonger dans l'abîme que tu ouvres devant toi. Tu as déjà lassé ma pitié et celle des cieux.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BARBE, ISABELLE.

BARBE.

Qu'ais-je entendu? où suis-je? quel affreux changement de mon sort! Moi.... qui avant peu croyais être aimée; moi, dont le bonheur rendait envieux le ciel même, je perds tout, hélas!... tout dans un moment! Je sens l'enfer dans mon sein.... et je vis encore!

Mes pressentimens m'annonçaient mille malheurs; le sort me poursuit dès le berceau, je pou-

vais justement tout craindre du sort. Mais Auguste !... l'image de la Divinité parmi les mortels; lui, mon époux ! mon unique appui sur la terre ! l'espérance de mon cœur, l'objet de mon amour ! C'est lui-même qui me persécute, me trahit et me chasse !

ISABELLE.

A qui pourras-tu croire ? dans ce trouble imprévu, ton esprit....

BARBE.

Le roi se sépare pour toujours d'une épouse illégitime ! Pour toujours ! Tu as pu le désirer ?... toi-même.... Eh bien ! tu ne me verras plus, tu ne seras plus tourmenté par une épouse odieuse. Je te quitterai.... pour toujours.... Ah ! j'ai trop vécu !

ISABELLE.

Que dis-tu ? quel désespoir agite ton âme ? Permets-moi....

BARBE.

Que sont devenus cet amour, cette foi, cette vertu ? Aujourd'hui même,... qui l'aurait cru ? avec combien de perfidie il versait dans cette âme crédule le poison de la confiance ! Aujourd'hui même, lorsque ce parjure hardi me trompait, je croyais que nos cœurs s'étaient compris ; aujourd'hui même, je le croyais incapable de bassesse. Que dis-je ?... aujourd'hui,... avant ce moment,.... je l'honorais comme une divinité. Et lui, hélas ! il ressemble aux autres hommes. Que je me plairais moi-même à le trouver moins coupable ! Mais qu'est-ce qui peut le justifier ? Si la vertu, si la gloire, si la patrie de-

mandaient de lui ce sacrifice, pourquoi me taisait-il son noble projet? Croyait-il que la Pologne lui fût plus chère qu'elle ne l'est à une Radziwill? Non, non; la vanité et l'orgueil se sont emparés de ce cœur. Ah! est-ce toi, toi que ce vain éclat pouvait éblouir! toi qui connaissais la source pure du bonheur; toi qui aimais et qui étais adoré. Lui, il m'aimait, le perfide! Hélas! je donnerais ma vie pour prolonger mon erreur d'un moment. Vérité, tu m'ôtes le dernier soulagement, tu empoisonnes même le souvenir du bonheur qui s'est évanoui!

ISABELLE.

Non, jamais mon frère,... jamais.... Je cours à Auguste, sa propre bouche dissipera ta crainte. Que l'espoir en attendant réveille ton courage.

BARBE.

De l'espoir pour moi!.... mais non,.... l'espoir, je l'ai encore. Va, cours où t'appelle ton amitié pour moi.

SCÈNE VI.

BARBE seule.

Elle est déjà sortie;... elle est sortie, ce n'est qu'à présent que je suis heureuse. Peut-être par pitié aurait-elle arrêté ma main. Quoi! de la pitié dans la sœur d'un parjure! En vain je l'ai craint; ô amitié, ô amour, vous n'êtes point de ce monde. Vous, songes chéris de mon âme, vous vous évanouissez pour toujours! Tout me hait, tout me tra-

hit, tout me persécute : le ciel m'abandonne et le monde me déteste. Mort, mort! toi, prends pitié de mes gémissemens, arrache-moi de cet immense abîme de tourmens. Femme faible, tu veux mourir au milieu des regrets, de l'opprobre, du mépris, car tu ne te sens plus de courage pour vivre plus longtemps! mais le fer aurait dû frapper ton sein, lorsqu'il te disait, Je t'aime, et que tu pouvais le croire. Mettant plus tôt un terme aux discordes, tu aurais assuré le trône et la vie à ton roi, la paix aux deux nations; le Polonais t'aurait consacré une estime méritée, et peut-être Auguste lui-même aurait-il soupiré sur ta tombe. A présent, reçois la mort telle que le sort te l'a voulu préparer; ne te hâte point, tu mourras bientôt de douleur et de désespoir. Attends au moins que le roi lui-même.... Quoi! j'attendrais qu'il vînt à mes yeux renier son épouse? et avec une pitié simulée..... O douleur, ô honte! pourrais-je..... Mais j'entends déjà, ah! le voilà qui vient; le parjure, il vient m'annoncer son arrêt et justifier encore la noirceur de son cœur. Hâte-toi donc, hâte-toi, malheureuse, préviens ce coup sanglant, meurs sans consolation, sans vengeance, sans gloire; meurs, abandonne ce monde odieux, où cependant il va vivre,... vivre pour une autre que Barbara!

SCÈNE VII.

BARBE, ISABELLE, AUGUSTE.

ISABELLE, précédant Auguste.

Arrête, ma sœur! ton époux t'est fidèle. Le nonce de concert avec Bone.....

BARBE.

O cieux! puis-je croire?

ISABELLE.

Oui, tu fus trompée, Auguste....

AUGUSTE, s'approchant de Barbe.

Est-ce ton cœur, est-ce le cœur de Barbara qui pouvait m'accuser de parjure, accuser celui que tant d'obstacles, tant d'orages n'ont pu vaincre, celui à qui toutes les souffrances sont douces s'il souffre pour toi?

BARBE.

Cher époux, tu rends la vie à ta Barbara! Je te vois,.... et toutes mes craintes se sont évanouies. Ah! pardonne à ton épouse qui embrasse tes genoux; je me suis trompée, et je n'ai payé que trop cher ma fatale erreur. Qu'il était cruel de vivre, doutant pour un moment..... Mais tant de bruits, tant d'assurances, tant de vraisemblances....

AUGUSTE.

Rien ne devait ébranler mon épouse; ne connaissais-tu pas Auguste? ne connaissais-tu pas Bone? Si les voix de tous les peuples t'accusaient, l'u-

nivers entier ne pourrait rien contre toi, près de ton époux. Il est vrai que, ne voulant point irriter leur emportement par mon courroux, je suspendis pour un moment ma réponse aux états; c'est ainsi que me le conseillait Tarnowski, et le soin de notre bonheur. Cette ombre de déférence fit naître une nouvelle audace. J'attends dans mon propre palais les reproches des nonces, là je leur ferai une réponse digne de leur obstination. Si aujourd'hui encore on n'élève pas un trône pour toi, je renonce à l'inquiète couronne des Polonais. Gouverne qui voudra cette noblesse orgueilleuse et téméraire qui veut des rois sans vouloir obéir. Je me contenterai de l'héritage de mes aïeux, je retournerai avec toi dans le séjour chéri de la Lithuanie, et je me consacrerai au bonheur de citoyens qui sauront aussi respecter le nôtre.

BARBE.

Notre bonheur! qu'est-il, près du bonheur des peuples? Veux-tu priver la Pologne du fruit de tes travaux? veux-tu séparer pour toujours ces deux puissans pays que tes ancêtres ont unis ensemble, que rapprochent déjà les mœurs, la conformité du gouvernement, les habitudes de deux siècles, le même sang, la même langue, le même amour de la liberté, et que tu as juré à la face du ciel et de la terre d'unir plus étroitement encore et de rendre heureux? Veux-tu que nos étendards victorieux, ces aigles, ces guerriers qui, dans la défense d'une patrie commune, dans la défense des mêmes lois, combattaient, remportaient des vic-

toires, s'illustraient ensemble, se frappent quelque jour d'un fer fratricide? ou que, peut-être subjugué par un état étranger, un frère poursuive son frère pour le forcer à l'esclavage? O vous, nations si chères à mon cœur, séjour de nos aïeux, du courage et de la liberté, si les cieux vous préparent un tel destin, que je meure et qu'au moins mes yeux ne le voientpas.

AUGUSTE.

Ah! arrête, ta voix a pénétré mon âme; je reconnais ta supériorité et je dois m'y soumettre. Je sens que ce que j'avais entrepris, entraîné par le transport de l'amour, était un crime, ou du moins une faute. Tu me ramènes dans le chemin sacré du devoir; puis-je auprès de toi m'en écarter pour long-temps? Non, non, dans le cœur sur lequel tu règnes, l'amour de la patrie et celui de la vertu ne cesseront jamais d'exister. J'ai assuré mes soins à deux nations et je ne renoncerai pas volontairement au trône de la Pologne; mais dans ma soif de régner, et guidé par un vil esprit de cruauté, je ne permettrai jamais qu'on me sépare de toi. Lorsque les cieux m'ont confié le sort de deux peuples, j'ai besoin de toi pour les rendre heureux. Rien ne m'épouvantera, ni les menaces de la diète, ni les éclairs de leurs épées, ni même la perte de la couronne. Ah! auprès de la perte dont ils me menacent, qu'est-ce qu'un trône, l'univers, ma vie.... et même la tienne? Mais quitte-moi; il est temps de prêter l'oreille à des discours importuns. Bientôt je retournerai vers toi. (*A la garde.*) Faites entrer les nonces.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, BORATYNSKI, LES NONCES.

BORATYNSKI.

Sire, tu vois en nous les représentans de deux peuples puissans, qui, long-temps gouvernés par tes vaillans aïeux, s'unirent, s'illustrèrent et prospérèrent sous leurs règnes. Les vertus de ton père et de tes ancêtres t'ont élevé sur le trône. La patrie leur devait de la reconnaissance, tu dois la tienne à la patrie. C'est aujourd'hui, prince, que s'offre l'occasion de s'acquitter envers elle. Nous osons te demander en son nom un sacrifice, dont nous connaissons nous-mêmes toute l'étendue, mais nous savons qu'un sacrifice nécessaire au bonheur du peuple ne fut jamais difficile à la race des Jagellons.

Sire, tu as pris une épouse sans le consentement du sénat, au détriment de l'état, au mépris de ta majesté suprême. Ton hymen outrage l'esprit sacré de nos lois, le serment de l'époux viole le serment du monarque : Barbara ne peut l'emporter sur la Pologne; ton palais entendit l'un, les autels ont reçu l'autre. Aux yeux de l'univers tous les rois sont frères; et ton hymen avec une sujette doit ternir l'éclat de ton trône. Tes ancêtres ont élevé ta famille, dois-tu l'abaisser? Nous ne te disons rien contre la princesse que tu as choisie; nous l'honorons. Elle mériterait d'être au rang des reines, si

le sceptre était la récompense des vertus domestiques. Ses charmes et ses vertus ont assez de gloire puisque tu l'as jugée digne de ta main. Les siècles ont englouti, et entraîneront encore dans l'oubli une foule de femmes qui ont brillé, et qui brillent encore de l'éclat de la couronne; mais celles-ci seront toujours l'objet de la reconnaissance et de la gloire qui ont su se sacrifier pour leur patrie. Que Barbara se place dans leur cercle si peu nombreux; que, supérieure au trône sans y être assise, elle égale en vertus les épouses des rois. Qu'elle égale Edwige, car il est impossible de la surpasser, qui, aimant Guillaume et adorée de lui, éteignit son amour dans l'amour de la Pologne.

Certes, de citoyenne il est glorieux de devenir reine, il est glorieux de s'allier à un roi. Cet honneur insigne pourrait dans la suite des règnes tomber aussi sur nos familles; mais nous renonçons à des espérances aussi flatteuses que la liberté de choisir des rois parmi nous : l'orgueil doit céder au besoin de la nation. Nous avons reconnu que les nœuds du monarque avec sa sujette deviendraient dangereux à la république. En Pologne tous les citoyens sont égaux; le roi seul, supérieur à tous, est à la tête du gouvernement; lui seul il apprécie le mérite, et lui seul il le récompense. Le pouvoir du prince doit être impartial, et l'heureuse maison dans laquelle le monarque choisirait une épouse, pourrait facilement faire pencher de son côté la balance des récompenses, s'approcher du sceptre par ses richesses, ses dignités, s'élever, et par-là même abaisser toutes les autres. Enfin, ceux qui

partageraient avec le roi le pouvoir suprême, pourraient usurper le trône, ou se rendraient redoutables au trône lui-même. Ce n'est pas tout, tes successeurs suivraient tes traces; les exemples du mal sont si attrayans pour les souverains! Aux tristes nœuds ordonnés par le besoin de l'état, chacun préfèrera un hymen cher à son cœur; et la patrie ne perdra-t-elle pas alors un grand appui dans l'alliance de ses rois avec les cours voisines. Élisabeth, ton aïeule, mère de cinq rois, soutenant son époux dans l'entreprise la plus importante, lorsqu'il réprimait l'ordre avide de terres et de sang, détourna les foudres de Vienne qui menaçaient la Pologne. Hélène, qui partageait le trône d'Alexandre, arrêta le glaive des Moscovites jusqu'à la mort de son époux. Et Barbara, quelles frontières nous garantira-t-elle? dans quelle capitale sa voix sera-t-elle entendue? Sur notre terre, son nom sera répété par l'envie, peut-être par la pitié,... et peut-être par la haine au milieu des discordes.

Ma bouche ne produira plus d'autres raisons importantes. Pourquoi m'étendrais-je davantage? je parle à Auguste. Son cœur se contentera de cet unique motif, que cet hymen n'est point agréable à son peuple. Celui qui surpassa par sa vertu les héros modernes, celui qui est un modèle pour toi, et un sujet de désespoir pour les autres, Titus, pourquoi éloigne-t-il de son trône et de lui-même celle devant qui l'Orient étonné brûlait son encens, celle qu'il adorait et dont il possédait le cœur? Il craignit de perdre l'amour de Rome, de Rome, qui par un vain orgueil, ou par une chimère, haïs-

sait dans Bérénice le nom de reine. Ainsi, modifiant son empire absolu, le maître du monde respectait les vains préjugés des Romains; et toi, librement élu roi d'un peuple libre, veux-tu faire moins; as-tu moins besoin d'être aimé de nous? Espères-tu, détruisant nos libertés, méprisant les lois, assujettir la Pologne et élever sur nous un sceptre de fer? Suis plutôt les traces infaillibles de tes ancêtres; grand par notre amour, puissant par notre force, et pesant ton pouvoir dans la balance de nos droits, fais que ce ne soit pas par toi, mais pour toi que nous apprenions à craindre. (*Se mettant à genoux.*) Jamais les genoux des libres Polonais n'ont fléchi devant une puissance étrangère, devant le glaive d'un tyran. Aujourd'hui, nous te supplions, père de notre patrie, pour toi, pour ton sang, pour nos enfans, au nom de tes aïeux dont le souvenir nous est si cher, au nom de ton père, au nom de ce Dieu, qui d'une faible origine éleva si haut la Pologne, et qui jusqu'à présent a tourné sur elle un œil tutélaire, éteins un amour qui peut devenir un motif d'affreux orages, brise tes nœuds avec une femme, et affermis ceux qui t'unissent à la nation. Que la Pologne, que tout l'univers, que la postérité puissent dire : Les Polonais étaient si chers à Auguste, que pour eux il n'a pas balancé à faire le sacrifice des sentimens les plus chers à son cœur, et que ses peuples ont eu plus de pouvoir sur lui que les larmes de Barbara.

AUGUSTE.

Nonces! est-ce à vous, hommes renommés par

vos vertus et par vos lumières, est-ce à vous, gardiens des libertés du peuple, élus par le peuple même, qu'il convient de déposer des prières au pied de mon trône, pour m'engager à trahir envers mon épouse la foi jurée, que je garde fidèlement à tous ? Me conseillez-vous de rompre les plus saints nœuds, parce que je les ai conclus dans un palais et non dans un temple ? Rome, dites-vous, en délivrera votre roi avec facilité ! O aveuglement ! La bonté du ciel vous préserve que mes successeurs tournent jamais contre vous ces armes dont aujourd'hui vous vous servez contre moi ! S'ils ne vous gardent pas leur foi, votre liberté pourra-t-elle se soutenir ? Je connais mes devoirs, je connais aussi mes droits : aucune loi n'ordonne aux monarques polonais de renoncer à leur propre volonté dans le choix de leurs épouses. Le roi des hommes libres devrait-il lui seul rester dans l'esclavage ? Si, en prenant une épouse au sein de ma patrie, sans l'avis du sénat, j'ai dérogé à la coutume de mes ancêtres, dois-je réparer une légère faute par un crime, et le début de mon règne doit-il être souillé de parjure ? Puis-je, en rejetant, trahissant, déshonorant Barbara, punir l'innocence quand je suis seul coupable ? Non, aucun législateur, aucun tribunal au monde, ne pourrait l'ordonner,... et vous ne le pouvez pas. Titus renonça à une amante, et il est justement célébré : il eût souillé son nom en reniant son épouse.

Vous rendez vous-mêmes un hommage mérité aux vertus de Barbara ; pourquoi donc ne règnerait-elle pas sur vous ? et ne croyez-vous pas que ce soit

un honneur plus réel d'être digne de la main d'un roi que de sortir du sang des souverains? Le préjugé annonce vainement que je déroge à mon sang; Auguste ne s'abaisse pas, mais il élève à soi. Si elle ne sort pas d'une famille héritière d'une couronne, elle est reine des Polonais, elle est épouse d'un Jagellon. Lorsque j'appelai au trône une de vos concitoyennes, je me promis votre reconnaissance et non des plaintes : les filles des monarques étrangers qui partageaient ce trône furent-elles toutes fidèles à leur nouvelle patrie? Vous en avez nommé deux qui se sont rendues célèbres par des services importans; mais la série serait nombreuse s'il fallait compter celles qui le furent par les larmes du peuple.

Tous ceux qui sont à la tête des états voisins sont nos ennemis, secrets ou déclarés. Les liens du sang désarmeront-ils leur soif de conquêtes? ils nous respectent tant qu'ils nous craignent. Que la Pologne reste seulement unie à son roi, je garantis que jamais ils ne cesseront de la craindre. Aujourd'hui, si son intégrité et son existence vous sont chères, il est temps de montrer l'unanimité, le zèle et la constance. Voilà que, portant contre nous le fer et la flamme, des hordes de barbares furieux se précipitent de la Crimée : une partie de vos frères détachés de l'état, impatients du joug, tendant les mains à leurs frères, invoquent des secours; le désordre est au dedans, et la guerre terrible s'élève sur notre frontière; partout il faut veiller, partout il faut du conseil et du courage. Est-ce, hélas! dans des momens si dangereux que la diète, espoir de la

nation, la diète, élite des braves, prodigue un temps précieux en disputes scandaleuses ? Étiez-vous donc envoyés ici par vos frères pour arracher au roi son épouse ? Vous ne l'obtiendrez pas, je le jure sur ce fer : la diète, la nation, l'univers entier, ne m'y forceront pas. Je préfère ma foi au trône et à la vie elle-même.

Vous avez entendu mon arrêt. Retournez aux chambres pour affermir par des lois les fondemens du bonheur de la Pologne ; et bientôt, lorsque, pour chercher la mort ou les lauriers, la voix de la patrie vous appellera aux bords de l'Oder ou de la Dwina, vous verrez, partageant avec votre roi les hasards de la guerre, si j'aime moins que mon épouse ma patrie et la gloire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TARNOWSKI, KMITA.

KMITA.

Ainsi donc la balance de nos malheurs l'a emporté; Auguste allume le brandon de la guerre civile. Inébranlable dans un projet qui outrage le sang des Jagellons, il sacrifie pour Barbara son trône, sa gloire et sa patrie. Il a assemblé son armée, et, oubliant les sermens qu'il a faits récemment, il menace les gardiens des lois des foudres du pouvoir royal.

Tarnowski, sans doute que ton âme indépendante se révolte contre cet outrage qui nous est commun; cependant il est des membres de notre diète qui, excusant le roi sur sa faute, voient en toi la cause des malheurs actuels. « C'est lui, disent-ils, qui, l'âme du conseil d'Auguste, répand lui-même dans le sein du roi les poisons d'une aveugle passion, et qui ne travaille à étendre le pouvoir du monarque que pour gouverner sous son nom. » Mais la diète, ne jugeant pas si légèrement un grand homme, attend de ta conduite la justification. L'occasion se présente : les voix presque unanimes des

états délibérans ont reconnu Auguste indigne du sceptre de ses ancêtres. Avant que la nation assemblée remette dans des mains plus dignes ce titre souillé par le dernier Jagellon, avant que le grand conseil proclame un nouveau roi, il doit soutenir provisoirement tout le fardeau du gouvernement. Au milieu des discordes qui troublent pour un moment la paix de l'état, il nous faut des hommes éprouvés dans le conseil et dans la guerre. Tu t'es couvert de gloire dans ces deux carrières; nous invoquons donc ton courage et ta sagesse. Prête-nous ton appui; mais auparavant dis-nous avec franchise si nous pouvons hardiment compter sur ton secours, et si la liberté de la Pologne sera l'objet de tes soins; dis-nous si tu n'es qu'un partisan du roi, ou si tu es citoyen.

TARNOWSKI.

Toi-même, réponds-moi plutôt. Qui t'autorise à ne plus compter, parmi les vertus d'un citoyen, la fidélité qu'il doit à son prince? Qui te donne le pouvoir de juger et de condamner ton maître?

KMITA.

Nos lois, ma dignité, la volonté de la nation.

TARNOWSKI.

De la nation! Et qu'appelles-tu de ce nom respectable? Est-ce une poignée de rebelles, dignes alliés de Bone et des étrangers, quelques députés vendus, de mauvais citoyens, des dissipateurs effrénés, de vils cabaleurs, qui, au milieu des calamités du peuple, pensant à de honteux profits, veulent élever leur puissance sur la ruine du trône? Voilà ta na-

tion, et c'est avec elle qu'ayant rempli les murs de Cracovie...

KMITA.

Songe à qui tu parles, et respecte les Polonais.

TARNOWSKI.

Les vrais Polonais savent honorer leur maître.

KMITA.

Les vrais Polonais sont incapables de souffrir un tyran.

TARNOWSKI.

Quelles larmes, quel désespoir, quels torrens de sang, attestent les crimes d'Auguste et les souffrances du peuple?

KMITA.

Le roi veut assujettir la nation.

TARNOWSKI.

Le roi veut la sauver.

KMITA.

Nous défendons nos libertés.

TARNOWSKI.

Vous voulez renverser le gouvernement.

KMITA.

Les hommes courageux qui répriment sans effroi les excès du monarque sont-ils tous des traîtres à la patrie et des perturbateurs de l'ordre public?

TARNOWSKI.

Tous ne le sont point. Une partie, aveuglée sur le compte de leurs chefs, entraîne la Pologne vers

sa ruine croyant qu'elle la sauve. Mais je sais qui excite ces victimes dans leur égarement et leur simplicité; je sais qui les effraie, les anime et les abuse.

KMITA.

Qui?

TARNOWSKI.

Toi, toi, fauteur éternel des troubles de la nation; toi, fort de la faiblesse du gouvernement; toi, fameux par nos malheurs; toi, dont l'avidité, l'audace et la fierté même contre le trône...

KMITA.

Arrête, Kmita ne sait point pardonner les offenses; et sache qu'en m'outrageant tu t'outrages toi-même : en tout je suis ton supérieur ou bien ton égal. Qu'est-ce qui donne à Tarnowski l'avantage sur Kmita? Est-ce la gloire, le mérite, le rang ou la dignité? Nos armes nous ont rendus célèbres tous deux au dedans et hors de notre pays. Tu remportais des victoires sur le Tage et moi sur le Danube; tu as défait sous Obertine les ennemis de l'état, et moi dans cinq batailles contre eux je me suis couvert de lauriers. J'ai sauvé Spiz, j'ai apaisé les troubles des Hongrois; j'ai par des traités étendu la puissance de notre pays, je l'ai toujours défendu avec courage, et conseillé avec fidélité.

TARNOWSKI.

Glinski l'avait servi avant de le trahir.

KMITA.

Quoi! tu oses voir dans Kmita un nouveau Glinski?

TARNOWSKI.

Non, non ; tu n'es pas encore parvenu au faîte du crime. Kmita, je ne te mets point au rang des traîtres exécrables ; autrefois défenseur de ton pays, tu peux l'être encore. Les cieux t'ont doué de brillantes qualités, d'un cœur plein de courage, d'un esprit ferme et élevé. Pourquoi n'y joins-tu pas les vertus d'un citoyen ? Tu vois un parent dans Tarnowski, en lui tu trouverais un ami. La nation couronnerait en toi un zèle pur ; mais ce désir de s'élever, cette soif de richesses...

KMITA.

C'est la flatterie qui y mène, et non une louable indépendance.

TARNOWSKI.

La flatterie dans d'autres pays, l'audace dans le nôtre. C'est l'audace qui, depuis la nombreuse postérité de Piast, élève les grands sur les ruines de la puissance des rois : leur perversité épouvante ou caresse tour à tour le trône par l'agitation du peuple, le peuple par les grâces du trône. Après chaque tempête qui ébranle le sceptre, le pouvoir individuel s'affermit aux dépens de la force publique : ce sont ces doctrines pernicieuses de nos aïeux pervertis que suivent à l'envi nos neveux plus pervertis encore. Kmita, tu cours sur leurs traces : chef des esprits turbulens, tu es l'auteur des troubles continuels qui désolent l'état ; tu sapas le premier les fondemens de la puissance royale, en excitant contre Sigismond l'assemblée délibérante de Piotrcovie : conjuré toi-même plus tard, contre lui avec Bone,

tu révoltas, sous Léopold, la noblesse armée. La nation perdit la Valachie par le retard de la défense, et tu recueillis les fruits des discordes que tu avais semées : les chefs des rebelles furent comblés de dons, le gouvernement de la capitale t'échut pour récompense. Aujourd'hui, quels sont tes motifs en combinant ces nouvelles trames ? Tu réponds que c'est l'amour de la patrie, des lois, de la liberté. Crois-tu que la couronne soit perdue ou sauvée si Auguste retient ou rejette son épouse ? Ce n'est point le divorce que demande ton esprit inquiet, tu désires la guerre avec un roi qui n'est pas encore affermi sur son trône : sa faiblesse deviendra pour toi une source de nouvelles faveurs, et sa résistance augure un trouble plus avantageux. Ainsi tu exposes la Pologne aux coups les plus terribles, tu abandonnes au sort son salut et son indépendance, et tu ne tournes ton regard insatiable que sur les fruits de l'interrègne arrosés de sang et de larmes. Mais ne te réjouis pas. Un Dieu puissant veille sur la Pologne ; il sauvera une nation vaillante et généreuse. Tant qu'il existera encore un rejeton d'un sang chéri des Polonais, tant que ce cœur ne cessera de battre pour la patrie, tant que cette main pourra soutenir le fer, que la Pologne ne craigne pas pour sa destinée, que les citoyens vertueux se rassurent, et que les criminels tremblent.

KMITA.

Ferme en de purs desseins supérieurs aux calomnies, je cours...

Universitas BIBLIOTHECA

SCÈNE II.

AUGUSTE, TARNOWSKI, KMITA.

AUGUSTE, à Kmita.

Arrête : tu as comblé la mesure de tes forfaits. Traître, il est temps que tu subisses le châtiment qui t'est dû. Ce n'était point assez pour ébranler le trône de former des réunions nocturnes, tu aiguises encore dans les ténèbres un poignard sacrilége. Tiens, lis et tremble.

KMITA, lisant.

« Sire, j'étais complice des trames ourdies contre » toi. J'ouvre les yeux en expirant : je ne veux point » enfermer avec moi dans la tombe ces sanglans se- » crets. Kmita prépare un fer assassin contre toi et » ton épouse. Détourne le coup perfide par le prompt » trépas du criminel. Je t'avertis. JEAN STRZEMBOSZ, » député de Masovie. » Je connais l'auteur de cette ruse ; il la paiera cher. Mais pour me justifier moi-même, je n'accuserai personne, excepté vous, sire, qui pouviez facilement vous égarer dans votre douleur. Qui oserait accuser Kmita d'un vil forfait? Le poignard ou le poison sont les armes des cœurs sans courage, des esclaves méprisables, des femmes..... Est-ce à moi que conviennent des moyens secrets et déshonorans, à moi qui aujourd'hui encore puis armer mille bras? Auguste, vous ne m'avez pas donné de motifs de vengeance ; le sang de Barbara est uni à celui de ma famille. Je vous honore, mais

comme Polonais j'ose condamner ces nœuds dans lesquels j'entrevois la perte certaine de l'état. Ce n'est point au sein des nuits, ni dans un réduit obscur, ni enveloppé des nuages du mystère, c'est publiquement, dans l'assemblée de la diète, à la face de la capitale, que j'ai annoncé ce décret immuable des états qui vous ordonne de renoncer à Barbara ou à la couronne. En faisant ce choix, tu as prouvé ton indifférence pour la nation ; je viens donc t'apprendre que tu as cessé d'être roi. Si tu veux regagner par le fer les droits que tu as perdus, sache que la nation m'a confié la défense des siens. J'armerai encore avec plaisir, pour la liberté de la patrie, ce front déjà couvert de blessures reçues à son service. Il en est temps encore : rétracte la réponse que tu as donnée dans tes premiers transports ; mais hâte-toi, bientôt il sera trop tard.

(Il sort.)

SCÈNE III.

AUGUSTE, TARNOWSKI.

AUGUSTE.

Quoi! le téméraire, le traître, devant son roi, a osé... Tarnowski, cours, que la garde l'arrête, qu'il soit plongé dans un cachot, chargé de fers; que dans un moment...

TARNOWSKI.

Sire, j'accomplirai vos ordres ; mais songez qu'il est Polonais, et que sans être convaincu,... que la loi...

AUGUSTE.

Quelles lois épargnent les criminels? Dieux! un poignard touche déjà le sein de Barbara; la preuve du crime est dans mes mains, l'assassin dans mon palais, et moi, monarque indolent, juge sans pouvoir, j'attendrai qu'il accomplisse son dessein exécrable?

TARNOWSKI.

Pardonnez-moi, seigneur; mais si je dois vous dévoiler mon opinion, je ne puis croire à l'accusation du député qui vient d'expirer. Un Polonais, un sénateur, un soldat couvert de lauriers, voudrait-il souiller ses honneurs par un crime aussi bas? Fier, audacieux, il serait plutôt capable...

AUGUSTE.

C'est assez : je respecte les lois. Qu'il soit libre.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, TARNOWSKI, LE COMMANDANT DES GARDES.

LE COMMANDANT DES GARDES.

Sire, l'étendard de la révolte est déjà levé. Le fier Kmita conduit la foule téméraire : Zborowski et Teczynski commandent sous ses ordres. Leur camp, étendu sur la rive occidentale de la Vistule, appuie son aile droite aux murs de la ville. La nombreuse noblesse des districts se réunit à leurs cohortes, des masses serviles se changent en guerriers armés;

tout respire les combats, l'esprit de révolte s'étend partout. Les habitans de la capitale, incertains sur le parti qu'ils doivent prendre, ont couru aux armes : le trouble augmente, mille mains élèvent des remparts. Le fort de Kvzemiouka, hérissé de canons, menace la ville.

AUGUSTE.

Votre courage dispersera cette foule insolente.

LE COMMANDANT DES GARDES.

Bone, dit-on, s'apprête à regagner l'Italie ; elle quitte les murs de Cracovie avec sa cour et ses trésors.

(Le commandant des gardes sort au signe que lui donne le roi.)

AUGUSTE.

Tarnowski, va, dispose tout comme l'état des choses l'exige. Que les soldats du palais remplacent les gardes de la ville, qu'on lève les ponts, que Cracovie soit fermée, que les remparts soient défendus et les postes doublés, que le canon annonce au général qui commande les troupes dans la Lithuanie qu'il fasse approcher son armée de la ville, et qu'aussitôt le camp royal ploie ses tentes, qu'il se tienne sous les armes, il me verra dans une heure. Va, et reviens.

(Tarnowski sort.)

SCÈNE V.

AUGUSTE, BONE.

AUGUSTE.

Est-il vrai que la reine, mère du roi de Pologne, veuve de Sigismond, afflige la patrie de son départ inattendu; qu'elle abandonne ses filles, son neveu, son fils, la tombe de son époux, et que se rendant dans des pays troublés par la guerre, elle s'expose elle-même à un péril manifeste?

BONE.

Un péril pour moi! Et quel péril puis-je craindre, moi qui voudrais mourir en voyant celui qui te menace? Il est devenu, comme je le vois aujourd'hui, cent fois plus terrible que ne le pressentait le cœur tremblant de ta mère. Je savais Kmita puissant, adroit, plein d'audace; mais qu'il pût entraîner dans la révolte presque toute la nation, qu'il fasse un mouvement pour renverser le trône, qu'il ose tenir tête au roi, aux portes même de la capitale; qu'il assemble tant de généraux si braves, si habiles; qu'il se mette dans un seul jour à la tête d'une armée si puissante, voilà ce que mes yeux ont de la peine à croire.

AUGUSTE.

Un combat...

BONE.

Ah! tu te flattes d'un vain espoir. Un combat peut te faire perdre les moyens d'en livrer un au-

tre, et dix même n'écraseraient pas cette hydre à cent têtes. Imprudent, tu n'as de confiance que dans ton propre courage; eux...

AUGUSTE.

Me conseillerais-tu de céder?

BONE.

Non, je te conseille de combattre : le roi qui cède une fois à l'orgueil des rebelles est pour toujours esclave de ses sujets. Il fallait m'écouter avant de prononcer ton arrêt; aujourd'hui il n'est plus temps de le changer, il n'est plus temps de faire un pas en arrière. Tu dois combattre, et tu dois être vaincu : il n'est pas de moyen de s'accorder et de se défendre. S'il en existait un seul, et qu'il fût en mes mains, une mère au désespoir abandonnerait-elle son fils chéri? (*On entend un triple coup de canon.*) Mais qui sait... peut-être les restes d'un ancien crédit rendront-ils efficace pour cette fois encore la voix d'une mère plaidant la cause de son fils; peut-être, sans te faire rougir, mon conseil porterait-il les chefs de la révolte à déposer les armes. Je ne leur ferai pour toi aucune promesse; mais,... si tu veux, je leur ferai connaître, j'insinuerai avec adresse que ta complaisance, le temps,... la mère....

AUGUSTE.

Non, rien ne peut m'ébranler : ce serait les trahir que de leur donner des espérances.

BONE.

Ainsi donc accomplis ta destinée; descends du trône au nom de l'amour. Que dois-je attendre?

Mon fils, ne hâte point ma mort ; et, soit que je souffre par ta faute ou par la rigueur du sort, laisse-moi passer dans la retraite les tristes et derniers jours de ma vie.

AUGUSTE.

Je t'en conjure, ma mère, diffère encore pour un moment. Peut-être mon glaive fera-t-il pencher la balance de mon côté.

BONE.

Je m'arrêterai tant que je conserverai l'espérance que les soins de ta mère pourront t'être utiles ; si au contraire,... tu sais mon projet,... et je demeure inébranlable. Non, je ne veux point voir l'humiliation de mon fils.

(Elle sort.)

AUGUSTE.

Que signifient ces conseils, ce départ? Quels nouveaux piéges? Son astuce.....

SCÈNE VI.

AUGUSTE, TARNOWSKI.

TARNOWSKI.

Sire, tout est prêt. Les deux armées de la couronne et de la Lithuanie, toutes remplies d'ardeur, n'attendent plus que vous et votre ordre pour combattre.

AUGUSTE.

Allons donc, allons châtier cette troupe mépri-

sable. Je ne doute pas de la victoire, puisque Tarnowski est avec moi.

TARNOWSKI.

J'irai, seigneur; je marcherai avec joie aux plus affreux combats. C'est à vous et à la Pologne que je dois ma vie et mon sang. Un soldat peut-il balancer, lorsque son roi s'y présente le premier? Au moment où votre glaive va frapper votre peuple, me pardonnerez-vous, ô mon roi, de vous demander si votre cœur ne vous dit rien?

Vos ancêtres juraient d'être fidèles aux lois; vous promîtes entre mes mains d'être le père de la Pologne; si cependant vous ne pouviez la rendre heureuse, je vous plaindrais seulement sans oser vous accuser. Mais aujourd'hui vous devenez vous-même auteur de ses malheurs; vous donnez le premier l'exemple de la guerre d'un roi aux prises avec son peuple. Au moment où le fer ennemi menace deux de nos frontières, vous privez vos provinces de la plus belle fleur de la jeunesse; vous anéantissez la Pologne; vous la mécontentez; vous la dévastez, la déchirez, l'ensanglantez de vos propres armes, et vous la livrez à l'avidité des étrangers.

Je ne nie point que vous n'ayez de justes motifs pour entreprendre la guerre; mais voyez auparavant si par elle vous parviendrez à votre but. Le sang de mes compatriotes que vous aurez versé, vous rendra-t-il plus cher aux yeux de Barbara, aux yeux des Polonais? Votre court triomphe ne fera qu'exciter le mécontentement du peuple, irriter les indifférens, refroidir vos partisans. Du sang répandu d'un seul, il s'é-

lèvera dix vengeurs; la moindre défaite enhardira les rebelles; chaque pas de la guerre mettra un obstacle à la paix; chaque combat fera naître la nécessité d'un combat nouveau. Enfin, après une guerre longue, sanglante et sans gloire, qui sait à quel prix il faudra racheter la paix? Votre trône sera peut-être renversé avec la Pologne; peut-être les rebelles vainqueurs vous l'arracheront-ils; peut-être enfin le conserverez-vous, mais dépouillé d'éclat et de puissance, dégouttant du sang de vos sujets, et n'ayant d'autre appui que le glaive. Serez-vous heureux alors? Le venin des remords vengeurs n'empoisonnera-t-il pas vos jours? Ah! mon roi! épargne aux yeux à demi éteints d'un vieillard la vue de tant de crimes, de tant de larmes; ne me force point à perdre en toi l'orgueil de mes vieux jours. Veux-tu que je me plaigne de n'être pas avec ton père descendu dans la tombe? Permets que je termine dans une campagne plus glorieuse cette vie qui devait voir la gloire de la Pologne, et que le sort des combats a respectée pendant un demi-siècle; que je la donne pour toi en défendant la patrie! Et si rien ne peut nous préserver de cette guerre, retarde au moins la fureur des armes fratricides. Je ne te demande qu'un seul jour. Ce jour préviendra peut-être de longs regrets et des calamités sans nombre.

AUGUSTE.

Quoi! attendrai-je que les rebelles augmentent leurs forces, qu'ils m'attaquent, qu'ils renversent les murs de la capitale; que ce feu couvant encore dans un espace étroit, éclate et se propage dans toute

la nation? Non; ici il faut agir et agir promptement. La réflexion serait une imprudence, le retard un crime.

Ciel! je t'atteste que j'aime la Pologne avec la même ardeur que je l'aimai toujours; que c'est avec la douleur la plus profonde que je suis forcé de prendre le glaive pour la défense de mes droits les plus sacrés; que la terrible colère de Dieu poursuive les perfides! que la vengeance du sang innocent retombe sur leurs têtes! Je marche avec confiance. O toi qui assistes la juste cause, protége-moi!

SCÈNE VII.

AUGUSTE, BARBE, ISABELLE, TARNOWSKI.

BARBE, entrant avec précipitation.

Où fuis-tu des bras d'un ami? Que fais-tu? Tu cours lever ton glaive contre des compatriotes, et tu conduis les Polonais au-devant du fer des Polonais. Tu cours les assassiner de ce même glaive avec lequel tu les défendis, toi, leur père..... et l'époux de Barbara!..... Insensé! pourquoi te précipiter dans cet abîme? Pour ne point perdre ta malheureuse épouse? Je suis donc la source de ces malheurs; c'est à cause de moi que les pères combattent leurs fils, et les frères leurs frères! Et je dois vivre, hélas! je dois vivre pour soutenir les reproches des mères au désespoir, pour voir leurs fils expirant de ta main, et pour entendre les malédictions et les gémissemens de toute la Pologne! Ah! que n'ai-je prévu, en te

jurant ma foi, à quel prix tu voudrais conserver ta Barbara? à quels crimes t'entraînerait ce bouillant amour? J'eusse renoncé à l'amour, au bonheur, à toi; ou par ma mort j'aurais détourné ces combats criminels. Mais il en est temps encore : voilà mon sein; plonges-y les glaives, tous ces glaives avides de sang que ton bras vengeur porte contre tes frères. Éteins dans mon sang cet amour aveugle pour lequel tu méprises la vertu, la patrie et la gloire; ou j'irai moi-même me jeter sur les lances des combattans, pour t'épargner un crime, pour m'épargner la honte. Je veux, je veux mourir : tu ne me laisses que cette unique voie; je veux mourir, car je ne puis plus vivre pour toi. Qui! moi, pourrais-je presser contre mon sein un bras qui se serait trempé dans le sang polonais? Non, non; autant je t'adore, autant je te haïrais. J'aimais le père du peuple; je déteste le tyran.

Mais tu n'as pas encore mérité le nom de tyran; ta main n'est pas encore dégouttante du sang de tes compatriotes; tu peux encore détourner d'eux ton glaive terrible. (*Tombant à ses genoux.*) O mon roi, mon époux, amant adoré! si ces noms sacrés te sont encore chers; si tu aimes la vertu, ta patrie et ton épouse.....

AUGUSTE.

Et toi, viens-tu aussi me supplier contre toi-même? toi qui devais me soutenir, c'est toi qui me condamnes! Lorsque tout conspire à tourmenter mon âme, lorsque je dois combattre le destin, les hommes et mon propre cœur, lorsque je ne puis suffire au fardeau de mes infortunes, tu viens en-

core m'écraser de ton mépris! Dis, que dois-je faire? dans le chaos de tant d'idées contraires, quelle est l'entreprise digne de moi et de toi-même? comment accorder l'amour de la Pologne avec l'amour de Barbara, le devoir d'un père du peuple avec le devoir d'un époux? Je quitterai les armes aussitôt que tu me montreras un moyen plus glorieux; mais rien ne diminuera mon amour pour toi. Tu l'augmentes encore au moment où tu le condamnes; lorsque tu me supplie pour mon peuple, tu enlèves mon admiration. Lorsque tu m'arrêtes par tes larmes, dans le transport de ma vengeance, tu m'apprends que sans toi je cesserai d'être vertueux. O gloire de ton sexe, maîtresse de mon âme, source de mon bonheur et de mes souffrances, ne pouvant rien comparer à toi-même, tu ne sens pas combien il coûte de se séparer de toi! Je suis prêt à soutenir avec le glaive les droits sacrés que j'ai sur toi, mais tu me le défends,... la patrie et la gloire le défendent aussi. Au milieu de tant d'obstacles opposés, quel chemin dois-je prendre? Je ne puis pas les vaincre, mais je puis mourir; en roi et avec courage, je finirai ma carrière, et au moins je ne trahirai pas mon épouse et la nation.

TARNOWSKI.

Tu abandonnerais l'une et l'autre, prince. Est-ce du courage que de quitter le timon du vaisseau, lorsque l'orage augmente. Dieux! l'amour de la vertu vit encore dans ton âme; ta gloire ne connaît point de tache, ni ton cœur de remords; deux armées te sont fidèles, l'amitié veut t'assister, Barbara

t'aime,... et tu veux mourir? Ton esprit, toujours aigri par des obstacles, ne s'arrête tour à tour qu'aux moyens extrêmes que te conseillent l'amour, la vengeance ou le désespoir, et tu crois qu'il n'est pas de voie plus sûre? Tu te trompes, tu peux encore changer la rigueur du destin. Au milieu des bouillantes passions, écoute la voix d'un vieillard qui les sent éteintes dans son cœur, et n'aime avec transport que toi et sa patrie.

Témoin des circonstances qui augmentent tes peines, je connais toute l'horreur de ta situation. Soit que tu combattes, soit que tu descendes du trône, ou que tu renonces à ton épouse, tu seras toujours condamné, et peut-être avec justice. Agis donc ensemble avec prudence et générosité; ne pouvant bien choisir, ne choisis point. La diète continue ses travaux, laisse-lui ce choix; que la pluralité des voix fixe la balance douteuse de tes destinées.

AUGUSTE.

Qui, moi, que je me soumette à la sentence des rebelles? moi leur roi, moi leur juge, moi neveu de leurs maîtres? et lequel de mes sujets, dans un cas pareil, voudrait par ma sentence....

BARBE.

Tu renonces donc à notre dernier espoir?

AUGUSTE.

Toi-même permettras-tu d'exposer notre bonheur à un sort si incertain?

BARBE.

Tu préfères perdre aussitôt ce bonheur?

ISABELLE.

Ah! ne rejette point ce conseil salutaire de ton ami, que les cieux apaisés lui ont sans doute inspiré. Ne juge pas de toute la nation d'après quelques rebelles. Le Polonais est juste, noble, et généreux.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, BARBE, ISABELLE, TARNOWSKI, BORATYNSKI.

BORATYNSKI.

Sire, lorsque les chefs perfides de la révolte menacent d'un fer sacrilége le père de la Pologne, lorsque le bruit du canon et le mouvement des armées annoncent les combats, la diète fidèle attend tes ordres. Au milieu du chaos tumultueux des discordes civiles, les lois confient au souverain le timon du vaisseau; aujourd'hui donc, seigneur, nous t'invoquons nous-mêmes, veille sur le sort de la Pologne et dispose de nous : avec ce zèle dont nous avons soutenu les lois contre toi-même dans la chambre législative, avec autant de courage nous nous porterons au milieu des combats pour toi, pour les lois, et pour la paix de l'état.

AUGUSTE.

O toi, digne fils des vrais Polonais, que tu mérites la confiance du roi et de la nation! Après avoir au rang de ses soldats couvert la Pologne de gloire, tu

deviens aujourd'hui l'exemple des citoyens! Sois-le encore long-temps, mais abandonne les armes au courage de tes fils, toi-même délasse-toi à l'ombre des lauriers que tu as conquis. Confiant au roi le soin de la guerre, retournez continuer tranquillement vos délibérations. Puisque la diète et la nation me gardent leur foi, je crains peu les étendards des imprudens rebelles. La sainteté des lois, l'habileté des chefs, le courage de l'armée, me garantissent une victoire facile; mais, oubliant une injure personnelle, je veux ouvrir à moi la carrière du pardon, à eux celle de la réflexion; ainsi je laisserai cette honte aux rebelles, de lever les premiers contre nous leurs bras fratricides. Je veux plus, je veux leur ôter jusqu'à l'ombre du motif par lequel ils veulent légitimer leur révolte aux yeux de la nation. Fléchissant aux idées des plus forts, je pourrais être accusé de crainte, mais je puis être hardiment généreux envers les faibles. J'aime mieux exposer mon bonheur à l'incertitude, que mon pays aux troubles, aux désordres et aux brigandages.

Toi qui me parlais au nom des états du royaume, annonce-leur que le roi, à qui l'on adressait le reproche de viser à la tyrannie, soumet de son propre gré aux arrêts de la diète cette cause qui devient la source de tant de discordes. Jugez s'il est permis à l'époux de renoncer à sa femme, et si la perfidie du roi produira le bonheur du peuple. Je sais que je commettrais une faute, moi son époux et protecteur, si je faisais le sacrifice de ses droits sans son consentement. Mais elle-même, elle se confie sans crainte à votre vertu; elle renonce à un

bonheur qui pourrait coûter une larme à ses frères, une goutte de sang à ses compatriotes. Barbara préfère les cœurs au trône des Polonais. Va donc; assemble les généraux, les sénateurs, les députés, ceux même qui dans leur fureur ont porté les armes contre leur roi. Que la pluralité des voix porte une loi immuable de laquelle dépendra mon bonheur et la gloire des Polonais. Je crois que des législateurs dignes de ma confiance ne peuvent ni ordonner ni légitimer un crime.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARBE, seule.

Enfin la paix renaît. Aux yeux de la capitale les chefs de la révolte déposent leurs glaives devant le roi. Pologne, ainsi ton sein ne sera plus déchiré par les armes sacriléges levées à cause de moi. O mon époux! tu n'exposeras plus à la guerre civile tes compatriotes, ton trône et ta précieuse vie. O ma patrie! mon Auguste, idoles de ce cœur! il n'y a plus rien qui vous menace, qu'ai-je à craindre? Cependant je tremble, je suis oppressée d'un chagrin involontaire. Des visions terribles épouvantent mon âme; je regarde avec effroi dans le sombre abîme de l'avenir; l'espérance se refuse à mon cœur et le sommeil à mes yeux. Je sens se répandre en moi le poison de douleurs que je ne peux surmonter, et j'appelle en vain les larmes consolatrices. Ah! jamais je n'eus si peu de courage et de force, jamais je ne fus tourmentée par de plus noirs pressentimens. Hélas! cette inquiétude serait-elle un de ces avis que le ciel envoie aux mortels avant le malheur! La nuit est dans sa moitié, le ciel menaçant se couvre de ténèbres; toute la capitale veille; on voit

étinceler des milliers de lumières ; la foule du peuple assiége la chambre des législateurs ; la diète continue, et tient dans ses mains la balance de mon sort. Tous occupés du décret qu'on doit prononcer ils l'attendent dans un profond silence ; bientôt, comme un foudre, il interrompra ce calme terrible. (*Entendant arriver quelqu'un.*) O cieux ! déjà, déjà il est lancé.... je l'entends gronder.

SCÈNE II.

AUGUSTE, BARBE.

BARBE.

Est-ce toi ? tu viens compatir à mes douleurs ? Tu retournes à Barbara.... qui peut-être n'est plus à toi ? Tu te tais. Notre sort affreux est-il encore flottant ? Ah ! mon époux, mon père, as-tu quelque espérance ?

AUGUSTE.

Moi ? je l'avais. Je croyais, entraîné par tes conseils, que la foi, la vertu, la vérité, existaient encore sur la terre ; je me fiais à l'équité des juges, à la sainteté de notre cause ; je me fiais en aveugle à l'amitié, au zèle, à l'influence de ceux qui, comblés des bienfaits du trône, me juraient fidélité, reconnaissance jusqu'au trépas ; je croyais que, rapprochés de nous, ils se laisseraient fléchir plus aisément par notre sort, ma bienveillance, et la noblesse de ton âme. Cependant le sénat a manqué de foi à son roi ; le sénat a osé m'arracher Barbara à la pluralité des votes. Crédule, je tombe vic-

time de leur trahison. Je vois des larmes.... qui sont le châtiment de mon erreur. Puis-je avoir quelque confiance dans les députés choisis par le peuple, qui ne connaissent pas Barbara, et qui me sont à peine connus ? Tarnowski, Boratynski, ces demi-dieux de la nation, ce sont eux, sans doute, qui creusent l'abîme sous nos pas. Qui se fit interprète des rebelles ? qui défendait leur chef? qui me donna ce conseil meurtrier ? qui m'y a entraîné? Comment à mon exil aurait-il aperçu cet enchaînement de piéges où m'a enveloppé leur profonde astuce ! Mais sans toi, qu'aurait produit leur adresse, leur éloquence et tout leur pouvoir ? Je résistai ; je pris le glaive pour la plus sainte cause. Déjà j'aurais vécu avec toi, ou péri pour toi ! j'eusse été trop heureux ! Une seule de tes paroles m'a de nouveau plongé dans l'abîme du malheur ! Oui, toi-même tu as trempé dans le complot contre ton époux. Perfide, tu voulais te défaire de moi, tu m'as désarmé ; tu as appuyé leur conseil, tu m'as trahi toi-même, tu t'es arrachée de mes bras ; toi, ingrate, cruelle !

BARBE.

Hélas, époux chéri, veux-tu encore de ta propre main déchirer tes blessures ? C'est à moi que tu reproches la trahison, à moi-même? O Dieu ! est-ce ainsi que tu emploies ce moment, le dernier peut-être? Accuse-moi, si tu veux, j'excuserai l'aveuglement de l'amour; mais respecte, ô mon roi, la vertu de nos héros. Souffrons, mourons; et, mourant par le décret de nos compatriotes, emportons au tombeau l'amour de la Pologne et des Polonais.

SCÈNE III.

AUGUSTE, BARBE, ISABELLE, UN NONCE de la diète.

ISABELLE.

Reine!... roi!... la diète a soutenu sa gloire, elle a assuré le bonheur de la nation, le vôtre et le mien. Des milliers de Polonais partagent en ce moment ces larmes de joie qui se pressent dans mes yeux. Entendez-vous? voilà la foule du peuple qui élève vers les cieux une voix qui lui demande pour vous sa bénédiction.

BARBE.

O mes compatriotes! ô mon époux! ô sœur chérie!

AUGUSTE.

Ah! qui a pu opérer un si heureux changement?

ISABELLE.

Connais Boratynski; connais la nation, mon frère. (*Au nonce.*) Parlez.

LE NONCE.

Aussitôt que le décret fut proféré par le sénat, et que la chambre des nonces, prête à voter, tenait ses yeux fixés sur le front de son chef : « Mes » frères, dit-il, lorsque, par votre volonté et par » celle du sénat, j'élevai ma voix jusqu'au monarque » au nom de la Pologne, et que, rendant moi- » même hommage aux vertus de Barbe, j'exigeai

» d'Auguste le plus douloureux sacrifice, je le faisais
» de mon propre gré, car je croyais que les vœux de
» la majorité demandaient au roi ce dévouement, car
» je croyais que ce moyen détruirait les semences de
» la discorde entre le monarque et ses sujets; mais
» lorsque je m'aperçus que les soi-disant adorateurs
» des lois, couvraient du prétexte de la vertu les
» vues de leur propre orgueil; lorsque j'acquis la
» preuve que Bone se disposait à vendre pour tou-
» jours nous et notre pays à la maison de Raguse;
» lorsque je sus que les chefs de ce parti turbu-
» lent étaient les partisans de Vienne et les instru-
» mens de Bone; lorsqu'aussi vils que téméraires
» dans leurs actions, il emploient l'or, les mena-
» ces, les ruses et la violence; lorsqu'enfin, ô honte
» éternelle de notre âge, les Polonais ont levé le
» fer contre le Polonais, et que le roi, pouvant par
» la force des armes dompter leurs armes témé-
» raires, ne leur opposa qu'une généreuse con-
» fiance dans la diète, mes frères, je vis d'un autre
» œil cette affaire importante; si je me trompai,
» je ne rougis point d'avouer mon erreur. Vieux
» soldat dont les cheveux ont blanchi au service
» de la patrie, je ne cherche que son avantage
» et non une vaine gloire. Je n'en doute point,
» ceux-ci ne sont pas dignes de notre confiance, qui
» veulent trouver dans les législateurs les com-
» plices de leurs crimes, et je crois que les nœuds
» qui conviennent le mieux au roi sont ceux que re-
» doutaient le plus les ennemis de la Pologne; ainsi,
» pour leur éternelle sanction, je donne publique-
» ment mon vote. » Il se tait, un cri unanime s'é-

lève de toutes parts. Le sénat révoque son décret, et la diète unie vient déposer la couronne aux pieds de l'épouse d'Auguste.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, BARBE, ISABELLE, TARNOWSKI, BORATYNSKI.

AUGUSTE.

O vous, pères de la patrie, amis de votre roi, objets de la reconnaissance de notre âge, de l'admiration de la postérité, approchez : Tarnowsky, je reconnais vos soins.

TARNOWSKI.

Seigneur, vous devez tout à la vertu de Boratynski.

AUGUSTE.

Auguste ne met point de différence entre vous. C'est à ses vertus comme citoyen, c'est à ton sage conseil, et au décret de la chambre inspirée par tous deux, que notre pays doit la paix, les rebelles leur retour à la vertu, votre roi et votre reine le bonheur de toute leur existence.

BARBE.

Ah! quelles paroles pourront exprimer ce que je sens. Les larmes de joie que vous voyez dans mes yeux témoignent que je vous dois cent fois plus que la vie. C'est donc à vous, mes compatriotes, que je consacrerai ma vie, et à celui dont

les bras me recouvrent par vous. Je n'oublierai jamais, revêtue d'une si grande dignité, que je naquis votre concitoyenne. Je voue une éternelle reconnaissance à ceux dont l'amitié et le zèle si actif....

BORATYNSKI.

Reine, tu ne nous dois aucune reconnaissance. Le seul bien de la Pologne a dirigé notre opinion, et ce n'est que par son bonheur que nous comptons être récompensés. Souviens-toi que les nonces te rendent responsable des bénédictions ou de l'exécration du peuple. Sois jusqu'à la fin de tes jours fidèle à la patrie de tes pères; tu l'aimais comme fille, aime-la maintenant comme mère. Puisse l'automne de ma vie, qui penche à son déclin, me laisser encore témoin des transports de joie que fera naître ton règne!

TARNOWSKI.

Sire! Kmita voulait ainsi que nous te porter son hommage, mais il attend que tu veuilles l'enhardir par ton ordre.

AUGUSTE.

Que le jour qui accomplit les espérances de mon cœur répande sur tous le bonheur et le contentement! que la honte soit l'unique châtiment des criminels! Kmita veut me parler, j'y consens, qu'il paraisse.

BARBE, à part.

Hélas! au sein du bonheur, je ne me sens pas heureuse, un terrible abattement en empoisonne toute la douceur. Mais quoi! d'où me viennent ces

tremblemens, ces douleurs, ces faiblesses? Quel feu dévorant brûle mes entrailles?

(Barbe sort avec Isabelle.)

SCÈNE V.

AUGUSTE, BORATYNSKI, TARNOWSKI, KMITA.

AUGUSTE.

Kmita, lorsqu'en déposant les armes, tu m'as témoigné ton repentir, je t'avais pardonné, ainsi qu'aux complices de la révolte. Mais, dans le moment qui m'unit à l'objet de mes vœux, je veux plus: je veux que désormais tu sois mon ami. Si tu allumas contre moi les torches de la rébellion, je t'ai injustement accusé d'un vil forfait. Oublions nos offenses réciproques; que le roi soit toujours avec toi, et toi avec le roi et ton pays.

KMITA.

Sire, je n'ai point craint la puissance de ton glaive, mais je cède à ta générosité. Lorsque nous avions pour nous la diète, la nation et le droit peut-être, ce n'était point un crime que de combattre; aujourd'hui que la république a confirmé ton hymen, notre ligue est une révolte, et Kmita un rebelle : je le sais; cependant, ô mon roi, ne nous juge pas trop sévèrement! Nos ancêtres ont transmis en nous avec leur sang l'amour de la liberté. Quant à moi, ne pensez pas, seigneur, que, dans mon obstination, j'aie l'orgueil de croire avoir toujours

rempli mon devoir, et ne m'être jamais trompé. Je croyais, et ce fut ma seule faute, je croyais qu'une mère désire toujours sincèrement le bonheur de son fils.

AUGUSTE.

Son départ a éloigné les motifs de nouveaux orages; rien n'interrompra plus l'union du monarque avec son peuple. Mais allons : les sujets attendent leur reine. Que le sénat, la diète, le peuple, l'armée, voient les traits de leur maîtresse.

SCÈNE VI.

AUGUSTE, ISABELLE, TARNOWSKI, BORATYNSKI, KMITA, LE CHEF DES GARDES.

ISABELLE.

Roi, tu perds ton épouse! A peine s'est-elle éloignée d'ici, pâle et tremblante, qu'elle tombe sans connaissance dans mes bras. Plusieurs fois nos soins l'ont ranimée; mais ses forces l'abandonnent aussitôt qu'elle les recouvre. Ceux qu'on a appelés pour la secourir, par leurs larmes et leur désespoir, ne témoignent que leur douleur et notre infortune.

AUGUSTE.

Ah! que dis-tu? O cieux, daignez la conserver!

LE CHEF DES GARDES

Seigneur, dois-je vous dévoiler l'affreuse vérité? Barbara est empoisonnée. Le perfide Monti, qui veillait sur sa santé, versa dans son sein le poison mortel.

ISABELLE.

Monti! Lui qui tant de fois lui sauva la vie!

LE CHEF DES GARDES.

Oui. Au moment où il s'échappait en secret des murs du palais, malgré les ténèbres de la nuit, malgré son déguisement, il vient d'être reconnu et arrêté par le chef des gardes de la ville. Soit crainte, repentir, remords ou trouble, soudain il a avoué lui-même.....

TOUS.

O monstre!

AUGUSTE.

Où est-il? Qu'il paraisse. Hélas! qui a tramé ce crime? qui l'a ordonné? Va, cours! qu'il s'explique! Où est-il?

LE CHEF DES GARDES.

Il ne vit plus. Voulant se punir lui-même, ou éviter le châtiment, il avala le poison, et expira à nos yeux. Avant de mourir, le scélérat a fait un aveu public.... Mais, seigneur, puis-je le croire? Oserai-je vous l'apprendre? Il a dit avoir été entraîné à ce crime par les conseils, la complicité et les dons de Bone.

(Le chef des gardes sort.)

AUGUSTE.

Ma propre mère! Qu'entends-je? O cieux! fallait-il mettre ainsi le comble à mes malheurs!

(Isabelle sort.)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, ISABELLE, BARBE qu'on apporte, TARNOWSKI, BORATYNSKI, KMITA.

BARBE.

Encore une fois..... j'ai voulu te voir,.... toi, et vous aussi. Mon état me laissera-t-il exprimer mes derniers sentimens? J'expire,..... mère des Polonais,.... épouse d'Auguste, par une mort cruelle, il est vrai, mais non une mort méritée. Je meurs par un crime; mais ce n'est point la main d'un Polonais qui m'arrache la vie. Vos larmes.....

AUGUSTE.

O désespoir, ô douleur, ô tourmens! O malheureux époux! Affreuse couronne! Jour de bonheur, jour de larmes éternelles qui vis notre union!

ISABELLE.

Dieu! telle est donc ta justice!

BARBE, à Isabelle.

Adieu,... sœur chérie... A tes tendres soins... (*A Auguste.*) Toi, vis... Sauve la race des pères de la Pologne qui est prête à s'éteindre... Préserve cette terre... des malheurs.... de la chute...

AUGUSTE.

Elle expire..... Et je dois vivre, et vivre sans mon épouse! O Pologne! quel douloureux sacrifice exiges-tu de moi!

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

GLINSKI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

De François WENZYK.

NOTICE

SUR GLINSKI.

Le caractère du personnage principal de cette tragédie est non-seulement très-dramatique, mais il a le mérite d'être tout-à-fait historique. L'auteur l'a conçu tel que l'ont fait présumer les vicissitudes de sa vie, ses exploits, ses crimes et le tardif repentir qui occasiona sa mort. Michel Glinski, de l'illustre famille des ducs de Siewierz, joignit à de grandes qualités naturelles tous les avantages d'une éducation sagement conduite : il voyagea en Italie et en Espagne, et dans différentes contrées de l'empire germanique. Pendant les douze années qu'il employa à parcourir les pays étrangers, il acquit une réputation brillante que lui valurent un courage à toute épreuve et des connaissances peu communes dans l'art militaire. Il quitta les camps de Maximilien pour retourner dans sa patrie, qui réclamait son bras. Glinski justifiant tout à la fois le choix d'Alexandre, roi

de Pologne, et sa propre renommée repoussa, à la tête de sept mille cavaliers levés à la hâte, une armée de cinquante mille Tatars. Ce fut assez pour soulever contre lui-même la haine et l'envie, qui, malheureusement trouvèrent des alimens continuels dans ses continuels succès, la faveur du roi et son intolérable hauteur.

Les ennemis de ce grand homme ne pouvant le décréditer dans l'esprit d'Alexandre, s'adressèrent à Sigismond, frère et successeur du roi. Ils surent lui présenter d'une manière adroite que les richesses de Glinski surpassaient celles d'un simple particulier; ils lui insinuèrent que son alliance avec les ducs de Russie, sa puissance et l'immense crédit dont il jouissait, pourraient le rendre dangereux même au monarque.

Alexandre mourut en 1506; Sigismond lui succéda et crut devoir écouter favorablement Jean Zabrzezinski, palatin de Troki, l'un des seigneurs lithuaniens qu'avait le plus irrités la fierté de Glinski, qu'il accusa de trames criminelles contre le gouvernement. Celui-ci demandait à se justifier; mais le roi ne voulut

jamais l'entendre, et toutes ses démarches furent inutiles. Les lois lui ayant refusé leurs secours contre son calomniateur, Glinski quitte la Pologne, traverse la Moscovie, se rend à Grodno, en Lithuanie, investit la maison de Zabrzezinski et l'assassine pendant son sommeil. Chargé de ce forfait et de la tache qu'il avait cru laver dans le sang d'un ennemi, il se rendit auprès du tzar Basile, qui l'accueillit avec joie et le combla d'honneurs et de dignités. Hélène, sa fille, qui ne le quitta qu'à la mort, et quelques seigneurs de ses partisans l'avaient suivi dans son exil volontaire. Glinski, pour témoigner au tzar sa reconnaissance, se chargea de délivrer la Moscovie de ses éternels ennemis, les Tatars. Il réussit dans son entreprise; mais, implacable et aveugle dans sa haine, il porta aussi la guerre au sein de sa patrie et enleva Smolensk à Sigismond.

Les transports de sa fureur une fois apaisés, le repentir s'éveilla dans cette âme si noble. Il écrivit au roi de Pologne pour implorer son pardon et la faveur de rentrer dans son pays. Nul doute qu'il n'eût obtenu ce qu'il désirait, si quelques seigneurs lithuaniens, ne pou-

vant oublier les anciennes offenses qu'ils en avaient reçues, n'eussent dénoncé au tzar la négociation que Glinski avait entamée avec Sigismond.

Le souverain à qui il avait rendu tant et de si importans services eut la cruauté de lui faire crever les yeux et de le faire jeter dans un cachot, où le vainqueur des Tartars termina une vie digne d'un meilleur sort.

C'est la mort de Glinski qui est le sujet de la tragédie que l'on va lire. La scène se passe dans la ville de Smolensk, près de laquelle est campée l'armée polonaise, commandée par Sigismond en personne. Glinski, qu'assiégent les remords, ne tarde pas à laisser rentrer dans son âme ces nobles sentimens de l'amour du pays qui n'abandonnent jamais les grandes âmes. Il est combattu par le désir de retrouver une patrie, et la honte de se soumettre à un pardon humiliant. Le rôle de Trepka, jeune guerrier polonais, qui s'est déterminé à quitter son camp pour faire rentrer Glinski dans le devoir, l'amour de Trepka et d'Hélène, sont des incidens créés par l'auteur. Il y a dans cette pièce une admirable situation : c'est celle de ce

jeune héros qui seul traverse les rangs ennemis, dans l'intention de rendre le père d'Hélène à la patrie, ou d'immoler en lui le plus dangereux ennemi de la Pologne. L'action est une et simple: la passion des deux jeunes gens est tellement subordonnée à l'intérêt principal, leur sort dépend tellement du sort de Glinski, que l'attention du spectateur ne peut s'y méprendre et se diviser. D'ailleurs l'action marche rapidement, et à ce sujet on pourrait même adresser un reproche à l'auteur, c'est de n'avoir pas donné assez de développement à quelques caractères, et d'avoir sacrifié au pathétique de plusieurs situations des beautés qui, ménagées adroitement, eussent doublé le nombre des effets dramatiques.

PERSONNAGES.

BAZILE, tzar des Moscovites.
ANDRÉ, son père.
TCHÉLADIN, } généraux moscovites.
DIMITRE }
GLINSKI.
HÉLÈNE, sa fille.
TREPKA, chevalier polonais.
WIERNEK, ancien serviteur de Glinski.
GARDES.

La scène se passe à Smolensk, ville de la Lithuanie.

GLINSKI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il fait nuit.

GLINSKI, seul. Il entre dans la plus grande agitation.

Loin de moi, horribles fantômes que l'enfer attache à mes pas! loin de moi, importuns remords! Où suis-je ?... Quels lugubres gémissemens frappent mon oreille ? quels sont ces cadavres déchirés par une main meurtrière ? Toute une famille nage dans des flots de sang !... Est-ce toi, Zabrzezinski, ou sont-ce mes yeux qui m'abusent ? Viens-tu me braver en ces lieux ? Audacieux, ignores-tu que ces murs et que toute la Pologne ont tremblé devant moi; ignores-tu que ma puissance a enchaîné la fortune des combats ?... Ah ! lorsque l'univers conspire à ma ruine, lorsque de toutes parts je sens une vengeance terrible s'appesantir sur moi, mes tourmens ne peuvent-ils te rassasier encore ?

Que dis-je ? Glinski, reconnais-toi ! Toi, devant qui jadis on voyait s'évanouir de nombreux batail-

lons, s'écrouler des remparts formidables ; toi qui devins l'épouvante de la patrie et de l'univers, tu succombes aujourd'hui en proie à la honte, au repentir et à la terreur ! Des êtres dépouillés de la vie peuvent-ils briser la pierre qui pèse sur leur tombe ? Qu'est-ce que la vertu, la conscience ? de vains fantômes, des mots. C'est par moi que la Lithuanie porte le joug des Moscovites ; c'est par moi que la Pologne gémit sous d'affreuses calamités..... Mais, lorsque la patrie m'a renié, j'ai étouffé le cri foudroyant de ma conscience ; l'enfer même a dû se taire, et je tremble !... Loin de moi, fantômes de la nuit !... Mais, que vois-je ? quels spectres nouveaux se pressent de toutes parts ? Ah ! j'irai si loin que votre vengeance ne saura plus m'atteindre ; j'irai.... « Arrête, assassin ! » crie une voix formidable. « Arrête ! monstre, que le flanc d'une mortelle n'a point porté ! arrête !... » Mais que vois-je ? qui s'approche ? C'est Hélène !...

SCÈNE II.

GLINSKI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Hélas ! mon père, où courez-vous, interdit, hors d'haleine ? Sont-ce vos gémissemens qui ont chassé le sommeil de mes paupières ? Les murs de ce sombre édifice en retentissent encore. Mais que m'annonce cet air éperdu, ces regards troublés ? Ah ! s'il est permis à votre fille de demander....

GLINSKI.

Rassure-toi, ta sollicitude t'abuse. Vois ma tranquillité. Pourquoi, fille chérie, poursuivie d'une vaine frayeur, t'arracher du sein du repos? Que le sommeil abandonne ces malheureux, poursuivis en tous lieux et sans relâche par la furie des remords, armée de fouets et de serpens; que d'effroyables apparitions tourmentent ceux qui ont trahi leur patrie, qui ont vendu le sang de leurs frères; mais toi, à qui le ciel bienfaisant n'a pas cessé de sourire, toi dont la main est pure et dont le cœur est innocent, qui reçus de tes aïeux le précieux héritage de toutes leurs vertus, pourquoi te refuser aux douceurs du repos?

HÉLÈNE.

Qui, moi? je pourrais, mollement enchaînée sur ma couche, demeurer insensible aux chagrins que mon père ne peut surmonter! Excusez ma hardiesse; je vois trop bien que votre cœur me déguise un nouveau malheur. Déjà depuis long-temps votre front trahit de secrètes douleurs; mais aujourd'hui ce chagrin s'est changé en un sombre désespoir. Depuis que je partage vos infortunes, vos fatigues et votre exil, jamais je ne vous ai vu dans un état si effrayant.

GLINSKI.

Pourquoi soulever le voile affreux qui cache mes tourmens? ce cœur déchiré ne peut plus les contenir. Ah! par pitié pour toi-même, laisse-moi ensevelir mes peines dans la nuit éternelle du mystère.

HÉLÈNE.

Mon père, que vous jugez mal votre Hélène! Puis-je attacher quelque prix à la vie, puis-je avoir des craintes pour moi-même? Depuis que pour vous suivre j'ai quitté le seuil de mes ancêtres, je méprise tous les périls, le sentiment de la frayeur m'est inconnu; quoique vos paroles puissent déchirer le cœur de votre fille, ne craignez pas de me confier vos peines; près de vous je défie les événemens.

GLINSKI.

Ma fille, ton courage ranime le mien. Je reconnais avec orgueil le noble sang qui coule dans tes veines. Telle était ta mère, telles sont toutes les Polonaises qui sucent avec le lait cette mâle fermeté.

Tu sais, lorsque la fortune nous souriait, combien ma famille était renommée pour ses richesses, sa puissance et sa gloire. Tout pliait au gré de mes désirs dans une partie de la Lithuanie. Vainqueur des Tatars, je m'illustrai dans les batailles. Hélas! ces victoires remportées sur des hordes méprisables, en ouvrant la carrière à mon ambition devinrent le tombeau de ma gloire. Enivré de tant de succès, je crus que le ciel m'avait fait naître pour une plus haute destinée; je crus que la gloire m'avait élevé au-dessus de cette égalité qui confond nos concitoyens, et que les lois mêmes devaient se taire devant moi. Tu te souviens des Zabrzezinski; tu sais qu'il n'était point de jour qu'ils ne conspirassent contre ma puissanco, mes honneurs et ma vie; tu connais encore la fin de nos mortelles ini-

mitiés. Jamais cette nuit terrible ne s'effacera de ma mémoire : ils s'étaient endormis au sein de la paix; j'arrive, et tout le château est baigné de sang. Dans ma fureur, j'anéantis une race odieuse, et ne laisse de leur superbe demeure qu'un monceau de ruines. La Pologne frémit à cette nouvelle : la vengeance éclata. Privé de mes biens, dépouillé de mes dignités, et, au mépris de nos lois, victime d'un décret sanguinaire, je dus courber ma tête sous le fer du bourreau. J'ai quitté ma patrie; oh! ma fille, c'est ici que commence le déplorable tissu de nos malheurs. Mais je sens que déjà j'ai comblé l'affreuse mesure de mes forfaits. Le bras d'un Dieu vengeur s'est étendu sur moi. Depuis nombre d'années je sers de mes armes et de mes perfides conseils l'ennemi du pays de mes aïeux ; cet ennemi, ma vengeance implacable, ma haine parricide, l'enrichissent des dépouilles souillées du sang polonais; je combats, je triomphe pour le tzar. Et quelle est la récompense dont il paye tant de travaux, tant de services? La Russie avait cédé. Trois armées menaçaient la Lithuanie; mais le seul Smolensk arrêtait tous les efforts des Moscovites. Une poignée de braves défendait ses murs avec acharnement. Le tzar lui-même, après d'inutiles attaques, réclame mes secours, et jure que si je soumets la ville assiégée, elle restera pour toujours en mon pouvoir, et ne reconnaîtra d'autre maître que moi. Eh bien, lorsque couronnant une entreprise difficile je viens remplir ses vœux, la gloire de la conquête il ne peut me l'ôter, mais le fruit en reste au tzar. Enfin, menaçant la Pologne d'une guerre funeste, il veut

que j'engage encore de sanglans combats avec les troupes de Sigismond. Déjà de nombreuses cohortes s'empressent à grossir mon armée; bientôt le tzar lui-même doit arriver avec les troupes de réserve. Si la soif des conquêtes l'entraîne en ces lieux, une puissance insurmontable désarme mon bras. Que dirai-je, lorsque aujourd'hui encore je devrai paraître devant lui? Comment déguiser mes nouveaux sentimens? Mon esprit abattu saura-t-il retrouver son ancienne fermeté?... Je sens que ce jour sera le dernier de ma vie.

HÉLÈNE.

Ah! mon père, calmez les transports de votre douleur.

GLINSKI.

Le récit de mes infortunes n'est pas terminé. Lorsque secrètement je quittai ma patrie, je n'emportai pas tous les trésors de ma triste maison. J'y laissai un ami dont le souvenir m'est encore précieux; nous différions d'âges, mais point de sentimens. Déjà je me flattais d'embrasser en lui un gendre chéri avant de descendre au tombeau. Ses vœux innocens étaient conformes à ma volonté. Hélas! d'autres destinées l'enchaînent aujourd'hui. Fidèle à ses principes, à sa patrie, à la vertu, il ne sert point contre les siens un despote étranger. Ainsi le sort a mis entre nous une barrière insurmontable; il est l'appui de son pays, et je suis l'opprobre et le fléau du mien!

Hier, ayant reçu l'avis que cette nuit même le roi Sigismond venait d'arriver dans le camp polonais, à la tête de quelques troupes légère je commande une sortie, pour reconnaître les forces réu-

nies de nos ennemis, disperser leurs premiers postes, et, emporté par mon ardeur j'ordonne de chasser leur avant-garde d'une position avantageuse. Dans le premier des guerriers qui nous opposent une résistance intrépide, je reconnais Trepka. Il me mesure d'un œil attentif, il vole, il s'apprête à me combattre, la vengeance étincelle dans ses regards, mais tout à coup la pitié arrête son bras : c'était le mépris peut-être ! Je pouvais remporter une facile victoire sur ses compagnons peu nombreux, mais à sa vue, et pour la première fois, je sentis se glacer mon courage. Je retire en hâte vers la ville mes bataillons étonnés, la terreur et les remords ne cessent de me poursuivre. Ici je crois voir les mânes des Zabrzezinski qui invoquent la vengeance, là, des torrens de sang polonais répandus par ma main. Je fuis; des fantômes implacables déploient leurs ailes agiles, je m'arrête : Veille sur toi, me crient les furies infernales; et j'aperçois un ange armé de fer et de flamme, qui d'une main arrache les lauriers dont mon front était orné, et qui sourd à mes prières, à mes gémissemens, de l'autre me précipite dans la nuit éternelle des enfers.

HÉLÈNE.

Mon père, je souffre et je frémis avec vous, mais du fond de la misère il est permis de s'élever vers l'espérance; vos souvenirs reportent à ma pensée les premières années de ma vie. Elles s'écoulèrent doucement près de Trepka, au sein de notre chère patrie. Vous venez de réveiller des sentimens que le sort ne put éteindre; mais sont-ce là des biens

perdus à jamais? et le ciel ne nous prendra-t-il pas un jour sous sa défense?

GLINSKI.

Le ciel où règne la vertu ne connaît plus ma voix; je l'invoque dans mes prières, et l'enfer me répond.

HÉLÈNE.

Ah! combien de malheurs nous menacent aujourd'hui! La jalousie de l'étranger s'élève contre vous, Basile trahit sa foi; le seul André, frère du tzar, dont votre bras enchaîna l'amitié, en lui sauvant la vie, André ne saurait nous défendre de son faible pouvoir. Quel sera notre appui lorsque le sort s'armera contre nous? Ah! si vous ne rejetiez pas ma timide prière, le calme désiré pourrait encore renaître dans votre âme! Oui, mon père, retournez avec confiance au sein de la patrie, et la bonté toute-puissante du ciel protégera une démarche généreuse.

GLINSKI.

Qui, moi? que je retourne où l'opprobre m'attend? que j'aille offrir cette tête à cheveux blancs au fer du bourreau? que je consente à finir des jours glorieux par une mort honteuse? Loin de moi de semblables idées; assez de force m'anime encore pour me frayer vers la tombe un chemin plus honorable. Ah! si dans les premiers momens qui suivirent ma faute, ils eussent laissé refroidir dans mon cœur les transports de la vengeance, si leur fureur eût été moins prompte et moins terrible, jamais le pied d'un Moscovite n'eût foulé cette terre.

SCÈNE III.

GLINSKI, HÉLÈNE, WIERNEK.

WIERNEK.

Seigneur, à l'instant même, sous un heureux déguisement et par des chemins secrets..... (*Apercevant Hélène.*) Que vois-je? Hélène!

GLINSKI

Dis ce qui t'amène.

WIERNEK.

Les postes les plus avancés font parvenir l'avis que bientôt le camp polonais va se mettre en mouvement; et qu'à la suite d'un long conseil, tenu sous la tente de Sigismond, tous les chefs réunis n'attendent plus que le jour. (*Bas à Glinski.*) Seigneur, éloignez votre fille.

GLINSKI.

Qu'entends-je?

HÉLÈNE.

O ciel!

GLINSKI.

Chère Hélène, il en est temps; il faut nous séparer. Bientôt les ombres de la nuit fuiront devant le soleil. Qu'un sommeil bienfaisant soulage tes douleurs. Des soins importans me réclament en ce moment; mais ton père ne cessera jamais de veiller sur ton sort.

HÉLÈNE.

Hélas! domptez les chagrins qui vous déchirent, et je pourrai prétendre au repos. Vous l'ordonnez, je me retire.

SCÈNE IV.

GLINSKI, WIERNEK.

WIERNEK.

Elle est sortie..... Ah! Seigneur, écoutez!

GLINSKI.

Que viens-tu m'apprendre?

WIERNEK.

Les sanglots suffoquent ma voix; la joie et la frayeur accablent mon esprit abattu.

GLINSKI.

Parle donc, vieillard; personne ne nous écoute.

WIERNEK.

Oui, personne ne peut nous trahir. La nuit est à peine dans sa moitié; les soldats fatigués sont endormis; les chefs vigilans reposent encore; vos gardes ont été éloignés par mes soins prévoyans, et tout ce que j'ai dit en présence d'Hélène était pour la tromper. Mais quelle sera votre joie en apprenant quel hôte précieux je conduis devant vous. Il a franchi les remparts, passé à travers les glaives menaçans; héros magnanime, il s'est couvert des vête-

mens d'un esclave. Pour vous, il vient de surmonter des obstacles innombrables. Voyez et rendez hommage à une vertu sans exemple.

SCÈNE V.

GLINSKI, TREPKA.

GLINSKI.

Que vois-je? Puis-je en croire mes yeux? O moment fortuné! Est-ce toi, ô mon Trepka? Est-ce un songe ou une douce réalité? Comment s'est aplani un chemin si redoutable? Oui, c'est toi; je te vois et je doute encore. Ah! laisse-moi jouir d'une si chère illusion, et au sein de l'amitié.....

TREPKA.

Arrête ces transports! Avant de serrer cette main, sache qu'elle ne s'est encore souillée d'aucun crime, et que jamais un traître ni un assassin ne l'a touchée impunément. Ainsi, quoique les lieux nous rapprochent, nos cœurs se repoussent. Un mot peut faire disparaître l'espace qui nous sépare : dis-moi, suis-je venu chez un Polonais ou chez un ennemi? Dis-moi si, vil esclave d'un despote étranger, tu abjuras pour toujours les vertus de tes aïeux? si ton esprit, courbé sous le joug, a perdu jusqu'au souvenir d'avoir eu le cœur d'un homme libre, une patrie et des frères?

GLINSKI.

Cruel! pourquoi m'assassiner de tes reproches? Le trait imprégné d'un venin mortel laisse une

plaie moins douloureuse; la terreur qui poursuit le crime n'est point si accablante; la foudre même, lancée par le bras de Dieu dans sa colère, porte un coup moins terrible. Fugitif, sans patrie, terrassé par les remords, lorsque je succombe sous le fardeau d'une vie pleine d'amertumes, lorsque, dans l'abîme de désespoir où le crime m'a précipité, je maudis de vains triomphes, je me maudis moi-même; lorsqu'en toi je croyais trouver un consolateur et un appui.... Ah! que n'ai-je expiré avant de te revoir!

TREPKA.

Faut-il que j'élève la voix pour ma défense? Vois la Pologne qui nage dans le sang et dans les larmes. Entends la misère et le désespoir s'exhaler en affreuses imprécations. La femme pleure son époux, le père son fils, le fils son père. Le féroce agresseur égorge nos enfans au berceau; il profane les divins sanctuaires; il en outrage les ministres. Et quel est l'auteur de tant de barbaries, de tant de désastres? Par qui les flots du Dniéper roulent-ils gonflés de sang? A peine la postérité pourra-t-elle croire à un pareil forfait? Un Polonais s'acharne contre des Polonais, un frère contre des frères!

GLINSKI.

Ah! que tes yeux ne peuvent-ils lire dans mon âme! Quelque insatiable que soit chez toi le désir de la vengeance, si tout sentiment d'humanité n'est point abjuré dans ton cœur, regarde dans le mien. Tu y trouveras l'enfer du remords. Mais, lorsque des maux innombrables me pressent de toutes parts, lorsque la patrie et l'univers s'élèvent contre moi,

lorsque le crime enveloppe mon esprit d'un sombre désespoir, par pitié ne me repousse pas de ton sein.

TREPKA.

Infortuné vieillard, je compatis à tes douleurs; mais que le retour à la vertu est difficile! Tu souffres, une âme inexorable n'anime pas mon sein, et ton état m'afflige plus que tu ne peux croire. Pour toi, j'ai secrètement franchi ces remparts, pour toi, j'ai exposé ma vie au fer de l'ennemi. Ne demande point quels heureux moyens me soutiennent dans une si grande entreprise, un temps viendra où tu pourras tout savoir. Te reste-t-il en ce jour assez de fermeté pour dompter ton orgueil, et triompher de toi-même. Suis-moi, un grand courage plaît au ciel, nous quitterons tous deux ces murs, ou nous mourrons ensemble. Je connais tous les sentiers qui conduisent vers notre camp, les premiers postes de nos libres concitoyens ne sont pas éloignés. Choisis : là, tu trouves la gloire, ici, l'opprobre et l'humiliation; ici, encore un abîme est entr'ouvert sous tes pas, là, ton salut t'attend.

Veux-tu briser les nœuds d'une honteuse alliance? La patrie t'appelle par ma voix, les fils d'une mère commune attendent leur frère, et Sigismond est prêt à te pardonner.

GLINSKI.

Pardonner!... Quelle parole viens-tu de prononcer?...

SCÈNE VI.

GLINSKI, TREPKA, WIERNEK.

WIERNEK.

Seigneur! les généraux Moscovites attendent vos ordres et demandent une prompte réception. Ils disent qu'un grand dessein les amène en votre présence.

GLINSKI.

Qui! les généraux moscovites? Leur zèle est inutile; cours, congédie les.... Arrête, je ne puis refuser. O Trepka, suis-le dans les secrets réduits de ma demeure, là, nul regard ne pourra te découvrir. Ils s'approchent; éloigne-toi.

TREPKA.

Je t'obéis, mais rappelles à ta mémoire ce que tu viens d'entendre. Tout retard serait funeste, point de milieu dans le parti qui te reste à prendre. La gloire ou l'opprobre, la vie ou le trépas.

SCÈNE VII.

GLINSKI, TCHÉLADIN, DIMITRE.

GLINSKI.

Guerriers dont la valeur a illustré les noms! je vous salue, Dimitre, et vous Tchéladin!

TCHÉLADIN.

Salut et gloire au noble chef de nos bataillons, à celui qui décide d'un geste du sort des combats. Prince déjà sous tes ordres, notre glaive victorieux a par cent défaites humilié l'orgueil des Léhites; déjà ta main a couvert leur pays jadis florissant, de deuil, de ruines et de tombeaux; et, pour compléter encore une gloire sans égale, les restes de l'armée vaincue viennent d'eux-mêmes près de ces murs s'offrir à nos coups. Que ton épée disperse ces misérables débris, et bientôt la Pologne entière succombera écrasée par notre puissance. Il est temps d'accomplir cette œuvre glorieuse; profitons des instans. C'est aujourd'hui que Basile arrive à Smolensk, livrons bataille à l'ennemi, et que notre monarque trouve le chemin de son palais jonché de têtes polonaises. Que ce triomphe sera beau! quelle glorieuse récompense de nos fatigues! Que d'éclat ce jour ne va-t-il pas ajouter à nos armes! Hâtons-nous! conduis au combat nos intrépides guerriers, chacun d'eux à ton exemple attaquera des bataillons entiers.

GLINSKI.

Tes conseils sont pleins de zèle, ton courage est éprouvé dans les périls; mais qui a pu jamais rendre la victoire tributaire de ses armes? Le sort de la guerre repose sur une balance douteuse. Commençons par nous assurer ce que nous sommes venus conquérir. Une poignée de Polonais campe près de nos murs; mais le roi Sigismond est au milieu d'eux, avec l'élite de la jeunesse. Nos troupes

ont assez souffert dans des combats sans cesse renaissans, le soldat est fatigué, nos forces diminuent, il faut veiller et attendre. Bientôt à cet égard toute l'armée va recevoir mes ordres absolus. Qu'on s'empresse de les exécuter. Nous ne sortirons point des murs de Smolensk avant l'arrivée du tzar.

DIMITRE.

Qu'entends-je?... qui a pu opérer en ton cœur un tel changement? Celui qui tant de fois nous accusa de lenteur, quand ce jour peut amener l'asservissement de la Pologne, préfère les conseils d'une timide prévoyance au noble danger d'un combat, et le repos au triomphe! Souviens-toi de tes sermens, lorsqu'avide de vengeance, tu enflammais Basile pour qu'il reprît les armes; et aujourd'hui que le poids de tes conseils a prévalu, n'oublie pas que c'est trahir son monarque que de le servir sans zèle. Tu es prince et chef de l'armée par la grâce du tzar, il t'a couvert de dignités, d'éclat et de puissance, tu as peut-être usurpé les honneurs qui nous étaient dus; mais plus que tes grandeurs chacun de nous envie ton courage. Sois donc digne des bienfaits qu'on a versés sur toi. Agis, ou ne nous défends point d'aller chercher la gloire.

GLINSKI.

Ces étranges paroles excitent ma surprise. C'est à vous d'obéir alors que Glinski commande.

TCHÉLADIN.

Un chef ne dédaigne pas des avis dictés par le dévouement.

GLINSKI.

J'ai bien voulu les entendre, il suffit.

DIMITRE.

Prince, les momens sont chers; si l'heure décisive s'écoule par ton retard, nous perdons l'irréparable occasion d'une victoire certaine.

GLINSKI.

Je vous ai fait connaître ma volonté; ce n'est qu'au tzar que je dois rendre compte de mes résolutions.

SCÈNE VIII.

TCHÉLADIN, DIMITRE.

TCHÉLADIN.

As-tu bien remarqué ce changement dangereux, et comme l'orgueil de ses paroles déguisait mal le trouble qui se peignait sur son front?

DIMITRE.

J'ai tout vu.

TCHÉLADIN.

Hâtons-nous d'agir. Ah! traître présomptueux! ton sang nous paiera avec usure ce mépris insultant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, TREPKA.

HÉLÈNE.

Après tant d'épreuves, de tristesse et de souffrances, dont l'inflexible destin nous a poursuivis sans relâche ; après des siècles d'incertitude, d'espoir et de crainte, ah! soyez le bienvenu dans ces lieux d'oppression et de larmes! Que la voix de l'indépendance pénètre doucement les cœurs opprimés par le sceptre de fer de la farouche tyrannie! Combien l'aspect d'un homme libre ranime un front toujours baissé devant les regards d'un tyran! Hélas! je traînais dans les camps une vie infortunée ; mes idées n'étaient que ravages, supplices et trépas; le souvenir de ma patrie en ruines et de mes frères enchaînés me rendait insupportable tout ce qui m'entourait; mais à peine ta voix s'est-elle fait entendre, à peine ai-je rencontré tes regards, que l'horreur de ces lieux a semblé s'évanouir. Oui, brave chevalier, en te voyant, tous les sentimens que le temps n'a pu effacer se réveillent dans mon âme. Il me semble que, libre du poids de mes fers, je presse contre

mon sein palpitant et ma famille et mes concitoyens. Ma pensée s'envole déjà aux lieux chéris où j'ai passé à côté de toi ma paisible enfance. Champs de ma patrie, foyers si chers à mes ancêtres! oh! qu'on sent mieux votre prix quand un destin ennemi nous condamne à vivre sur une terre étrangère! Toi, fidèle à tes devoirs, à ta patrie, à la gloire, tu n'éprouvas jamais de pareilles souffrances! Que j'admire ton courage et la vaillance de ton bras! Que d'obstacles inévitables as-tu su vaincre! Comment as-tu passé à travers les rangs destructeurs de l'ennemi, à travers mille fatigues et mille périls? Comment es-tu entré dans cette ville sans donner l'alarme à tant de sentinelles vigilantes? Quel autre que toi l'eût tenté pour des infortunés? Mais pourquoi cet air sombre et inquiet? pourquoi ces regards désespérés? Les délices de momens aussi précieux seraient-elles sitôt épuisées?

TREPKA.

Ah! si tu pouvais te pénétrer de tout ce que je sens et de tout ce que je souffre! Les contradictions les plus terribles, patrie et reconnaissance, vertu et crime, agitent ce cœur. Ah! si tu savais ce que les unes m'ordonnent, et ce que les autres me défendent, ta pitié égalerait mes tourmens. Je suis devant toi; mon cœur nourrit toujours les feux dont j'ai brûlé si long-temps; toi, sur qui le ciel prodigue versa tous les charmes et toutes les qualités héréditaires dans ta famille; toi qui n'es occupée que du bien de la patrie, tu m'enchaînes invinciblement des doux nœuds de l'amour. Ah! si, par un heureux

changement, j'avais la puissance de transporter cet amour dans d'autres temps et d'autres lieux ! si je chérissais moins la blessure de mon cœur, ou si la patrie demandait d'autres victimes.....

HÉLENE.

Que chaque mot qui s'échappe de ta bouche me remplit de terreur ! Ah ! plus j'écoute et moins je puis comprendre.

TREPKA.

Pourquoi ne puis-je me servir d'un autre langage ? et pourquoi toi-même.....

HÉLÈNE.

Est-ce mon sort qui t'afflige ?

TREPKA.

Hélas !

HÉLÈNE.

Ose me découvrir ce mystère.

TREPKA.

Il n'est pas temps encore.

HÉLÈNE

Ce temps, quand viendra-t-il ?

TREPKA.

Bientôt.

HÉLÈNE.

Qui t'arrête ?

TREPKA.

Le devoir, un destin cruel.

HÉLÈNE.

Point de demi-confidence. Il s'agit de moi, tu l'as

dit; le temps est précieux ; tu viens d'éveiller toutes mes inquiétudes. Parle : je t'écoute sans crainte.

TREPKA.

Un dessein.....

HÉLÈNE.

Découvre-le.

TREPKA.

Dessein conçu dans toute la chaleur de l'enthousiasme.....

HÉLÈNE.

Il est criminel, ou tu ne me connais pas.

TREPKA.

Je te connais, Hélène, mais ne puis me rassurer. mon crime est d'être un vrai Polonais.

HÉLÈNE.

Et devant qui caches-tu le secret qui te pèse ? Me crois-tu indigne du nom de Polonaise ? N'hésite pas davantage.

TREPKA.

Tu le veux : que ton désir soit accompli. Entends un horrible aveu, et frémis ! Tu sais quel astre fatal semble présider au destin de la Pologne. Hélas ! ses propres enfans ensanglantent son sein ; et ton père..... Ah! ce coup déchire mon âme! Polonais, pourquoi dois-je le maudire?..... Les principaux guerriers de notre armée, réunis autour du trône, au milieu de la nuit, délibéraient avec le monarque sur le salut de la patrie; les chefs écoutaient en silence les divers avis, lorsque l'inspiration divine fit naître en moi une grande idée..... Je me présente

devant l'auguste assemblée; je parle, je supplie qu'on me permette de franchir les remparts de Smolensk, et je fais serment devant le conseil étonné, ou de rendre Glinski à la patrie, ou du moins de l'arracher à l'ennemi. J'expose mes moyens. O moment fortuné! Le roi m'accorde son consentement; toute la jeunesse envie mon sort, et, si je succombe sans accomplir mes desseins, chacun veut, sur mes traces, chercher les mêmes dangers et la mort. Je me hâte donc, suivi des vœux de toute l'armée..... Hélas! ce n'est pas tout encore; car si ton père est inflexible..... Vois-tu ce poignard?.....

HÉLÈNE.

Arrête, insensé! Quel autre, en effet, pourrait avoir tant de hardiesse et de rage? Va, personne ne t'envie ta gloire d'assassin. Ah! pourquoi le secret d'un exploit si odieux n'est-il resté au fond de ton cœur? Et quelle fatalité, rompant l'harmonie des sentimens qui unissaient nos âmes, te fait maudire mon père et me force à t'abhorrer?

TREPKA.

C'en est fait, la nécessité parle; le ciel est témoin de mon serment.

HÉLÈNE.

Osas-tu jurer un crime à la face du ciel?

TREPKA.

Ma patrie est mon ciel.

HÉLÈNE.

Et pour la patrie, veux-tu te souiller sans remords d'un vil assassinat?

TREPKA.

Soutiens-moi, Hélène, et la vertu triomphera.

HÉLÈNE.

Moi! que je conspire contre mon père?

TREPKA.

La fille de Glinski a-t-elle cessé d'être Polonaise?

HÉLÈNE.

Ah! laisse-moi à ma douleur profonde. Cette farouche vertu est étrangère à mon cœur, et rappelle en moi plus d'horreur que d'admiration. Il faut être un barbare ou bien être plus qu'un homme.

TREPKA.

Il suffit de se montrer Polonais, il suffit d'aimer la patrie de cette sainte ardeur qui fait courir avec transport aux plus cruels supplices. Mais calme tes craintes, on peut encore aisément révoquer l'arrêt fatal : le sort de tous dépend de toi. J'ai déjà parlé à ton père : il m'a jeté un regard sombre, a exhalé un profond soupir, et le feu d'une fureur concentrée a brillé dans ses yeux. Augure sinistre! Mais joins tes prières aux miennes, et peut-être sera-t-il touché par les larmes de sa fille; alors la Pologne et l'univers attribueront une grande partie du succès au destin qui guidait mes pas, mais à toi sera due la plus belle et la plus forte part.

SCÈNE II.

GLINSKI, HÉLÈNE, TREPKA.

GLINSKI.

Mes enfans,... (*à Trepka*) car il m'est permis de te nommer mon fils, que de plaisir je ressens à vous trouver ensemble ! que votre vue rajeunit mon courage ! qu'il est doux le pouvoir de l'amitié et de la nature ! Ah ! venez, que votre père vous presse contre son sein. Mais que vois-je ? Tu te détournes, ma fille paraît tremblante. Trepka, pourquoi ce fer meurtrier qui brille dans ta main ?

TREPKA.

Que lui répondrai-je ?

HÉLÈNE.

O père infortuné, tremblez, fuyez.

GLINSKI.

Qu'entends-je ?... Tu me trompes, ou tu n'es pas ma fille si tu me conseilles de fuir. Moi, fuir !... Veux-tu des marques de puissance et de courage ? Promène tes regards sur ces plaines couvertes de tombeaux. Ici des nombreux bataillons sont tombés sous mes coups ; là, ce glaive prodigue de sang rougit les fleuves : les gémissemens des mourans ont ébranlé les enfers, et des contrées fertiles changées ou désertes...

TREPKA.

Arrête, cruel ! si tes mains ont versé par torrens

le sang de tes frères, pourquoi t'en faire une gloire inhumaine en présence de ceux-là que poursuit ta fureur? Je t'excuse cependant; mais tu connais le but qui m'amène. Que choisis-tu du joug ou de la liberté! As-tu prononcé? la mort ou la vie, la gloire ou la honte? Parle, l'heure est venue, le silence est un crime.

HÉLÈNE.

O mon père!

TREPKA.

Réponds.

GLINSKI.

Cruels, que voulez-vous? Le fardeau des tourmens épuise mes forces, je flotte incertain entre deux partis contraires, et reste humilié en votre présence. Le destin inflexible peut-il m'abaisser jusqu'à me faire fléchir le genou devant le fier Sigismond? Les rois tirent-ils leur origine d'êtres supérieurs à nous, pour aller mendier leurs bienfaits par un honteux avilissement? Qu'y a-t-il de plus en Sigismond qu'en moi? qu'y a-t-il de moins qu'un homme? Sais-tu ce qui m'attend si je fléchis une fois? En proie à la honte et à l'opprobre, criminel sans constance, repentant sans vertu, instrument de mon humiliation et de mon châtiment, je ferai de ma faiblesse la fable de l'univers. Dans quels pays, dans quelles contrées inconnues n'insultera-t-on pas à ma perfide faiblesse? J'ai succombé une fois : si le repentir n'efface pas la tache qu'imprima le crime, épargne-m'en l'avilissement.

TREPKA.

Ainsi, mon dernier espoir s'est évanoui : rien ne

saura soumettre cette âme ambitieuse. Il ne te reste aucune pitié pour ta patrie que ton bras pousse vers sa ruine, et les terribles avertissemens que le ciel t'envoie ne peuvent te détourner d'un chemin coupé de précipices.

HÉLÈNE.

Ah! si votre fermeté ne peut être ébranlée, que votre pitié se laisse fléchir aux prières et au désespoir de votre fille. Pour vous seul, depuis tant d'années, j'ai souffert patiemment, au milieu des étrangers, un odieux esclavage; vous étiez mon unique consolation, près de vous je méprisais les rigueurs du destin. La gloire de mon père acquise aux dépens de la patrie, que de souffrances, que de larmes ne m'a-t-elle pas coûté! Que d'affreux pressentimens m'éclairèrent sur ce vain éclat, sur ces bienfaits dangereux mendiés à l'étranger! Mais si un coup imprévu renverse vos grandeurs, qui aura pitié de mon sort? Orpheline, infortunée, je deviendrai l'objet du mépris et de l'opprobre; entourée de la foule de vos ennemis, la fille ne sera point reconnue par ceux que servit le père, et ceux qui auront à se souvenir de quelque offense la repousseront avec horreur. Au sein de la patrie, la mort même est un plaisir.

TREPKA.

Peux-tu garder encore un silence criminel!

GLINSKI.

Tu me maudis, tu m'accuses en vain, je ne saurais changer.

HÉLÈNE.

O mon père, vous qui m'êtes cent fois plus précieux que la vie, voyez ces larmes brûlantes qui arrosent vos pieds. Dois-je vous dire tout? Hélas! déjà peut-être des poignards meurtriers sont suspendus sur votre tête, peut-être mille morts vous entourent de toutes parts. Ah! quelles paroles peuvent exprimer mes craintes et mes douleurs!

TREPKA.

Cruel, dans quel abîme ton obstination va-t-elle te précipiter? Veux-tu que dans ma vengeance je surpasse tes propres fureurs? Pour toi j'ai fait le sacrifice de mes jours, pour toi je n'hésite pas à m'abaisser jusqu'aux prières; et depuis que l'amour de la liberté avec le souffle de la vie ont commencé à animer ce cœur, c'est la première fois que mon genou va fléchir devant un homme.

GLINSKI.

Demande des combats pour la patrie, j'y cours avec plaisir, mais n'exige pas que pour elle je me couvre d'ignominie; au champ d'honneur j'affronterais la puissance d'un géant; avili, un enfant désarmerait mon bras.

TREPKA.

Trop de temps s'est écoulé en vains discours. Je m'adresse à toi pour la dernière fois.

HÉLÈNE.

Ciel! que va-t-il répondre?

TREPKA.

Pour la dernière fois, je te le demande, quel est ton choix?

HÉLÈNE.

O mon père!

TREPKA.

Hâte-toi, parle.

GLINSKI.

C'en est fait, je ne puis.

TREPKA.

Rien ne peut t'ébranler?

GLINSKI.

Rien.

HÉLÈNE.

O douleur!

TREPKA, voulant le poignarder.

Péris, traître!

HÉLÈNE, couvrant son père.

Arrête, cruel!

TREPKA.

Laisse-moi.

GLINSKI.

Que vois-je!

TREPKA.

Tu vois toute l'énormité de ma faute et de ma honte. J'ai failli, tu triomphes; venge-toi, je sais mourir. Tu me méprises, vois alors comme cette main va répandre mon propre sang.

GLINSKI.

Arrête... Que veux-tu faire?... où suis-je?... quel est ce trouble qui m'agite?... Regarde, une force supérieure m'entraîne, me presse... O Trepka, tu as vaincu!

HÉLÈNE.

Heureux moment!

TREPKA.

Puis-je le croire?

HÉLÈNE.

O mon père!

GLINSKI.

Venez, enfans chéris!

TREPKA.

Quel Dieu t'a inspiré cet heureux changement?

GLINSKI.

Couvert de crimes, je ne me doutais pas qu'on pût unir tant de vertu à tant de fermeté. La force de ton courage, la grandeur de ton âme, m'élèvent et me ramènent à cette vertu avec un charme invincible. O toi, envoyé du ciel, touché de mon triste sort, retourne, Trépka, auprès de Sigismond; retrace-lui ton ouvrage; dis que je t'ai sacrifié mon ambition, que Glinski lui-même va se livrer à ses royales mains, et que malgré mes anciennes fautes, mes chagrins et ma vieillesse, je saurai encore avec courage mourir pour la patrie.

TREPKA.

Noble récompense des plus rudes travaux, ô patrie! je te rends un fils.... Maintenant écoutez-

moi. Par des chemins secrets je retourne au camp; vous, tenez-vous prêts, au retour de la nuit je m'approcherai de ces murs avec un bataillon composé de l'élite de la jeunesse ; seul je viendrai vous trouver. Quoi qu'il puisse arriver il faudra aussitôt quitter ces lieux. Notre vaillante escorte va nous attendre du côté du midi, où les remparts sont le moins bien gardés ; dans le même instant toute l'armée polonaise attaquera la ville du côté du nord. Je cours porter à Sigismond cette heureuse nouvelle : que la vertu vous protége, le temps presse. Adieu.

GLINSKI.

Que le ciel conduise tes pas!

SCÈNE III.

GLINSKI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Il nous quitte, ô mon père! que de sentimens opposés agitent ce cœur! que son courage est grand, que sa vertu est austère! Combien toutes ses paroles ont pénétré mon âme! Comme l'amour de la patrie domine en lui sur tous les autres sentimens! quelle supériorité dans cet esprit qu'anime la liberté! Mais, lorsque je jette les yeux sur ce qui le menace et ce qui peut le sauver, lorsque je mesure d'un œil craintif le chemin dangereux dans lequel il vient d'entrer, et les précipices qui l'entourent; lorsque je vois la mort qui le suit à chaque pas, j'admire son courage, mais j'expire de frayeur.

GLINSKI.

Cesse de craindre ; la vertu sert d'égide dans une action généreuse ; aucune faiblesse ne glace plus mon esprit. Une vigueur inconnue se réveille en moi : en vain je me cherche en moi-même ; il me semble que je repose au sein de la patrie ; les élans les plus doux font palpiter mon cœur. Je vois les antiques demeures de mes nobles aïeux ; cette main glacée presse avec transport le seuil paternel ; ici une troupe de fidèles serviteurs saluent leur vieux maître ; là..... Mais quel bruit retentit dans l'éloignement! J'entends les trompettes guerrières; j'aperçois les insignes du tzar ; sa suite innombrable se presse de ce côté. Quoi ! c'est André, le frère du souverain. Où donc est Basile? Trepka ! qu'est-il devenu? Point de momens à perdre. Ma fille, éloigne-toi, je cours à sa rencontre ; mais il est trop tard, lui-même me devance.

SCÈNE IV.

GLINSKI, ANDRE.

ANDRÉ.

Viens dans mes bras, illustre guerrier !

GLINSKI.

Prince!

ANDRÉ.

Guerrier à qui je dois la vie !

GLINSKI.

O André, honneur du sang des tzars ! excuse ma surprise. Mais lorsque la victoire et une guerre sanglante ont soumis à vos lois ces vastes provinces, lorsqu'il est temps que le souverain pouvoir vienne y exercer ses augustes fonctions, pourquoi les murs de Smolensk te voient-ils arriver sans le tzar ?

ANDRÉ.

Des soins importans ont arrêté le monarque ; je me suis hâté pour connaître plus tôt les lieux de ta gloire. Que ton bras est puissant, prince intrépide ! Ces remparts redoutables insultaient aux assiégeans ; Combien de guerriers ces champs ont-ils engloutis ? combien d'autres y ont-ils trouvé un honteux esclavage ? Lorsque nous nous épuisions en vains efforts, tu arrives, et aussitôt Smolensk t'ouvre ses portes. Mais quelles affreuses nouvelles sont à l'instant même venues jusqu'à moi ! Les Polonais qui ne pouvaient te vaincre au champ des combats, qui voyaient dans ton courage leur perte inévitable, ont contre ta vie armé la trahison. Déjà le tzar a reçu l'avis fidèle que Smolensk renferme dans ses murs des traîtres nombreux, qu'ils sont prêts à tenter tous les crimes, et qu'un Trepka est à leur tête.

GLINSKI.

Qu'entends-je ? Trepka ! Ah ! seigneur, si dans toute ma vie....

ANDRÉ.

Ne crains rien ; j'ai déjà ordonné de suivre ses traces ; déjà le prudent Tchéladin, entouré de

fidèles cohortes, le cherche dans la ville, et Dimitre hors des murailles. Déjà les gardes, averties du danger, veillent de toutes parts.

GLINSKI.

O mon prince! hâte-toi, ordonne, arrête leur fureur! Ce jeune guerrier....

ANDRÉ.

Qu'entends-je?

GLINSKI.

Des nœuds puissans m'attachent à ce malheureux; il fut élevé dans ma maison, et la patrie, le sang, l'amitié.... Ah! seigneur, sauvez-le.

ANDRÉ.

Ta générosité t'égare; ce perfide assassin....

GLINSKI.

Ah! laisse-lui un libre accès jusqu'à mon cœur. Je veux alléger sa faute, et je mourrai content si je meurs avec lui.

ANDRÉ.

Prince, excusez-moi; mais que dois-je conclure de ces discours? D'où vient cette crainte, cette douleur, ce mépris de la vie?

GLINSKI.

Seigneur, plein de confiance dans ta vertu, je veux te découvrir toutes les blessures de mon cœur. Que celui-ci conserve ses jours par des soins vigilans qui ne voit que des méchans lui disputer la vie, il est digne d'être protégé par l'homme vertueux; mais moi, couvert de crimes, opprobre de ma patrie, traître aux plus saints devoirs, méprisé par

les étrangers, maudit par les miens, puis-je trouver quelque charme à l'existence?

ANDRÉ.

Infortuné, dois-je te l'avouer? mon cœur ne partage que trop tes peines. Lorsque, combattant dans nos rangs plein d'ardeur et de courage, tu soulevais contre le pays qui t'a vu naître un fer ensanglanté, lorsque tu sacrifiais à ta vengeance des victimes innombrables, j'admirais ta vaillance plus que ton caractère. Aujourd'hui que tes sentimens sont changés, cette douleur te rend plus grand à mes yeux que tous tes triomphes. Repose-toi sur André.... Mais quel soin précipite vers ces lieux les pas de Tchéladin à la tête de ses gardes?

SCÈNE V.

GLINSKY, ANDRÉ, TCHÉLADIN; Gardes.

TCHÉLADIN.

Seigneur, la trahison est découverte.

GLINSKI, à part.

Qu'entends-je?

TCHÉLADIN.

On a vu ce matin un Polonais déguisé dans les murs de Smolensk. Il est à la fleur de son âge, son air est noble, ses traits pleins de charmes. Des preuves bien fondées m'assurent que c'est Trepka lui-même. Guidé par le désespoir ou par la noire trahison, il errait il y a peu d'instans près de ces lieux; j'ai ordonné les plus exactes recherches, il n'échappera

point au châtiment qu'il a mérité, et les complots des méchans seront dévoilés.

ANDRÉ.

Ton zèle est digne des louanges les plus flatteuses; agissons, Dieu nous promet son secours. Allez, les momens sont précieux, je vous rejoins dans un instant. (*Tchéladin sort avec sa suite.—A Glinski.*) Glinski, enfin l'heureux moment est arrivé où André peut te prouver toute sa reconnaissance. Je me souviens du jour où, combattant avec des forces inégales, je me vis entouré de toutes parts des cohortes ennemies. Tu arrives; je suis sauvé, tout fuit devant toi. Aujourd'hui ma dette sera acquittée; repose sans crainte, brave ami, je cours et bientôt je t'amène Trepka.

(Il sort.)

GLINSKI.

Ciel, protége ses jours!

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BASILE, ANDRÉ, TCHÉLADIN; Gardes.

BASILE.

Oui, j'apporte la guerre, je bannis le repos! Que le sang ennemi soit répandu par torrens! Que la Pologne par d'affreux ravages apprenne à connaître en quels lieux je commande, qu'elle attende avec effroi mes arrêts!

TCHÉLADIN.

O tzar, fais entendre tes ordres à ton peuple fidèle, nous sommes tous prêts à combattre et à mourir. Mais s'il était parmi nous un homme assez lâche, assez perfide, pour ne pas vouloir concourir à une tâche si glorieuse, que ta bouche prononce un décret immuable, et aussitôt ce glaive se baignera dans le sang du traître.

ANDRÉ.

Ton zèle se signale par de vaines paroles; conserve plutôt cette ardeur pour le jour du combat. Là s'ouvre un champ devant le mérite, là le courage ne cédera point ses droits à une folle ambition. O tzar! tu ne doutes pas du dévouement de ton frère, eh bien, je ne puis te conseiller de continuer

plus long-temps la guerre contre la Pologne. Pourquoi une haine et une discorde éternelle déchireraient-elles deux nations voisines? L'origine des Polonais touche de près à la nôtre; les mêmes habitudes nous unissent; nos langues ont une origine commune. Il est vrai que le sort de la guerre ne cesse de favoriser nos armes; mais que nous payons cher d'inutiles victoires! Depuis tant d'années le sang des braves se répand par torrens, et quelles sont nos conquêtes? des ruines, des déserts. Dompter la Pologne est une œuvre trop difficile, nous dispersons une armée, une autre se forme aussitôt; ce peuple libre et belliqueux compte autant de soldats que de citoyens. Tant qu'il trouvera des charmes à mourir pour la patrie, tant que des cœurs sans tache nourriront l'ardent amour des lois et de la liberté dont ils s'enorgueillissent aujourd'hui, on pourra bien les vaincre, mais non les subjuguer. Un exemple récent me permet de substituer des faits à des paroles. Tu as entendu nommer Trepka, tu sais ce qu'il a osé: reconnais dans sa conduite l'âme de tous tes ennemis. En vain l'ai-je fait poursuivre? Seul, il trompa nos gardes, sortit du fort et s'échappa de nos remparts. Un courage supérieur l'anime sans doute, mais aussi un projet important a dû guider ses pas: en ce même lieu où des murs formidables, où tant de gardes intrépides défendent ta personne, bien que tu sois environné de tant de puissance, qui sait si Trepka seul conspire contre nous?

BASILE.

Tes conseils, ô mon frère, s'accordent peu avec

mes desseins. Qui ne craint pas les combats redoute encore moins la trahison; je veux la guerre, la guerre fait ma gloire, et c'est par la force des armes que j'humilierai cette nation téméraire. Déjà Trepka est poursuivi par une troupe nombreuse ; bientôt chargé de fers, il va paraître devant moi, et la foudre que ma main lancera sur ce traître fera pâlir d'effroi les complices de son crime.

SCÈNE II.

Les mêmes et DIMITRE.

DIMITRE.

Ah, tzar!

BASILE.

Que m'apportes-tu?

DIMITRE.

Des nouvelles affligeantes, tous nos soins ont été superflus.

BASILE.

Quoi! Trepka est sauvé?

DIMITRE.

Oui.

BASILE.

O honte de nos armes! crois-tu qu'une aussi indigne action doive rester impunie? Lâches, qui pourrait le croire? un téméraire a triomphé de milliers de soldats! Homme sans pudeur, as-tu le front de l'annoncer toi-même?

DIMITRE.

Seigneur, j'écoute humblement un reproche mérité; mais dans ma juste surprise je ne puis encore comprendre qui a su inspirer une telle frayeur à nos guerriers invincibles. Déjà, loin de nos murailles et sourd à nos menaces, Trepka dépassait la colline qu'occupent nos premières sentinelles. Là, croyant avoir échappé au fer des soldats qui le poursuivaient, il s'arrête; mais aussitôt il est rejoint par la troupe qui le cherchait du côté du midi. On l'entoure de toutes parts; je voyais déjà le moment où il devait succomber percé de mille coups, lorsque seul il s'élance hardiment sur la foule qui le presse, il repousse les uns, terrasse les autres, et s'ouvre un passage à travers une épaisse forêt de glaives et de javelots; partout il répand la terreur, partout la mort accompagne ses pas; en vain toute ma troupe s'épuise en vains efforts, une force supérieure protégeait ses jours. Il se dégage enfin de nos mains impuissantes, nous jette un regard dédaigneux et retourne à son camp. Dispersés, vaincus, honteux et consternés, nous entendons de quels applaudissemens ses frères le saluent, et, forcés de sonner la retraite, nous venons à tes pieds déposer nos fautes et notre humiliation. J'attends tes arrêts avec respect, mais, plein d'une vive douleur, je t'apporte des nouvelles importantes et plus certaines. L'aurore n'avait pas encore dispersé les ombres de la nuit, qu'on vit ce Polonais pénétrer dans la maison de Glinski, et que bientôt il s'en est échappé. C'est un coup terrible pour mon cœur,

mais la fidélité m'engage à te donner les avis qui intéressent ta gloire. Lorsqu'avant ton arrivée nous lui avons conseillé d'attaquer dans un moment favorable les débris de l'armée polonaise, Glinski s'y est opposé. Ses desseins, qu'il ne nous a pas été possible d'approfondir, nous ravirent l'honneur qui nous attendait. Depuis qu'il s'est vu tromper dans le fol espoir de devenir maître de Smolensk, sa conquête, son ardeur s'est éteinte, et, lent à te servir, il semble avoir oublié son ancienne gloire.

ANDRÉ.

Arrête, Dimitre; chercher à se défendre en accusant les autres est un moyen trop vil. Ne mesure pas avec l'œil de l'envie les honneurs de Glinski : il les a achetés à un prix qui surpasse leur valeur. Tous les avantages que lui ont procurés ces luttes sanglantes compensent-ils la perte de la vertu, du repos, de la patrie et de la gloire? Pèse bien ces sacrifices, et condamne-le si tu l'oses. Mais si tu soutiens qu'il a fait trop peu, qu'as-tu fait toi-même? Celui-là seul qui n'en peut commettre blâme les fautes d'autrui; venge-toi d'un ennemi en le surpassant en vertu, en mérite, mais songe que la calomnie, étrangère à un cœur loyal, est l'arme ordinaire de la lâcheté et de l'envie.

DIMITRE.

Seigneur, mes paroles ne tendaient point à un but aussi bas; je ne veux que la gloire et la sûreté de mon pays. Mon avis n'est point une décision; mais je crois toujours que celui qui trahit sa patrie peut aussi nous trahir.

ANDRÉ.

Où sont les preuves qui appuient un soupçon si odieux ?

TCHÉLADIN.

J'offre ma vie en garantie de l'accusation que j'intente, accusation qui n'est que trop fondée. Je sais, ô tzar, que notre discours blesse ton cœur ; mais la fidélité est la première vertu d'un sujet. Tu l'as couvert d'éclat, d'honneurs, de dignités ; toute sa puissance est l'ouvrage de tes bienfaits. Tant qu'il s'en est montré digne, je me suis tu, honorant ton choix et son mérite. Aujourd'hui que je le vois criminel, je respecte tes arrêts, mais je ne puis garder le silence.

BASILE.

Cessez ; des paroles dénuées de fondement ont peu de prix à mes yeux. (*A Dimitre.*) A toi, je t'impose un éternel silence, il ne te sied point de blâmer les actions d'autrui avant d'avoir lavé dans le sang l'opprobre dont tu t'es couvert. (*A Tchéladin.*) Quant à toi, j'ai éprouvé ta vertu et ta fidélité, je ne méprise point tes avis, et je veux par moi-même m'assurer de la vérité ; si je découvre les moindres indices, ma faveur l'abandonne aussitôt, et le courroux règlera la vengeance. Chargé de fers, enfermé dans le plus noir cachot, il périra quand tous les tourmens auront été épuisés. (*A André.*) Toi, mon frère, veuille visiter les postes qui défendent l'entrée de la ville ; agis comme la prudence et l'état des choses te l'ordonnent ; et que tout le monde dans ta volonté respecte mes arrêts. (*André sort.* —

A Tchéladin.) Toi, cours sans retard porter mes ordres à Glinski ; qu'il paraisse et qu'il tremble. Mais, que vois-je? c'est lui ! Que de sentimens opposés agitent mon âme !

SCÈNE III.

BASILE, GLINSKI, TCHÉLADIN.

BASILE.

Je désirais ta présence, approche. Si mon cœur a pris part aux hauts faits qui t'ont illustré jusqu'à ce moment, ce n'était point assez; écoute-moi. Tu n'ignores point qu'on calomnie ta gloire, qu'on t'accuse; mais de simples apparences n'entraînent point Basile, il veut te donner une nouvelle preuve de sa confiance. Nos ennemis ont trop long-temps joui de la paix; trop long-temps notre lâcheté encourage les Léhites; je veux des combats et des triomphes. Attaque le camp polonais avec l'élite de nos guerriers, le reste des troupes formera la réserve. C'est à toi que je confie le commandement suprême : tu ne suivras de conseils que ceux de ta prudence; Tchéladin t'accompagnera pour seconder tes efforts. Que le combat soit engagé avant l'arrivée de la nuit.

GLINSKI.

Je n'ignore pas quelles dettes sacrées j'ai contractées avec toi; mais tu sais si mes services les ont acquittées. Tout a un terme cependant; le courage et la gloire subissent le pouvoir d'une loi iné-

vitable. Quel est le sort d'un nom célèbre dans l'univers ? On traverse l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse, pour redevenir enfant. Le temps frappe également de son sceptre de fer le pauvre et le puissant, le brave et le lâche ; il les dépouille de leur misère ou de leur grandeur, de leur force ou de leur faiblesse, et les entraîne tremblans sur le bord de la tombe. Déjà mon sang, arrêté par les glaces de l'âge, ne bouillonne plus pour la gloire; les malheurs et les fatigues ont épuisé mes forces ; peu d'heures sonneront encore que la mort aura fermé mes paupières, et du vainqueur des nations il n'est resté qu'un homme. Regarde cette tête blanchie et ces nombreuses blessures, à peine en ai-je reçu quelques-unes pour la cause de la patrie, les autres n'ont point de prix aux yeux de l'univers : j'en fus couvert pour toi en combattant mes frères. Oui, dompté par le pouvoir du temps et des malheurs, je ne puis t'offrir aujourd'hui que d'inutiles services. Mais si ton peuple, enseveli auparavant dans des déserts glacés, a su par mes exploits remplir l'univers de sa gloire, si pour toi j'ai tant de fois dompté des ennemis puissans, ne fais pas de moi le jouet de l'ambition et de l'envie ; permets plutôt qu'éloigné du monde j'oublie pour toujours mes actions et moi-même.

BASILE.

Qu'entends-je ? Et d'où te vient un tel désir ?

GLINSKI.

La gloire de tes armes n'en sera pas affaiblie; des guerriers et des chefs plus vaillans que moi s'enor-

gueillissent de te servir, et l'ennemi ne les attaquera pas impunément. Tu commandes à des hommes dont l'âge n'a pas brisé les forces, et il est juste que les vieillards cèdent aux jeunes gens la place qu'ils occupent.

BASILE.

Qui a pu changer tes desseins, éteindre ton ardeur? Qu'est devenue cette haine du nom polonais, cette vengeance que tu jurais d'emporter au tombeau? Le courage et les forces peuvent-ils s'évanouir dans un jour?

GLINSKI.

L'ardeur se refroidit bientôt lorsque les forces sont consumées. Souvent un seul moment détruit l'ouvrage des siècles.

BASILE.

Tes excuses sont vaines. Si j'ai porté une guerre sanglante dans le pays des Lehites, c'est toi qui m'as excité à prendre les armes; tu m'as juré en même temps de me seconder de tes conseils et de ton bras. D'où te vient donc l'idée criminelle de m'abandonner sans avoir accompli ton ouvrage?

GLINSKI.

Je t'excitai à la guerre, tu l'as entreprise; mais aussi j'ai acquitté mes sermens. J'ai même fait plus....

BASILE.

Où sont les avantages que me promettaient tes services?

GLINSKI.

Des armées détruites, des remparts enlevés, tous

les jours de nouvelles victoires ; une grande partie de la Lithuanie subjuguée, la Pologne humiliée, la conquête de Smolensk, sont-ce là des preuves peu éclatantes de mon zèle et des services si méprisables ?

BASILE.

Tes services sont trop faibles si tu songes aux récompenses.

GLINSKI.

Ils sont trop grands, puisque l'ingratitude en est le prix.

BASILE.

Je dois mes conquêtes à la valeur de mon armée, et non à la tienne.

GLINSKI.

Que peut une foule armée sans un chef qui la dirige ?

BASILE.

Les armes de Tchéladin ont aussi dompté les Lehites.

GLINSKI.

Où était Tchéladin lorsque Smolensk m'ouvrait ses portes ?

BASILE.

Tu m'abandonnes enfin, je ne t'arrête pas ; tu veux partir, j'y consens. Mais dans quelles contrées, dans quels pays chercheras-tu un asile ? Pèse les infortunes de ta situation. Qui voudra accueillir un exilé, un traître, un fugitif?

GLINSKI.

La terre est si vaste, et si resserrées sont les

bornes de ta puissance. Peut-être trouverai-je un pays où la pitié ne refusera pas au vieillard un coin de terre pour son tombeau. Oui, malgré ton ressentiment, je rencontrerai un lieu de soulagement à mes peines, un séjour de consolation et de repos.

BASILE.

Dans les liens compliqués qui t'unissent à moi, respecte le voile mystérieux de mes secrètes intentions, et que, pour ta gloire, tout reste caché aux regards de l'univers. Tu me connais dans mes faveurs; mais crains de me connaître dans mon courroux. Tu n'ignores pas que les paroles sont sans force sur moi; sache encore que tu resteras parmi nous jusqu'à la fin de la guerre.

GLINSKI.

Fais tout ce que tu veux; je demeure inébranlable. Tu peux me charger de fers, tu peux m'ôter la vie; mais je ne plierai pas tout entier sous les coups de ta vengeance, car rien n'enchaîne une âme libre. Avant donc que la nuit couvre les cieux de ses voiles, fais-moi connaître les arrêts immuables de ta volonté; j'armerai mon esprit de courage contre les coups que tu me prépares. Mais si tu tardes, n'impute qu'à toi tout ce qui peut arriver.

SCÈNE IV.

BASILE, TCHÉLADIN.

BASILE.

L'as-tu entendu, Tchéladin? As-tu pesé ces paroles pleines de dissimulation, d'orgueil et d'audace?

TCHÉLADIN.

Seigneur, si mes avis sont présens à ta pensée, peux-tu désirer une plus grande preuve de trahison et d'infidélité? Comment, lorsque tant de témoignages parlent contre lui.....?

BAZILE.

Oui : je n'en peux plus douter. Ah! traître, tu te caches en vain sous les apparences de la vertu! Aujourd'hui tu connaîtras Basile. Mais que veut Dimitre?

SCÈNE V.

BASILE, TCHÉLADIN, DIMITRE.

DIMITRE.

Tzar, un messager envoyé secrètement du camp polonais t'apporte cet écrit.

BASILE.

Que vois-je? Écoutez. (*Il lit.*) « Toi dont la puis-
» sance accueillit dans ton sein de lâches criminels,
» apprends un complot funeste. Glinski te trahit.

» Tzar crédule, garde-toi des tiens et des étran-
» gers. » En croirai-je mes yeux? O ciel! c'est contre moi qu'il conspire. Oui, tout s'accorde à dissiper mon erreur funeste. Je vous rends grâces pour vos avis et vos conseils fidèles. Hâtons-nous de découvrir ces trames odieuses. En vain ton âme perfide voudra éluder mon courroux; tremble! du poids des châtimens je briserai ta résistance opiniâtre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLINSKI seul.

Déja la nuit silencieuse a déployé ses ombres humides, et Trepka ne revient pas encore. Quelle est la cause de ce retard? Peut-être un coup imprévu, porté par de cruels assassins, ou une ardeur inconsidérée ont-ils arrêté le cours de sa vie..... Peut-être..... Qu'ai-je fait, trop docile à des conseils imprudens? Tu as cédé, faible vieillard! Et si tes projets ne s'accomplissent pas, si l'inexorable Sigismond méprisait ton humble soumission, si le complot était découvert, où irais-tu cacher ta honte et tes douleurs? Mais où m'entraînent de vaines terreurs? Loin de moi, inutile désespoir! Que ta voix glace le courage d'âmes plus faibles!.. Je mourrai... Là sera le terme d'une lutte impuissante contre le malheur. Je retournerai à la terre qui m'a fait naître; je cesserai d'être un fardeau pour l'univers et pour moi-même; l'oubli ensevelira mes fautes et tout mon être. Laissons ce triste séjour de misère, de deuil et de remords; cherchons le repos dans la tombe. Là, mon front ne sera plus flétri par l'opprobre; là, le fer de l'envie ne m'atteindra pas; la

mort c'est le repos. Muet dans sa course, le temps engloutit tout dans un abîme infini. Les hommes passent après les hommes, les siècles après les siècles. Là le Tout-Puissant lui-même ne pourra plus priver de sommeil mes paupières fatiguées; mais aussi est-ce là le dernier terme?.... l'esprit va-t-il périr avec le corps? le néant peut-il atteindre une portion de l'essence divine. L'éternité, l'éternité sans bornes!... Affreux abîme!... Ainsi mon esprit sera chargé pour l'éternité de tous mes crimes! ainsi je vais paraître devant le tribunal du souverain suprême, de ce Dieu dont les foudres annoncent le courroux à l'univers consterné, et qui demande aux mortels un compte scrupuleux de leurs actions. Dieu! mon esprit abattu succombe devant cette pensée! arrête pour un moment la sévérité du châtiment auquel tu condamnes les criminels comme moi; et si pour jamais je me suis égaré du chemin de la vertu, permets donc, puisque je ne puis plus vivre pour la patrie, que je meure au moins pour elle!

SCÈNE II.

GLINSKI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Ah! mon père, nous sommes perdus! De quel effroi je suis saisie! je cours, je frémis; les paroles expirent sur mes lèvres.

GLINSKI.

Comment! lorsque le ciel a exaucé nos prières, quel est le sujet de ta crainte, ma fille? S'il faut mourir, bénis la destinée bienfaisante, tu périras heureuse en périssant innocente, et ton âme pure, remontant au sein de l'Éternel, retournera à son créateur.

HÉLÈNE

La mort ne fait pas la crainte d'Hélène. Ah! si le décret sanguinaire ne frappait que moi seule! Mais une cohorte armée vient d'entourer en ce moment les portes de ta demeure... Ne le sais-tu pas? Tout le palais est rempli de soldats. J'ai vu briller dans leurs mains le fer meurtrier, et, au milieu du cliquetis des armes, j'ai entendu ces forcenés vomir contre toi mille injures, mille imprécations. Ah! mon père, nous mourons, et nous mourons trahis!

GLINSKI.

Espère et rassure-toi, tout peut encore changer.

HÉLÈNE.

Pourquoi un pressentiment contraire oppresse-t-il mon âme? Pardonne, mais un doute affreux commence à m'agiter; la nuit n'a-t-elle pas accompli une grande partie de sa course? est-ce ainsi que Trepka s'empresse de nous délivrer? Cruel, dans quel abîme une entreprise conduite si légèrement va-t-elle nous précipiter? Je maudis mes propres conseils, ce jour et moi-même. Tu es notre ennemi, tu es notre assassin, tu as trompé l'infortunée Hélène et j'ai déçu mon père.

GLINSKI.

Cesse de déchirer mon cœur de ton désespoir. Connais-tu si peu Trepka, pour l'accuser ainsi?

HÉLÈNE.

Pardonne à ma tendresse, à ma crainte, à ma douleur, le désespoir trouble ma raison; mais si son criminel retard me fait perdre ce que j'ai de plus cher au monde, si mon père tombe aujourd'hui sous le fer meurtrier, pour accomplir mon malheur, je devrai le maudire.

GLINSKI.

Ah! ma fille, quelle que soit la volonté du destin, je tremble pour toi seule. J'ai vécu au milieu des combats, toujours prêt à mourir pour la gloire; l'âge et les remords ont blanchi ces cheveux. Qu'importe qu'un moment plus tôt l'envie me précipite dans la tombe?.... Mais toi, infortunée... O pensée déchirante! les peines et les plaisirs se croisent tour à tour dans le tissu de la vie auquel l'homme est enchaîné, mais notre œil ne pénètre point à travers les ténèbres du destin. Peut-être es-tu condamnée aux plus cruelles souffrances, peut-être le ciel se plaira-t-il à éprouver ta constance et ta vertu. Ah! si la cruelle tyrannie écrasait tes faibles et jeunes mains du poids de ses fers, si l'espérance même t'abandonnait dans le malheur, pourrais-tu armer ton cœur d'une fermeté inébranlable? pourrais-tu mépriser la rigueur du sort, et te rendre digne de ton nom et de ta patrie? Peut-être avant qu'une mort prématurée ait cueilli la rose de ta vie, de-

vrai-je moi-même ajouter à ta misère; peut-être, et plus tôt que tu ne penses, un fer assassin... Mais que vois-je?

HÉLÈNE.

O mon père, ils viennent, je me meurs!

(Elle tombe évanouie.)

GLINSKI.

Hélène!

SCÈNE III.

GLINSKI, HÉLÈNE, WIERNEK.

WIERNEK.

Seigneur, nous sommes perdus!

GLINSKI.

Viens, hâte-toi, prodigue lui tes secours. O mon ami, je te confie mon trésor le plus précieux.

WIERNEK.

Entends-tu leurs menaces et le bruit de leurs armes.

GLINSKI.

Emmène ma fille, va et garde ton courage.

WIERNEK.

Ce n'est qu'après avoir répandu tout mon sang, ce n'est que sur ce corps inanimé que l'assassin parviendra jusqu'à elle.

SCÈNE IV.

GLINSKI, TCHÉLADIN.

TCHÉLADIN.

Allez, qu'une garde vigilante environne ces lieux. Entrez, je vous l'ordonne!

GLINSKI.

Arrête, troupe téméraire! la mort attend celui qui osera s'avancer le premier. Qui vous conduit chez moi, quels sont vos desseins? si vous voulez m'égorger, pourquoi venir en foule? Si vous remplissez un ordre du monarque, pourquoi ces glaives levés, ces menaces, ces clameurs? Que cherchent ici vos yeux avides? Il n'existe ici ni trésors ni fortune. Vous vous taisez.... Que sont devenus ce courage et cette fureur? Est-ce la crainte ou la honte qui tient vos bouches muettes? Loin d'ici, foule rebelle, ou un châtiment sévère réprimera cette audace.

TCHÉLADIN.

Arrête, nous accomplissons la volonté du tzar. Ses ordres nous amènent en ces lieux, bientôt et à tes dépens tu les connaîtras.

GLINSKI.

Voilà donc sur quoi se fonde l'espoir de ton triomphe, mais crois-tu que la menace puisse ébranler mon cœur? Glinski a mille moyens pour se défendre. A ma voix ces criminels conjurés contre ma vie

abandonneront ces lieux, ils prosterneront leurs fronts dans la poussière, et toi-même tu laisseras tomber ce fer assassin de ta main tremblante.

TCHÉLADIN.

Le temps le fera voir. (*Aux gardes.*) Entrez, d'où naît votre crainte?

GLINSKI.

Soldats, méconnaissez-vous votre chef. Toi, qui maintenant conspires ma ruine, dis, ingrat, qui t'a sauvé la vie? Toi, de qui les yeux annoncent une sombre fureur, te rappelles-tu qui a délivré ton fils du milieu des ennemis? Toi, courbé par l'âge et vieilli dans les combats, n'oublie pas pour qui ton chef a reçu ces blessures? Et toi, dont les yeux versent des larmes secrètes, sans qui restais-tu mutilé pour toujours? A qui par tant d'années passées au milieu des combats devez-vous, toi, ton butin, toi, ton grade, toi, ta liberté? Vous que j'ai conduits dans ces luttes sanglantes, vous à qui j'ai donné la grandeur, la renommée, la victoire et la gloire, vous forcez ma demeure, semblables à de vils assassins! Que le plus hardi d'entre vous s'avance: voilà mon cœur, qu'une main vengeresse ose le frapper sans crainte. Lâches, avancez donc!

UN DES GARDES.

Seigneur, le tzar lui-même.

SCÈNE V.

BASILE, GLINSKI, TCHÉLADIN, Gardes.

BASILE, aux gardes.

Quoi! vous restez immobiles et muets? Est-ce ainsi que vous remplissez les ordres de votre tzar?

GLINSKI.

Cette troupe insolente a osé pénétrer jusqu'à ces lieux avec une violence qui n'accompagne qu'un complot criminel. Je l'arrête, mais leur bouche a prononcé ton nom. O tzar, puis-je le croire? Depuis quand Basile a-t-il coutume d'envoyer une foule contre un seul? lorsque jadis je conduisais à la gloire son peuple belliqueux, le courage disputait au nombre une noble victoire. Aujourd'hui c'est pour le crime qu'on emploie leur épée guerrière; de fausses insinuations égarent leur fidélité, mais les lâches se souviennent contre qui on les envoie.

BASILE.

Celui qui en tout temps, en tout lieu, en tout événement a droit de leur commander aussi-bien qu'à toi-même, celui qui pénètre les mystères d'une noire trahison et voit des crimes sous le voile de la vertu, celui-là les a envoyés. Il est temps de rompre le silence, mon trône fut trop long-temps l'appui de l'infidélité. Tremble, perfide, déjà tes trames sont découvertes.

GLINSKI.

Glinski ne répond aux menaces que par son si-

lence. Mais je l'avoue, trop long-temps j'ai été criminel; j'ai été criminel en t'offrant mes services, j'ai été criminel en portant une guerre sanglante dans la terre de mes aïeux, j'ai été criminel en combattant pour des ingrats. Mais enfin le ciel s'est lassé de mes forfaits, ceux que j'ai servis s'élèvent contre moi; ceux à qui j'ai tout sacrifié me reprochent mes crimes et la violation de ma foi. Que tardes-tu? accomplis tes menaces, je recevrai comme un bienfait le plus affreux châtiment, la mort la plus cruelle.

BASILE.

En vain par l'arrogance tu veux effacer tes crimes, lorsque traître à la patrie tu veux encore me trahir, lorsque te préparant à une fuite honteuse...

GLINSKI.

Oui, j'ai voulu te quitter. Ne l'as-tu pas appris de moi-même?.

BASILE.

Peux-tu le soutenir avec cette impudeur?

GLINSKI.

Ne t'ai-je pas supplié de m'éloigner de ton service?

BASILE.

Ce fut ce désir insensé qui m'avertit jusqu'à quel point je pouvais me fier à tes sermens. Mais réponds, audacieux : pourquoi Trepka se cachait-il aujourd'hui dans ta demeure, si un complot tramé contre ma vie...

TCHÉLADIN.

Seigneur, un affreux tumulte...

BASILE.

Aux armes, soldats! Courons prévenir leurs projets séditieux.

TREPKA, derrière la scène.

Vous m'arracherez la vie plutôt que ce fer.

GLINSKI, à part.

C'est la voix de Trepka! nous sommes perdus.

SCÈNE VI.

Les mêmes, et TREPKA désarmé par les soldats.

TREPKA.

Que toute votre fureur éclate en ce moment.

BASILE.

Tchéladin, qui est ce téméraire?

TCHÉLADIN.

Il m'est inconnu.

TREPKA.

Moi-même je veux te satisfaire.

BASILE.

Qui es-tu?

TREPKA.

Je suis Polonais; je suis Trepka.

BASILE.

Est-ce toi qui, appelant la perfidie à ton aide, osas cette nuit pénétrer dans ces murs? est-ce toi? Découvre sans tarder tes complots, confesse tes crimes.

TREPKA.

Les torrens du sang que j'ai répandu te parlent plus que je ne puis faire.

BASILE.

Ton audace mérite le plus cruel châtiment; mais je veux connaître tous tes projets. Tu mourras, si dans la moindre circonstance tu déguises la vérité.

TREPKA.

Je suis prêt à mourir : ta menace ne saurait enchaîner mon discours, car la vue d'un tyran m'est cent fois plus odieuse que la mort.

BASILE.

Téméraire! qu'oses-tu dire en ma présence?

TREPKA.

Ce que ma bouche prononce, mon cœur ne l'a jamais désavoué.

BASILE.

Quel est le dessein qui t'a conduit ici?

TREPKA.

Il est grand.

BASILE.

Explique-toi.

TREPKA.

Rends-moi mon épée, et tu le connaîtras.

BASILE.

Ainsi ton but était un meurtre; mais en quels lieux, par quels moyens? A qui réservais-tu tes premiers coups?

TREPKA.

A toi.

BASILE.

Quel autre partage avec moi ta haine implacable?

TREPKA.

Quiconque ose s'avouer ennemi de la Pologne. Je voulais t'ôter la vie, et j'en fais gloire : toute notre jeunesse nourrit un semblable désir.

BASILE.

Est-ce ainsi que les guerriers polonais s'honorent de combattre ? Celui qui veut m'ôter la vie, qu'il me cherche au milieu des batailles. Ainsi, ne pouvant vaincre, vous voulez assassiner !

TREPKA.

Ose nous combattre avec tes propres forces, et nous te respecterons ; mais tu autorises la trahison à la face de l'univers, tu armes un Polonais contre la Pologne, un frère contre des frères. Ce fer vengeur n'était point destiné à toi seul, je voulais nous délivrer d'un ennemi plus terrible, celui que la trahison arme contre sa patrie, et que je vois à tes côtés tout couvert de sa honte. (*A Glinski.*) O toi que je ne puis voir sans horreur en ces lieux, je lis dans tes regards la surprise et la crainte. Toi qui consacras ta vie à une gloire criminelle, fuis, le moment est venu...

BASILE.

C'en est assez : ta fureur a franchi toute mesure. Qu'on le plonge à l'instant dans le cachot le plus

sombre, et que chargé de fers il meure au milieu des plus cruels tourmens.

TREPKA.

Des fers n'enchaîneront pas mon âme, ils te rendent à peine maître d'un corps mortel. Vois combien ta puissance est faible ! Là où tant d'esclaves se prosternent devant toi, un homme libre insulte à ton courroux. Quel est donc le plus grand chez vous, barbares présomptueux, de celui qui donne la mort ou de celui qui la méprise ?

BASILE.

Traître, tu mourras.

GLINSKI.

Seigneur, un châtiment si sévère...

BASILE.

Est trop léger pour un tel crime.

GLINSKI.

Pardonnez-lui.

BASILE.

Laisse-moi. Soldats, qu'on le traîne hors de ma présence.

TREPKA.

Tyran, tu ne pourras m'arracher que la vie : en vain ta fureur me prépare les plus cruels tourmens. O Glinski !... voici l'heure... La mienne est arrivée, mais le souvenir de la patrie adoucira mes peines.

SCÈNE VII.

BASILE, GLINSKI, Gardes.

BASILE.

Tu blasphèmes encore aux portes du tombeau! Race odieuse, peuple cruel et indomptable, est-ce avec de tels nœuds que nous nous rapprocherons? Tremble! bientôt j'allumerai le tison d'une guerre funeste! Je vous rendrai meurtres pour meurtres, et crimes pour crimes. (*A Glinski.*) Tu triomphes pour un moment. Les aveux de ce traître ont beaucoup servi à ta défense. Je suspends mon juste arrêt, mais il me faut une preuve éclatante de ta fidélité. Je veux bien croire que Trepka menaçait ta tête avec la mienne, et qu'aucune complicité ne vous unissait. Ainsi demain, aussitôt la nuit écoulée, que le perfide assassin soit exécuté; tu te rendras par mon ordre en présence de mes troupes, pour leur apprendre tout à la fois son arrêt de mort, et le punir toi-même. Malheur à toi si tu hésites, une puissance invisible veillera sur toi, et la vengeance sera prête.

SCÈNE VIII.

GLINSKI seul.

Où suis-je?... l'ai-je bien entendu?... O rage inouïe! Ai-je veillé, ou n'était-ce qu'un songe? ai-je entendu des paroles, ou la foudre qui a glacé mon

âme, a-t-elle arrêté mon bras? Le tyran lui-même m'a annoncé ses fureurs, et il vit! Ame de tigre, tu veux que je souille ma main d'un vil assassinat, et je me prêterais à ton épreuve infernale! Non, j'ai des moyens plus simples pour tromper ta fureur. En vain ta rage médite de nouveaux supplices; Trepka m'a crié : « Fuis, Glinski, voilà le moment, fuis!... » Mais puis-je penser à moi-même lorsque mon sauveur doit périr? Ils l'ont entraîné, il doit perdre la vie... Ah! cruels, arrêtez, arrêtez, qu'allez-vous faire? je suis seul criminel, tout son crime à lui est d'être trop vertueux! Oui, je vole à son secours, et je le sauverai, ou nous mourrons ensemble.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BASILE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Resteras-tu toujours renfermé dans ton courroux ? La cruauté a-t-elle pour toi tant de charmes? Les conseils de l'humanité ne pourront-ils jamais pénétrer ton cœur, et jamais ne veux-tu te montrer au-dessus de l'offense ? Je sais que ce Polonais dans une ardeur criminelle voulut lever un bras sacrilége contre ta précieuse vie, que jusque dans les fers sa fureur insulte à ta puissance, mais combien il y a plus de grandeur à pardonner qu'à punir? Ah ! si tu brûles du désir de te venger, punis les outrages en accordant la grâce, et éteins la soif du meurtre en donnant la vie; humilie cette âme inflexible par ta magnanimité ; renvois-le à ses frères comblé de tes bienfaits : c'est ainsi qu'il faut que l'univers apprenne de quelle manière se venge un tzar de Moscovie.

BASILE.

Arrête ! ta voix s'élève en vain pour le défendre. J'ai prononcé, ma volonté est inébranlable : qu'il

meure, il l'a mérité. Mais d'un autre côté je veux calmer l'excès de ta sollicitude : ce trépas peut rendre à Glinski toutes mes faveurs. Le moment de l'épreuve inévitable n'est pas éloigné, déjà le peuple et l'armée attendent le supplice du traître. Si la crainte ne fait point frissonner son cœur, s'il verse sans frémir le sang que je déteste, je reconnais en lui une fidélité véritable et constante ; mais s'il refuse de m'obéir, Tchéladin a reçu les ordres les plus sévères. Le moment du supplice en vain écoulé, d'autres mains feront périr Trepka au milieu des plus cruels tourmens, tourmens dont la vue seule fera pâlir les traîtres; le canon du fort doit m'annoncer son trépas, alors mon juste courroux accomplira une vengeance terrible.

ANDRÉ.

O mon frère, où t'entraîne la soif du meurtre? quelle furie t'a donné ces conseils funestes?

BASILE.

Ainsi des trames odieuses contre ma vie t'inspirent si peu d'intérêt que tu oses défendre un lâche, un traître, un criminel !

ANDRÉ.

Ah ! mon frère, je ne puis souffrir ce langage : il est en ton pouvoir, prends sa vie, mais respecte sa vertu.

BASILE.

Tu appelles vertu des complots meurtriers.

ANDRÉ.

S'il a failli et qu'il meure, il est assez puni.

SCÈNE II.

BASILE, ANDRÉ, GLINSKI.

GLINSKI.

Ah! tzar! plein d'effroi et de douleur, je viens à genoux implorer ta clémence. Ah! pardonne, révoque tes arrêts, et je découvre tout.

BASILE.

Qu'entends-je? que veux-tu? Trepka n'est-il plus?

GLINSKI.

Il vit, il vit, car il est innocent. Mais écoute, ô tzar, tu es entouré de criminels plus dangereux, et ce sont ceux-là que tu dois punir.

BASILE.

Que dis-tu?... Les audacieux.....

GLINSKI.

Si tu sauves les jours de Trepka, si tu l'arraches aux tourmens qui lui sont préparés, je livrerai en tes mains le plus criminel. Jure-le moi, ô tzar, devant le Dieu de tes pères.

BASILE.

Je le jure!

ANDRÉ.

Parle! les momens sont précieux.

BASILE.

Où est-il, où faut-il le chercher? Qu'un châtiment sévère....

GLINSKI.

Le voici ; ordonne les supplices, mais garde tes sermens.

ANDRÉ.

Qu'entends-je ?

BASILE.

Insolent ! et c'est toi....

GLINSKI.

Oui, je suis criminel, Trepka est innocent. Pour moi ce jeune héros s'est rendu en ces lieux au sein des nuits : il voulait me rendre à la patrie, ou m'arracher à toi. Ses conseils généreux ont ébranlé mon cœur, un rayon d'espérance a brillé dans mon âme. J'ai promis à mon pays d'abandonner tes drapeaux ou d'effacer mes crimes par un trépas glorieux. Trepka fut en vain poursuivi par tes soldats ; déjà s'approchait le moment désiré ; déjà un bataillon formé d'une jeunesse intrépide m'attendait non loin de la tour du midi ; déjà je croyais toucher au but de mes souhaits, lorsqu'un coup imprévu.... (*On entend un coup de canon.*) Qu'entends-je ?

ANDRÉ.

Hélas ! ce son terrible qui fait frémir ton cœur et le mien.....

BASILE.

Est le signal de la mort d'un traître.

GLINSKI.

Quoi ! Trepka.... ?

ANDRÉ.

Tu l'invoques en vain !

GLINSKI.

Infortuné ! et tu meurs sans moi !

BASILE.

Oui, un juste châtiment devait réunir deux traîtres. Pourquoi n'ai-je pu vous voir périr frappés des mêmes coups; l'accord de vos gémissemens eût flatté mon oreille. La vue de votre sang répandu par torrens, de vos corps déchirés, eût réjoui mon cœur, et ce jour fortuné n'aurait rien laissé à désirer à ma vengeance.

ANDRÉ.

O tzar, s'il n'y a que le sang qui puisse assouvir ton courroux....

BASILE.

Cesse des plaintes inutiles.

SCÈNE III.

BASILE, ANDRÉ, GLINSKI, TCHÉLADIN.

BASILE.

Hé bien, Trepka...?

TCHÉLADIN.

C'en est fait, il est mort. Mais, malgré l'équité du châtiment, je dois avouer à ma honte que pour la première fois j'ai vu une âme aussi inébranlable. Déjà le temps fixé s'était écoulé dans une vaine attente; l'armée demandait le supplice, Glinski n'arrivait pas. On le traîne aux lieux du châtiment; le glaive était levé sur sa tête, rien ne pouvait ébran-

ler cette âme fière ; aux insultes et aux outrages il ne répondait que par un silence dédaigneux. Muet au milieu des cris de l'injure, il semblait nous plaindre plus que lui-même à l'aspect des instrumens de mort. « Personne de vous, s'écria-t-il, ne sera maître de ma vie. » Et aussitôt, arrachant le glaive des mains d'un soldat, trois fois d'une main assurée il en frappe son sein. Le sang pressé dans ses plaies jaillit de toutes parts ; il le contemple d'un œil calme, et d'une voix qui semblait mépriser les douleurs : « Voyez, dit-il, esclaves, comment meurt un homme libre ! » Et moi, pour ne point laisser son audace impunie, j'ordonnai qu'il achevât sa vie au milieu des tourmens les plus terribles. Il les supporta avec courage et fermeté, et le nom de la Pologne fut sa dernière parole.

BASILE.

Traître dont la vue blesse mes regards, bientôt le même sort va t'unir à ton complice. Je t'ai reçu fugitif de la terre de tes aïeux ; je t'ai comblé de mes bienfaits, et c'est toi qui, dans le même moment, aiguises contre moi un poignard meurtrier, et diriges tes coups sur mon sein. Qu'on le traîne à la mort !

ANDRÉ.

Arrêtez !

GLINSKI.

Ce n'est point à vous à punir mes crimes. O Trepka ! ton exemple m'enseigne à mourir.

(Il se frappe.)

BASILE.

Va, les furies des enfers ont dirigé ta main; elles attendent leur proie.

ANDRÉ.

Homme altéré de sang, jouis à l'aspect de ton ouvrage, jouis des meurtres dont tu aimes à t'environner; moi je les abhorre, et ne veux plus être témoin de tes cruautés.

SCÈNE IV.

BASILE, TCHÉLADIN, GLINSKI, HÉLÈNE, WIERNEK.

HÉLÈNE.

Ah! mon père, où est-il?

WIERNEK.

Où es-tu, seigneur?

GLINSKI.

Quelle voix me rappelle du sein de la mort?

HÉLÈNE.

Hélas! que vois-je?.... Qui a causé ton trépas? qui a pu dans ton cœur ensanglanté porter une main cruelle? Ah! mon père, réponds-moi: Quel est ton assassin?

GLINSKI.

Ma fille, viens embrasser un père expirant. (*Montrant Basile.*) Ce cruel me menaçait de sa

vengeance ; mais ce glaive m'a soustrait à l'ignominie.

HÉLÈNE.

Monstre, pourquoi ton fer ne mêle-t-il pas ce sang à celui auquel m'attachaient des liens si chers ! Toi qui me prives de mon amant et de mon père, hâte-toi d'accomplir l'œuvre de ta fureur, achète ton repos au prix de ma vie ; mais il est un Dieu dont la juste vengeance....

GLINSKI.

Pardonne-lui, Hélène !

BASILE.

Criminel audacieux jusque dans le trépas, oses-tu ?... Mais que m'annoncent ce bruit, ces cris d'alarmes ! Tchéladin ! Dimitre !

SCÈNE V.

Les mêmes, et DIMITRE entrant avec précipitation.

DIMITRE.

Seigneur, dans ce moment les Polonais attaquent sur tous les points. De toutes parts ils se pressent sur nos remparts.

BASILE.

Il meurt.... je suis vengé.... Hâtons-nous, Tchéladin.

(Ils sortent.)

GLINSKI.

Me trompé-je ?... L'attaque !... les Polonais !... Mon oreille ne m'abuse-t-elle pas ? Ciel ! quelle es-

pérance adoucit mon trépas! J'expire,... le châtiment de mes crimes est accompli. Fils dégénérés de la patrie, contemplez mes tourmens.... (*Rassemblant le reste de ses forces.*) Entendez-vous le bruit des armes, les cris des combattans? Juste Dieu, protége notre cause!

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VANDA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR JULIEN NIEMCOWITZ.

NOTICE

SUR VANDA.

Pour compléter cette livraison du théâtre polonais, nous croyons ne pas pouvoir mieux faire que de présenter ici à nos lecteurs une traduction aussi fidèle que possible, d'une tragédie fort estimée, faisant partie du répertoire du théâtre polonais. Vanda, tragédie en cinq actes et en vers, composée en 1764, par Julien Niemcowitz, passe dans le pays pour un morceau classique, à l'égal de nos chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. La beauté des vers mise à part, les idées en sont vraiment belles, quoique nullement nouvelles; et en faisant la lecture de cette pièce, l'on s'apercevra que l'auteur ne l'a sûrement composée qu'après avoir étudié nos premiers littérateurs. Par exemple, dans le cinquième acte, l'on trouvera une tirade imitative, qui nous rappelle le beau récit de Théramène, et le beau monologue d'Hamlet de Shakspeare; enfin les rè-

gles de la bonne tragédie, malgré que M. de Stendhal prétende que de notre temps il ne soit pas nécessaire de devoir les observer pour en faire une excellente, y sont strictement observées. Quant à la partie historique de l'ouvrage, nous croyons nécessaire de développer ici plus amplement nos idées. Il est évident que l'héroïne de la pièce n'est point cette Vanda, qui vivait au cinquième siècle, car voilà ce qu'en disent Anquetil et Rhulières. « Épris des grandes qualités de Vanda, fille d'un de leurs rois, les Polonais lui déférèrent la couronne. Cette princesse possédait au suprême degré les attraits de son sexe, qu'elle rehaussait par une intelligence supérieure et un mâle courage. Elle était juste, tempérée, éloquente, et son affabilité lui assurait les cœurs que sa beauté captivait. Rithgard, Ritogar ou Richard, prince teuton, demanda sa main, et menaça la Pologne de tous les fléaux de la guerre, si on la lui refusait. L'orgueil de Vanda, qui aurait pu céder aux insinuations de l'amour, se révolta contre des désirs signifiés impérieusement. Elle accepte le défi; Ritogar, vaincu dans une bataille, se tue de honte et de déses-

poir. Vanda le vit, dit-on, au moment où il se perçait de son épée. Frappée des traits nobles et des grâces touchantes du prince expirant, elle ne voulut point lui survivre et se noya dans le Vezer. Après elle, les Polonais reprirent le gouvernement aristocratique. »

Il y a plusieurs raisons qui nous portent à croire que Vanda, dont notre tragédie fait mention, n'est nullement celle dont il vient d'être question; d'abord, à peine le christianisme était-il établi en Pologne vers cette époque : or notre tragédie se rapporte évidemment à l'ère chrétienne, quoique de temps en temps il soit question des destins, des immortels, et que le mot Dieu soit pris, dans l'original, en certains endroits, au pluriel; chose que nous avons tâché d'éviter autant que possible; d'ailleurs ceci ne doit nécessairement être considéré que comme licence poétique. Ensuite, il est question de trois frères, dont deux sont nommés Boleslaw et Ladislaw, qui ont combattu, pour sauver leur patrie, avec l'un des seigneurs les plus puissans de ce temps, le staroste de Sendomir; par conséquent à cette époque la Pologne était déjà divisée en douze duchés ou starosties;

ainsi tout nous porte à croire que l'auteur a choisi pour sujet de sa pièce l'époque de 1058, où Cazimir laissa trois fils, Boleslaw, Ladislaw et Mstislaw. Les deux premiers firent la guerre à la Russie, et assiégèrent Kiow. Pendant qu'ils se trouvaient arrêtés par le siége de cette place, les Tartares profitèrent de l'absence du maître (car Boleslaw avait été élu roi de Pologne, après la mort de son père Cazimir) pour envahir la Pologne; ils y portèrent le feu et la désolation; ce qui força Boleslaw de revenir dans ses états pour faire face à l'invasion de ces barbares. Aidé de ses frères et du contingent de toute la noblesse polonaise, qui fit une levée en masse de ses vassaux, ils parvinrent à chasser les Tartares, et rétablirent la tranquillité dans le pays. Il paraît que le staroste de Sendomir, Ritogar, père de Vanda, était un de ceux qui furent le plus attachés à son parti. Après la catastrophe qui termine le sujet de la tragédie, pour comble de misère, le schisme, qui déchirait l'église, partagea aussi la Pologne; il s'éleva de plus une contestation de richesse et de puissance entre le roi et le clergé. Le fougueux Grégoire VII, lança

contre lui une bulle d'excommunication; Boleslaw fut abandonné de ses sujets, et ne trouva bientôt plus dans ses états de sûreté pour sa vie. Il s'enfuit en Hongrie, avec Mstislaw, son fils. Là le malheureux monarque fut, dit-on, réduit à une telle misère, que, soit pour se cacher, soit pour vivre, il exerça le métier de cuisinier dans un couvent de la Carinthie. C'est, à mon avis, d'après les recherches que j'ai pu me procurer, l'époque à laquelle je crois devoir rapporter les faits de ma tragédie.

Cette pièce fût représentée pour la première fois à Varsovie, le 6 septembre 1764, lors de l'élection du comte Poniatowsky, grand panetier de Lithuanie, qui fut élu roi de Pologne, et qui prit le nom de Stanislas Auguste II.

GUSTAVE DE BAER.

PERSONNAGES.

BOLESLAW, roi de Pologne.
LADISLAW, son frère.
RITOGAR, staroste de Sendomir et magnat de Pologne.
VANDA, sa fille.
UN COURRIER du prince Ladislaw.
UN PAGE.
GARDES.

La scène se passe à Varsovie, dans un des appartemens du palais du roi.

VANDA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RITOGAR, VANDA.

RITOGAR.

Le jour que je désirais si ardemment, Vanda, est enfin venu; ce jour qui doit unir par vous ma famille au sang des rois. Toute la ville attend avec impatience l'heure où la pourpre doit donner un nouvel éclat à mon nom. Déjà les autels sont ornés de fleurs pour la pompe nuptiale, et les flambeaux de l'hymen sont prêts à s'allumer. Préparez-vous, ma fille, préparez-vous à aller au temple.

VANDA.

Il reste assez de temps aux destins qui sont acharnés à perdre une infortunée, et qui veulent me soumettre, malheureuse que je suis, à un hymen pour lequel je n'ai point de penchant. Lisez, mon père, dans mes tristes regards, et, si je vous suis chère, différez, différez cet hymen!

RITOGAR.

Jusqu'à ce jour vous ne vous étiez pas opposée à

votre bonheur, et vous n'aviez cependant pas montré d'aversion pour le prince.

VANDA.

Mais tout pouvait aisément vous faire comprendre si j'ai jamais voulu avoir pour époux Boleslaw. Si ma bouche se taisait, mes yeux expliquaient assez mes désirs. Pourquoi, ô roi, avez-vous pris pour moi une passion si vaine? Et vous, pourquoi avez-vous tant d'acharnement à me percer le cœur? Je ne sais pas feindre un accueil flatteur, et je n'ai point pour lui un amour véritable; et s'il faut malgré tout que cette alliance se fasse, du moins tâchez, mon père, de la différer; accordez-moi encore du temps pour y penser, afin de modérer, s'il est possible, par ce moyen, mon tourment, et afin que je puisse retenir le torrent de mes larmes au moment où vous m'ordonnerez de me présenter à l'autel.

RITOGAR.

Vous ne pouvez être justifiée par le défaut d'inclination. C'est par récompense que vous êtes destinée pour épouse à Boleslaw; c'est le prix de ses travaux; il reçoit le sceptre et votre main de ce Dieu qui, apaisant les troubles par son bras, nous a rendu des jours calmes et tranquilles. Écoutez la voix de la raison, déracinez votre opiniâtreté, et, domptant votre cœur, efforcez-vous et aimez-le.

VANDA.

Si le cœur pouvait recevoir des lois, le mien se conformerait à votre volonté, et l'aimerait! Mais ma faible raison ne peut vaincre la nature, et je ne puis prendre sur moi-même un si puissant empire.

RITOGAR.

Représentez-vous ses travaux qui parlent en faveur de son amour, nos maux terminés par sa valeur; rappelez-vous ces temps affreux où le trouble régnait dans la ville, dans tout ce pays, dans votre patrie, la patrie des héros, où l'armée révoltée prit les armes, où l'intérêt divisa tous les grands dans la ville, et souffla la fureur dans l'âme des citoyens et des soldats. Les lois les plus sacrées furent foulées aux pieds; les magistrats et les tribunaux perdirent toute leur autorité. Moi seul, je demeurais attaché au parti de l'équité, et avec moi le reste des véritables enfans de la patrie. Quel nombre de Polonais la mort a dévorés! Leur rage les avait enflammés contre eux-mêmes; amis contre amis, parens contre parens, tous conspiraient à l'envi pour troubler des jours heureux. Là, mille jeunes épouses arrosaient leurs lambris de leurs larmes; là, on voyait les campagnes teintes du sang de leurs époux. Quiconque avait la force en main brûlait de la soif de dominer, et personne ne prenait la défense des lois. Souvenez-vous des pleurs qu'ont versés nos amis pour votre frère, pour mon fils, mon cher fils; sous les murs de la ville, moi-même je fus blessé, et me vis proche du trépas. Auriez-vous pu avoir après moi le sort dont vous jouissez maintenant? Enfin, le ciel propice, pour terminer notre affliction, envoie les trois princes avec des troupes à notre secours. Ils ne sont point venus ici dans le dessein de dominer, mais seulement pour terminer les peines des malheureux. Animé par une générosité héroï-

que, et conduit par la gloire seule sur les bords de la Vistule, Boleslaw eut le commandement sur ses frères et sur moi, et joignit son armée à la mienne. D'abord on vit briller son glaive au milieu des troupes ennemies, nous prédisant la paix par une foule d'exploits prodigieux. Le firmament parut alors s'ébranler sur leurs têtes. Ses armes invincibles et la mort changèrent en soumission l'orgueil des grands, et dépouillant leur haine, ils réunirent leurs cœurs. On vit renaître le calme, et pour prix du secours qui avait mis fin à nos malheurs, tous unanimement souhaitèrent de voir le prince sur le trône. Après l'avoir vaincu, à force de prières, ils lui mirent le diadème sur la tête; mais le sceptre ne flattait point encore son jeune cœur. Boleslaw, pendant la fête, me dit en soupirant : Que m'importe qu'on m'ait jugé digne de commander à ce peuple? votre prince ne peut point goûter de tranquillité avant qu'il n'ait reçu de vous ce qui seul trouble son repos et ses plaisirs. Je pénétrai sa pensée; je découvris l'amour qui l'avait chargé de ses chaînes, au milieu des victoires, sous le diadème, dans la gloire, parmi les réjouissances publiques, et je vis qu'il n'y avait aucun moyen pour le soustraire à ses traits. Que devais-je lui dire? Pouvais-je ne pas consentir à ce que le destin semblait lui-même nous envoyer? et quand même je lui aurais refusé le don qu'il me demandait, le peuple m'aurait méprisé, et lui aurait donné Vanda.

VANDA.

Quelles sont donc ces lois? qui a prescrit cet

ordre? Le peuple m'aurait donnée! Depuis quand suis-je donc esclave?

RITOGAR.

Ce n'est pas tout d'accepter pour lui le diadème; nous devons même sacrifier notre vie pour l'état.

VANDA.

Mais cette alliance n'est d'aucune utilité pour le peuple; et pour moi, hélas! elle est fatale, et une source de larmes intarissables.

RITOGAR.

Il est utile de nous attacher celui qui est notre défenseur dans le besoin; et il est louable de récompenser les bienfaits en tâchant de les mériter. Le respect qu'on a pour son défenseur, tant que dure le péril, n'est point rare; mais celui qui subsiste après que le péril est passé, est une grande vertu, et mérite toute sorte d'éloge.

VANDA.

Mais notre bienfaiteur n'a-t-il pas reçu d'assez grandes preuves de notre respect? Nous l'avons choisi pour régner sur nous, je me soumets à cette autorité qu'il a justement méritée; je veux être sa sujette, exempte de passions. Il est plus beau pour moi d'être sa sujette et fidèle que de devenir son épouse et ne point aimer mon époux.... Il est roi, beau, héros, mes yeux le voient ainsi; mais malgré cela ils haïssent en lui un amant. Imputez-le à ma folie, imputez-le à d'autres causes, si vous le jugez à propos; mais, s'il se peut, changez votre dessein.

RITOGAR.

J'ai donné ma parole.

VANDA.

Sans m'en avoir prévenue! Hélas! pourquoi vous êtes-vous flatté de la vaine espérance que l'alliance de ce prince pouvait m'être agréable?

RITOGAR.

L'idée de rejeter d'aussi illustres nœuds, ne s'est point alors présentée à mon esprit; j'ai considéré ses souhaits comme un bonheur pour nous; et, puisque je me suis trompé contre toute apparence, ne me reprochez pas d'avoir engagé ma parole; enfin ne me tourmentez pas vainement par vos soupirs.

VANDA.

Cet hymen est pour moi plus affreux que la mort.

RITOGAR.

Si l'amour vous éloigne de ce prince, l'habitude vous attachera à lui; suivez un conseil que je vous donne en père, et ne me déshonorez pas en me faisant manquer à ma parole. L'habitude est quelquefois plus forte que la nature.

VANDA.

Je soupirerai et gémirai sans cesse.

RITOGAR.

Que dirai-je donc au roi, sans changer ma parole?

VANDA.

Je suis prête à recevoir la mort pour vous; mais puisque vous avez résolu de ne point dégager votre

parole, du moins accordez-moi, mon père, trois jours pour vivre.

RITOGAR.

Détournez de votre esprit un tourment si cruel, et ne retracez pas à votre imagination des malheurs qui ne sont pas réels. Pendant ces trois jours que vous me demandez, calculez un mal dont votre âme est à tort si vivement pénétrée.

SCÈNE II.

VANDA, seule.

Vos désirs si ardens seront accomplis, et dans trois jours finira ce tourment dont vous êtes seul la cause, ô mon père! Et vous de qui la flamme ne trouve point en moi de retour, vous ne me verrez point dans votre lit après les chants de l'hyménée; ce n'est point à la couche nuptiale, c'est au tombeau que j'irai, et là, dans la sombre demeure, je garderai à mon cher Ladislaw un cœur innocent, ce cœur que je ne puis contraindre. Mais que dis-je? puisque j'ignore encore si c'est à mon amant que je consacre mon cœur. Ne me flatté-je pas en vain d'un espoir trompeur? mes yeux ne me séduisent-ils pas? et, pour nourrir ma peine et mon tourment, ne me font-ils pas prendre un simple respect pour des marques d'amour? Hélas! non, ses regards me disent tous les jours que son cœur brûle des mêmes feux que le mien. Devoir cruel! pourquoi me séparer de lui? Et toi, Ritogar,

pourquoi tourmentes-tu aussi inhumainement ta fille ? Est-il possible d'endurer un malheur si funeste ! Et qu'y a-t-il, hélas ! de plus insupportable dans la nature ? Amour, puisque tu n'as pu être d'accord avec le destin, amour infortuné, pourquoi es-tu entre nous ! Mon désespoir est extrême ; si je ne puis le supporter, il faut sans doute, il faut que Vanda succombe.

SCÈNE III.

BOLESLAW, LADISLAW, VANDA.

BOLESLAW.

Pour vous satisfaire, notre hymen est différé ; je ne veux rien avoir à me reprocher envers vous. Mais d'où vient ce trouble que je lis en ce moment sur votre visage ? Je vous vois gémissante, troublée, inquiète. Est-ce qu'ayant soumis à vos lois une âme impérieuse, pour prix de mon amour vous avez résolu de me faire languir, et de changer en faiblesse les sentimens élevés de mon cœur ? De quoi suis-je donc coupable à votre égard ? Est-ce parce que je vous prends pour mon épouse, que je vous place sur le trône avec moi, et que je veux recevoir des lois de votre bouche ? Vous avez retardé notre alliance, cela suffit pour m'accabler ; pourquoi avoir ainsi différé notre hymen ? et, l'ayant différé, pourquoi augmenter mes tourmens ? En proie à mes cruelles pensées, je le prends à témoin (*montrant Ladislaw*) ; il sait jusqu'à quel point vos regards

m'ont pénétré ; il sait combien je vous aime, et la nuit seule connaît combien peu je goûte les douceurs du sommeil. Votre image chérie est sans cesse présente à mes yeux ; interrompant mon sommeil, elle excite mes gémissemens ; ma passion me tourmente et trouble mon esprit. J'ai commencé à connaître en ces lieux un chagrin auquel je n'étais pas accoutumé. Je voyais bien déjà que vous étiez insensible à mes feux ; mais mon respect pour vous me faisait vivre dans la crainte et dans l'espérance. Si la pudeur causait votre indifférence, vous ne m'avez jamais rendu malheureux ; mais si votre indifférence n'est pas l'effet de votre pudeur, à quel point, cher objet, me rendez-vous infortuné ?

VANDA.

Ne me demandez point à présent la cause de mon trouble ; vous l'apprendrez de la bouche de votre épouse. Ce que mon père a commandé est confirmé par moi ; soyez sûr que j'irai au temple avec vous pour achever notre hymen.

BOLESLAW.

Toutes vos paroles sont pour moi autant de lois. Je ne veux être coupable de rien envers vous : je respecte mon amante, je respecte la fille d'un héros. Vous, Ladislaw, allez dire au temple, aux grands, à l'armée, qu'il n'y aura point aujourd'hui de réjouissances ni de fêtes. Et vous, au moins par un regard, efforcez-vous de m'encourager et de me montrer que vous me voyez avec plaisir, ou du moins faites-moi croire que vous ne me haïssez point.

VANDA.

Pourquoi, prince, vous compterais-je au nombre de mes ennemis? Vous êtes l'ami de Ritogar; vous voulez me donner votre cœur; vous avez rendu le calme à la ville en mettant fin à ses malheurs; vous êtes vertueux, grand, digne de la puissance souveraine; et si mes gémissemens excitent votre courroux, dans trois jours je vous ferai connaître toute mon innocence.

BOLESLAW.

Je n'ose plus rien exiger de vous : j'abandonne ce mystère jusqu'à l'hyménée; et vous, qui avez allumé cette flamme en mon sang, voyant ma soumission, augmentez votre amour, retenez vos soupirs; et si la haine de quelqu'un est la cause de vos larmes, je serai son ennemi jusqu'au tombeau. Allez, mon frère; dites à son père que j'ai différé mon bonheur comme je le lui avais promis.

SCÈNE IV.

VANDA, LADISLAW.

LADISLAW.

Ainsi, vous êtes déterminée à devenir son épouse?

VANDA.

Quoique je ne l'aie point souhaité.

LADISLAW.

Oh! que mon frère infortuné est devenu heureux en ce jour!

VANDA.

Vous appelez son bonheur, ce qui fait le sujet de ma peine. C'est pour obéir à des ordres supérieurs que je serai son épouse; mais son lit... Que veux-je? Retirons-nous au plus tôt d'ici. Et vous, exécutez son ordre.

LADISLAW.

Pourquoi suis-je son frère? Hélas! pourquoi vos regards l'ont-ils captivé? O amitié! ô sang! vous m'êtes devenus odieux, vous m'êtes des sources mortelles de douleurs!

VANDA.

Taisez-vous, prince, taisez-vous; ne vous découvrez pas.

LADISLAW.

Quand je perds tout, est-il possible de me taire? Et pourquoi, hélas! souhaitez-vous que je garde le silence? Il y a déjà long-temps que vous savez que je vous aime!

VANDA.

Quel coup vient encore de frapper mon cœur! Pourquoi faut-il que, poursuivie par le malheur, vous aimiez une infortunée? O soleil! ô ciel! ô juste Dieu!

LADISLAW.

O temps! ô sort! pourquoi nous êtes-vous si cruels? M'est-il possible de supporter un revers si rude, quand je vous verrai l'épouse d'un autre, tous vos charmes livrés à ses désirs, et mon cœur frustré de ce qui faisait toute sa consolation?

VANDA.

Je mourrai avec le nom de votre amante, et, sans changer d'état, je descendrai dans le tombeau.

LADISLAW.

Vous voulez devenir l'épouse de mon frère!

VANDA.

Ne m'imputez point un crime involontaire, et laissez-moi me conformer aux ordres de mon père. Hélas! est-il quelqu'un au monde plus infortuné que nous!

LADISLAW.

Cet hymen ne vous causera pas un tourment pareil au mien. Je serai infortuné pour le reste de mes jours, mais mon malheur abrègera bientôt le cours de ma vie. Quand il m'aura séparé de vous, quand, hélas! les entrailles de la terre m'auront dévoré, venez quelquefois au lieu de mon tombeau, et si je vis encore dans votre souvenir, donnez du moins la plus légère offrande à mes mânes errantes dans les lieux sombres; et, vous rappelant notre séparation, pleurez mon triste sort, arrosez mon tombeau de vos larmes.

VANDA.

Faites un effort sur vous-même, modérez votre douleur, et attendez de moi d'autres sacrifices. Ce ne sont point des larmes que je verserai en sacrifiant à l'amour; quand je serai privée de vous, je ferai couler des flots de sang.

LADISLAW.

Je ne puis comprendre le sens de vos discours.

VANDA.

Vous le comprendrez quand la lumière de mes yeux s'éteindra.

LADISLAW.

Plus je prête attention, moins je puis pénétrer votre pensée.

VANDA.

Cessons cet entretien, il me fait trop souffrir. Vous m'êtes cher, mais je ne puis être à vous, rien ne peut nous unir ensemble; modérez vos regrets: étant privé de Vanda, vous ne pouvez attendre aucun changement de vos souffrances; supportez ce revers en étouffant l'espoir, au nom de mes pleurs qui sont répandus pour vous.

LADISLAW.

Sous quel astre cruel suis-je donc né?

VANDA.

Dissimulez votre amour : mon père s'avance.

SCÈNE V.

LADISLAW, VANDA, RITOGAR.

LADISLAW.

Mon frère a parlé avec Vanda touchant son hymen, et a fait à cet égard ce que vous lui avez demandé, se soumettant en tout aux volontés de votre charmante fille. Les portes du temple que l'on avait

ouvertes sont déjà refermées, et il m'a ordonné de vous dire qu'il a exécuté la promesse qu'il vous a faite.

RITOGAR.

Il augmente par-là mon respect pour lui : témoignez à Boleslaw ma reconnaissance... Mais que vois-je, prince ? Et vous aussi,... vous êtes troublée, vous gémissez !

VANDA.

Je suis troublée; laissez-moi dans mon trouble : je m'abandonne entièrement à ma douleur. En vain je m'efforce à suivre mon devoir : il est difficile de contraindre le cœur.

RITOGAR.

Ne pénétré-je point quel est votre désir?

VANDA.

Mon désir est la mort; elle seule me promet un remède à mes maux et une consolation à mes tristes pensées.

RITOGAR.

Je lis déjà dans vos yeux, à l'un et à l'autre, un secret caché jusqu'à présent dans vos cœurs.

VANDA.

Si des circonstances malheureuses vous l'ont fait pénétrer, ressentez notre peine et ayez pitié de deux infortunés.

LADISLAW.

Qui a produit ce funeste assemblage de supplices affreux? Qui prétend arracher de mes bras mon

amante? c'est mon frère! Et qui est-ce qui la lui livre en l'ôtant de mes mains? son père! O Dieu! mes forces m'abandonnent.

RITOGAR.

Combien d'infortunés, ô sort, as-tu rassemblés en ce jour dans ces murs?...

VANDA, à Ritogar.

Si je vous suis chère...

RITOGAR.

Non, ma fille, vous êtes née pour vivre dans le malheur : le sort vous a destinée à souffrir, que votre courage aujourd'hui triomphe de sa rigueur. Votre père n'a déjà plus aucun pouvoir sur vous. O prince! souffrez aussi, souffrez avec courage : il faut que tout soit soumis aux destins et aux temps. Les charmes de ma fille sont destinés à un autre, et son amour pour vous n'est qu'un vain tourment. Triomphez de vous-même, sortez de l'abattement; ne laissez point votre amante dans les pleurs : elle suivra votre exemple.

VANDA.

Je ne vois point aujourd'hui d'autre fin à mes peines.

RITOGAR.

Cessez d'augmenter par cette entrevue la pitié dans l'âme de votre père. Sortez; et vous, sortez aussi, et n'augmentez pas son tourment.

LADISLAW, en s'en allant.

O ciel! donnez-moi de la force pour me vaincre moi-même.

VANDA, sortant.

Combattez votre amour et redevenez tranquille.

SCÈNE VI.

RITOGAR seul.

Après la fin des calamités publiques, était-ce là la consolation dont me flattaient mes pensées? Boleslaw, ô prince courageux, je vous ai élevé sur le trône pour être à ma chère fille une source d'amertume et de larmes! O malheur! es-tu donc attaché à mon sort? Je vois que tous mes soins sont sans fruit. Les malheurs enfantent d'autres malheurs; je n'en verrai jamais la fin, et de père que j'étais ils m'ont rendu tyran!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLESLAW, LADISLAW.

BOLESLAW.

Ah! que l'objet que j'aime me cause de tourmens! Dites-moi, Ladislaw, je vous ai laissé avec elle; ses discours ne vous ont-ils pas découvert quelque flamme secrète qui trouble son repos? Quelle autre raison pourrait émouvoir son cœur et lui donner tant d'horreur pour l'hymen? Dans la ville, à la cour, peut-être même dans mes appartemens, il se trouve assurément quelqu'un qui est la cause de son supplice. Sans doute il y a quelqu'un, soit de mes sujets, soit dans mes troupes, soit parmi les citoyens, qui, au mépris de son souverain, ose porter ses regards jusqu'à celle qui a captivé son roi et s'est rendue maîtresse de son cœur... Ah! puis-je l'endurer?

LADISLAW.

Mais si cela est et si vous le découvrez, quel fruit espérez-vous de votre amour?

BOLESLAW.

Que celui qui songe à me ravir l'unique objet de

mes vœux frémisse de mon courroux qu'excite son audace.

LADISLAW.

Ainsi, c'est pour sa ruine que la nation vous a couronné.

BOLESLAW.

Ce n'est pas pour la première fois que la tyrannie est née de l'amour. O ciel, toi qui m'as fait vertueux, ne permets pas qu'à la fin je devienne un tyran.

LADISLAW.

Avant que de savoir encore si Vanda a un amant, vous vous rappelez les fureurs des tyrans, et vous ne craignez pas avec horreur, en aimant une ingrate, que votre passion vous rende vous-même inhumain! Qui eut ce souvenir de son devoir, ne peut point être barbare; retracez-le-vous sans cesse, et vous ne leur serez jamais semblable : votre âme vertueuse peut être touchée par l'amour, mais l'humanité ne doit point être étouffée. Supposons qu'elle brûle pour un autre : la cruauté ne peut vaincre son ardeur; et plus vous ferez d'efforts pour éteindre sa flamme, plus cette même flamme s'étendra et prendra de nouvelles forces. L'amour s'accroît par les obstacles et le danger, et, réduit au désespoir, il ose tout entreprendre. Si nous devenons cruels, que dira de nous la ville? quel bruit la renommée répandra-t-elle d'ici dans tout le Nord? que penseront les voisins de ce royaume? La trompette de la gloire ne se fera plus entendre; tous nos trophées s'évanouiront, ces trophées qui nous ont élevés à un

si haut point de grandeur! Est-ce pour cela que nous avons procuré le salut des citoyens? et n'avons-nous brisé si glorieusement leur joug que pour les accabler nous-mêmes d'un joug plus odieux? Notre jeune frère est absent de ces lieux, ainsi j'ose vous parler seul et vous représenter le péril que court votre honneur : vos sujets, prince, sont vos enfans chéris; régnez toujours sur eux sans changer de conduite.

BOLESLAW.

Si vous aimiez autant que moi, vous ne tiendriez pas certainement ce langage.

LADISLAW.

Non, la vertu sera toujours ma règle, j'aurai fait mes efforts pour modérer un injuste désir; et me roidissant contre la nature le plus que j'aurai pu, j'aurai du moins diminué l'ardeur qui m'a consumé : ce que la raison condamne en nous, il faut être barbare pour l'entreprendre. Quoique nous soyons tous entraînés par l'amour-propre, et qu'il soit le motif de toutes nos actions, nous devons mettre des bornes à notre intérêt. Que notre gloire fasse la gloire de nos peuples, que notre bonheur soit leur prospérité, et ne cherchons notre félicité que pour rendre les autres heureux : si notre intérêt est nuisible à nos peuples, ce n'est qu'un intérêt honteux et méprisable. Voulez-vous faire voir en vous un grand homme dans un conquérant? Conservez, seigneur, conservez les vertus de l'âme.

BOLESLAW.

Je ne déteste pas moins que vous ce que vous

condamnez ; mais je ne vois point de véritable courage dans l'amour.

LADISLAW.

L'amour adoucit les êtres les plus farouches dans la nature et l'esprit.

BOLESLAW.

Pour moi, l'amour me trouble et m'accable.

LADISLAW.

Je ne suis pas surpris qu'il vous soit un fardeau insupportable : l'amour ne donne point de plaisir quand il rencontre un cœur rebelle.

BOLESLAW.

Vos discours me font comprendre que vous avez reconnu, en l'entretenant, que l'ingrate n'aime point votre frère.

LADISLAW.

Je n'ai point remarqué d'autres preuves de son indifférence pour vous, que celles qu'elle a fait voir quand j'étais avec vous auprès d'elle, et c'est ce qui me l'a fait connaître.

BOLESLAW.

Elle s'était cependant déterminée à devenir mon épouse.

LADISLAW.

Sans doute qu'elle ne veut point contrevenir à la parole donnée par son père.

BOLESLAW.

Je me sens dévoré du mal le plus cuisant. Qu'y a-t-il, hélas ! de plus cruel que d'aimer et de n'être point payé de retour ?

LADISLAW.

Il est beaucoup plus cruel de ressentir un amour mutuel, sans avoir aucune espérance d'en goûter jamais les douceurs.

BOLESLAW.

Ah! que je serais heureux d'éprouver pareil tourment et cette ardeur insatiable de désirs! je jouirais d'une satisfaction qui serait même attachée à ma peine. Quoique je ne pourrais espérer de voir mes vœux pleinement satisfaits, quelle joie n'éprouverais-je pas, étant maître d'un cœur qui me donnerait ses soupirs et recevrait de même les miens. Je partagerais mes malheurs avec l'objet de mon amour, et, supportant leur poids avec elle, ils me sembleraient plus légers.

LADISLAW.

Vanda brille-t-elle seule par l'éclat de ses traits, et toute cette contrée ne fourmille-t-elle pas de beautés? L'amour a choisi ces bords pour y fixer son séjour; la nature a rempli cette ville d'objets capables de tout enchanter; et ayant condamné cette terre à des froids rigoureux, si elle nous refuse les fruits que produisent les autres climats, sa main libérale a su nous dédommager. Voyez autour de vous les jours de fêtes solennelles! que trouverez-vous dans la nature qui surpasse l'éclat de nos jeunes beautés? Examinez-les, et, détournant vos regards de cette cruelle, formez un autre choix, brûlez d'une nouvelle flamme, qui puisse vous faire espérer un plus heureux succès.

BOLESLAW.

Non, cet amour est trop fort et ses racines se sont insinuées trop avant dans mon cœur; c'est pour le reste de mes jours que la beauté de Vanda me retient dans ses fers.

SCÈNE II.

BOLESLAW, LADISLAW, RITOGAR.

RITOGAR.

Prince, les témoignages de reconnaissance....

BOLESLAW.

Ah! que mon cœur souffre, qu'il est mortellement atteint! Votre fille me cause un trouble inexprimable; tout mon esprit, mes sens sont enchantés de Vanda. La vie ne m'est rien sans elle, sans elle il n'est point pour moi de bonheur; sa beauté a captivé toutes mes pensées, elle a arrêté le succès de mes glorieux travaux et a changé en faiblesse tout l'orgueil de mon cœur! Pourquoi m'avez-vous placé sur le trône de Pologne, si, comme un faible vaisseau que les flots semblent engloutir, je me sens agité et emporté par ma passion? Comment puis-je commander aux peuples de cette contrée, s'il ne me reste plus de pouvoir sur moi-même? Je vois que je déplais à celle que j'adore, pourquoi faut-il que j'aime une beauté si rebelle?

RITOGAR.

Quand son sort, seigneur, sera uni au vôtre, vos

peines et vos tourmens termineront leur cours. Je connais ma fille, je connais sa vertu : quoiqu'il soit vrai qu'elle soupire aujourd'hui pour un autre, dès qu'elle sera votre épouse, elle l'oubliera et vous conservera un cœur fidèle jusqu'au tombeau.

BOLESLAW.

Mais peut-être Boleslaw est un monstre à ses yeux. Quelle que soit sa sagesse, quoiqu'elle soit aussi vertueuse qu'elle est belle, si son cœur, hélas! ne sent aucun penchant pour moi, quel bien me revient-il d'avoir Vanda en ma puissance? puisque je la verrai toujours accablée de tristesse, que son devoir lui tiendra lieu de tendresse, et que je ne serai qu'un tyran à qui je la verrai soumise.

RITOGAR.

Si vous aimez ma fille sans en avoir de retour, vous êtes malheureux, et elle est encore plus infortunée que vous.

BOLESLAW.

Tout ce que vous me dites me fait assez comprendre, que votre aimable fille méprise ma flamme. Dans quel gouffre de maux, ô ciel, suis-je plongé! O feu qui dévore mon sang, inutile passion! Achevez, Ritogar, apprenez-moi tout le poids de mes maux, et si vous pouvez trouver quelque remède, employez-le, employez-le, je vous en conjure. Quelle joie puis-je goûter en devenant son époux de la voir avec moi aux autels, sur mon trône, en mon lit, et de l'y voir malgré elle?

RITOGAR.

Il ne me reste plus aucun moyen à employer

pour vous procurer le repos. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour soulager vos peines, mais ce n'est plus que du devoir que j'attends le succès.

BOLESLAW.

O devoir, que tu es une faible ressource à l'amour! que tu soulages peu l'ardeur qui dévore mon sang! De quel côté me tourner? que dois-je faire pour ma guérison? Je trouve ma mort dans les yeux qui m'enchantent! La beauté qui vit dans l'âme de Boleslaw depuis le jour fatal, depuis l'heure funèste où mon cœur a perdu sa liberté, où ma raison a conçu la douleur au sein de l'espérance, me tourmentant sans cesse, me retient sous ses lois, et mes pensées errantes ne savent où se fixer. Qu'es-tu donc devenu, Boleslaw? qu'es-tu donc devenu? Est-ce là cette conduite digne d'un monarque, digne d'un héros? cette conduite qui nous a mérité l'estime du peuple et celle de Ritogar? Qu'est devenu mon courage? où est ma raison? quand les yeux de Vanda m'ont eu charmé, ô dieux! vous m'avez tout ôté! Je vais de tous côtés en soupirant et en gémissant; hélas! est-il quelqu'un dans le monde plus malheureux que moi?

RITOGAR.

Non, seigneur, vous n'êtes pas ici le plus infortuné, vous n'êtes pas le seul qui vous trouviez dans les peines de l'amour, le seul à qui il ravisse tout, la santé, la raison, le courage; il en est d'autres qu'il rend plus malheureux que vous.

SCÈNE III.

BOLESLAW, LADISLAW.

BOLESLAW.

Il n'a fait qu'augmenter mon trouble et mon chagrin, et m'a laissé dans une incertitude encore plus cruelle. Mon soupçon est entièrement éclairci; mais j'ignore quel est l'auteur de mon supplice. Mon cher Ladislaw, voyez combien votre frère souffre en ce jour; il éprouve en ce moment toute l'horreur du sort le plus rigoureux. Dites-moi, ne savez-vous pas, mon cher frère, quel est celui qui, touché par les regards de Vanda, a le bonheur de lui plaire? Hélas! non. Prince, si vous en étiez informé, voyant combien mon esprit souffre dans mon corps languissant, il y a long-temps que vous m'auriez découvert quel est le sang que je dois répandre, et dans quel sein ce fer tranchant doit être plongé.

LADISLAW.

Après avoir perdu la liberté, l'espérance et le repos, répandez, seigneur, un sang coupable devant vous; soyez cruel, soyez barbare, et frémissez en même temps, en levant si vous pouvez ce fer sur votre ami; percez-le de votre épée, faites-le périr, il ne vous résiste pas! Frappez! voilà le cœur qui vous a offensé.

BOLESLAW.

Est-ce une illusion!... Ah! tu m'arraches la vie!

LADISLAW.

Je ne vous cache plus mon secret, et si votre courroux est animé contre moi, faites-moi périr avant que Vanda me soit ravie ! Quand vous me priverez de celle que j'adore, ce ne sera plus par mes plaintes seules ni par mes gémissemens que je me vengerai de vous. Faites-moi périr à présent ! Alors il serait trop tard de vouloir me perdre.

BOLESLAW.

Envers qui, ô sort, fus-tu si barbare ? Oublie, s'il se peut, ton origine, oublie ses regards.... Ne sois plus son amant ou ne sois plus mon frère !

LALISLAW, sortant.

Que ces noms, hélas ! me sont sacrés tous deux !

BOLESLAW.

Amour, qui me remplis d'horreur, tu m'es plus terrible que la mort !

SCÈNE IV.

BOLESLAW seul.

Ce cruel secret est enfin découvert !... Mais tout ce que j'ai entendu ne serait-il pas l'effet d'un songe ? Mes cheveux se hérissent sur ma tête, et mon cœur, hélas ! m'abandonne. O mon frère ! mon cher frère, tu deviens mon ennemi ! O sang, ô amour ! hélas ! de quel côté puis-je me tourner sans exciter la pitié ? Vanda !.... Ladislaw !..... Que faut-il à présent que je fasse ? Vanda, je ne puis

te quitter; dès que ma langue prononce ce nom, toute ma générosité m'abandonne à l'instant !... Assemblage de grâces, beauté capable de tout enchanter, de quelle plaie avez-vous su me frapper ! Asservi sous les lois de la beauté qui me charme, dois-je rompre ces nœuds de la nature par qui un sang illustre m'a lié avec Ladislaw, que l'amitié de plusieurs années a tous les jours resserrés ? O amitié !... ô sang !... ô glorieux exploits ! ô sort qui nous a amenés dans ces murs ! était-ce pour de pareils succès que vous nous avez ouvert la route chez les Saxons ? pour que les mêmes yeux excitent nos désirs, et pour me faire un ennemi dans mon frère ? O ville fatale ! funestes bords ! Lorsqu'après notre arrivée, nous sommes restés couverts de gloire dans ces lieux, qui eût jamais pensé que vous étiez remplis d'un poison si mortel ? Je ne sais point, Ladislaw, dans l'agitation qui me tourmente, si tu es encore mon frère, ou si tu n'es que le plus cruel de mes ennemis. Mon ennemi !... qu'osais-je penser ?... Mais je ne puis plus te nommer mon frère.... Tu m'arraches tout ce que j'ai de plus cher ! Que dis-je !.... tu me l'as déjà ravi !... Que puis-je éprouver de plus cruel ? Ah ! s'il se souvenait de mon amitié pour lui ; si, cessant de l'aimer, il portait ailleurs son hommage, de quel prix ne récompenserais-je pas un sacrifice si généreux ! Mais, hélas ! qui s'est une fois soumis à l'empire de ses beaux yeux ne peut plus désormais recouvrer la liberté. Il n'est rien dans la nature qui lui soit comparable. Mais n'est-il point possible de conserver invariablement mon amitié fraternelle envers lui ? de vivre

dans cette union qui nous a liés jusqu'à présent, sans céder la charmante Vanda? O Dieux! ô destins! mettez fin à mes gémissemens, et changez pour moi ce jour en illusions et en songes! Ne fût-ce que des songes, le cœur en serait tourmenté! et moi, c'est en veillant que j'éprouve vos horreurs! Cruels instans, ne serez-vous point pour moi la source d'un abîme de malheurs? Il ne me reste plus l'espoir de jouir d'un heureux calme. O jour infortuné! ô temps des peines les plus cuisantes! quel supplice inexprimable me déchire en ce jour!

SCÈNE V.

BOLESLAW, VANDA.

BOLESLAW.

Je connais enfin quel est votre amour.

VANDA.

Ce que Ladislaw vous a appris, je le confirme encore. Un funeste amour m'a attachée à lui, je lui serai unie tant que je vivrai.....

BOLESLAW.

Tant que vous vivrez!... Avez-vous oublié que vous serez mon épouse? que c'est à moi et non à lui que votre père vous donne.

VANDA.

Quand je serai votre épouse, mon devoir me fera oublier Ladislaw.

BOLESLAW.

Et ne m'avez-vous pas dit que vous serez à lui tant que vous vivrez ?

VANDA.

Je n'attendrai pas long-temps la fin de mes jours; peut-être ce même instant infortuné, où je devrai unir mon sort au vôtre, sera celui qui terminera, mes jours.

BOLESLAW.

Quel coup me préparez-vous pour tant d'amour ! Était-ce là le fruit que je devais espérer de mon ardeur ? Vous appelez cruel, l'instant de notre hymen ; et vous vous le représentez comme celui où vous devez aller au trépas, ce moment où l'on ne devrait goûter que les plaisirs, et qui aurait dû couronner ma constance ! Est-ce que mon amour pour vous vous semble n'avoir pas assez de violence ?

VANDA.

Votre cœur que j'ai enflammé languit pour moi malgré vous-même, et le séduisant d'une vaine espérance, sans l'avoir voulu, hélas ! seigneur, vous m'aimez ; quand cet amour naquit, vous n'aviez ni prévu ni souhaité des suites si funestes. C'est aussi malgré moi que l'amour m'entraîne vers un autre que vous.

BOLESLAW.

Quel fruit, hélas ! je tire de ma passion ! Un amour démesuré mérite-t-il une telle récompense !

VANDA.

Son ardeur est encore plus violente que la vôtre,

ses malheurs surpassent les vôtres; l'amour lui cause une vive douleur, parce que vous trouvez rebelle à vos vœux un objet qui vous plaît; mais le sort traite votre frère avec bien plus de rigueurs, il lui enlève une amante fidèle.

BOLESLAW.

Ne rougissez-vous pas de vous nommer ainsi, quand votre devoir vous défend même de penser à lui?

VANDA

Quelque insupportable que la vie me soit devenue, le nom de son amante me sera toujours cher, seigneur; je ne suis pas encore votre épouse, tant que mon sort ne sera pas uni au vôtre, souffrez que Vanda ose prendre ce nom. Malheureuse que je suis! De qui le sort veut-il que je me sépare? Je ne vous cache pas ma faiblesse : voyez l'excès de ma douleur, et prenez pitié de moi; faites que mon cœur obtienne ce qu'il désire, qu'il obtienne un bien dont rien ne peut détourner ma pensée, quelqu'efforts que je fasse pour me soumettre aux volontés de mon père! Quels charmes espérez-vous trouver dans ces yeux, qui sont condamnés par vous à des larmes éternelles? Auriez-vous à ce point, seigneur, le cœur dur et barbare? Quelle beauté pouvez-vous voir dans ces traits, que les chagrins que vous me faites souffrir effacent tous les jours? Déjà mes forces s'affaiblissent et la vie semble être prête à me quitter. Seigneur, ne soyez pas la cause de mon trépas; vous avez commencé à régner dans ces lieux par votre clémence, vous vous êtes fait connaître

par le bonheur public; vous avez fait voir que la nature vous a produit pour animer les vertus par la récompense, et pour essuyer les larmes de vos sujets. Du trône, vous recevez favorablement les plaintes et les gémissemens des malheureux. Est-ce à moi seulement que vous voulez faire perdre la vie, sans que je l'aie mérité? De qui devons-nous à l'avenir implorer la justice, si vous-même vous entreprenez de la détruire? Cessez de me persécuter, vous deviendrez le plus grand des héros. Faites voir à la ville que, malgré votre amour pour moi, pour couronner vos actions éclatantes, vous avez préféré la gloire à l'amour le plus ardent, et que dans l'instant même où votre flamme avait le plus de violence, votre raison est restée victorieuse, et a triomphé de votre passion.

BOLESLAW.

Cruelle, quel conseil me donnez-vous! vous faites tous vos efforts pour me couvrir d'opprobre, et, tâchant de me déguiser ce qui doit faire mes plus chères délices, vous m'ordonnez de chercher la gloire où je ne puis trouver que le plus grand de tous les tourmens.

VANDA, sortant.

Si la pitié ne peut rien sur votre âme, arrachez-moi la vie.

BOLESLAW.

Que direz-vous de moi, peuples de ces climats, quand vous connaîtrez ma faiblesse! O sort, dans quel malheur m'avez-vous entraîné!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RITOGAR, VANDA.

RITOGAR.

Je vois votre douleur et j'entends vos gémissemens; je sais quelle peine sensible c'est pour vous, de perdre votre amant, de dompter une passion violente, et, malgré la faiblesse de votre sexe, de chasser de votre cœur des pensées qui le flattent. Mais vous êtes ma fille, combattez les désirs de l'amour, montrez de quel sang vous êtes née! faites voir que l'esprit de votre père se conserve en vous; son nom par vous revivra avec gloire; c'est par la grandeur d'âme que, dans le court espace que nous avons à vivre, nous nous rendons semblables aux immortels. Belle, jeune, dans la fleur de vos ans, tendrement aimée d'un amant qui vous plaît, si malgré tout cela vous pouvez vous vaincre vous-même, c'est pour lors que je me reconnaîtrai dans ma chère fille.

VANDA.

Je ferai voir à toute la ville que je suis digne de vous; mais est-il possible que mon âme soit tran-

quille, en perdant, hélas! en perdant pour toujours, celui que j'aime, mon père, à l'égal de vous-même.

RITOGAR.

Où parle le devoir, où parle l'amour de la patrie, là il n'y a plus d'amant, plus de père, plus de sang : je vous ai promise à Boleslaw comme une récompense de toute la nation. Il ne vous reste, ni à vous ni à moi, aucun pouvoir sur vous. Celui qui suit exactement les lois de son devoir, supporte les plus grands revers avec un esprit tranquille, et qui souffre pour lui, quand il se rappelle le motif qui le porte à souffrir, oublie et compte pour rien la grandeur de ses peines. Quand une âme vertueuse ne veut pas se trahir, les tourmens mêmes, soufferts pour la vertu, lui deviennent agréables. Quiconque n'a pas violé les lois de l'intégrité, en vue de la récompense dont il se flatte dans ses pensées, n'est point guidé par l'honneur, mais tâche de le paraître, et ne peut être appelé vertueux. Qui tourne tous ses devoirs du côté de l'intérêt et de la récompense, peut montrer le même zèle pour suivre l'injustice.

VANDA.

Je suis entièrement déterminée à suivre votre volonté! Mais que dans un pareil malheur je ne pousse point de gémissemens, que je puisse trouver le repos que vous m'avez, hélas! fait perdre pour toujours! Non, je ne puis m'en flatter! Qui aura le cœur assez dur pour me blâmer, et n'avoir pas compassion de moi? Je ferai voir, mon père, assez de vertu en ne vous irritant pas par ma désobéissance;

je fais un assez grand sacrifice, en m'immolant moi-même au devoir. Dans la fleur de la jeunesse, je m'en vais au trépas !.....

RITOGAR.

C'est là le vrai repos. C'est par-là que vous terminerez vos malheurs, et que vous trancherez le cours de vos chagrins. Mais dans quelle douleur profonde allez-vous m'entraîner ? Votre vie me cause des peines mortelles ; la fin m'en sera plus dure encore ! Croyez-vous que Ritogar puisse oublier sa chère fille, qu'il a élevée avec tant de soin, en qui il avait mis toute son espérance, et par laquelle il s'était flatté de voir la gloire de son sang briller d'un nouvel éclat?

VANDA.

Mais parmi les gémissemens, parmi les pleurs que je verserai sans cesse, serai-je capable de vous procurer la joie que vous vous attendiez à recevoir de moi?

RITOGAR.

Et quand vous fermerez vos yeux d'un sommeil éternel, pourrai-je être inhumain à ce point, qu'un coup si rude n'ébranle toute ma fermeté et ne fasse passer, après votre trépas, des jours remplis de faiblesse, à celui qui a vécu jusqu'à présent sans connaître l'abattement du cœur, qui a enseveli son fils sans répandre de larmes? Que dira de moi tout le peuple? Qu'il me sera cruel d'entendre répéter de tous côtés : ce ferme Ritogar est aussi faible que nous. Quand même je pourrais fermer l'entrée de

mon cœur à tant de faiblesses, de quel trouble, en vous perdant, mon âme ne sera-t-elle pas agitée?

VANDA.

Je ne vous reproche point d'être la cause de mon trépas; ne me reprochez pas l'excès de mes pleurs, j'épouserai Boleslaw; je me souviens de mon devoir et de l'honneur; mais est-il possible, hélas! de supporter un si cruel fardeau! Vous seul, ô Dieu! vous seul, connaissez la grandeur de ma peine! Ladislaw! pourquoi faut-il que vous soyez venu dans ces murs?

RITOGAR.

Puisque les destinées vous condamnent à de si grands revers, armez-vous de courage, et éloignez Ladislaw de votre pensée. Chaque fois que vous le rappelez avec compassion à votre souvenir, vous augmentez votre flamme et renouvelez votre douleur.

VANDA.

Je tâche, autant que je puis, de dompter le penchant qui m'entraîne à aimer un infortuné; j'applique tous mes soins à fuir cette pensée; mais en la fuyant, je succombe entièrement à ma faiblesse. En tous lieux ma passion me poursuit, en tous lieux mon ardeur s'augmente et détruit mon repos. Cette chère idée vient partout s'offrir à mon imagination; quelles que soient mes pensées, elles s'y rapportent toutes. Tout mon esprit est en désordre. Le sort impitoyable trouble tout le sang qui coule dans mes veines. Sans cesse en guerre avec moi-même, je suis vaincue, agitée; je gémis, je souffre des tour-

mens inexprimables! Un esclave enfermé dans une prison, chargé de fers, souffre moins entre les mains des barbares, que moi dans le sein de ma patrie, pendant les jours de votre prospérité, pendant les jours où fleurit la tranquillité publique. Les calamités que l'on avait si long-temps éprouvées en ces lieux ont eu leur fin. Ladislaw et moi, sommes seuls restés infortunés.

RITOGAR.

Ceux dont les soins ont le plus contribué au salut de cette ville sont, à cause de vous, aussi accablés que vous-même; votre père et Boleslaw ne sont pas moins malheureux. Boleslaw ne reçoit le prix qu'il attendait de sa victoire qu'en trouvant dans son frère l'obstacle de son bonheur, et à Ritogar, sa fille cause une peine bien plus cuisante.

VANDA.

Il est sûr que Vanda est la plus à plaindre dans ces lieux. Ladislaw lui-même est moins malheureux que moi. Quand il aura perdu toute espérance, il ne sera pas contraint de s'unir à l'objet de sa haine; et moi en le perdant, je tomberai au pouvoir de celui qui, hélas! a fait tous mes malheurs.

RITOGAR.

Taisez-vous! Ladislaw vient, éloignez-vous d'ici!

VANDA.

Oh! comment mon âme désolée pourra-t-elle s'arrêter dans mon corps languissant?

SCÈNE II.

Les mêmes, LADISLAW.

LADISLAW.

Pourquoi me fuyez-vous, cher objet? Ne voyez-vous plus en moi Ladislaw?

VANDA.

Je me soumets aux volontés de mon père.

RITOGAR.

Pour étouffer l'ardeur qui cause tous ses supplices.

LADISLAW.

Laissez du moins mes regards se satisfaire en ce moment! Ce jour votre charmante fille doit aller au temple; ce jour elle va y jurer de me quitter pour jamais.

VANDA.

Ce jour! hélas!

RITOGAR, à Vanda.

Rien ne peut plus vous garantir des malheurs où vous conduit le devoir.

VANDA.

O sort! pourquoi faut-il que Vanda ait reçu la lumière?

LADISLAW.

Boleslaw s'emporte avec fureur contre moi. En ce jour il prépare pour moi l'exil, et pour soi l'hy-

ménée ! Déjà cet ordre est publié dans toute la ville, et je vais pour toujours être éloigné de vos yeux.

RITOGAR.

Sort cruel ! n'augmente pas encore son tourment extrême. Satisfaites-vous et profitez de ce dernier instant sans répandre des pleurs ; que votre fermeté, ma fille, lui serve d'exemple, et l'instruise à suivre la loi du devoir. (*A Ladislaw.*) Quand un sexe si faible peut obtenir quelque pouvoir sur soi, à quoi le nôtre, dans de pareilles circonstances, ne se trouve-t-il pas obligé ?

(Il sort.)

SCÈNE III.

LADISLAW, VANDA.

LADISLAW.

Est-ce là le fruit que nous devons recueillir de notre amour ! Tâchons de détourner des malheurs si cruels, pendant que toute espérance ne nous est pas encore ôtée ; hâtons-nous, le temps presse.

VANDA.

Dans cette extrémité, cher prince ! que ne ferait pas pour vous Vanda ! elle qui vous aime avec tant de tendresse ! Mais puisqu'il faut que je m'unisse à l'objet de ma haine, je ne vois plus de moyen de me tirer de cet abîme.

LADISLAW.

Vous avez entendu que ce jour est marqué pour mon départ. Je m'éloigne de ces lieux que j'ab-

horre : mes yeux me montreront la route que je dois tenir, et j'irai vivre où m'ordonneront les dieux. Si vous n'avez pas horreur de devenir l'épouse d'un banni, si vous m'aimez, éloignez-vous de ces lieux! Et loin de la grandeur où vous êtes attendue, déterminez-vous à vivre avec moi dans la misère, dans la solitude, avec un époux méprisé, exilé, abandonné de tout. Quittez avec les désirs, l'espoir de toutes les délices, qui par leur éclat font la satisfaction des princes, et augmentent l'ambition de ceux qui vivent dans l'abondance! Ne songez qu'à goûter une vie solitaire, et partagez avec moi ma disgrâce, qui, si vous me confiez vos charmes et votre jeunesse, se changera pour moi en une joie inexprimable. Mais vous ne répondez rien. Sans doute vous avez résolu de m'effacer de votre souvenir. Si vous ne voulez pas partager ma misère, il faut que le trône de Boleslaw ait pour vous des appas.

VANDA.

Le trône de Boleslaw ne me déplaît pas moins que lui-même, fût-il le souverain de l'univers. N'étant plus en proie aux rigueurs de l'amour, dans la solitude, dans la misère avec vous, je passerais dans le comble du bonheur le reste de mes jours, et ma jeunesse s'écoulerait dans les plaisirs. Mais comment puis-je être rebelle à mon père? la fille de Ritogar a l'âme aussi grande que lui. Je sais ce que je dois attendre d'un hymen que j'abhorre, mais rien ne peut me détourner de mon devoir.

LADISLAW.

Ah! si vous ne m'aimiez pas si faiblement, votre

cœur ne vous donnerait pas un semblable conseil. Où la raison se fait entendre si tranquillement, là le cœur a peut-être quelque ardeur, mais il n'a point de flamme.

VANDA.

J'aurai beau employer les sermens, personne ne pourra croire l'effort que fait Vanda pour se contraindre devant vous; il est impossible de se représenter à quel point je vous aime : on ne saurait aimer plus ardemment. Les effets, cher prince, vous le témoigneront sous peu; et quelque jour le récit en parviendra jusqu'à vous.

LADISLAW.

Votre père n'a d'autre objet que la gloire; et l'humanité en lui n'est plus qu'une ombre. Les héros ne sont-ils produits que pour être privés des agrémens de la vie et de la liberté? et, se raidissant avec violence contre la nature, pour détruire au plus tôt l'être qu'ils ont reçu? L'univers élève les noms des héros, mais la nature nous prescrit des devoirs à l'égard de nous-mêmes. Vous me poussez au désespoir sans prendre compassion de mes peines. C'est le propre des dieux d'être exempts de passions. Contemplant votre amant, livrée à des soupirs que rien ne peut soulager, mortelle, suivez les lois imposées aux mortelles!

VANDA.

Les souverains des cieux, à qui nous rendons nos hommages, exigent de nous que nous nous rendions semblables à eux. Je ferai connaître au peuple que je suis la fille d'un héros; et, après avoir triomphé

de moi-même, je laisserai agir la nature. Elle ne m'entraînera pas dans une conduite qui me couvrirait d'opprobre, mais elle tranchera le cours de mes malheurs.

LADISLAW.

Vous voulez mourir! Est-ce à vous de mourir dans la fleur de votre jeunesse, qui relève l'éclat de vos charmes? Vivez, et ne blâmez point les faiblesses de l'amour! Vivez, et chassez, chère Vanda, vos funestes pensées!

VANDA.

Rien ne peut me détourner de ce dessein; allez où vous envoie un sort rigoureux! Et croyez, malgré la peine extrême que vous ressentez en me perdant, que ma douleur est encore plus violente. Quoique la cruauté des destins ennemis nous sépare, soyez persuadé que je serai à vous jusqu'au tombeau. Vous ne tarderez pas à apprendre qu'étant séparée de vous mes malheurs auront terminé leur cours.

LADISLAW.

Vous m'assurez, chère Vanda, de votre fidélité, et cependant, hélas! vous m'ordonnez de vous quitter! Ni un tyran, ni un flatteur, que les entrailles de l'enfer ont vomi sur la terre, ne perdent point ceux qu'ils aiment. Dans la tyrannie, dans la flatterie, dans ces deux poisons les plus mortels de tous, je ne trouve point de plus cruel tourment que celui que je lis dans vos regards; vos yeux me font connaître le feu dont votre âme est embrasée, et vous me préparez, hélas, un coup mortel!

Frappez, et séparez mon âme désolée de mon corps, et dites ensuite que vous aurez compassion de moi! Je vois que la cruauté obtient seule vos hommages, et que vous appelez devoir le dessein que vous avez formé de me perdre. Qui pourra dire que vous vous soyez déshonorée en faisant cesser les maux de votre amant? Votre père est cruel, ayant ces sentimens.

VANDA.

Quand on est amoureux, la raison tombe dans l'aveuglement, et, dès mon enfance, mon père m'a instruite à soumettre le cœur à la raison.

LADISLAW.

Le moment qui nous reste est prêt à s'envoler; avec quel regret quitterai-je cette ville, cette ville... où je laisse l'unique objet de mes vœux! Hélas! un torrent de larmes coule de vos yeux; vous pleurez! plaignez-moi! plaignez-moi! Dites-moi, chère Vanda, dites-moi! dans ma douleur mortelle, puis-je encore espérer qu'avec moi de ces lieux....

VANDA.

Que mon sort est cruel!

LADISLAW.

Que mon destin soit toujours uni avec le vôtre; je ne saurais être heureux sans vous. (*Il se précipite à ses genoux.*) Attendrissez-vous, chère Vanda, rejetez des lois barbares, et souvenez-vous que ce sont les derniers momens pour terminer nos malheurs. Les chemins à présent....

VANDA.

Je me souviens que je suis, hélas! la fille de Ritogar.

LADISLAW, à genoux.

Et oubliez-vous donc, cruelle, que vous me quittez en ce jour pour jamais? Un amant peut-il endurer ce tourment? Sauvez-moi, il dépend encore de vous de le faire.

SCÈNE IV.

LADISLAW, VANDA, BOLESLAW.

BOLESLAW.

Est-il une trahison pareille à celle que je vois? Vanda, par son père, m'est destinée pour épouse; tu le sais : quel est donc ton espoir?

LADISLAW.

Son cœur m'avait choisi pour me donner ce nom.

BOLESLAW.

Traître! destructeur de notre union, de l'amitié fraternelle, le sang même ne sert point de frein aux scélérats! Ennemi de l'honneur!...

LADISLAW.

Arrête! quoique tu jouisses de l'autorité suprême, est-ce à Ladislaw à souffrir de pareils noms? Quoique je sois obligé de t'être soumis, je ne suis point né pour te craindre. Faisant un effort sur moi-même, je cède à ta fureur; mais les noms odieux que tu me donnes, je ne les souffre de personne.

VANDA.

N'avez-vous pas assez fait naître de tourmens en mon cœur?

BOLESLAW, à Ladislaw.

C'est ta lâcheté qui t'a donné tous ces noms.

LADISLAW.

Ma lâcheté, dis-tu, me les a donnés?

VANDA, à Ladislaw.

Cessez de lui répondre.

BOLESLAW, à Ladislaw.

Que peux-tu entreprendre contre moi?

LADISLAW, tirant son épée et se jetant sur lui.

Je ferai ce que l'honneur m'ordonne.

(Au moment où Ladislaw tire son épée, Boleslaw en fait de même.)

VANDA, se jetant entre eux.

Qui de vous se sent le plus barbare? Puisque j'ai pu vous porter, par l'amour que vous avez pris pour moi, à ce comble de fureur. Ou toi (*à Boleslaw*), ou toi (*à Ladislaw*), enfonce ce fer dans mon sein.

LADISLAW.

Amour, haine, pitié, vous me déchirez tour à tour, et ne me laissez point de repos. Épuisez tous vos traits, passions, épuisez tous vos traits sur moi!

(Ladislaw remet son épée dans le fourreau.)

BOLESLAW, en faisant de même, à Vanda.

Pour l'amour de vous, je ne me venge point de lui; mais songez à faire comprendre à cet auda-

cieux qu'il prenne garde de ne pas étouffer en moi les restes de mon ancienne amitié pour lui, à moins qu'il ne veuille périr dans les supplices.

LADISLAW.

Tu me menaces du supplice !

VANDA, à Ladislaw.

Pour conserver la vie à Vanda, sortez d'ici, prince, si vous m'aimez.

LADISLAW.

Partout où je serai, tant que je vivrai, je ne cesserai jamais, chère Vanda, de vous aimer.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BOLESLAW, VANDA.

BOLESLAW.

Vous souffrez Ladislaw à vos pieds, dans ce même jour où vous devez aller au temple avec moi! lorsque les destins doivent vous unir à moi, sa vue rassasie encore vos regards! Si vous aviez traité Ladislaw avec rigueur, son amour pour vous se serait effacé de son souvenir; et, vivant séparé pour toujours de Vanda, il n'aurait plus soupiré, ni entretenu un vain espoir; et vous, en apprenant qu'il vous a oublié, vous oublieriez de votre côté combien il vous a aimée.

VANDA.

Ciel! soutiens ma patience; mes tristes yeux, retenez vos larmes; et vous, cessez de le nommer en

ma présence. N'est-pas assez pour moi de devenir l'épouse de Boleslaw ?

BOLESLAW.

Si l'entendant nommer, votre douleur se ranime, sans doute que vous n'avez pas encore étouffé le désir de jouir de la satisfaction dont vous étiez privée, désir qui fait ma perte, votre honte et votre crime ?

VANDA.

Une âme désolée ne songe point aux plaisirs, et ne contemple que ses malheurs. Mais vous êtes le seul à qui je sois suspecte, et personne, jamais, n'a formé de soupçon contre moi.

BOLESLAW.

Qui se voit le jouet de l'amour, autant que je le suis aujourd'hui, exhale souvent le trouble de son âme dans ses sombres discours. Je me flatte que vous me rendrez heureux en ce jour ; les charmes que je vais posséder viennent en foule se présenter à mon imagination, et en même temps je me trouble et ressens de l'ennui. Si c'est le propre de la nature que nos cœurs nous fassent connaître l'avenir, j'éprouve en moi un pressentiment qui m'annonce un malheur infaillible. Mais non, la nature n'a pas ce pouvoir ; ce pressentiment ne vient que de la rigueur que je lis dans votre conduite et dans vos regards, qui éteignent entièrement en moi la raison.

VANDA.

Si mes traits vous prédisent un malheur à venir, rompez votre dessein, prévenez ce coup. Mais sa-

chez que quelque grande et démesurée que soit ma douleur, je mourrai infortunée, mais non pas infidèle.....

BOLESLAW.

Ce n'est point le malheur, c'est le trône qui vous appelle..... Cessez, ma chère Vanda, cessez vos regrets et vos gémissemens.

VANDA.

Allez, ne réveillez pas le trouble de mon âme; j'ai repris mes esprits et suis prête à aller au temple.

BOLESLAW.

Là je vous mettrai la couronne et vous placerai sur le trône près de moi. Gouvernez cette ville avec moi, gouvernez ces états, et régnez sur tous mes sujets comme vous régnez sur mon cœur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VANDA seule.

Devoir, dans quel malheur m'as-tu précipitée! Ne suis-je donc venue au monde que pour souffrir? Je sais bien que le sort tranchera le cours de mes maux; mais je sens que le trépas m'effraie. Tous doivent inévitablement lui payer le tribut, et l'heure d'y arriver nous devrait être indifférente. Mais dans l'éclat de la jeunesse, quand celui dont je suis éprise et dont je suis aimée tendrement trouve en moi quelques charmes, puis-je sans regret fermer les yeux à la lumière? puis-je voir d'un œil tranquille mon âme désolée prête à me quitter? Mais d'où vient cet effroi? à quoi me sert la vie désormais? je suis privée de tout ce qui pouvait me la rendre agréable. Pourquoi dois-je souhaiter de vivre plus long-temps? périsse ma jeunesse, périssent mes faibles attraits! dois-je souhaiter de voir encore le jour, pour être à chaque instant arrosée de mes pleurs, pour pousser vers le ciel des plaintes continuelles, et pour lasser par mes gémissemens, les mortels et Dieu même? La mort est la ressource des

malheureux; momens délicieux, qui me procurez le repos, venez, enlevez mon âme à mon corps et à ses regrets! Flambleau du jour, qui contemplez de la voûte des cieux les beautés d'ici-bas, offrez aux regards de Ladislaw un objet capable de l'enchanter, et faites qu'il oublie son amante infortunée. Et toi, cher prince, changeant tes pleurs en joie, il te sera aisé de rencontrer des charmes qui effacent les miens. Mais tu n'en trouveras jamais de qui l'amour pour toi puisse égaler la violence de mon ardeur.

SCÈNE II.

RITOGAR, VANDA.

RITOGAR.

Faites à présent vos efforts pour vous vaincre; le moment est enfin arrivé, ma chère fille, où il vous est inutile de pousser des soupirs et où vous devez oublier ce que vous avez tant aimé. Quittez Ladislaw, et animée de nouveaux désirs, montant au trône, devenez la mère de votre peuple; obligée de renoncer aux délices de l'amour, cherchez d'autres plaisirs dans la grandeur et dans la gloire! Ce n'est point l'orgueil que votre père vous ordonne d'y chercher; ce n'est point lui qui fait sur le trône, la satisfaction des grands hommes. Mais quelle joie ne goûterez-vous pas en répandant partout les germes de la vertu? c'est pour cela seul qu'un souverain a l'autorité sur son peuple. De son trône élevé il embrasse

par ses regards vigilans tous les pays que les dieux ont confiés à ses soins; il extirpe le mensonge et affermit l'équité. Quand vous serez devenue épouse de Boleslaw, que vous partagerez avec le prince son cœur, ses forces et ses lois, n'allez pas dans cet éclat vous croire au rang des immortels. Ayez toujours Dieu dans la pensée; ne prêtez point l'oreille aux discours détestables des flatteurs, et protégez l'innocence persécutée. Conservez la bonté, honorez ceux en qui vous trouverez une constance inébranlable; éloignez de votre trône les gens impitoyables, et environnez-le de ceux en qui vous découvrirez des cœurs pareils à celui de votre père. Élevez les personnes distinguées par l'éclat de la naissance, celles qui sont guidées par les lois de la raison et de l'honneur, et fortifiées par l'expérience. Suivez la sagesse en toutes choses et qu'elle vous guide dans toutes vos actions. Soyez la protectrice des orphelins et l'asile des veuves; que sous le nom de la souveraine règne la vérité; et, dédaignant les vains ornemens, faites briller sous vos traits l'image de la vertu. Réjouissez-vous par la flatteuse espérance de vous rendre par ces moyens illustre, et de faire goûter à vos sujets des jours heureux; qu'il naisse de vous des successeurs à cet empire, et que ma race acquière par vous l'immortalité. Ne regrettez plus inutilement la perte que vous faites, et pour le bonheur public triomphez sur ce trône éclatant.

VANDA.

Quand les pensées sont troublées et la raison dans l'accablement, que le cœur est incapable de goûter

désormais aucun plaisir, est-on en état de faire le bonheur public? L'esprit rempli d'amertume, séparée de mon amant, précipitée dans un gouffre de maux inconcevables, quand le ciel dérobe le jour à mes regards, quand la fortune me poursuit de tous côtés, et quand le sort fait couler sur moi des fleuves de malheurs; à quoi puis-je être utile, moi qui ne fais que gémir, ayant l'esprit trop abattu pour pouvoir rien entreprendre?

RITOGAR.

Dans de pareilles circonstances vous vous rendrez encore plus illustre. Dans un temps de douleurs, au milieu des regrets, noyée d'un déluge de larmes, séparée de celui en qui le cœur trouvait ses délices, remporter alors la victoire sur soi-même, c'est un triomphe qui surpasse les forces de votre sexe : je le sais, mais plus la résistance est opiniâtre, plus la victoire qu'on remporte mérite des éloges. Faites cet effort sur vous-même, afin que toute la ville dise de vous : Quel qu'ait été l'acharnement du sort à persécuter la fille de Ritogar, quelqu'excessive que fût la douleur qui l'opprimait, Vanda n'a pas laissé succomber son âme sous son poids.

VANDA.

Perdant tout ce que j'ai de plus cher au monde, n'ai-je pas fait un effort assez grand sur moi-même? Ai-je été rebelle aux volontés de mon père? N'exigez de moi rien de plus aujourd'hui. Cette fermeté, que vous prétendez trouver dans nos faibles cœurs, c'est en Dieu que vous devez la chercher. Je suis votre fille, et je crois avoir fait assez connaître de qui

je tiens la vie. Jusqu'à ce moment, mon père, que cet hymen s'accomplisse, tout ce que vous me prescrivez, soyez sûr que je l'exécuterai ; mais si j'étais exempte de passions et de volonté, quand même, s'il était possible, l'ardeur qui dévore mon sang deviendrait plus violente, quand vous m'auriez fait parvenir à ce comble de maux, pour lors je ne recevrai plus de lois que de moi-même.

RITOGAR.

Représentez à votre esprit ce que nous éprouvons tous les jours, que les événemens de notre vie ne répondent jamais pleinement à nos désirs ; laissez agir le sort, soumettez-vous aux destins, à leurs décrets rigoureux et irrévocables. La vie est une route qui nous mène au repos et sur laquelle nous rencontrons par intervalles le bonheur et l'adversité : ce que nous y trouvons de désagréable, nous devons le supporter et faire un égal usage de ses fruits, soit que leur douceur nous flatte, ou qu'ils ne nous offrent que de l'amertume.

VANDA.

Le sort qui m'élève aujourd'hui au faîte des grandeurs me rend semblable à l'Océan que tourmente la tempête. Précipitée d'un rivage élevé, et livrée à la fureur des flots irrités, je tombe dans un abîme horrible : voilà quel est mon sort. Je ne vois point de ressources ; je péris dénuée de tout espoir. Qui se voit exposé à la merci des flots trouve la fin de ses maux dans les abîmes de la mer ; de même la mort est pour moi le seul asile qui me reste.

RITOGAR.

Je ne suis pas, Vanda, moins sensible qu'un autre à la pitié ; mais je ne vois plus de remède à vos maux, si vous refusez de suivre les conseils que ma tendresse pour vous s'efforce de vous donner. Tâchez, ma chère fille, tâchez d'adoucir vos malheurs par la patience ; vous êtes l'unique consolation de ma vieillesse.

VANDA.

J'avais toujours espéré, ô mon père, que je serais votre joie dans votre vieillesse. Je l'étais en effet ; mais, hélas! tout a changé de face : l'objet de votre joie est devenu pour vous un objet de douleur. O jour malheureux ! hymen ! ô temple ! Hélas ! Ladislaw paraît aux yeux de Vanda.

SCÈNE III.

RITOGAR, VANDA et LADISLAW.

LADISLAW.

Temps rigoureux ! revers insupportable ! Je viens vous voir, Vanda, pour la dernière fois, et pour la dernière fois, hélas! vous faire mes adieux.

VANDA.

O Dieu !

RITOGAR, à Vanda.

Cessez de vous flatter de pouvoir fléchir la rigueur du sort impitoyable.

VANDA, à Ritogar.

Puisque vous l'avez voulu, je cours à mon malheur.

LADISLAW, à Vanda.

Tout est déjà préparé pour mon départ; les chevaux sont tous prêts...

VANDA.

O ciel! si mon attachement à la vertu vous est agréable, je vous demande, pour mon père, de terminer ses peines et de les changer en bonheur.

LADISLAW.

Loin d'espérer des jours heureux, je ne puis en passer de tranquilles quand je serai séparé d'elle.... Mais l'heure est venue où je perds à jamais ce qui faisait le seul bonheur de ma vie : voilà où m'a réduit votre sévérité. (*Montrant Vanda qui pleure.*) Voyez où l'amertume a plongé Vanda!

VANDA, pleurant.

Achève, destin; achève, sort redoutable, ta cruauté: chasse mon âme de mon corps, ouvre-moi les portes du tombeau. Pour satisfaire à mon devoir, mon père, je vais au temple; mais, hélas! je succombe sous le faix de mes maux. Pouvant accomplir votre volonté, quelque dure que me soit cette loi, sans examiner s'il m'est possible ou non de supporter les tourmens qui déchirent mon âme, je vais accomplir cet hymen. Je me livre sans résistance au sacrifice; mais quand après cela vous me verrez expirer, souvenez-vous alors que c'est vous qui m'avez perdue. Et vous, cher prince, que j'ai tant

aimé, si notre amour, hélas! a eu des suites si funestes, et si je n'ai été pour vous qu'un sujet de peines et de troubles, quand vous apprendrez que votre amante, ne pouvant supporter le coup qui nous a séparés, a péri par l'excès de la flamme comme une rose que flétrissent les ardeurs de l'été, et qu'elle a fini le cours de ses malheurs, donnez-lui vos soupirs, et puis réjouissez-vous de ce que la mort seule a terminé son infortune.

LADISLAW.

Vous ne faites que redoubler le tourment qui m'accable. Vivez, ma chère Vanda, vivez si vous m'aimez; c'est la seule grâce que je vous demande, et je vous la demande avec instance. (*A Ritogar.*) Quand je serai séparé de Vanda, c'est en vous, Ritogar, que je mets toute mon espérance; je mets entre vos mains mon amante infortunée. Vous êtes son père, veillez sur votre fille, c'est votre sang; vous êtes mon ami, jamais mon cœur ne s'éloignera d'elle : consolez-la, déterminez-la à ne point détruire en vain sa jeunesse. (*A Vanda.*) Eh bien, le moment est venu où il faut que je vous quitte.

VANDA.

O sort, qui prétends-tu arracher à mes regards!

RITOGAR.

Non, la pitié prend sur moi trop d'empire; faites vos adieux sans moi, il faut que je vous quitte. (*Prenant Ladislaw par la main.*) Ne m'imputez point vos maux, accusez-en les destins; prenez courage, et croyez que je ne suis point votre ennemi.

LADISLAW.

Me serait-il possible d'être l'ennemi du père de Vanda! Soyez heureux ; pour nous nous n'avons point de bonheur à attendre.

SCÈNE IV.

LADISLAW, VANDA.

VANDA.

Demeurez un instant... A quoi donc ai-je été réservée! Hélas! pourquoi faut-il que j'aie vu la lumière? Quoi! mes regards, cher amant, vont être privés de vous? De sombres forêts, des montagnes escarpées, de vastes mers, des déserts affreux, vont vous cacher à mes yeux! Ils vous cacheront! mais non, je les préviendrai. Hélas! la mort glace mes sens. Vous serez dans mon cœur jusqu'à l'heure fatale que j'ai tant de fois désirée, qui nous conduit dans ces lieux où l'on est sans retour ; mais cette heure, il est sûr, me causera moins de regrets que celle qui va me séparer de vous.

LADISLAW.

O ciel! soutiens ses forces affaiblies, ranime son esprit languissant, son âme abattue; veille, veille sur ses jours, épuise tout ton courroux sur moi. Et vous, quand j'obéis aux ordres cruels du destin, accordez-moi cette consolation dans l'exil où je vais couler mes jours, que je puisse apprendre par la renommée que vos charmes, loin d'être détruits,

brillent d'un nouvel éclat; et que Vanda, dans les lieux qui sont sous son empire, se souvient encore quelquefois de son fidèle Ladislaw.

VANDA.

Ah! prince, qu'est-ce que vous désirez apprendre? Pourriez-vous apprendre sans courroux qu'après vous avoir perdu je suis toujours la même? Non,... Vanda n'est point capable de tant d'infidélité.

LADISLAW.

Étant condamné à ne plus vous voir désormais, la seule grâce que j'exige de vous est que vous modériez l'excès de votre douleur, et que vous interrompiez les soupirs que vous donnez à ma perte.

VANDA.

Puisque je vous perds, il faut que je meure; si je conserve la vie, vous ne sortirez jamais de ma pensée. Et de quoi servirait cette vie à Vanda? Tout deviendra odieux à votre amante sans vous; cette ville, cet empire, les foyers qui m'ont vue naître, l'air même de ces lieux où je fus élevée, tout ne sera pour moi que des objets d'horreur.

LADISLAW.

Je n'ai donc plus de consolations à espérer. Habitans des cieux, jetez vos regards sur nous.

VANDA.

Rien ne peut mettre fin à mes gémissemens que...

SCÈNE V.

LADISLAW, VANDA, UN PAGE.

LE PAGE.

Votre père, madame, se conformant à la volonté du roi, m'a envoyé pour vous dire qu'il est temps de vous rendre à l'autel.

VANDA.

O jour malheureux!

LADISLAW.

Instant rigoureux!

VANDA.

Dites-lui que j'y vais, quelque cruel que me soit ce moment. (*Le page sort.*) Adieu!.... Souvenez-vous combien vous êtes cher à Vanda!

LADISLAW.

Souvenez-vous aussi combien je vous aime!.... Tourment inexprimable! tourment insupportable!..

VANDA.

Nature, pourras-tu résister à ce coup? (*En s'en allant.*) Adieu!... adieu!... Mon âme, soutiens-toi!

LADISLAW.

Demeurez encore un instant.

VANDA.

O Dieu!... ô cher prince!

LADISLAW.

Que je suis malheureux en ce jour!

SCÈNE VI.

LADISLAW seul.

La clarté du soleil se dérobe, hélas! à mes yeux; mon sang se glace, mon cœur perd le sentiment, mes sens sont interdits, mes cheveux se hérissent sur ma tête. O sort!... sort cruel! momens infortunés!... Nature! pourquoi m'as-tu fait naître? Vanda! pourquoi m'as-tu aimé? Je ne te reverrai plus, cher objet! O temps! ô destin! puis-je ne pas succomber?... Tu ne règnes point, Boleslaw; tu fais régner la barbarie, et tu surpasses le plus cruel tyran! Entrons encore, entrons dans sa demeure! Que prétends-tu faire en ce jour, ô Ladislaw! veux-tu remettre encore le trouble dans l'âme de ton amante? ou cherches-tu à redoubler ses regrets? Va vers Boleslaw; oublie qu'il est ton frère; va! enfonce ton épée dans son cœur inhumain!... Que diront donc les peuples de cet empire? Méprise leurs discours... Mais j'entends la voix de la nature: attends, reviens à toi, me dit-elle; ce n'est point un sang barbare, c'est le sang des héros qui coule dans ses veines. Ne permettez pas, grands dieux, que mes mains se souillent de ce forfait! Ladislaw! quitte au plus tôt ces lieux, pour calmer ton âme agitée; sors sans délai de cette ville. Le temps presse, hâte-toi, et délivre ta vertu de la captivité!... Et toi, reçois mes adieux;... adieu, chère Vanda, adieu, pour toujours!...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RITOGAR seul.

Notre vie est remplie de maux innombrables; mais qu'est-ce que l'homme? une fleur animée. Il jouit peu de temps de la vie, le moment qui le voit naître est le même que celui qui le voit mourir. Un siècle de vie comparé à l'éternité, n'est qu'un instant, un souffle, ou plutôt ce n'est rien. Pendant que notre être jouit du sentiment, nous n'avons pas même le temps d'apprendre à nous connaître. Dans notre grossièreté, nous croyons posséder la sagesse, et l'amour-propre nous fait prendre notre folie pour elle. La vie des mortels est courte, elle est remplie d'afflictions. Le bonheur est une ombre; le malheur est sensible. Le temps passé ne se recouvre plus; le présent n'est qu'un souffle; l'avenir, nous n'en jouissons pas; et peut-être l'attendons-nous vainement. Qui sait ce qu'il nous prépare? qui sait aussi quand la mort viendra trancher le fil de nos jours? La vie ne mérite pas nos moindres regrets! quels sont ses effets? Elle trouble le repos de la nature; il n'est point de félicité sur la terre; elle n'est que dans les cieux; les immor-

tels l'ont réservée pour eux, et ne l'ont pas donnée aux mortels? Ils la leur ont donnée, mais nous la changeons en malheur, nous détruisons notre bonheur par nos passions; chacun ne pense qu'à son propre intérêt. Vérité, tu n'as donc plus d'asile! et si tu n'es pas avec nous, l'univers entier n'est qu'un lieu d'amertume! Mais non, je le sens dans mon âme, tu es encore sur la terre, mais tu y es étrangère. C'est par mon zèle pour toi que j'ai perdu mon fils et que j'accable ma fille; mais pour l'amour de toi, je me livrerai aux plus grands malheurs, et, sans rien examiner, je me précipiterai, s'il le faut, dans les flammes ou dans les abimes des eaux.

SCÈNE II.

RITOGAR, VANDA.

VANDA.

Pour me soumettre aux lois que m'a imposées mon père, me voilà enfin devenue l'épouse de Boleslaw. Ai-je rempli le devoir d'une fille envers son père? Je me suis séparée de Ladislaw, Boleslaw est mon époux; il reçoit les félicitations de tout le peuple; une peine mortelle dévore votre fille. Le roi, voyant par-là redoubler le trouble de mon cœur, ne m'a point retenue quand je l'ai quitté. A présent à peine me connais-je moi-même. Il est temps d'éxécuter ce que j'ai résolu.

RITOGAR.

J'entrevois quel est votre cruel dessein.

VANDA.

La douleur dévore mon sein et déchire mon cœur !

SCÈNE III.

RITOGAR, VANDA, et UN COURRIER.

VANDA.

Sans doute que Ladislaw est encore ici; quelle est donc son attente? Mais que nous annonce la tristesse répandue sur votre visage?

LE COURRIER, à Vanda.

Vous allez succomber en apprenant cette nouvelle.

VANDA.

Achevez! Malheureuse que je suis!

LE COURRIER.

Celui qui vous fut si cher...

VANDA.

O Dieu!

RITOGAR.

Qu'est-il devenu?

LE COURRIER.

Accablé du tourment qui dévorait son cœur, le prince Ladislaw a pour toujours fermé les yeux à la lumière.

VANDA.

Destin, tu as mis le comble à mes maux! Mon sort est accompli, et Ladislaw n'est plus!... (*Au*

courrier.) Par quel coup, ô Dieu! a-t-il fini sa carrière? Comment cette âme chérie s'est-elle séparée de son corps? Dites!

RITOGAR.

Pourquoi l'interrogez-vous là-dessus?

VANDA.

Je veux, en me sacrifiant à lui, le surpasser en souffrances.

RITOGAR.

Au nom de Dieu!

VANDA.

Il déteste la trahison. Oh! souffre donc, Vanda, et rends le prix à l'amour fidèle! (*A Ritogar.*) Vous n'avez déjà que trop fait souffrir, hélas! de contrainte à mon cœur; laissez-moi libre enfin. (*Au courrier.*) Apprenez-moi donc cette accablante histoire!

LE COURRIER.

Ladislaw, plongé dans de tristes pensées, avait quitté cette ville; il continuait son chemin le long des bords de la Visla. Son morne silence ne laissait entendre que des gémissemens. En vain il s'efforçait de retenir ses pleurs; un torrent de larmes tombait de ses yeux. Il n'avait plus ce regard où brillaient tant de charmes. Ses traits étaient changés, sa vue semblait troublée, et ses profonds soupirs s'échappaient avec violence de son âme oppressée. Ses sanglots l'agitaient, la pâleur était répandue sur ses lèvres. Déjà nous étions loin de la ville; il descend tout à coup de son char, tourne ses yeux vers son enceinte, et, regardant avec dou-

leur les murs qu'il a quittés, ces murs où il avait vainement entretenu son amour. « C'est donc pour » toujours que je suis séparé de toi, ô ville, s'écria- » t-il, où mon cœur est resté! Heureux séjour ou » l'objet que j'aime respire et regrette en vain son » amant! J'ai voulu signaler mon courage, je l'ai » fait; mais quelle en est la suite? Je suis privé de » toutes les délices que tu offres à ma jeunesse. » Hélas! qu'ai-je laissé, ville chérie, qu'ai-je laissé » dans tes murs! Que l'écho répète le nom de mon » amante dans tous les lieux, et le récit de mon » tourment! que son nom apprenne partout ma » triste séparation, et raconte en même temps que, » transporté d'amour pour elle, j'ai sur tes bords » plongé ce fer dans mon sein!... »

A peine avait-il achevé ces mots, son épée avait déjà percé son cœur; nous voyons couler un ruisseau de sang; il tombe entre nos bras; nous arrachons le fer, son sang s'échappe avec plus de violence. Je fais mes efforts pour l'arrêter. Le prince, s'adressant à ses gardes, prononce avec peine ces paroles. « Je vais enfin jouir du repos; si vous re- » gardez ma mort comme un malheur, c'est la fu- » reur de Boleslaw qui me l'a causée. C'est là le » prix de mon amitié pour lui; mais si vous trouvez » que j'aie encore un frère, dites que je pardonne » le crime dont il s'est rendu coupable envers moi, » en me privant d'une amante fidèle; dites-lui que » je souhaite que rien ne trouble son bonheur, et » que, n'ayant point voulu me venger, je meurs » sans vengeance. » Ensuite sentant sa langue s'affaiblir, il tourne languissamment ses regards vers

moi : « Et toi, me dit-il, voyant mon sort déplo-
» rable, quand tu seras de retour à la ville, dis à
» mon amante de modérer sa douleur, quand elle
» apprendra que la mort a fermé ma paupière,
» que le jour de Ladislaw a été tranché dans son
» midi, et que le soleil m'a dérobé ses rayons pour
» jamais. Adieu! ô chère Vanda, je t'ai été fidèle
» jusqu'au trépas... » Il finit par ces mots, en perdant à la fois la lumière, la parole et la vie.

RITOGAR.

Cruel arrêt du sort!

VANDA.

Cher prince! cher amant! Hélas! mon cher Ladislaw! tu es cent fois plus fortuné que moi; en courant au trépas, tu m'as laissée vivante, et je ne puis quitter la vie qu'après que vous avez déjà terminé vos jours. Tu pensais en mourant que je montais au trône; et moi, en mourant, je me représente l'image de ta mort!

RITOGAR.

En mourant!.. pourquoi implorez-vous la mort?.. Ah! voulez-vous donc être la cause de ma perte?

VANDA.

Cessez de vous flatter que je puisse vivre davantage. Le temps où j'aurai vécu est prêt à s'écouler, l'éternité s'ouvre devant moi... Je vais... où? eh! le sais-je? et que m'importe de le savoir? J'abandonne mon âme à Dieu; que mon être aujourd'hui se détruise, le ciel me revêtira d'une nature nouvelle; que je sorte de ces lieux qui me sont en hor-

reur, pour aller dans ceux où je reverrai peut-être mon cher Ladislaw; Dieu me donnera une nouvelle vie, et renouvellera peut-être ma substance. Il est tout-puissant, et peut ce qu'il veut. L'espérance de Vanda ne sera point trompée; mais qui est-ce qui me persuadera que je verrai celui qui m'était autant que mon père, plus cher que tout?.. Est-ce qu'après la mort les mortels ne s'oublieront pas l'un l'autre? et les passions conserveront-elles l'empire qu'elles exercent ici-bas? Il n'est pas possible qu'après avoir passé les sombres bords, l'homme reste entièrement semblable à lui-même; alors la volonté cessera de se révolter contre la raison, le cœur sera plein de fermeté et l'esprit d'élévation. Mais si les passions ne dominent point, cher prince, je ne serai donc plus ton amante! O mystère que la providence a voilé à notre raison, les destins n'ont pas permis que nous puissions te pénétrer!

RITOGAR.

Pourquoi, ma chère fille, vous déchirer ainsi l'esprit? Cessez de vous arrêter à des pensées si accablantes; elles ne font qu'augmenter votre trouble et envenimer votre plaie.

VANDA.

Dans peu, mon père, elles ne me tourmenteront plus. Mais c'est vous qui êtes l'auteur de toutes mes peines. Reconnaissez-vous enfin à quel point je vous ai été soumise? quoique asservie sous les lois de l'amour, étant amante, je n'ai pas cessé d'être votre fille. Après ma mort, que je vive dans votre mémoire, et conservez-moi cette tendresse que vous

m'avez témoignée dès mes plus jeunes ans; souvenez-vous qu'étant accablée par vous, je vous ai toujours respecté ; que voulant sauver l'état et cette ville, la capitale de votre patrie, vous ne les avez sauvés qu'en perdant vos enfans. Vous ignorez encore combien il reste peu de momens jusqu'à l'heure fatale qui doit me séparer de vous, et si je ne baise pas vos mains pour la dernière fois.

RITOGAR, embrassant Vanda.

O ma fille, cessez de troubler le cœur de votre père.

VANDA.

Le trouble qu'excitent en vous mes paroles est peu en comparaison de celui que produiront les effets. Non, vous ne verrez point votre fille sur le trône. Cher amant, puisque le monde ne te possède plus, le monde me semble vide; il m'est odieux. O Ladislaw! si la voix des vivans se fait entendre des morts, et si ma douleur peut pénétrer ton sommeil profond et éternel, entends, quoiqu'en songe, mes gémissemens et mes plaintes; poursuivie que je suis par l'impitoyable sort, pardonne-moi mon crime, d'avoir, dans un temps cruel, été contrainte de te trahir, de causer ton exil et d'abréger tes jours. Ombre de mon amant, ombre ensanglantée! conçois en ce jour combien mon âme est accablée; conçois, cher prince, les regrets qui me déchirent, et la victime que t'immole mon amour. Que m'as-tu enlevé, ô sévère vertu! et toi qui fus le témoin de son trépas et de la fidélité qu'il a gardée à son

amante, sois aussi en cet instant le témoin de ma mort.

(Elle tire de son sein un poignard et se tue.)

RITOGAR.

Quel cœur a jamais enduré des malheurs plus cruels que les miens? Qu'on ôte de mes yeux cet objet qui me tue.

SCÈNE IV.

RITOGAR seul.

Je vous loue, immortels, de ce que me faisant essuyer des revers aussi funestes, et m'ayant précipité dans un gouffre de maux affreux, vous m'avez donné assez de courage pour pouvoir les souffrir.

SCÈNE V.

RITOGAR, BOLESLAW, Gardes.

BOLESLAW.

Cher ami, avez-vous appris le sort de mon frère?

RITOGAR.

Je suis informé, seigneur, je suis informé de tout.

BOLESLAW.

Que ce moment où l'amour a allumé sa flamme dans mon cœur, me cause de sensibles regrets! J'avais voulu pour un temps éloigner de ces lieux mon frère, pour que dans l'absence il pût oublier Van-

da, et qu'il ne servît plus d'obstacle à mes désirs; espérant, par ce moyen, réveiller en nous l'amitié fraternelle. Mais le sort a traversé mes desseins, et m'a séparé à jamais de Ladislaw! Boleslaw vous a irrité, grand Dieu! Boleslaw a attiré votre courroux; à quel point en effet ne l'ai-je pas mérité! Si l'amour ne m'avait point frappé d'une plaie mortelle, peut-être serais-je innocent; mais ma passion m'a tellement asservi, que toute ma raison n'est plus qu'aveuglement; et je chéris encore cet aveuglement funeste. J'aime, et j'aime à l'excès votre charmante fille; malgré la douleur où mon âme est plongée, elle occupe tout mon esprit, rien ne peut l'éloigner de mes pensées; mais ne semblai-je point un tyran à ses yeux, ayant accablé de maux insupportables leurs cœurs que l'amour unissait? Que je suis malheureux!

RITOGAR.

Quelque soit l'excès de vos gémissemens, vous ne savez pas encore tous vos malheurs.

BOLESLAW.

Qu'y a-t-il donc encore? dites, que m'est-il arrivé?

RITOGAR.

Vanda s'est séparée de vous pour jamais.

BOLESLAW.

Elle s'est séparée de moi pour jamais?

RITOGAR

Voyez ces traces de sang, et mettez fin aujourd'hui aux pensées de votre amour. Ce sang est celui de Vanda.

BOLESLAW.

Quoi! votre fille est morte ?

RITOGAR.

C'est là qu'en ma présence son âme s'est séparée de son corps, c'est dans cet endroit qu'elle s'est plongé le poignard dans le sein.

BOLESLAW.

Enfin, destin, ta rage est donc assouvie; sort, tu m'as fait éprouver toutes tes rigueurs! Tu m'as fait paraître en ces lieux comme un tyran, ou comme la plus cruelle furie que l'enfer ait vomie. Je suis devenu ennemi de mon propre frère; je l'ai condamné à l'exil, j'ai jeté le trouble dans son esprit, je l'ai précipité dans le tombeau, et pour mettre le comble à toutes ces fureurs, qui surpassent celles des tigres les plus farouches, j'ai privé, dans sa vieillesse un père de sa fille chérie, un héros par qui ces états ont été conservés, et qui a mis dans ces lieux la couronne sur la tête de Boleslaw. J'ai vainement tourmenté le cœur de cet objet charmant, et j'ai changé sa vie, pleine de douceurs, en une vie remplie d'amertume. J'ai caché pour jamais aux beaux yeux de Vanda la clarté du soleil..... Maintenant dans le repos, ayant fini vos destins, tendres amans, que vous êtes fortunés! Toute la ville vous regrette et vous donne des larmes, et moi, je suis devenu l'horreur du public; les plaintes de mon esprit furieux, mes vains regrets trouvent tous les cœurs fermés à la pitié. O sort cruel! ô soleil! ô cieux! à quel instant fatal, juste Dieu, m'avez-vous réservé!

RITOGAR.

Seigneur, il serait injuste de vous nommer tyran; vous êtes malheureux et malheureux à l'excès. Mais quel fruit espérez-vous de vos gémissemens? rappelez votre fermeté et votre courage..... Le temps est déjà passé où vous pouviez prévenir le malheur dont votre cœur est accablé.

BOLESLAW.

C'est moi qui ai versé son sang, ce n'est point toi qui l'as répandu! Pourquoi, hélas! m'étais-tu devenue si chère? Ce n'est pas toi qui t'es enfoncé le poignard dans le cœur; c'est ma main, ma main qui t'a frappée. Vanda, pardonne-moi mon crime, je maudis ma fureur; mais, hélas! c'est trop tard. Pourquoi t'ai-je si cruellement persécutée? Puisqu'il ne m'était pas possible de dompter ma passion, ne pouvais-je pas trancher le fil de mes jours? j'ai fait périr ta jeunesse, j'ai fait périr tes charmes! ces yeux qui avait embrasé tout mon sang, sont fermés à jamais. Dieux! en me l'ôtant, vous m'avez tout ôté. Mais qu'est-ce que j'attends? précipitons-nous avec elle dans la nuit éternelle.... (*Il tire son épée, et Ritogar, aidé des gardes, la lui arrache.*) Cruels, que faites-vous? vous me conservez à ma douleur; vous m'arrachez ce fer, il est tout mon espoir. Non, je ne puis plus vivre privé de ses regards. (*Il tombe dans un fauteuil.*) Un sombre nuage dérobe le jour à mes yeux. Brillant soleil, pourquoi ai-je mérité ton courroux? pourquoi refuser de m'éclairer? l'univers périt-il en ce terrible jour? Mais quoi! la clarté perce cette nuit sombre, l'obscurité se dis-

sipe, elle est dissipée; les cieux ont recouvré leur première splendeur. Gardes, quel est le trouble que vous faites paraître en me voyant? Où courez-vous? où fuyez-vous loin de moi? Triste patrie, tes citoyens sont épars! Dis-moi, Vanda, dis-moi ce qui s'est passé en ces lieux, à qui je parle; personne ne me répond. Où Ritogar s'est-il caché? d'où vient que Ladislaw gémit? Mais quoi, je te vois tout en sang, cher frère..... Quels regards irrités Vanda lance sur moi! Où suis-je? dites-le moi?

RITOGAR.

Reconnaissez ces lieux, cette ville, dont Dieu vous a donné l'empire; reconnaissez-les et rappelez vos esprits égarés.

BOLESLAW.

Ah! pourquoi, Ritogar, m'as-tu rendu l'usage de mes sens? (*Il se lève.*) O jour, malheureux jour! je ne puis modérer mon tourment. O soleil! pourquoi me laisses-tu encore jouir de ta clarté? Romps tes digues, ô Vistule! inonde ces bords, où Ladislaw a été percé par son frère, par son ennemi! Que tes mugissemens publient le crime de Boleslaw, ce crime qui pour jamais a effacé toute sa gloire. Palais où a été répandu le sang de Vanda, tombe sur moi. Punis un amour plein de rage, accable-moi, ô ciel; à tes fureurs, je connaîtrai tes bontés; frappe, extermine, tonne, répands le feu sur la terre.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LA FÊTE DU JOUR DE NOM,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR LE COMTE M. OGINSKY.

NOTICE

SUR

LA FÊTE DU JOUR DE NOM.

La pièce dont nous offrons ici la traduction est du nombre de celles du théâtre polonais qui méritent de trouver place dans ce recueil.

Une comédie nationale est un vrai tableau des mœurs du pays ; c'est là que les abus, les ridicules sont développés; c'est elle qui nous représente un panorama fidèle de la société, de ses vices et de ses défauts.

Cette comédie a été composée en 1784, par le comte M. Oginsky, seigneur polonais, qui était reçu à la cour de Catherine II. Il avait des talens agréables et du goût pour le théâtre; il donne presqu'à entendre, dans une petite notice qui précède son ouvrage, que la souveraine de l'empire de Russie ne dédaigna pas de travailler elle-même à cette comédie; cette circonstance, si elle est vraie, nous a décidé à la donner au public.

Dans ce temps, le goût des langues avait pénétré en Russie comme en Pologne, aussi plusieurs rôles de la pièce sont-ils mêlés de phrases françaises et russes; nous nous sommes contenté d'en faire mention dans notre notice.

Le titre de la pièce, *la fête du Jour de Nom*, a besoin d'une explication; en Pologne, comme en Russie, chacun fête deux grands jours dans l'année; le premier est l'anniversaire de sa naissance, le second, la fête de son patron, chacun a le sien, et ceux qui portent pour nom de baptême celui de Jean, Nicolas ou Basile, etc., etc., choisissent dans le calendrier celui qui est le plus rapproché de leur jour de naissance. Le calendrier est fort commode, il fournit un Jean par saison, trois à quatre Nicolas et autant de Basile, etc., etc.

Il ne faudra pas s'étonner de voir un des principaux personnages de cette pièce, madame de Wartschalsky, s'adresser dans sa conversation à la même personne, tantôt à la seconde personne du singulier, tantôt au pluriel. C'est un usage établi dans le Nord et dans le grand monde de se tutoyer, c'est même une marque d'estime. Nous l'avons évité, du moins autant

que possible, ne laissant subsister cette manière de parler que là où nous l'avons cru vraiment indispensable. Quant aux trivialités que l'on ne manquera pas d'y trouver, nous les avons laissées, ne voulant rien changer de notre propre chef, ni pêcher contre la fidélité de traducteur, que nous nous sommes sévèrement imposée.

Toute comédie écrite dans ce style ne saurait être accueillie de nos jours ; néanmoins nous ne nous lassons point d'admirer les chefs-d'œuvre de Molière, malgré certaines phrases que nous n'aurions garde d'employer dans le style moderne.

Il faut avouer que cette pièce est un peu faible, les caractères sont peu saillans et pas assez développés. Le théâtre polonais nous rendait le choix difficile ; cependant cette comédie nous paraissant le plus développer le caractère de certaine classe de la société, nous nous sommes déterminé à la préférer.

G. DE BAER.

PERSONNAGES.

MADAME DE WARTSCHALSKY.
OLYMPE, } ses filles.
CHRISTINE, }
THÉRÈSE, femme de chambre de madame de Wartschalsky.
DREMOWSKY, oncle de Talarinsky.
TALARINSKY, son neveu, amant de Christine.
SPESIEW, juge, }
HERCULINSKY, }
GRÉMOUCHIN, } prétendus des deux demoiselles.
FIRLUFUSKY, }
NEZLOTOFF, aventurier parasite.
L'INTENDANT de madame de Wartschalsky.
ANTIPE, valet de Grémouchin.

La scène se passe dans un des appartemens de la maison de madame de Wartschalsky.

LA FÊTE DU JOUR DE NOM.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLYMPE et THÉRÈSE.

OLYMPE.

Mais me laisseras-tu tranquille ?

THÉRÈSE.

Pourquoi êtes-vous aussi triste aujourd'hui ?

OLYMPE.

Je n'ai pas dormi.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qui vous en a empêchée ?

OLYMPE.

Rien. Je me suis levée trop matin : je n'ai pas assez dormi.

THÉRÈSE.

Malgré cela, j'ai cru m'apercevoir que vous avez manqué d'aller à la messe avec madame votre mère ; vous savez que c'est aujourd'hui son jour de nom.

OLYMPE.

Que veux-tu que j'y fasse; c'est un petit malheur. Je me suis cependant levée à l'aurore, et je me suis bien dépêchée de m'habiller.

THÉRÈSE.

Il paraît que pour vous le soleil se lève plus tard que pour les autres. Mais, plaisanterie à part, à quelle heure vous êtes-vous levée?

OLYMPE.

Oh! de bien bonne heure;... vers les onze heures.

THÉRÈSE.

Et qu'avez-vous fait jusqu'à présent?

OLYMPE.

Belle demande! j'ai fait ma toilette.

THÉRÈSE.

Est-il possible qu'elle ait duré aussi long-temps?

OLYMPE.

Comment, aussi long-temps? Je me suis dépêchée, et je crois n'être pas restée long-temps.

THÉRÈSE, comptant sur ses doigts.

Onze heures, midi, une heure, deux heures et trois heures, car vraiment trois heures vont sonner, vous n'avez passé que quatre heures d'horloge devant votre miroir.

OLYMPE.

Maman n'est-elle pas à table?

THÉRÈSE.

Non, on n'a point encore servi; votre maman

vous attend. Aujourd'hui elle n'est pas de bonne humeur, ainsi vous ne risquez rien de lui tomber sous la main dans un pareil moment : vous en pourrez bien attraper votre bonne part.

OLYMPE.

C'est justement ce que je crains. Écoutez donc, Thérèse, dites-moi, suis-je bien coiffée? Il me paraît que ce n'est pas assez haut. (*Elle porte sur la tête une coiffure des plus élevées.*) Ma mère ne peut pas souffrir les coiffures élevées; mais comme aujourd'hui c'est sa fête, j'ai cru bien faire que de m'habiller un peu mieux que les autres jours.

THÉRÈSE.

Quand vous dites un peu mieux, cela veut dire un peu plus haut. Oui,... c'est passablement haut. Eh! mais nous savons pour qui vous avez élevé une tour de telle hauteur.

OLYMPE.

Pour qui donc? C'est pour la fête.

THÉRESE.

Et pour les convives : M. Firlufusky y sera. Voilà un bel homme; il est charmant, incomparable! Il y en aura encore bien d'autres.

OLYMPE.

Il faudrait, d'après ce que tu dis, ne pas s'habiller du tout.

THÉRÈSE.

Je ne dis pas cela! Il faut toujours tâcher de se faire remarquer par quelque chose; et nous aimons à être admirées par tout le monde. Cependant l'au-

cien proverbe dit que celui qui court deux lièvres à la fois risque bien souvent de n'en n'attraper aucun. Quelquefois, quand on commence à vieillir, et qu'on n'a plus de forces pour courir après, nous attrapons le premier venu qui nous tombe sous la main.

OLYMPE.

Je ne te comprends pas.

THÉRÈSE.

Je vais m'expliquer; je veux dire que, tant que nous sommes jeunes, nous sommes très-difficiles et très-indécises dans notre choix; souvent nous voudrions avoir tous les amans que nous voyons; mais bientôt les années arrivent, adieu le choix!... Nous prendrions même un bossu pour avoir seulement un mari; eh! je crains bien que vous n'ayez le même sort, et enfin qu'il ne vous en arrive autant.

OLYMPE.

Allons donc! (*Elle tire de sa poche un petit miroir et s'y regarde.*) J'ai, je crois, mis trop peu de rouge.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, vous avez assez de rouge! Et...

OLYMPE, l'interrompant.

Mes yeux paraissent excessivement battus.

THÉRÈSE, l'interrompant à son tour.

Écoutez bien attentivement, mademoiselle, ce que je vais vous dire. Le moment le plus précieux et le plus intéressant pour une demoiselle est ce-

lui où elle entre dans le monde, et où l'on commence à lui faire la cour. Celle qui ne profite pas de ce moment pour fixer son choix parmi ses nombreux adorateurs, risque bien de rester long-temps fille. Il est vrai qu'il arrive aussi très-souvent que parmi ceux qui se présentent, il n'y a pas grand choix à faire. Cette morale que je viens de vous faire n'est pas de mon cru. J'ai entendu avant-hier une certaine dame tenir ce discours moral à sa fille qui est tant soit peu étourdie. Quant à moi, cette morale me paraît fort raisonnable et très-vraie; il ne faut point perdre un temps précieux; et mademoiselle votre sœur, quoique votre cadette, est dans ce cas plus sage et plus raisonnable. Elle...

OLYMPE.

Cesse, je t'en prie, cela m'ennuie. Je sais qu'elle fait des yeux à Talarinsky. J'ai cru déjà m'être aperçue de leurs menées. Mais il me paraît qu'elle n'en fera pas sa poupée.

THÉRÈSE.

Comme je vois que cela vous ennuie, n'en parlons plus; allez auprès de madame votre mère; je vous avais déjà dit qu'elle vous attendait.

OLYMPE.

J'ai peur... Mais que faire? je vais y aller.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE seule.

Voilà un petit caractère bien singulier; elle voudrait qu'il n'y eût d'adorateurs que pour ses charmes, comme si elle devait les épouser tous; et cependant elle ne peut pas faire un choix. Sa sœur plus jeune qu'elle doit nécessairement lui déplaire, puisqu'elle semble lui en enlever un grand nombre; c'est donc pour cela que souvent nous la trouvons laide, s'habillant mal et méchante! c'est donc pour cela que nous ne pouvons la souffrir! Eh! que ne dit-on....

SCÈNE III.

THÉRÈSE, ANTIPE.

ANTIPE.

Ah! bonjour, ma belle.

THÉRÈSE.

D'où diable viens-tu?

ANTIPE.

Directement de la maison. Mais quelle singulière réception me fais-tu là, serais-tu fâchée aujourd'hui? je crois qu'il eût été convenable en me voyant, de répondre : (*contrefaisant la voix de Thérèse*) « Je me porte bien, mon pigeon, viens m'embrasser! » Alors moi j'aurais volé vers toi comme un

aigle, (*il accourt et veut l'embrasser, mais elle se tourne et lui donne un soufflet*) et je t'aurais pris un baiser.

THÉRÈSE.

Voilà un baiser pour toi!

ANTIPE.

Tu as la main un peu lourde; mais je suis bon enfant, et je te pardonne... Je ne me fâche même pas contre mon maître quand il me rosse.

THÉRÈSE.

Il ne t'a pas encore assez rossé pour te corriger.

ANTIPE.

Quelle sottise! Comme si par le moyen des coups on pouvait faire changer de caractère à l'homme; regarde un peu chez madame N., il n'y a pas de jour où l'on ne fasse des distributions de coups de bâton, de fouet et de verges; la moindre faute est toujours aussitôt punie aux dépens d'une partie de la peau; eh bien! est-elle pour cela mieux servie? L'on n'y voit que des voleurs et des ivrognes. Par contre, mon maître n'étant pas aussi méchant est rarement le dispensateur de pareilles grâces; aussi, vois comme il est bien servi! Tous chez lui sont de beaux garçons, bien faits, bien tournés. Regarde-moi!

THÉRÈSE.

Comment oses-tu seulement te donner pour modèle?

ANTIPE.

Et comment donc? Ceci est assez visible, j'espère;

car tu sais que je t'aime, et cela d'une façon exemplaire.

THÉRÈSE.

Va-t'en, mauvais plaisant! je n'ai que faire de ton amour. Mais dis-moi de grâce ce qui t'amène ici, qu'y viens-tu faire enfin?

ANTIPE.

Mon maître et moi nous sommes venus pour présenter aujourd'hui nos félicitations à la maîtresse de céans.... Mais pourrait-on savoir, dîne-t-on aujourd'hui chez vous ou non?... Il se fait tard, et je n'ai pas encore déjeuné : au moins si tu m'avais offert la fine goutte d'eau-de-vie.

THÉRÈSE.

Ivrogne, tu pourras attendre long-temps avant que je t'offre de ma main un verre d'eau-de-vie.

ANTIPE.

Je ne suis point un ivrogne, c'est une calomnie; je ne bois de l'eau-de-vie que par la seule raison que j'aime la franchise. Tu connais bien le vieux proverbe latin, *In vino veritas*, n'aimerais-tu pas par hasard la vérité?

THÉRÈSE.

Voilà, par exemple, une bonne manière d'excuser ses défauts et de se tirer d'affaire : brisons là-dessus. Mais ce que j'ignore tout-à-fait, c'est la raison qui vous amène aussi souvent chez nous.

ANTIPE.

C'est parce que madame Wartschalsky nous plaît.

Elle est aussi bien disposée que vous à réformer les abus et les coutumes ; elle sait d'abord tout ce qui se passe ; elle est aussi-bien instruite du passé que du présent ; elle a excellente mémoire : nous profitons beaucoup de sa conversation pour former notre jugement, déchirer à belles dents tout ce qui nous déplaît, et élever aux nues tout ce qui nous paraît digne d'admiration. Là où l'irrésolution nous force de balancer dans le parti que nous devons prendre, par d'excellentes raisons elle nous décide et nous fixe. Au surplus, nous trouvons toujours dans votre maison des gens sages et instruits, des gens enfin qui nous valent, qui ont de bonnes idées, quelquefois des saillies heureuses ; enfin à peu de choses près nos égaux... et qui n'ont rien à faire. (*Il prononce la suite avec un son de voix plus fort, et en se donnant un air de grandeur.*) Ajoutez à cela que les hautes frisures bouclées de vos deux demoiselles ne nous sont pas indifférentes ; je dirai, et cela avec juste raison, elles ne sont pas indifférentes à mon maître M. Gremouchin. Il aime tout ce qui est élevé ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'on ne l'élève pas en grade. De plus, la dot que l'on donnera, jointe à nos talens personnels, pourra être utile au bien commun ; quant au nôtre, nous l'avons un peu attaqué en nous procurant des connaissances utiles. Pour ce qui me regarde et qui m'attire ici, c'est toi seule, ma chère ; tu m'as fait tourner la tête.

THÉRESE.

Je ne savais pas cela, et je doute que vous puissiez réussir tous les deux. Si ma maîtresse pense de

votre maître ce que je pense de toi, alors le diable vous aura bientôt emportés d'ici. Je crois que nous ne sommes pas du gibier pour vous, et d'ailleurs nous ne pensons nullement au mariage.

ANTIPE.

Ah ! que tu es fière ! et encore tu nous envoies au diable ! nous ne sommes cependant point des gueux, quoique pour arranger nos affaires nous ayons besoin d'un riche parti. Nous ne manquons pas de projets en tête, mais nous n'avons pas le sou en poche.

THÉRÈSE.

Voici encore un nouvel importun, qui vient nous tomber sur les bras.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, ANTIPE, FIRLUFUSKY.

FIRLUFUSKY.

Je viens peut-être trop tard? Madame Wartschalsky est sûrement à table ?

THÉRÈSE.

Non, pas encore; mais je crois que cela ne peut tarder.

FIRLUFUSKY.

Ma chère petite, cette maison est un vrai trésor ; on n'y arrive jamais trop tard. C'est charmant, ma foi ! c'est charmant ! A quelque heure qu'on arrive, on vient toujours à temps.

THÉRÈSE.

Mais qu'est-ce qui vous a donc retenu? Vous n'avez pas grand'chose à faire; et c'est qu'il est tard.

FIRLUFUSKY.

Belle demande, ce qui m'a retenu : ma toilette, ma belle, ma toilette. Et où peut-on aller de bonne heure? Hier au soir, après souper, j'ai passé toute la nuit à jouer; j'ai été me coucher à six heures du matin; je me suis levé à une heure après midi, et maintenant je souffre d'une migraine qui me coupe la respiration. Auriez-vous un flacon d'eau de Luce? Je crains.... de tomber en faiblesse... Soutenez-moi!

ANTIPE, approchant une chaise.

Ne voulez-vous pas vous asseoir? Voici une chaise.

FIRLUFUSKY.

Puis-je m'asseoir sur une chaise, dans cet état de faiblesse? Donnez-moi du moins un fauteuil.

THÉRÈSE.

Peut-être voudriez-vous avoir un sopha ou un lit?

FIRLUFUSKY.

Ce ne serait pas si mal; il est vraiment honteux, pour une maîtresse de maison, de n'avoir pas au moins dans chaque chambre une chaise longue à la Voltaire. On ne peut pas tomber en faiblesse d'une manière décente. Ah! mon Dieu, quel temps et quels gens!

ANTIPE.

Mais d'où vient donc que vous êtes si faible? Seriez-vous malade?

THÉRÈSE.

La voiture peut-être vous aura fatigué?

ANTIPE.

Je vous conseillerais pour votre santé de monter à cheval.

FIRLUFUSKY, se levant de sa chaise avec précipitation.

Qui? moi, que je monte à cheval? je ne peux seulement pas y penser. (*Avec un ton de pitié.*) Cela me fait peine quand je vois quelqu'un monter à cheval; je ne conçois pas qu'il y ait des hommes assez hardis pour confier leur vie aux caprices d'un animal! cela est ignoble : quant à moi, lorsque je suis en voiture, je ne passe même pas un pont, de crainte d'accidens; je sors et je passe à pied.

THÉRÈSE.

Il est vraiment étonnant que, par le temps qu'il fait aujourd'hui, vous ne craigniez pas l'air et le vent qui peuvent gercer votre figure.

FIRLUFUSKY.

C'est ce qui arrive aussi quelquefois dans ce malheureux climat; mais pour la nuit je me frotte la figure avec de la pommade qui vient de France, et je me guéris. Ah, diable! Ha, ha, ha!... tu es vraiment charmante. Ha, ha, ha,... aussi sers-tu des maîtres qui occupent un certain rang... Mais, dis donc (*il rit toujours*), comment es-tu donc fagotée? (*Il rit.*) Porter dans cette saison un gros de Naples aussi épais, encore n'en est-ce pas; c'est tout au plus un croisé... Vraiment tu me feras mourir de rire.

THÉRÈSE.

Que trouvez-vous donc de si risible? Je suis obligée de porter ce que l'on me donne, nous ne sommes pas de nobles seigneurs : personne ne nous fait crédit. Le marchand sait bien aussi que nous n'avons pas de quoi le payer; nous ne sommes pas riches comme vous, monsieur...

FIRLUFUSKY.

Ah! ma chère, on voit bien que tu n'es qu'une sotte; tu te figures donc que je paie le marchand qui me vend à crédit? Jamais, mon cœur, jamais, je n'ai jamais rien payé; je ne paie actuellement pas, ni n'ai l'intention de payer jamais un sou. Pourvu, mon cœur, que je sois toujours bien habillé et de bonne humeur, je m'embarrasse fort peu de ces sots qui ont la bêtise de me faire crédit : ils peuvent se contenter du plaisir de me porter en compte les objets que je leur achète, et cela à un prix quatre fois au-dessus de leur valeur. D'ailleurs, c'est un usage ancien existant dans notre famille que de ne jamais payer ses dettes. Je suis en cela scrupuleusement le bon exemple qui m'a été donné par mon père : celui-ci n'a jamais payé personne; enfin il est mort. A dire la vérité, quelques gens méprisables ont même répandu le bruit qu'il est mort insolvable, et que notre famille se trouvait endettée jusqu'aux oreilles. Même le gouvernement s'est mêlé de nous faire des remontrances à ce sujet, mais à peine si nous y avons fait attention; car le monde sait assez que les remontrances que peut faire un gouvernement sont peu justes, aussi je ne m'en embarrasse

guère : d'ailleurs je connais la marche à suivre dans l'occasion pour éviter leurs poursuites. J'ai à ma disposition des gaillards qui, dans l'occasion, ne m'abandonneraient pas, et qui en ont tiré plus d'un d'affaire.

ANTIPE.

Avez-vous déjà été à une pareille expédition ?

FIRLUFUSKY.

Ce serait du beau que j'aille m'encanailler avec une pareille race, et courir risque de la vie ; c'est bien assez d'avoir assisté de loin sur un balcon, à une pareille expédition. (*Pendant que Firlufusky finit sa phrase, Thérèse bâille d'ennui et fait mine de s'en aller.*) Mais où vas-tu donc?

THÉRÈSE.

Moi ?... Je vais annoncer votre arrivée à madame.

(Elle sort en courant. Antipe veut aussi s'en aller.)

FIRLUFUSKY.

Et toi, où veux-tu aller courir ?

(Il le retient par le bras.)

ANTIPE.

Je crois que je n'ai plus rien à faire ici : je n'ai encore rien mangé.

FIRLUFUSKY.

Reste un moment avec moi.

ANTIPE.

Et pourquoi faire ?

FIRLUFUSKY.

Pourquoi ? parce que je ne puis pas rester seul dans cette chambre.

ANTIPE.

Vous n'êtes cependant pas un enfant ; d'ailleurs vous avez des gens, pourquoi ne pas les amener pour vous accompagner, si vous avez peur ?

FIRLUFUSKY.

C'est égal. Reste seulement, car j'ai toujours peur de rester seul dans une chambre.

ANTIPE, apercevant Nezlotoff.

Voici justement quelqu'un qui arrive fort à propos pour vous tenir compagnie.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE V.

FIRLUFUSKY, NEZLOTOFF.

(Nezlotoff, en entrant, lui fait une révérence bien respectueuse.)

FIRLUFUSKY.

Serviteur très-humble. Que signifie cette énorme liasse de papiers ?

NEZLOTOFF.

De ces papiers, monsieur, dépend le salut d'un empire.

FIRLUFUSKY chante l'air : *Faut vous quitter, ô lieux charmans!*

Bah! ceci est trop vieux, la dernière romance française vaut mieux.

(Il en chante un couplet, pendant ce temps Nezlotoff continue de parler sans se laisser interrompre.)

NEZLOTOFF.

J'ai conçu un projet par lequel je me fais fort de

procurer à l'état en numéraire, tant en or qu'en argent, une telle profusion, qu'il ne faudra pour ainsi dire que se baisser, pour en ramasser dans les rues.

FIRLUFUSKY, entendant cette dernière partie de la phrase, cesse de chanter.

Ah! que ceci sera beau et surtout utile!... Écoute, prête-moi en attendant deux ou trois mille florins, et je te permettrai de ramasser alors dans la rue, sur ma part, cinq mille florins pour te payer, car au fait je n'aime pas trop à me baisser... Mais, dis-moi, quand cela aura-t-il lieu?

NEZLOTOFF.

Quand mon projet (*montrant ses paperasses*) sera reçu et approuvé.

FIRLUFUSKY.

Ah! la belle idée! Morbleu! voilà une pensée sublime. Je cours de suite me commander par avance une douzaine d'habits neufs. Mais explique-moi donc un peu comment pareilles idées te sont venues en tête?

NEZLOTOFF. Pendant qu'il parle, Firlufusky fredonne tantôt un air national, tantôt une nouvelle romance française.

Voici, monsieur, de quelle manière. J'ai, entre nous soit dit, fait de fausses spéculations, par la raison que je n'ai jamais aimé ni les écritures ni la tenue des livres; je n'avais même point de ces derniers. A quoi sont-ils bons? Nos aïeux ont bien fait le commerce sans eux : à quoi bon en avoir? Mon père même, dans son commerce, n'en a jamais vu; il est mort enfin en homme d'honneur, à la vérité, en prison. Le tribunal de commerce lui en voulait...

FIRLUFUSKY, l'interrompant.

Quant à moi, je n'aime pas plus que vous les écritures ni les livres, c'est une bien grande sottise à ceux qui s'en occupent.

NEZLOTOFF.

Après que d'intraitables créanciers eurent saisi ma marchandise et vendu mon fonds, comme j'ai de l'esprit, je me mis dans l'idée de travailler à faire des projets.

FIRLUFUSKY.

Ah! la bonne idée!

NEZLOTOFF.

Dans le commencement j'avais mis quelque peu de marchandises de côté, que j'avais soustraites à la masse de mes créanciers; de plus j'avais remis à des amis des lettres de change antidatées, de sorte qu'après ma faillite déclarée devant la loi, je fus renvoyé de mon concours, sauvant de cette manière la plus grande partie de mon capital.

FIRLUFUSKY.

Bon!

NEZLOTOFF.

Ensuite je commençai à vendre le restant de mes marchandises à crédit et à prêter mon argent sur de bonnes lettres de change, à des joueurs qui me payaient cinq pour cent... par semaine. J'aurais fort bien pu faire mes petites affaires et vivre de cette façon; mais l'intraitable police, ah! que le diable l'emporte! me fit rendre de force les lettres de change, à la réclamation des parens des jeunes

gens mineurs, auxquels j'avais fait des avances considérables.

FIRLUFUSKY.

Et tu n'as point su te soustraire aux poursuites de la police? Ah! la vieille bête!

NEZLOTOFF, continuant.

Je n'ai pas voulu insister trop là-dessus auprès des autorités, de peur que cela ne fît découvrir d'autres choses que j'étais fort intéressé à tenir secrètes. Après quelques mois de détention, on me rendit la liberté; mais j'étais ruiné et je n'avais pas le sou. Alors vous ne sauriez croire combien l'esprit est ouvert quand le gousset est vide; voici (*en montrant ses papiers*) la meilleure de toutes mes productions et la plus utile. (*Il déroule son papier et se prépare à en faire lecture.*) Projet...

FIRLUFUSKY, l'interrompant.

Que vas-tu faire? J'espère que tu ne vas pas commencer à m'en faire la lecture; je n'aime pas la lecture, je te l'ai déjà dit et te le répète; dis-le-moi en peu de mots et dépêche-toi!

NEZLOTOFF.

Je commencerai par vous dire que cela demande un secret parfait; il faut...

SCÈNE VI.

NEZLOTOFF, FIRLUFUSKY, DREMOWSKY, TALARINSKY.

DREMOWSKY, à Talarinsky, en entrant.

Je crois que nous sommes en retard; je crois que madame de Wartschalsky nous a donné rendez-vous pour aujourd'hui afin de terminer notre affaire. Elle nous a fait dire de nous rendre chez elle aujourd'hui, à trois heures après midi, et maintenant il en est plus de quatre passées. Je doute vraiment que j'aie encore aujourd'hui le temps de négocier avec elle ton mariage avec sa fille cadette et de convenir de la dot et des articles du contrat.

TALARINSKY.

Je doute au moins que vous puissiez en avoir l'occasion, car c'est aujourd'hui l'anniversaire de son jour de nom, et je crois bien qu'il y aura grand monde.

DREMOWSKY.

Si elle veut en parler, le monde ne saurait y porter le moindre obstacle; d'ailleurs il y a assez de chambres dans la maison... (*Il aperçoit Nezlotoff.*) Bah! te voilà ici?... Tiens, j'ai vraiment cru que tu étais depuis long-temps en prison.

NEZLOTOFF.

Grâce à Dieu et à la sainte Vierge, je n'ai pas encore joui de ce bonheur!

SCÈNE VII.

Mme. DE WARTSCHALSKY, DREMOWSKY, TALARINSKY, FIRLUFUSKY et NEZLOTOFF.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Ah! bonjour, messieurs, soyez les bienvenus, je suis on ne peut plus aise de vous voir ; mais j'en serais encore plus charmée, si la médisance nous laissait du repos.

DREMOWSKY.

Qu'est-ce, madame? et que voulez-vous dire par-là?

Mme DE WARTSCHALSKY.

Comment vous n'en avez rien appris, et la nouvelle du jour n'est point encore parvenue à vos oreilles?

DREMOWSKY.

La quelle, madame?.. Veuillez-vous expliquer!... je n'ai entendu parler de rien.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Ah! mon cher! nous autres pauvres vieilles, on ne nous laisse jamais tranquilles; quant à du respect on n'en n'a plus pour nous. On dit même que certaine comédie vient de paraître sur notre compte : c'est là que nous sommes déchirées à belles dents! On prétend même que la représentation en a été permise ; quelle horreur!... Mais que faire?

DREMOWSKY.

Vous êtes bien bonne de prendre cela sur votre compte.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Comment ne le prendrais-je pas sur mon compte? Deux de mes parentes y sont représentées et ridiculisées d'une manière si frappante, que l'on ne saurait s'y méprendre.

FIRLUFUSKY.

Il est vrai, parbleu, que la ressemblance en est si frappante qu'il serait difficile de s'y tromper, aussi en a-t-on ri, je vous en réponds.

Mme. DE WARTSCHALSKY, à Dremowsky.

Vous voyez bien, mon cher, que je ne vous en ai point imposé, tous l'ont vue; voilà donc comme l'on nous traite!

TALARINSKY.

Madame! s'il est question de la nouvelle pièce, je puis vous en donner des nouvelles; j'ai moi-même assisté à la première représentation. Il est vrai que l'on a beaucoup ri à propos de la réunion des caractères ridicules que l'auteur s'était amusé à y rassembler; mais, à vous dire vrai, je ne me suis point aperçu qu'il eût voulu personnellement ridiculiser quelqu'un; l'auteur n'a cherché qu'à exprimer les défauts de trois espèces de caractères, et a jugé à propos de les placer chez trois femmes différentes. La première était d'une avarice sordide, la seconde, une faiseuse de propos scandaleux, et la troisième, un esprit fort, se mettant au-dessus du préjugé.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Nous savons, mon cher, que vous n'y avez pas mal ri pour votre part.

TALARINSKY.

J'y ai ri autant que des défauts tournés en ridicule permettent qu'on en puisse rire ; mais j'avoue franchement qu'il ne m'est point venu un instant à l'esprit, qu'il pût y avoir la moindre ressemblance avec une personne quelconque de la société que nous fréquentons ; vraiment, madame, permettez-moi de vous observer que vous en avez été mal instruite.

FIRLUFUSKY.

Quant à moi, je les ai reconnues de prime abord, (*à madame de Wartschalsky*) et ce sont justement celles que vous venez de nommer.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Oui, mon très-cher, tout le monde le dit.

TALARINSKY, avec ironie.

Chacun juge d'après son cœur et ses sentimens. Quant à moi, je ne cherche point à trouver de la méchanceté là où il n'y en a véritablement pas.

DREMOWSKY.

Il me paraît cependant que si de pareilles personnalités s'y trouvaient, la représentation en aurait été défendue, car la censure y mettrait bon ordre.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Eh! mon cher, le monde est ainsi. Le moindre petit défaut est de suite tourné en ridicule ; qui voulez-vous qui s'y oppose? et ceux mêmes qui pourraient s'y opposer, n'ont garde de le faire et sont les

premiers à en rire, quand même leurs plus proches parens seraient ainsi maltraités.

FIRLUFUSKY.

Je n'attends que le moment de me voir mis en scène sur un théâtre..... Si cela avait le malheur d'arriver, morbleu! ma foi... (*Il frappe des pieds.*) Je leur montrerai,... je.... (*Il porte la main sur la garde de son épée.*) Je les attaquerai en justice et leur ferai faire un procès.

NEZLOTOFF.

Pour moi, je vous ferai le brouillon de la requête; si vous le voulez, je vous la mettrai même au net; et j'y annexerai même un projet pour prévenir de pareils abus par la suite.

DREMOWSKY.

Si par hasard on mettait en scène un sot ridicule, qui est celui qui, dans ce miroir, voudrait se reconnaître lui-même? Il faudra d'abord qu'il prouve sa ressemblance parfaite avec cette copie... Je parierais volontiers que, quoique le monde ne manque pas de sots ridicules, l'amour-propre les empêcherait de s'y reconnaître et de prendre la moindre des choses sur leur propre compte; mais ils tâcheraient de les mettre sur le compte d'un autre.

TALARINSKY.

Brisons là-dessus. La comédie en général nous représente des défauts de caractères et ridiculise ceux qui méritent le ridicule, et elle défend toute personnalité; après cela, si je remarque quelque caractère pareil au mien, ou qui y ait quelque ana-

logie, je m'efforcerai de corriger ce défaut et de me vaincre moi-même; mais, loin de m'en fâcher, j'en aurai des obligations à l'auteur.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Il vous convient bien de parler ainsi, parce que vous n'y êtes pour rien; quant à nous autres, nous y avons notre bonne part. Mais que faire? nous n'avons personne pour prendre notre parti.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, L'INTENDANT.

L'INTENDANT, entrant avec une serviette sous le bras.

Madame, vous êtes servie.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Pourquoi n'apportez-vous pas le plateau à liqueurs, que vous êtes maladroit pour servir..... quand apprendrez-vous donc votre service?

L'INTENDANT.

Madame, j'apportais justement le cabaret à liqueurs, lorsque votre folle de Stéphanie, comme une chienne déchaînée, a couru après moi, me criant : Donne-moi un verre d'eau-de-vie, donne-le-moi vite. Ce que ma maîtresse m'accorde, un valet tel que toi se permettrait-il de me le refuser? Là-dessus elle m'a poussé et m'a fait briser, en tombant, le cabaret avec ses carafons et ses verres; je viens de donner l'ordre d'en préparer un autre dans la salle à manger, et pendant ce temps je

suis venu vous annoncer que vous étiez servie..... Que votre volonté soit faite, madame; cependant je vous dirai que votre folle de Stéphanie ne nous laisse pas un moment en repos; elle devient de jour en jour plus insupportable. Je viens de donner l'ordre de la mener en bas et de l'enfermer pour deux à trois heures dans le cabinet obscur.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Vous ne pourrez donc jamais vous accorder avec ma folle! Vous ne pouvez donc vivre en paix ensemble; nous allons nous ennuyer sans elle à table, il n'y aura personne pour nous dire des bêtises.

DREMOWSKY, bas, à part.

A une grande table, il n'y a malheureusement pas besoin de folle; on n'y trouve que trop de sots, qui vous y disent assez de bêtises. (*Haut. A madame de Wartschalsky.*) Vous savez, madame, qu'il est de la plus grande nécessité que je vous parle en particulier. Me permettez-vous de revenir vous voir dans la soirée.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Comment, monsieur, vous ne voulez pas rester à dîner chez moi? Veuillez, monsieur, de grâce, accepter mon invitation.

DREMOWSKY.

Nous sortons de table; cependant, si vous le permettez, nous resterons spectateurs de votre dîner.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Allons, messieurs, vous êtes servis.

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULINSKY, FIRLUFUSKY.

HERCULINSKY.

Écoutez, Firlufusky; dois-je attendre encore long-temps? quand me paierez-vous l'argent que vous me devez? Vous savez que nous avons joué ensemble, que vous avez perdu sur parole une somme considérable, et qu'enfin nous nous sommes arrangés, moyennant le paiement de la moitié de cette somme, vous faisant la remise de l'autre moitié. Eh bien, dites-moi quand votre intention est de me payer?

FIRLUFUSKY.

Je vous assure que je vous paierai bientôt; le diable m'emporte, je vous paierai sous peu.

HERCULINSKY.

Vous m'avez déjà assez souvent tenu pareil langage; mais je ne vois point arriver les espèces; vous manquez, en agissant ainsi envers moi, tout-à-fait au vrai point d'honneur.

FIRLUFUSKY.

J'en conviens; je veux être un fieffé coquin, si avant la fin de la semaine je ne vous paie pas.

HERCULINSKY.

Ces propos, je ne les entends pas pour la première fois sortir de votre bouche. Vous souvient-il que l'autre jour vous avez dit les mêmes choses, en promettant de me payer au bout de trois jours, et, si je ne me trompe, il y a déjà trois mois d'écoulés.

FIRLUFUSKY.

Écoutez enfin, je vous permets de me dire publiquement toutes les sottises et injures imaginables, si je ne vous paie pas.

HERCULINSKY.

Vous me forcez vraiment à en agir de cette façon; cependant je vous avoue que j'ai fort peu de confiance en ce que vous me dites.

FIRLUFUSKY.

Je veux être damné, je veux être le plus insigne coquin, je veux être... enfin tout ce qu'il vous plaira, si je ne vous paie pas à l'époque fixée. D'ailleurs, si vous le désirez, je vous donnerai par écrit la permission d'en agir avec moi comme bon vous semblera, si à la fin de la semaine vous n'êtes point payé.

HERCULINSKY.

Ce serait vraiment une lettre de change d'une nouvelle espèce : allons, je le veux bien, une semaine sera bientôt écoulée.

FIRLUFUSKY.

Je vais même vous dire encore quelque chose, je vous prierai de n'en rien dire à personne. Je vais sous peu recevoir beaucoup d'argent ; Nezlotoff vient de m'en promettre, et de me dire qu'il se fait fort de m'en procurer. Vous savez bien vous-même qu'il ne manque pas d'idées ingénieuses : le projet est déjà tout conçu ; cela va me procurer une mine d'or.

HERCULINSKY.

Voilà une belle ressource que votre Nezlotoff! Mais que faire? Dans une heure j'attends de vous le billet que vous venez de me promettre ; n'y manquez pas au moins, car si en cela encore vous ne me tenez pas votre promesse, vous verrez ce qui vous en arrivera... Je vous conseille d'y prendre garde. Allez de suite me l'écrire.

(Firlufusky sort.)

SCÈNE II.

HERCULINSKY, et ensuite SPESIEW.

HERCULINSKY.

Qu'il me donne seulement cet écrit, il verra ce qui lui en arrivera ; et s'il ne me le donne pas, je lui casserai les côtes aujourd'hui.

SPESIEW, en entrant.

Comme ce dîner m'a paru long et ennuyeux!

HERCULINSKY.

Je le crois bien, parce qu'il y avait certaines personnes qui ne vous plaisent pas infiniment.

SPESIEW.

Je ne puis vous le cacher, mon cher, Dremowsky ni Talarinsky ne me reviennent pas du tout.

HERCULINSKY.

A dire vrai, je ne les aime pas, ce sont de grands faiseurs d'embarras; tout leur déplaît, ils semblent mépriser tout le monde. L'un, à leur avis, est un sot ridicule, celui-ci un bavard, celui-là un joueur, enfin ils se permettent de gloser sur les défauts des autres, et il ne leur vient point à l'idée de s'apercevoir des leurs; en deux mots, ces personnes ne sauraient nous convenir.

SPESIEW.

Ils me sont tous deux insupportables. Avant qu'ils ne se fussent introduits dans cette maison, personne ne se permettait de me contredire en la moindre des choses, mon rang et ma naissance m'accordaient sans cela ce droit; mais depuis que ces deux petits gentilshommes de campagne y viennent, non-seulement ils ne sont jamais de mon avis, mais même, ce qui est bien plus fort, ils se permettent de me contredire formellement, et cela devant madame de Wartschalsky même et ses filles, oubliant que de petits nobles comme eux étaient encore trop heureux d'être serfs de mes aïeux. Je serais fort aise de pouvoir les éconduire d'ici. Qu'est-ce qui peut les y attirer? pourquoi enfin y viennent-ils?

HERCULINSKY.

Le pourquoi est facile à deviner : Dremowsky tâche de négocier auprès de madame de Wartschalsky le mariage de son neveu avec mademoiselle Christine.

SPESIEW.

Avec mademoiselle Christine !... pas possible. Christine n'est point une sotte, elle peut espérer un mari un peu mieux favorisé par la naissance.

HERCULINSKY.

Ceci peut être vrai; mais j'ai cru m'apercevoir qu'elle n'y était pas indifférente. Cependant sa mère n'a point encore donné son consentement; il paraît qu'elle veut gagner du temps, et donne pour prétexte que Christine est beaucoup trop jeune, et qu'elle est décidée à ne marier la cadette qu'après avoir trouvé un parti pour son aînée, qui n'a pas fait de choix. Mais ce ne sont là véritablement que des prétextes, car la raison gît là-dedans que la vieille ne veut pas débourser et se dessaisir des dots : elle aime cependant ses filles, mais l'amour de l'argent l'emporte.

SPESIEW.

Eh bien, sais-tu, présente-toi à la mère pour épouser l'aînée; quant à la cadette, elle ne manquera pas de mari.

HERCULINSKY.

Et pourquoi ne prendrais-je pas la plus jeune ?

SPESIEW.

Belle demande! tu ne me comprends donc pas?

Parce que... c'est moi,... moi... qui peut-être voudrais l'épouser, et je crois même qu'il est temps que je m'en explique avec madame de Wartschalsky, si elle ne s'en est déjà pas elle-même aperçue. Je ne doute pas qu'apprenant mon intention, et surtout que je ne dédaigne pas de descendre jusqu'à contracter une pareille alliance, elle ne l'accorde aussitôt à ma demande, et qu'elle ne donne de suite congé à Talarinsky. Par-là je ferai en même temps deux actions méritoires : la première, de faire entrer ma promise dans une famille telle que la mienne ; et la seconde, de faire renvoyer d'ici ces deux insupportables personnages.

HERCULINSKY.

Voilà qui est bien penser; marions-nous donc. Cependant je crains....

SPESIEW.

Quoi donc? car avec moi, au fait, tu n'as rien à craindre, je te soutiendrai.

HERCULINSKY.

Je crains que nous ne réussissions pas, et que la mère n'élude notre demande par quelques mauvaises excuses. Je vous l'ai dit, il sera fort difficile de lui faire entendre raison au sujet de la dot, et surtout lorsqu'il s'agira d'un double établissement à la fois.

SPESIEW.

Cela pourrait bien être possible; cependant je crois que mon rang et ma naissance contribueront à la faire décider : au reste, qu'y faire?... Les parens, d'après la teneur de la loi, ne sont-ils pas

maîtres d'accorder à leurs enfans telle dot qu'ils veulent? Que quant à moi je crois ne pas contracter une mésalliance, car lors de l'institution de ces mêmes lois, tout le monde était noble au même degré; et mon aïeul, malgré sa noblesse, ne savait pas écrire, et à l'audience, lorsqu'il s'agissait de signer un arrêt, c'était le diacre de la paroisse qui signait pour lui.

HERCULINSKY.

Je viens de concevoir un petit projet, et vous allez me dire comment il vous plaira : je suis d'avis que nous le mettions à exécution, peut-être pourrons-nous de cette façon parvenir à nos fins.

SPESIEW.

Voyons.

HERCULINSKY.

Nous allons répandre le bruit que, par arrêt du consistoire, il va être défendu de contracter des mariages pendant l'espace de dix ans. Madame de Wartschalsky, de son naturel fort crédule, ne manquera pas d'ajouter aussitôt foi à cette absurdité, et par-là se décidera à marier au plus vite ses deux demoiselles.

SPESIEW.

Comment cela se peut-il? Ira-t-elle croire une pareille sottise?

HERCULINSKY.

Certainement elle la croira, surtout si nous lui confirmons cette nouvelle; car elle sait que vous êtes lancé dans le grand monde et au fait de toutes les nouveautés.

SPESIEW.

Impossible.

HERCULINSKY.

Eh bien, si nous ne réussissons pas par ce moyen, nous en inventerons quelque autre, et nous emploîrons même la ruse, s'il le faut, pour parvenir à notre but.

SPESIEW.

Je le veux bien, j'y consens, et suis prêt à te soutenir. Je sais que tu ne manques pas de ressources dans ce genre, et ta tête travaille toujours. Nous autres, d'une naissance distinguée, manquons souvent d'idées lucides de ce genre; au surplus, à quoi nous servirait aussi l'esprit, puisqu'il y en a tant d'autres qui en ont pour nous? A dire vrai, pour mon compte, je n'ai inventé et lancé parmi le monde que cinq à six nouvelles, encore n'ont-elles eu que peu de succès et ne m'ont pas servi à grand'-chose.

HERCULINSKY.

Je crois que nous ne sommes pas seuls; il y a quelqu'un qui nous écoute.

(Il se tourne et aperçoit Antipe.)

SCÈNE III.

SPESIEW, HERCULINSKY, ANTIPE.

(Antipe, qui était entré au commencement de la scène précédente, a entendu toute leur conversation.)

HERCULINSKY, à Antipe.

Es-tu depuis long-temps ici ?

ANTIPE.

Non, monsieur.

HERCULINSKY.

Mais quand y es-tu venu ?

ANTIPE.

Je suis dans cette maison depuis ce matin, et n'ai pas encore dîné.

HERCULINSKY.

Ceci ne m'intéresse pas. As-tu entendu notre conversation ?

ANTIPE.

Ceci ne peut également vous intéresser que je l'aie entendue ou non ; vous ne vous gêniez pas, et vous parliez assez haut...

HERCULINSKY.

Nous n'avons rien dit de mal ; nous parlions de madame de Wartschalsky, et faisions l'éloge de ses bonnes qualités, de son esprit, de son affabilité, surtout de sa finesse, qui empêche qu'on ne puisse lui en imposer en la moindre des choses... As-tu bien compris ?

ANTIPE.

Pourquoi vous donner encore une fois la peine de me le raconter ?

SPESIEW.

Afin que dans ton esprit bouché tu ne puisses pas te figurer quelque autre chose.

ANTIPE.

Je crois ne vous avoir pas entendu dire rien autre.

HERCULINSKY.

Certainement non... Mais...

SPESIEW.

Allons-nous-en, je n'aime pas à faire la conversation avec cette canaille ; c'est perdre du temps bien mal à propos.

SCÈNE IV.

ANTIPE seul.

Je vous apprendrai à connaître cette canaille ; et quoique je ne sois pas d'une extraction noble, j'ai encore assez d'esprit pour savoir déjouer vos projets. Nous allons jouer au plus fin, et nous verrons qui l'emportera. Je vais commencer par dire à Thérèse tout ce que je viens d'apprendre ; elle a de l'esprit, et saura en tirer parti. Ah ! mais la voici elle-même.

SCÈNE V.

ANTIPE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Que fais-tu là tout seul, et avec qui bavardes-tu?

ANTIPE.

Je ne bavarde point, mais suis en colère et cela avec raison.

THÉRÈSE.

Ne t'aurait-on pas servi assez à boire dans l'office? Ah! quel ivrogne!

ANTIPE.

Mais dis-moi donc, chère petite Thérèse, que t'ai-je donc fait? pourquoi me gronder toujours? Allons, c'est bon. Il ne faut jamais dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

THÉRÈSE.

Et que m'importe, tu ne parais pas être un homme à craindre.

ANTIPE.

Que cela t'importe ou non, je n'en sais rien; mais ce qui est bien certain, c'est que tu ne sais pas ce que je sais, et dont il serait nécessaire que tu fusses bien instruite.

THÉRÈSE.

Folie que cela; cesse de faire l'homme d'importance. Que peux-tu donc savoir?

ANTIPE.

Par exemple, tu ne sais pas qu'on cherche à en imposer à ta maîtresse ; et moi,... moi, je le sais.

THÉRÈSE.

Mais comment ? de quelle manière ?

ANTIPE.

De la manière dont on en impose.

THÉRÈSE.

Mais qui donc ?

ANTIPE.

M. Herculinsky, et M. Spesiew si orgueilleux de son extraction.

THÉRÈSE.

Mais de quelle façon veulent-ils donc en imposer à madame ?

ANTIPE.

Quant à cela, ils en emploîront plusieurs ; ils répandront de faux bruits pour l'engager à marier ses filles au plus tôt : on compte beaucoup sur sa crédulité.

THÉRÈSE.

Comment as-tu pu apprendre cela ?

ANTIPE.

Par mes yeux et mes oreilles. Je suis entré ici pour... Mais voici madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE WARTSCHALSKY, DREMOWSKY, THÉRÈSE.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Thérèse, laissez-nous.

(Thérèse sort.)

DREMOWSKY.

Je puis vous assurer, madame, sur ma parole, que Talarinsky, quoique jeune, est d'un caractère excellent et très-posé ; il n'a pas un sou de dettes.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Tout ceci est fort bien, monsieur ; mais vous savez que ma fille Olympe est l'aînée, et je ne voudrais pas marier la cadette avant elle : je ne voudrais pas lui faire cette peine. Je sais bien que dans le siècle où nous sommes on y fait peu d'attention ; quant à moi, je me tiens toujours aux anciens usages, et je n'aime pas à déranger l'ordre des choses. J'ai moi-même été la cinquième demoiselle chez ma mère, et j'ai été obligée d'attendre mon tour. Que voulez-vous y faire ? Le droit des aînées doit être respecté.

DREMOWSKY.

Je crois que vous-même avez dans ce temps été bien ennuyée d'attendre.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Qu'y avait-il à faire ? Cela bien souvent me coûtait des larmes ; mais que voulez-vous, on ne m'accordait pas la permission de me marier...

DREMOWSKY.

Jugez-en donc actuellement d'après vous-même, combien doit être pénible cette situation ; ayez égard au conseil que je vous donne, et mariez votre fille si toutefois le prétendu lui convient. Pourquoi la gêner dans ses inclinations? A mon avis, plus tôt l'on se débarrasse de pareilles marchandises, et mieux cela vaut. Quant à moi, j'ai marié mes filles sans suivre aucun ordre des choses; aussitôt que les prétendus me pouvaient convenir et convenaient à mes filles, les noces étaient bientôt faites. Suivez donc en cela mon exemple. Ah ! voici toute la compagnie qui nous rejoint; on ne nous a pas laissé le temps de finir notre conversation.

SCÈNE VII.

MADAME WARTSCHALSKY, DREMOWSKY, NEZLOTOFF, SPESIEW, HERCULINSKY, TALARINSKY, GRÉMOUCHIN, OLYMPE, CHRISTINE, et plusieurs domestiques.

GRÉMOUCHIN.

Pardonnez-nous, madame, si nous prenons la liberté de vous déranger. Il s'agit d'une affaire sur laquelle nous ne pouvons nous mettre d'accord; il s'agit de décider une affaire très-importante, qui ne paraît nullement vraisemblable, à laquelle de mon côté je ne puis ajouter foi...

Mme. DE WARTSCHALSKY.

De quoi est-il donc question, mon cher, et quelle est l'affaire qui vous embarrasse?

GRÉMOUCHIN.

Ces messieurs (*montrant Spesiew et Herculinsky*) prétendent que le bruit court en ville que le consistoire va donner un décret par lequel le mariage sera défendu, et que cet interdit durera dix ans entiers. Cela serait-il bien possible que pendant dix ans il fût défendu de se marier?

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Voilà qui ferait un beau désordre; voudrait-on par hasard anéantir la race humaine? Ah Dieu! cela est impossible.

DREMOWSKY.

Quelle folie! peut-on faire courir de pareils bruits en dépit du sens commun?

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Eh mon cher, vous ne voulez donc croire à rien? vous aimez donc bien la contradiction!

DREMOWSKY.

Du moins, madame, vous me permettrez de ne pas ajouter foi à cette nouvelle; c'est sûrement quelque sot qui s'est plu à répandre cette absurdité.

HERCULINSKY.

Non, monsieur, ce n'est point un sot, mais c'est tout le monde qui le dit.

SPESIEW.

J'en ai aussi entendu parler.

NEZLOTOFF.

Moi également.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Maintenant ne pas le croire! tout le monde le dit. Ah, quel temps! vraiment c'est étonnant tout ce qui arrive actuellement. Que les temps sont changés! nous avons trop vécu. (*Aux domestiques.*) Allons, avancez des siéges, donnez-moi ma petite table avec un jeu de cartes.

(Les domestiques avancent des chaises, et mettent une petite table avec un jeu de cartes devant la maîtresse de la maison. Mme. de Wartschalsky s'amuse à tirer les cartes.)

SPESIEW.

Je conseille à celui qui veut se marier de se dépêcher; il n'y a pas de temps à perdre.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Moi, j'ai deux demoiselles sur les bras en état d'être mariées; que vais-je en faire, et que deviendront-elles?

TALARINSKY.

Mesdemoiselles vos filles, madame, sont telles, que vous n'avez nullement besoin de les plaindre; elles se marieront, seront heureuses et rendront heureux leurs maris. Veuillez ne pas croire à un bruit aussi absurde et qui ne mérite pas la moindre attention.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Nous avons déjà assez long-temps vécu, et nous avons vu tant de choses extraordinaires que je ne trouve, à dire vrai, rien d'étonnant dans cette nouvelle; d'ailleurs le monde actuel est d'une telle dépra-

vation, que l'on voit des enfans trouvés, déposés à la porte de nos hôtels, être soignés et élevés comme des enfans légitimes; c'est une chose inouïe! ainsi peut-on maintenant refuser croyance à cette nouvelle?

DREMOWSKY.

Madame, il n'est point question d'enfans trouvés. D'ailleurs en prenant soin d'eux, que de pauvres créatures sont sauvées de la mort! mais, madame, pourquoi vous chagriner? cette nouvelle est tellement absurde, qu'elle est dénuée de tout fondement.

NEZLOTOFF.

Me permettrez-vous, mesdames et messieurs, pour vous amuser et vous faire passer quelques momens agréables, de vous lire quelques-uns de mes projets? Je m'en trouve heureusement avoir, dans ce moment, plusieurs en poche; vous pourrez choisir; en voici le registre.

DREMOWSKY.

Ce n'est là que le registre? il est bien long; aurez-vous assez de temps pour nous le lire.

SPESIEW.

Quant à moi, j'aime les projets; je les lis même depuis le commencement jusqu'à la fin, quelque diffus qu'ils soient; car souvent une seule ligne de sens commun que nous y trouvons peut nous ouvrir les idées, et compenser l'ennui que la lecture nous aurait causé.

NEZLOTOFF.

Non, monsieur, vous y trouverez plus d'une li-

gne; je me permettrai même de dire que chaque ligne est une source de belles idées profondes. Mes projets sont conçus de manière à ne laisser aucun mot d'inutile. Le tout est d'une suite et d'une liaison! Il faut seulement en avoir lu un seul, pour en être persuadé.

HERCULINSKY.

Firlufusky, m'a dit que tu lui avais communiqué un de tes projets, par lequel tu lui promettais quantité d'argent.

GRÉMOUCHIN.

Dites-nous, quel est-il? je désirerais bien le connaître.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Ce projet-là pourrait être utile à beaucoup de monde. L'argent est la première des nécessités; tout est bien cher actuellement; ce que l'on pouvait autrefois acheter avec un florin, il faut le payer quatre ou cinq.

NEZLOTOFF.

Cependant j'espère sous peu y porter remède, et avoir droit à la reconnaissance de l'état; mais il faudra se réunir tous pour faire adopter et mettre mon projet en exécution. Si vous voulez me prêter un moment d'attention, je m'en vais vous en faire la lecture. Je ne vous demande qu'un peu d'attention, mesdames et messieurs, rien qu'un peu d'attention. (*Il sort de sa poche un gros cahier de papier et commence à feuilleter, lisant les titres de ses projets.*) De l'établissement d'une nouvelle poste volante, par le moyen des pigeons; de l'utilité de l'emploi des queues de rats; de....

DREMOWSKY.

Comment, qu'est-ce ? répétez, je vous prie.

NEZLOTOFF.

De l'emploi utile des queues de rats. Je propose et prouve clairement qu'on peut les employer avec utilité pour la marine et sur les vaisseaux, au lieu des cordages.

DREMOWSKY.

Leur force mise à part, leur longueur n'est point telle qu'on puisse les utiliser.

NEZLOTOFF

Quant à leur longueur, on les ajoute les unes aux autres par le moyen de fil de chanvre; et pour ce qui regarde la force, nous voyons qu'une queue de rat peut soutenir dix fois la pesanteur de son volume; vous est-il arrivé de tenir vous-même ou de voir tenir un rat par la queue. Le volume de son corps équivaut à dix fois l'épaisseur de sa queue, et jamais cependant l'on ne voit que la pesanteur du corps fasse rompre cette queue; jugez donc de la force et de la solidité qu'une pareille queue doit avoir? De plus, voyez quel avantage tous les ports de mer en tireront et généralement tout le monde. On s'occupera, par entreprise, à attraper des rats, qui par conséquent diminueront et ne feront plus de dégats dans les maisons. Depuis quelque temps cette espèce s'est extrêmement multipliée, car si le soir vous avez passé dans les rues, vous aurez certainement aperçu des bandes de rats qui vous obstruaient le passage. (*Il continue de lire.*) Projet de faire avec

avantage la guerre aux Bohémiens sur terre et sur mer.... Ce n'est pas celui-là. (*Il continue.*) Projet de construction d'une flottille secrète.... Ah! c'est bien celui-là, veuillez m'écouter.

DREMOWSKY.

D'une flotille secrète !... cela me paraît curieux.

NEZLOTOFF.

Eh bien, monsieur, il n'y a en cela rien de bien difficile, surtout lorsqu'une tête pareille à la mienne se met à concevoir un projet de cette nature. (*Il commence à lire.*) De la construction....

CHRISTINE.

Voudriez-vous par hasard nous le lire tout entier, nous en aurions jusqu'à demain.

NEZLOTOFF.

Si vous aimez mieux, je pourrais vous en faire un récit abrégé; quant aux preuves, nous les avons là sous la main. (*Montrant son cahier.*) Premièrement....

Mme. WARTSCHALSKY.

Je vous en prie, mon cher, faites-nous-en le récit de vive voix; cela nous sera toujours plus compréhensible que la lecture, car j'ai toujours aimé à entendre conter des histoires, mais je n'en ai jamais aimé la lecture. Ma folle m'en raconte souvent, et elle s'en acquitte, je vous assure, fort bien.

NEZLOTOFF.

Premièrement, il faudra construire dans le plus court délai possible, et cela sous le plus grand se-

cret, deux mille bâtimens : s'entend de soi-même pour compte du gouvernement. (*Pendant que Nezlotoff parle, Talarinski, assis entre les deux sœurs, fait avec elles la conversation à voix basse.*) Secondement, il faudra donner ces vaisseaux à des armateurs, surtout de bons chasseurs, et permettre à tout le monde qui voudrait, d'y charger dessus des marchandises, s'entend prises à crédit. Troisièmement, faire avec ces vaisseaux un voyage à des îles inconnues, dont il se trouve un grand nombre dans le vaste Océan. Et là, faire avec les sauvages un commerce d'échanges avec les marchandises que l'on aurait apportées, contre des peaux de renards bleus et noirs; car dans ces endroits-là il ne manque pas d'animaux de cette espèce. Quatrièmement, après avoir rapporté ces pelleteries, les envoyer dans les pays étrangers, les vendre pour de l'argent comptant, et rapporter dans le pays des lingots d'or et d'argent; par le calcul exact que j'ai fait, on tirera de cette expédition, tous frais payés, un bénéfice de cinquante à soixante-dix millions de florins, bénéfice clair et net.

HERCULINSKY.

Ah! que c'est beau! ce sera fort agréable, je m'associerais volontiers pour ma part; mais malheureusement je n'ai dans ce moment point de fonds dont je puisse disposer.

NEZLOTOFF.

Je viens de vous dire que les fonds ne nous seront nullement nécessaires, puisque le tout doit se faire aux frais du gouvernement et à crédit. Les béné-

fices seuls seront partagés en commun. La couronne doit se contenter de voir par-là beaucoup de numéraire circuler dans le pays.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Que parlez-vous là de crédit, mon cher; à présent il n'existe plus de crédit dans le monde; le gouvernement ne fait que piller, et moi, je ne veux rien avoir de commun avec lui. Ce maudit gouvernement m'a forcée de rembourser une dette contractée par feu mon mari, il y a de ça quinze ans. A-t-on jamais vu forcer les morts à payer leurs dettes? il est mort depuis long-temps, et c'est actuellement qu'on m'a forcée de payer! Non, mon cher, ne me parlez pas d'avoir affaire avec le gouvernement.

NEZLOTOFF.

Eh bien, madame, si ce projet n'a pas le bonheur de vous plaire, j'en ai encore bien d'autres qui pourront peut-être mieux vous convenir; par exemple celui-ci : Projet d'établir à Kiahta, sur les frontières de la Chine, un port de mer libre; projet très-favorable au commerce.

OLYMPE, à sa sœur.

Je n'en puis plus ! j'étouffe, je m'ennuie, j'ai des maux de nerfs !

NEZLOTOFF.

Second projet, d'établir des colonies sur les steppes des Kriguis.

DREMOWSKY.

Pour effectuer un pareil projet, il faut de l'argent et des hommes.

NEZLOTOFF.

Et d'où voulez-vous qu'on le prenne; j'ai pensé et pourvu à tout. Il faudra bien que le gouvernement me prête aide et secours. L'exécution seule me regarde.

OLYMPE.

Allons-nous-en, ma sœur; je n'y puis plus tenir!

CHRISTINE.

J'ai peur que maman ne s'en fâche.

NEZLOTOFF.

J'ai encore un projet de réformer les abus des tribunaux, et surtout messieurs les juges.

SPESIEW.

Que voulez-vous dire? Avez-vous perdu l'esprit, mon cher, de vouloir réformer la justice? Vous êtes fou, et vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent pas. Des personnes telles que nous n'ont pas besoin de réformes, et surtout des projets de réformes conçus par un misérable banqueroutier. Fi donc! c'est à nous autres à réformer les gens.

DREMOWSKY.

Laissez-le achever. Vous avez dit vous-même que quelquefois l'on trouve dans un projet une ligne qui ne manque pas d'intérêt, et dans celui-ci, où il s'agit de réformer les abus des juges, je crois qu'il ne saurait en manquer, car vraiment ce serait une chose très-utile et même urgente.

SPESIEW.

Il paraît, monsieur, que vous avez pris à tâche de me contredire en tout ce que je dis; vous commencez par abuser de ma patience.

DREMOWSKY.

Ce n'est ma foi pas mon intention ! Mais, à mon avis, je crois que chacun est libre de dire ce qu'il pense; c'est une liberté qui ne saurait être interdite à personne; par conséquent vous n'avez nulle raison de vous formaliser de ce que je viens de dire; d'ailleurs ce n'est pas ma faute si nous n'avons pas la même façon de penser.

SPESIEW.

Vous vous permettez de moraliser tout le monde, et c'est ce que je trouve de fort inconvenant. D'ailleurs à peine parmi la noblesse votre nom est-il connu. Je suis certain que mes aïeux n'ont certainement pas frayé avec les vôtres.

DREMOWSKY.

Quant à ma noblesse, elle est aussi ancienne et aussi pure que la vôtre; si vous me connaissiez aussi bien que vos aïeux me connaissaient, vous n'auriez garde de vous permettre une sortie aussi inconvenante, et...

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Cessez, messieurs, je vous en conjure ! cessez de vous échauffer ! J'attends encore du monde, passons dans le salon.

(Elle sort suivie de toute la société.)

SPESIEW, seul.

Je n'oublierai pas cette conversation. M. Dremowsky, tu t'en souviendras, je t'apprendrai à me connaître. Mes parens en place m'assisteront pour te le prouver.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DREMOWSKY seul.

Ah! mon Dieu! que de monde! les appartemens en sont tellement remplis qu'à peine trouve-t-on de la place. Tous parlent, personne n'écoute; quant à de la raison, il ne faut point en demander; car si on les faisait mettre tous dans une marmite pour les faire cuire et en tirer la quintessence, à peine en tirerait-on une once de bon sens.

SCÈNE II.

DREMOWSKY, TALARINSKY.

TALARINSKY.

Pourquoi, cher oncle, venez-vous de quitter le salon? Auriez-vous l'intention de partir?

DREMOWSKY.

Il y a déjà long-temps que je serais parti, si ton affaire ne me retenait en ces lieux.

TALARINSKY.

Je vous en prie, mon cher oncle, restez encore

ici quelque temps. Thérèse vient de me dire que la nouvelle que l'on a répandue ce matin est controuvée, et de l'invention de messieurs Spesiew et Herculinsky qui l'ont eux-mêmes répandue.

DREMOWSKY.

Et quel avantage espèrent-ils tirer de cette sottise?

TALARINSKY.

Ils espèrent engager par-là madame de Wartschalsky, qu'ils savent être fort crédule de marier au plus vite ses deux filles. Ils sont passés même avec madame de Wartschalsky dans une autre chambre, et lui parlent à voix basse. J'ai extrêmement peur qu'ils ne finissent par l'endoctriner, et qu'elle ne finisse elle-même par prendre leur parti. Je vous en prie, cher oncle, ne m'abandonnez pas dans cette extrémité!

DREMOWSKY.

Cela serait-il vraiment possible?

TALARINSKY.

On vient de m'en donner l'assurance.

DREMOWSKY.

Ce sont de vils gueux, qui veulent parvenir dans le monde à force de ruses; mais j'espère que cela ne leur réussira pas. Non, cela ne leur réussira pas... Voilà, mon cher, pourquoi je t'ai toujours engagé à modérer ta dépense d'après tes moyens, et surtout de ne jamais dépenser au delà de ton revenu; tu as maintenant un exemple frappant devant les yeux; tu vois à quoi de folles dépenses ré-

duisent, jusqu'à la bassesse la plus avilissante. Spesiew et Herculinsky sont entièrement ruinés; ils ont dépensé au delà de leur revenu, et, avec leurs mille florins de rente, ils se sont liés avec des personnes qui en avaient dix fois autant; ils ont été obligés, pour soutenir leur train de vie, de vendre leur patrimoine, et ont eu recours à des moyens avilissans, pour se procurer de nouvelles ressources. Tous les moyens leur sont bons, le mensonge et la calomnie ne leur répugnent pas, pourvu que cela les conduise à leur but.

TALARINSKY.

Vous savez, mon cher oncle, que je me suis toujours tenu à vos bons conseils, car je les respecte; et c'est d'après cela que je règle ma conduite; vous ne pouvez que me rendre une justice méritée à ce sujet.

DREMOWSKY.

Je n'ai garde de m'en plaindre, et c'est aussi ce qui m'engage aujourd'hui à te servir autant qu'il est en mon pouvoir.

TALARINSKY.

C'est donc pour cette raison, cher oncle, que je vous conjure de ne pas perdre de temps.

DREMOWSKY.

Mais je ne suis pas encore sûr que Christine veuille te prendre pour époux.

TALARINSKY.

Je me flatte qu'elle ne voudra pas être contraire à mon bonheur.

SCÈNE III.

DREMOWSKY, TALARINSKY, CHRISTINE.

CHRISTINE, à Talarinsky.

Puis-je parler sincèrement devant monsieur votre oncle ?

TALARINSKY.

Veuillez ne pas vous gêner, mademoiselle, il y a long-temps que je lui ai ouvert mon cœur ; je n'ai point de secret pour lui.

CHRISTINE.

Je vais donc vous dire que ma mère vient de faire appeler ma sœur Olympe, et de lui dire qu'il vient de se présenter pour elle et pour moi deux partis fort avantageux : et quand ma sœur lui a demandé le nom de ces deux prétendus, maman a répondu que le prétendu d'Olympe était Herculinsky, et le mien Spesiew ; quant à vous, il n'en a point été question, il paraît, parce que vous ne vous êtes pas déclaré.

TALARINSKY.

Ah ! Dieu ! qu'avons-nous à faire ?

CHRISTINE.

Ce n'est pas encore tout, écoutez-moi. Ma sœur, qui n'est souvent pas de l'avis de maman, lui a répondu brièvement qu'elle ne voulait pas d'Herculinsky, avec lequel elle ne se marierait jamais. Et que, n'ayant point encore fait de choix, elle n'avait nullement l'intention de se marier.

DREMOWSKY.

Il est vrai que lorsque j'en ai parlé à madame votre mère, elle ne m'a donné qu'une réponse fort évasive, quoiqu'elle ne m'ait pas refusé entièrement; je m'étonne comment elle a si vite cédé aux instances de ces messieurs. Mais, dites-moi, je vous prie, mademoiselle, madame votre mère vous a-t-elle dit à vous-même qu'elle vous destinait M. Spesiew pour époux?

CHRISTINE.

Ma réponse serait la même que celle de ma sœur.

DREMOWSKY.

C'est-à-dire que vous n'avez point de penchant pour le mariage, et que vous n'avez nulle envie de vous marier?

CHRISTINE.

Pardonnez-moi, monsieur, je lui dirai que je n'ai point d'inclination pour M. Spesiew, mais que... Au surplus, je suis sûre que maman ne m'en parlera pas, parce que sa résolution est irrévocablement prise de ne m'établir que lorsque ma sœur aînée serait mariée; comme Olympe vient de refuser, il ne sera plus question de moi.

DREMOWSKY

Mais, s'il se trouvait quelque autre prétendant qui demandât votre main à madame votre mère, serait-ce contraire à vos désirs? Le refuseriez-vous?

CHRISTINE.

Je suis encore beaucoup trop jeune, monsieur,

et mon cœur n'est point fait à de pareilles propositions; je ne saurais vous dire au juste quel parti je prendrais.

TALARINSKY.

Cessez de m'accabler! vous augmentez mon tourment; pourquoi cachez-vous à mon oncle vos véritables intentions? Il désirerait en être instruit par votre bouche. Seriez-vous contraire à mes désirs, lors même que madame votre mère nous serait favorable?

CHRISTINE.

La volonté de maman a toujours été une loi pour moi; tâchez d'obtenir son consentement; je ne serai nullement contraire à sa volonté.

TALARINSKY, se jetant à ses genoux.

Ces paroles, aimable Christine, et ton doux regard, me rendent la vie. (*Il saisit la main de Christine et la baise.*) Tant que je vivrai, tant qu'un souffle de vie m'animera, toi seule occuperas ma pensée; tu m'as captivé pour la vie; tu ne sortiras jamais de mon cœur, et si malheureusement je ne puis parvenir à obtenir ta main,... ma mort...

SCÈNE IV.

CHRISTINE, DREMOWSKY, TALARINSKY, Mme. de WARTSCHALSKY.

Mme. DE WARTSCHALSKY, entrant.

Comment! que vois-je! mes yeux ne m'en imposent-ils pas? Malheureuse! que fais-tu là? Dans

l'instant même où je m'occupe de te marier, malheureuse que tu es, tu te permets une conduite aussi scandaleuse dans ma maison, et encore le jour de ma fête! Tu permets à un homme de se jeter à tes genoux, et de baiser ta main! Et qui? une personne dont je ne veux plus entendre parler. Et toi, vieux penard! diable gris! il te convient bien de rester témoin paisible de pareilles horreurs! N'as-tu pas de honte? Vois un peu la belle figure que tu fais là? tu devrais en mourir de honte. Autrefois on rougissait en parlant d'amour, à peine osait-on en prononcer le nom; mais actuellement la dépravation est poussée si loin, que rien ne saurait plus faire rougir!...

CHRISTINE.

Chère maman!

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Sortez, malheureuse! que je ne vous voie plus! Ne vous présentez pas à ma vue, que je ne vous demande.... Dès demain je vous renvoie à ma campagne.... Sortez!

(Christine sort.)

SCÈNE V.

TALARINSKY, DREMOWSKY, Mme. de WARTSCHALSKY.

TALARINSKY.

Veuillez, madame, apaiser votre colère; les apparences sont, je l'avoue, contre moi. Mais, ma-

demoiselle votre fille n'est nullement coupable.... Veuillez m'écouter, et vous trouverez qu'il n'y a pas de sa faute, et que moi seul....

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Mais, monsieur, ne suis-je pas maîtresse chez moi?.. C'est ma fille, c'est mon enfant! Que m'importe ce que vous pouvez me dire... Je ne veux même pas l'écouter. Je l'ai moi-même vu, vu de mes propres yeux; on ne peut me tromper aussi facilement que vous le croyez, je ne suis pas une sotte...

TALARINSKY.

Mais écoutez-moi, madame; de grâce veuillez m'entendre!

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Non, monsieur, non! Je vous en prie, veuillez ne plus m'importuner de votre présence, et apprenez que désormais ma maison vous est fermée pour toujours.

(Dremowsky fait un signe d'intelligence à Talarinsky pour qu'il sorte; Talarinsky sort.)

SCÈNE VI.

DREMOWSKY, Mme. DE WARTSCHALSKY.

DREMOWSKY.

Au moins, madame, me sera-t-il permis à moi de m'expliquer. Je vous dirai donc...

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Quel est le beau discours ou la belle explication

que vous allez me donner? Ne dois-je pas en croire mes yeux? Vous êtes tous dans votre tort, et cherchez tous à m'en imposer; et puis venez vous justifier.

DREMOWSKY.

Personne, madame, n'a l'intention de vous en imposer ici. Mon neveu s'est jeté aux genoux de mademoiselle Christine, lui a baisé la main, rien n'est plus vrai, vous l'avez vu, et vos yeux ne vous ont pas trompée; mais écoutez-moi, madame, je vais vous expliquer le tout bien clairement, sans me permettre de vous en imposer dans la moindre des choses. Vous savez vous-même, madame, que je suis ennemi sévère du mensonge et des inconvenances.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Écoutons ce que vous allez nous dire!

DREMOWSKY.

Madame, la conduite de mon neveu ne doit nullement vous surprendre; vous savez depuis long-temps que Talarinsky est éperdument épris des charmes de mademoiselle votre fille, qu'il veut l'épouser, et que moi-même je vous ai fait des propositions au sujet de ce mariage; vous ne m'avez pas formellement refusé; lui, par contre-coup, vient de jurer à ses pieds de l'aimer toute sa vie, et même tout ceci s'est passé en ma présence. Mademoiselle Christine disait que contre la volonté de...

Mme. DE WARTSCHALSKY, l'interrompant.

Ah! la malheureuse! qui lui a permis d'écouter

des déclarations amoureuses? Aurait-elle oublié qu'elle a une mère qui la mariera, quand cela lui conviendra, s'entend; il est de toute inconvenance pour une jeune fille, de parler avant les noces aussi familièrement avec un jeune homme. Lorsque mes parens m'ont mariée, loin de faire la conversation avec feu mon mari, je ne l'ai vu, pour la première fois, qu'au moment d'aller à l'église.

DREMOWSKY.

C'est moi seul, madame, qui suis cause de cet entretien. J'ai voulu m'assurer par moi-même, si mon neveu plaisait à mademoiselle votre fille; c'est moi qui ai amené l'explication, et, malgré la modestie et la timidité de mademoiselle Christine, j'ai cru m'apercevoir que ses sentimens....

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Que m'importent ses sentimens, qu'elle l'aime ou qu'elle ne l'aime pas! je m'en embarrasse peu; elle est ma fille, elle est à moi; je prendrai pour gendre qui bon me semblera.

DREMOWSKY.

C'est justement ce qu'elle me disait; ajoutant qu'elle était prête à faire le sacrifice de sa passion pour vous obéir en tout ce que vous ordonneriez.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Elle fera bien, car je n'accorderai jamais sa main à votre neveu!

DREMOWSKY.

Peut-être voulez-vous la marier avec Spesiew? Je vous réponds qu'il n'est pas meilleur que mon neveu.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Et comment avez-vous appris cela, que je la veuille marier à Spesiew?

DREMOWSKY.

Parce que tout le monde le sait, et sait de plus que la fourberie la plus insigne a été mise en jeu. Oui, madame, on vous en impose, on vous trompe indignement.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Comment, on me trompe! et qui me trompe?

SCÈNE VII.

MADAME DE WARTSCHALSKY, DREMOWSKY et ANTIPE qui traverse la scène en courant.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Où cours-tu comme un fou, Antipe?

ANTIPE.

Mon maître vient de m'envoyer chercher en toute hâte un médecin et un chirurgien.

DREMOWSKY.

Quelqu'un se serait-il trouvé mal?

ANTIPE.

Je n'en sais rien, je n'ai rien vu. On dit seulement qu'une des dames de la maison vient de se trouver mal en traversant le salon; elle est tombée évanouie.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Que le diable t'emporte ! j'ai cru qu'il était arrivé quelque chose de bien plus sérieux. Maintenant on appelle cela avoir des maux de nerfs ; autrefois cela s'appelait la maladie noire. Mais laquelle des deux s'est donc trouvée mal ?

ANTIPE.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que je n'en savais rien.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

A quoi bon aller chercher les médecins ? ceci se passera bien sans eux. Je n'aime pas à voir des médecins entrer chez moi ; je n'aime ni leur présence ni leur intimité : je crois qu'ils empêchent de vivre long-temps.

DREMOWSKY.

Madame, n'arrêtez donc pas plus long-temps cet homme, peut-être les secours des médecins sont-ils vraiment nécessaires pour le moment : la vie dépend très-souvent de la promptitude de leurs secours. (*A Antipe.*) Va vite.

(Antipe s'en va.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE WARTSCHALSKY, DREMOWSKY.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

En voilà bien d'une autre. Quelle histoire faites-vous là ? Vous croyez donc que l'on puisse échapper aux griffes de la mort ? Non, cher ami, elle ne se

soumet pas aussi facilement que vous le croyez aux ordonnances des médecins; lorsqu'une fois votre heure est sonnée, toute la science des médecins est nulle : c'est pourquoi il vaut beaucoup mieux s'abandonner à la garde de Dieu et ne jamais recourir à ces messieurs. Quant à moi, je n'en ai jamais eu, et cependant, vous voyez, je vis encore et je me porte fort bien.

DREMOWSKY.

Loin de prétendre, madame, que les médecins puissent sauver de la mort, je dis que cela est impossible; car au fait ce sont des hommes comme nous, et d'ailleurs il n'est nullement nécessaire de se mettre entre leurs mains sans nécessité. Cependant il ne faut pas oublier la vérité de ce vieux proverbe : Aide-toi, et Dieu t'aidera. En certaine occasion les médecins sont de la plus grande utilité.

SCÈNE IX.

MADAME DE WARTSCHALSKY, DREMOWSKY et GRÉMOUCHIN.

GRÉMOUCHIN, accourant.

Ah ! que nous venons d'être épouvantés!

Mme. DE WARTSCHALSKY.

De quoi donc?

GRÉMOUCHIN.

Comment, vous ne savez donc pas, on ne vous l'a donc pas dit, que mademoiselle Christine votre fille vient de se trouver mal,... mais très-mal?...

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Christine! Mais que lui est-il donc arrivé?

GRÉMOUCHIN.

D'abord elle était fort agitée, elle a pâli, puis s'est levée, et, ayant voulu traverser la chambre où nous étions tous rassemblés, elle est tombée sans connaissance sur le parquet, avant qu'on ne l'ait pu soutenir. Nous avons tous couru à son secours, l'avons relevée et mise sur le lit; sur ce, j'ai envoyé de suite mon domestique chercher le médecin...

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Ah! mon Dieu, qui est-ce qui peut donc en être la cause? Il n'y a qu'un moment que je viens de la voir en parfaite santé. Que signifie donc cela?

DREMOWSKY.

C'est sûrement le chagrin qui en est la cause. Vous voyez, madame, quelles sont les suites de votre dureté envers elle.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Taisez-vous donc, mon cher. Je vais voir ce qui se passe.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

GRÉMOUCHIN, DREMOWSKY.

GRÉMOUCHIN.

Cet événement qui vient d'arriver a fait beaucoup de sensation dans la société : on ne fait qu'en

parler. L'un dit ceci, l'autre cela; tout le monde s'occupe à tirer des conséquences.

DREMOWSKY.

Que voulez-vous, le monde est ainsi; il est bavard, et il y a beaucoup d'oisifs. Quand on n'a rien à faire, la moindre des choses occupe; cela fait passer le temps, et on ne cesse d'en parler que lorsqu'elle est remplacée par une autre qui souvent n'est pas plus intéressante.

GRÉMOUCHIN.

C'est dans ces occasions qu'il faut voir les femmes; elles sont les plus insupportables. Elles ont commencé à se faire des signes d'intelligence, à se parler bas entre elles, sûrement à se dire mille horreurs, mille calomnies, les unes plus méchantes que les autres. L'une regardait la malade avec un air de pitié, l'autre faisait le signe de la croix, la troisième souriait sous cap, une quatrième faisait la femme d'importance, ordonnait de couper les lacets du corsage; les éventails et les mouchoirs de poche se sont mis en mouvement; enfin, rien qu'à les voir on se serait mis en colère.

DREMOWSKY.

Il y a souvent parmi nous autres hommes quelques-uns qui ne valent pas mieux que ces femmes. Plusieurs dans ce nombre ne s'occupent qu'à faire et à rapporter des caquets, d'autres à calomnier ou à médire de leurs semblables; enfin, c'est parce qu'ils n'ont rien à faire, et que....

SCÈNE XI.

DREMOWSKY, GRÉMOUCHIN, NEZLOTOFF.

DREMOWSKY.

Ah! voilà l'ami Nezlotoff avec ses projets. (*A part.*) Il faut que je tâche de m'esquiver, pour qu'il ne m'entreprenne pas. (*A Grémouchin.*) Je vais au salon voir ce qui s'y passe.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

NEZLOTOFF, GRÉMOUCHIN.

GRÉMOUCHIN.

Y a-t-il là-bas encore du nouveau?

NEZLOTOFF.

Tout y est dans le plus grand désordre, cela fait vraiment peine à voir. A peine si j'ai seulement eu le temps de parler à trois ou quatre personnes de mon grand projet et de leur en lire la première page, qu'ils m'ont tous planté là comme un imbécile, et sont allés courir vers la malade. Que le diable emporte tous ces évanouissemens! Comment, lorsqu'on leur parle de choses qui intéressent un état, me planter là, pour aller voir une fille évanouie; il n'y a rien de particulier à un tel spectacle. Ah! que le monde actuel est léger et inconséquent!

GREMOUCHIN.

Brisons là-dessus; ceci ne me regarde pas. Dis-moi, Spesiew est-il encore là ?

NEZLOTOFF.

Oui, c'est lui et Herculinsky qui font le plus d'embarras. Voilà un beau juge, ma foi ; il m'a aussi planté là comme les autres, pour aller porter secours à cette petite fille tombée en faiblesse.

GRÉMOUCHIN.

Il est vrai qu'il aurait fort bien pu s'en dispenser. (*A part.*) Actuellement ceci me paraît clair, je ne puis plus en douter : la vérité en est frappante. M. Spesiew a sûrement résolu d'épouser la charmante Christine.

NEZLOTOFF.

Avec qui parlez-vous donc là? Voulez-vous m'écouter un instant, je m'en vais vous faire la lecture d'un de mes projets.

GRÉMOUCHIN.

Mon Dieu non, je n'ai pas actuellement le temps de vous écouter.

NEZLOTOFF.

C'est vraiment étonnant! Tout le monde a donc perdu la tête aujourd'hui; personne n'a plus à cœur le bien de l'état. Puisqu'il en est ainsi, je vais profiter de ce temps pour relire moi-même mes projets, peut-être que j'en trouverai un parmi le grand nombre que j'ai en poche qui attirera et fixera leur attention : je vais les relire tous.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

GRÉMOUCHIN seul. Il paraît plongé dans ses réflexions.

Je vais m'occuper sérieusement de cette affaire, et tâcher d'obtenir quelques éclaircissemens. Ce n'est point un badinage : s'il allait m'enlever ma belle à ma barbe. Mon indécision seule est la cause de ce contre-temps ; si je n'avais pas attendu aussi longtemps et que je me fusse décidé, je n'aurais que faire d'y penser actuellement. O irrésolution malheureuse ! toi seule m'as fait toujours tarder ; j'ai toujours voulu me procurer d'avance les renseignemens les plus exacts sur la fortune, les capitaux, les biens meubles et immeubles ; et, tout en me procurant ces renseignemens, j'ai négligé de songer à ma prétendue, et je finirai par n'avoir ni femme ni fortune. Spesiew va peut-être épouser Christine et avoir sa dot, alors la jalousie et l'envie seront mon partage. Je vais tâcher de réparer ma faute s'il en est encore temps, sinon je tâcherai de m'éloigner au moins avec honneur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIPE seul.

Mon maître vient de m'ordonner de l'attendre ici; sûrement il a encore quelque nouvelle idée en tête. Ah! monsieur Grémouchin, monsieur Grémouchin, vous avez l'air chagrin, qu'est-ce donc qui vous tourmente? Vous ne parlez pas aujourd'hui, vous êtes bien silencieux; cependant vous avez le défaut contraire. Vous paraissez préoccupé, vous marchez tête baissée, votre noble habitude a cependant toujours été de crier, faire un train d'enfer et rire à gorge déployée. Oh! il y a là-dessous quelque chose; je voudrais bien en connaître la vraie raison : je ne sais si je réussirai à la découvrir aujourd'hui. Au fait, je ne suis pas curieux; cependant cela m'occupe, je désirerais bien savoir... Ah! mais le voilà lui-même en personne.

SCÈNE II.

GRÉMOUCHIN, ANTIPE.

ANTIPE.

C'est par vos ordres, monsieur, que je vous attends ici, les médecins viennent d'arriver.

GRÉMOUCHIN.

Je viens de les voir, il paraît qu'on n'en a plus besoin. Mademoiselle Christine a été plutôt malade de chagrin que d'autre chose. Ces messieurs, je crois, finiraient par la rendre vraiment malade, car je les ai vus écrire une pancarte de recettes, qui m'a effrayé.

ANTIPE.

C'est vraiment étonnant, monsieur; cet accident, quelle peut en être la cause? il y a une heure que je l'ai vue bien portante, gaie et contente. Qu'un accident de ce genre arrive un jour de fête, cela est bien singulier.

GRÉMOUCHIN.

C'est aussi ce qui étonne tout le monde; peu d'instans auparavant elle se portait bien, fort gaie, et maintenant elle est d'une tristesse sans égal et se trouve mal à chaque instant. J'ai tâché de m'en informer auprès de tout le monde, même auprès de Thérèse, sa femme de chambre, personne ne peut ou ne veut me rien dire. C'est pourquoi je t'ai dit de venir ici pour tâcher d'obtenir à ce sujet

quelques renseignemens de quelqu'un de la maison. Qui peut avoir causé un pareil changement?

ANTIPE.

C'est bon, monsieur, je tâcherai de m'en informer, et je crois pouvoir vous en promettre bientôt des nouvelles, car au fait je ne suis point un sot. Mais de mon côté.... permettez, monsieur, que je m'informe à mon tour de la raison qui vous donne l'air aussi triste et pensif.

GRÉMOUCHIN.

Je ne puis te le cacher. Je désirais épouser mademoiselle Christine, mais je crains que Spesiew ne m'ait barré le chemin; il est amoureux de Christine, c'est ce dont j'ai cru m'apercevoir depuis long-temps, et cet accident qui vient d'arriver me fortifie encore plus dans mes idées.

ANTIPE.

Ne vous en seriez-vous aperçu que depuis si peu de temps?

GRÉMOUCHIN.

Oui, mais cela me suffit.

ANTIPE.

Quant à moi, je le savais depuis long-temps et en sais encore bien davantage; il n'y a pas un instant que je viens de surprendre ici, dans cet appartement, M. de Spesiew et M. Herculinsky. Ils étaient debout là (*il montre la place*); moi, je me trouvais placé là-bas; comme ils me tournaient le dos, ils ne pouvaient me voir; quant à moi, je les voyais de mes oreilles.... non, non, je les voyais de

mes yeux et les écoutais de mes oreilles. Ils parlaient beaucoup et concertaient entre eux le moyen d'en imposer à madame de Wartschalsky, et après bien des débuts, ils se sont décidés à répandre le bruit de la défense du mariage pendant dix ans, afin d'engager par-là madame de Wartschalsky à se décider au plus vite à marier ses deux filles, mademoiselle Christine à M. Spesiew, et mademoiselle Olympe à M. Herculinsky; ensuite j'ai entendu qu'ils craignaient et se défiaient beaucoup de M. Dremowsky et de son neveu Talarinsky; ils ont peur de quelque nouvel empêchement de la part de ces messieurs, et les craignent comme le feu.

GRÉMOUCHIN.

Ah, la sotte idée! et de moi n'ont-ils rien dit? ne me craignent-ils pas aussi?

ANTIPE.

Mon Dieu non; ou bien ils vous méprisent, ou vous ont oublié, ou ne vous craignent pas; enfin, ils vous comptent parmi....

GRÉMOUCHIN, l'interrompant.

Tais-toi!... je leur céderais volontiers Olympe, si je pouvais épouser Christine.

ANTIPE.

Et pourquoi cela? Sans me permettre de vous donner des avis, je vous conseillerai cependant de laisser là Christine et de tâcher de vous raccrocher à Olympe.

GRÉMOUCHIN.

Et pourquoi cela? je t'en prie.....

ANTIPE.

On dit, monsieur, que mademoiselle Christine ne manque pas déjà, sans vous, d'adorateurs prétendant à sa main; vous n'allez pas vouloir vous disputer avec eux. Quant à mademoiselle Olympe, on dit qu'elle n'a que le seul M. Herculinsky, et ce dernier me paraît vouloir plutôt épouser la dot que la demoiselle.

GRÉMOUCHIN.

Olympe, à dire vrai, est une charmante personne.... Seulement.... on ne saurait la comparer à sa sœur.

ANTIPE, prenant son maître par la poche de son habit.

Voyez bien, monsieur; quand on ne trouve dans sa poche qu'une vieille bourse vide, possesseur d'un pareil trésor, on ne doit pas être aussi difficile à faire un choix.

GRÉMOUCHIN.

Mes poches n'ont pas toujours été aussi vides et ne resteront pas toujours dans cet état.... Tu vois, fripon, que j'ai par conséquent les moyens d'arranger mes affaires et que j'ai à cet effet, plus d'un moyen en tête.

ANTIPE.

Je sais parfaitement bien, monsieur, que vous ne manquez pas de bonnes idées; ceci est fort bien, mais tous vos moyens me sont déjà assez connus; entre nous soit dit en passant, vos bonnes idées sont aussi bien connues et fondées que les beaux et grands projets de M. Nezlotoff, qui les colporte partout, et ne peut parvenir à se faire écouter. Croyez-moi, monsieur, moi qui ne suis qu'une bête, mais

qui vous suis attaché, abandonnez pour toujours ces projets qui finiront par vous conduire à l'hôpital, et ne perdez point de vue mademoiselle Olympe; dépêchez-vous si vous voulez l'avoir, et ne vous cassez plus la tête à de vains projets, plus absurdes les uns que les autres; car en faisant des efforts pour courir après la richesse, on finit par perdre le peu que l'on a; rappelez-vous ce que M. Dremowsky a dit à table; il y a du monde qui croit s'approprier les trésors de l'univers, et qui finit par se ruiner; un autre veut tout réformer, et ne peut se réformer lui-même....

GRÉMOUCHIN.

Finiras-tu de bavarder? sais-tu que cela commence à me lasser?

ANTIPE.

Je crois que M. Dremowsky avait parfaitement raison, car....

GRÉMOUCHIN.

Tais-toi, je te l'ordonne.

ANTIPE.

Ah! voici mademoiselle Olympe, tâchez de profiter de cette occasion.

SCÈNE III.

GRÉMOUCHIN, OLYMPE, ANTIPE.

GRÉMOUCHIN.

Pouvons-nous espérer voir encore aujourd'hui mademoiselle votre sœur?

OLYMPE.

J'en doute, ma sœur est dans un état d'agitation, mais d'agitation....

GRÉMOUCHIN.

Mais quelle peut en être la cause?

OLYMPE.

Elle s'était mis en tête des idées qui n'avaient pas de sens; maman, n'y trouvant pas son compte, a jugé à propos de bouleverser ses châteaux en Espagne; c'est ce qui lui a causé une attaque de nerfs; elle pleure, se lamente, roule ses yeux dans sa tête; c'est affreux à voir.... Spesiew et quelques autres sont vraiment ridicules, à cause des airs qu'ils se donnent. Je ne peux y penser sans mourir de rire. (*Elle rit aux éclats.*) Cet accident leur a donné bien de la besogne... A propos, où est M. Firlufusky? on ne l'a pas vu.

ANTIPE, à Grémouchin.

Suivez mon conseil.

OLYMPE.

Que voulez-vous faire, il est déjà tard, il se fait désirer, on ne le voit plus; si cela continue, je lui dirai que c'est mal à lui et qu'il ne sera jamais bon à rien.

GRÉMOUCHIN.

Combien il est heureux, mademoiselle, que vous daigniez vous apercevoir de son absence, et que vous lui accordiez une place dans votre souvenir.

OLYMPE.

Ah! le voici fort à propos.

SCÈNE IV.

GRÉMOUCHIN, OLYMPE, ANTIPE, FIRLUFUSKY. Ce dernier entre en fredonnant un air français.

OLYMPE.

Ah! monsieur, que vous êtes insupportable! Où donc avez-vous été jusqu'à présent?

FIRLUFUSKY.

Ah! ma princesse, bonjour; je viens de me promener en voiture pour prendre un peu l'air; vous savez qu'il m'est impossible de rester long-temps dans le même endroit, je n'aime rien de ce qui est uniforme; votre beauté seule m'a séduit; elle seule a su captiver mon cœur et le soumettre.

OLYMPE.

Ah! que vous êtes aimable. (*A Gremouchin.*) Je crois vraiment qu'il est devenu pour tout de bon amoureux de moi. C'est vraiment étonnant; c'est impayable!

GRÉMOUCHIN.

Il n'y a en cela rien d'étonnant; il n'est pas difficile d'être épris de vos charmes; vous êtes digne de l'amour le plus pur.

OLYMPE.

Au contraire, cela me paraît difficile; et dites-moi, d'où vient que cela vous paraît si facile? surtout à vous?

GRÉMOUCHIN.

Mademoiselle, ceci n'a point besoin d'explication et se comprend, car vous êtes belle, aimable, adora....

FIRLUFUSKY, l'interrompant en le prenant par la main, et le présentant à Olympe.

Permettez, mademoiselle, que je vous présente monsieur mon rival; il paraît qu'il en tient jusque par-dessus les oreilles.

OLYMPE, riant.

Pas possible! Vous ne me plaisez ni l'un, ni l'autre.

FIRLUFUSKY.

Ni l'un ni l'autre! vous badinez sûrement, cela ne se peut... que je ne sois déjà parvenu à vous plaire. Je viens ici tous les jours depuis trois semaines, sans manquer un jour de vous faire ma cour, et je ne serais point parvenu à vous plaire! Je n'ai jamais soupiré aussi long-temps près d'un objet... Cela est de toute impossibilité.

OLYMPE.

Cependant cela est bien ainsi; je ne me suis jamais occupée de vous un instant. Mais je m'ennuie... Où sont donc Spesiew et Herculinsky? Voici encore deux êtres bien ennuyeux; quand ils commencent à parler, on peut à peine y tenir. Je m'ennuie actuellement si fort, que, par pure distraction, je mangerais volontiers quelque chose. (*A Antipe.*) Écoutez, Antipe, allez dire à ma femme de chambre de m'apporter quelque chose de l'office.

(*Antipe sort.*) Mais à propos, vous ne savez donc pas qu'Herculinsky se propose de m'épouser; il ne me plaît pas du tout; aussi ne le prendrai-je pas; ce serait vraiment une belle chose que je ferais que d'épouser un sot de cette espèce. Il veut trouver à redire à tout le monde, je ne sais quelle espèce d'homme cela peut être. C'est vraiment un fou.

SCÈNE V.

GRÉMOUCHIN, OLYMPE, FIRLUFUSKY et HERCULINSKY.

OLYMPE.

Ah! bonsoir, mon cher monsieur, vous ne savez donc pas que vous m'avez causé bien de l'humeur! Je suis encore contre vous d'une colère, mais d'une colère que...

HERCULINSKY.

Et pourquoi donc, mademoiselle, êtes-vous fâchée?

OLYMPE.

Le pourquoi? C'est moi qui le sais et ne l'oublierai jamais; vous m'avez causé un mal, mais un mal... (*Elle s'adresse à Firlufusky, qui, depuis l'entrée de Herculinsky, est embarrassé et témoigne un sentiment de peur.*) Dites-lui, je vous prie, que je ne le puis souffrir.

FIRLUFUSKY.

Dans l'instant. Tout à l'heure je vais le lui dire.

OLYMPE.

Eh bien! mon cher, aidez-moi donc! N'a-t-il pas

l'air bien ridicule, extrêmement ridicule! Eh bien! pourquoi n'allez-vous donc pas le lui dire?

FIRLUFUSKY, haut.

Mais d'un ridicule et d'une tournure!...

HERCULINSKY, à Firlufusky.

Ah! Écoutez un peu, jeune homme, nous avons quelque chose encore à régler ensemble; mais ce sera différemment.

FIRLUFUSKY.

Je dois cependant faire ce que mademoiselle m'ordonne; ce serait impoli de ma part de ne le pas faire.

HERCULINSKY.

Et moi, je vous prie de vous taire, et c'est moi qui vous le dis.

OLYMPE, à Herculinsky.

Ah! monsieur! vous paraissez de mauvaise humeur... J'en ai peur. Apaisez votre colère... cela vous convient-il de vous fâcher contre un enfant.

FIRLUFUSKY, se cachant derrière Olympe.

Ah! ma déesse! vous avez là une bien belle robe; quel goût!

OLYMPE, à Herculinsky.

Et vous, monsieur, pourquoi riez-vous?... Cessez de grâce de faire l'homme d'importance.

HERCULINSKY.

Mademoiselle, je ne puis m'empêcher de rire de ce que M. Firlufusky, vient de se mettre sous votre protection.

SCÈNE VI.

GRÉMOUCHIN, OLYMPE, FIRLUFUSKY, HERCULINSKY et THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Madame votre mère vous demande, elle vous attend, mademoiselle.

OLYMPE.

J'y vais.... Monsieur Grémouchin, voudriez-vous avoir la bonté de m'accompagner? (*A part.*) Il faut aussi tâcher de me débarrasser de celui-ci; il est d'une gaucherie....

(Olympe et Grémouchin sortent suivis de Thérèse; Firlufusky veut aussi profiter de ce moment pour les accompagner; mais Herculinsky le surprend au passage et le ramène.)

SCÈNE VII.

HERCULINSKY et FIRLUFUSKY.

HERCULINSKY.

Maintenant, mon cher, j'ai quelque chose à vous dire.

FIRLUFUSKY.

Et moi, je n'ai rien à vous dire. Au surplus, je n'ai pas le temps dans cet instant.

HERCULINSKY, le tenant par le bras.

Ah! tu n'as donc pas le temps! Aurais-tu donc oublié ce que tu m'as dit, que, si dans une heure tu

ne me donnais pas l'écrit convenu, je pourrais en user avec toi comme bon me semblerait, et que....

FIRLUFUSKY.

Ce n'était qu'un badinage, un pur badinage...

HERCULINSKY.

Ah! tu es donc accoutumé à faire un badinage d'une parole donnée ; je n'ai donc que faire de tes promesses aussi insignifiantes. Rends-moi aussitôt mon argent, et finissons-en.

FIRLUFUSKY.

Je n'en ai point avec moi; je n'ai pas le sou. Où le prendrais-je en ce moment? Je vous l'enverrai demain matin, ou ce soir, de suite même si vous le voulez.

HERCULINSKY.

Je vois bien, mon très-cher, qu'il faut que je me décide à en agir autrement avec vous.

FIRLUFUSKY.

Parlez, je vous prie, plus bas; le monde peut nous entendre.

HERCULINSKY.

Que m'importe le monde, en ce moment même la présence de la belle Olympe, ta protectrice, devant laquelle tu voulais te moquer de moi! Je ne prétends plus te faire la moindre grâce : tu vas de suite me donner mon argent et me payer, ou bien je vais me payer moi-même....

(Il lui montre une canne.)

FIRLUFUSKY.

Voudriez-vous, pour une bagatelle semblable,

faire une esclandre de cette espèce? Soyez donc raisonnable, et laissez-moi.

HERCULINSKY.

Tu vas voir de quelle manière je vais moi-même me payer. (*Il lui donne des coups de canne en disant :*) N'attrape plus les honnêtes gens; tiens fidèlement ta parole; ne force pas non plus les personnes d'en user avec toi comme avec un fripon, ou voici de quelle façon l'on traite les gueux, les fripons, enfin tous les mauvais sujets.

FIRLUFUSKY, pendant qu'il reçoit des coups de canne, crie tout le temps, puis tombe sur le parquet. Herculinsky, après l'avoir battu et lui avoir cassé la canne sur le dos, s'en va. Firlufusky est toujours par terre; il crie.

Aye! aye! à la garde! au secours! l'on m'égorge! l'on m'assassine!

(Antipe et Thérèse accourent à ses cris.)

SCÈNE VIII.

FIRLUFUSKY, ANTIPE et THÉRÈSE.

FIRLUFUSKY, par terre.

Aye! aye! Je suis mort! Aidez-moi de grâce à me relever. Quel accident!

(Antipe et Thérèse le relèvent.)

THÉRÈSE.

Que vous est-il donc arrivé, monsieur?

FIRLUFUSKY.

Je me suis un peu trop échauffé avec Herculinsky; puis après, nous nous sommes arrangés comme

gens d'honneur; ce n'est rien, c'est une petite rencontre.

ANTIPE.

Cependant vous êtes bien pâle, monsieur.

FIRLUFUSKY.

Oui! oui! Ce n'est rien que cela; nous venons de terminer l'affaire comme cela convient à nous autres honnêtes gens.

ANTIPE.

Ah! mais que vois-je! (*Il ramasse les morceaux de la canne cassée.*) Nous connaissons aussi cet instrument-là : mon dos peut en donner des nouvelles. Ne vous seriez-vous point servi de ce meuble pour vous...

FIRLUFUSKY.

Tu plaisantes, je crois.

ANTIPE.

Plaisanterie à part, vous avez ici fait bien du tapage.

THÉRÈSE.

Ne seriez-vous point blessé? car nous vous avons trouvé étendu sur le plancher.

FIRLUFUSKY.

Non, je ne suis point blessé : en me défendant j'ai fait un faux pas et je suis tombé; je crains de m'être cassé une côte dans cette chute; car j'ai les os fort délicats, et aussi flexibles que de la cire.

THÉRÈSE.

Faites-vous bien vite saigner, le médecin est encore là.

FIRLUFUSKY.

Je ne puis voir couler de sang sans avoir de suite un évanouissement. La lancette pour moi est l'instrument le plus fatal que je connaisse.

ANTIPE, lui montrant les débris de la canne.

Quant à cet autre instrument-là, vous le craignez aussi peu que nous.

SCÈNE IX.

GRÉMOUCHIN, FIRLUFUSKY, THÉRÈSE, ANTIPE.

GRÉMOUCHIN

Antipe, renvoie ma voiture, et dis au cocher de revenir me chercher à onze heures du soir. Il est inutile de le faire attendre par le froid qu'il fait; les chevaux en souffrent beaucoup. Cette année me coûte déjà, sans cela, deux beaux attelages. Quant à toi, tu resteras ici à m'attendre.

ANTIPE.

J'y vais, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE X.

GRÉMOUCHIN, FIRLUFUSKY, THÉRÈSE.

GRÉMOUCHIN, à Firlufusky.

Que vous est-il donc arrivé? vous trouvez-vous mal? vous faites là d'horribles grimaces!

FIRLUFUSKY.

Ce n'est rien!... rien absolument, monsieur. Je suis contrarié... j'enrage!

GRÉMOUCHIN.

Et qu'est-ce donc que cette contrariété?

THÉRÈSE.

Demandez plutôt quelle est cette douleur?

GRÉMOUCHIN.

De la contrariété,... de la douleur... Je n'y comprends rien. Que signifie cela? qu'est-il donc arrivé ici?

FIRLUFUSKY.

Rien,... rien du tout... Nous nous sommes un peu pris de paroles avec Herculinsky, et nous avons eu ensemble une explication un peu chaude.

GRÉMOUCHIN.

J'ai appris l'entretien que vous avez eu ensemble.

THÉRÈSE.

Que n'arrive-t-il pas souvent entre amis?

GRÉMOUCHIN.

Cependant je ne conseille à personne de se disputer avec Herculinsky. Mais dites-moi, je vous prie, que signifie ceci?

(Il montre la canne cassée.)

FIRLUFUSKY.

Adieu, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

GRÉMOUCHIN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Je vais vous raconter, monsieur, ce que j'ai vu. Antipe et moi étions à faire la conversation dans la pièce voisine, lorsque tout à coup nous avons entendu des cris comme si l'on assassinait quelqu'un. Nous sommes de suite accourus, et avons trouvé M. Firlufusky étendu sur le parquet; nous avons eu beaucoup de peine à le relever, et lui ayant demandé ce qui lui était arrivé, il n'a jamais voulu nous répondre, lorsque Antipe trouva à côté de lui les débris d'une canne cassée, sur laquelle de temps en temps M. Firlufusky jetait des regards pitoyables, n'osant à peine les regarder; il a fini cependant par avouer qu'il avait eu une petite querelle avec M. Herculinsky, de quoi j'ai aussitôt conclu que M. Herculinsky a profité de sa taille colossale pour administrer à M. Firlufusky certaine correction qui a duré jusqu'à ce que l'instrument fût cassé sur le dos de M. Firlufusky... Demandez-le à Antipe, il vous dira la même chose.

GRÉMOUCHIN.

N'est-il pas honteux à un gentilhomme de se laisser maltraiter de la sorte? N'avait-il donc pas de bras?

THÉRÈSE.

Il avait bien des bras, mais ils sont aussi faibles

que son cœur; il n'a pas plus de courage qu'une vieille femme. Si les femmes voulaient m'en croire, elles renverraient bien loin un pareil poltron, et cela à coups de bâton. A quoi est bon un être de cette espèce?

GRÉMOUCHIN.

C'est bien vrai, mais... cependant je ne voudrais conseiller à personne d'avoir affaire à Herculinsky. Que le diable l'emporte! Ah! mais voici Nezlotoff.

SCÈNE XII.

GRÉMOUCHIN, NEZLOTOFF, THÉRÈSE.

NEZLOTOFF, accourant.

Vous n'avez donc pas appris la grande nouvelle?

THÉRÈSE.

Et laquelle donc?

NEZLOTOFF.

Je venais ici lorsque j'ai rencontré M. Herculinsky écumant de rage et d'une colère,.... mais d'une colère,... qui m'a dit qu'il venait de casser bras et jambes à M. Firlufusky, parce que ce dernier, lui devant quelque argent, ne le payait pas, et lui donnant de mauvaises raisons ne faisait que le remettre du jour au lendemain. Mais dans quel temps vivons-nous donc? Chacun se rend donc raison lui-même? Par conséquent la raison du plus fort sera toujours la meilleure. Il faut que je me dépêche pour présenter au gouvernement un projet

de réforme à ce sujet. Si tout le monde voulait lui-même se faire justice, nous ne pourrions plus exister. Et encore voilà une belle raison! battre à coups de bâton un gentilhomme parce qu'il manque à sa parole; comment d'un autre côté voulez-vous que l'on puisse tenir sa parole, si la soif du gain vous fait préférer l'argent à la parole d'honneur?

THÉRÈSE, à Grémouchin.

Vous voyez, il n'y a plus à en douter. (*A Nezlotoff.*) Ah! monsieur Nezlotoff, vous avez de l'esprit et surtout pour les projets; vous devriez bien en faire un pour nous autres pauvres filles sans dot, et nous enseigner la manière dont il faudrait s'y prendre pour épouser un riche parti.

NEZLOTOFF.

Je vous promets d'y penser, et j'espère bientôt pouvoir vous en présenter un qui aura du succès. Je ne manque pas de moyens dans ce genre d'occupation; il faut nécessairement que l'esprit ait des moyens, sans cela on reste toute sa vie un sot incapable de rien, rien absolument.

THÉRÈSE.

Et vous êtes bien persuadé d'avoir tous ces moyens, monsieur?

NEZLOTOFF.

Belle demande! mes travaux le prouvent, j'espère, assez, Dieu merci! J'ai assez de facilité dans le travail de la conception de mes projets : tant pis pour le gouvernement s'il ne veut pas en profiter. Mon esprit a déjà enfanté une foule de projets qui tous

sont mis au net sur papier vélin. Pourrait-on tant écrire sans avoir de l'esprit?

THÉRESE.

Je crois qu'il n'y a pas besoin d'esprit pour griffonner plus de vingt rames de papier. Le papier n'est point aussi sensible que le dos de M. Firlufusky. Il est vrai que j'ai fort peu d'instruction et ne suis pas capable d'en juger; mais y a-t-il dans le monde entier assez d'esprit pour pouvoir en remplir un tas de papier comme ceux que vous venez de nous montrer?

NEZLOTOFF.

Tu n'es pas capable de pouvoir raisonner là-dessus. Ce n'est pas encore tout : j'ai en outre composé quatre-vingt-dix requêtes et pétitions pour moi, que j'ai présentées dans différens tribunaux; beaucoup m'ont été rendues apostillées, sur d'autres on ne m'a donné aucune solution. On dit qu'on n'a pas le temps, ou que le tour n'est point encore venu; moi, tout au contraire, je crois que c'est l'envie ou la jalousie qui seules me font tort, et cela à cause de mon esprit et de mes talens. Je puis dire que toutes mes requêtes étaient profondément raisonnées : la plus petite était de six feuilles in-folio, j'en avais même qui étaient au double. Car quand je commence une fois à écrire, c'est que je vous écris... Je ne puis finir...

THÉRÈSE.

Comment cela ne finit-il pas par vous ennuyer de tourmenter ce pauvre papier?... Mais il est patient et se laisse faire.

GRÉMOUCHIN.

Cessons cet entretien : allons au salon près de madame de Wartschalsky, pour lui raconter l'aventure arrivée entre M. Firlufusky et M. Herculinsky. Il faut nécessairement qu'elle la sache : cela ne fera pas grand honneur à sa maison.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLYMPE et CHRISTINE.

OLYMPE.

Vraiment, c'est une horreur, ma sœur, comme ce pauvre Firlufusky a été maltraité ; il était aujourd'hui si bien mis ! son habit lui allait admirablement bien, et jamais il n'avait été si bien frisé. Et cet Herculinsky.... Oh ! qu'il est insupportable ; c'est une vraie bête féroce.

CHRISTINE.

On dit que M. Firlufusky l'a trompé.

OLYMPE.

O le pauvre petit !... il en est incapable. Je ne puis sentir cet impertinent d'Herculinsky ; maman pourra faire ce qu'il lui plaira, jamais je ne prendrai un tel homme pour mari.... Peut-être lui viendrait-il par la suite dans l'idée de me souffleter moi-même... Et qu'a-t-on donc besoin de se marier ? C'est une sottise qu'il faut faire le plus tard possible. Cela me fait rire... (*elle rit*) que je sois obligée de prendre un mari. Je crois même, à mon avis, qu'il est impoli de se décider pour un ; c'est en un

mot donner par-là congé tout d'un coup à tous les autres adorateurs : je ne veux pas les insulter aussi évidemment.

CHRISTINE.

Tu crois donc, chère sœur, que l'univers entier est épris de tes charmes?

OLYMPE.

Il ne faut pas que cela te fâche, mais cela me paraît ainsi. Tout le monde me fait des complimens, on dit que je suis belle à ravir, que j'ai de l'esprit comme un ange; par conséquent, dis-moi si on peut faire à ce monde une injure aussi formelle? Ils me quitteraient alors tous, disant que je les ai méprisés, m'abandonnant à moi-même, et tu sais que je n'aime pas du tout à rester seule; ce serait vraiment mourir d'ennui si on n'avait plus d'adorateurs. J'aime à voir du monde, beaucoup de monde, et plus il y en a plus cela m'amuse.

CHRISTINE.

Et moi, chère sœur, je ne suis pas de ton avis. Il me paraît qu'il n'y a pas dans le monde de plus grand bonheur, que d'être toujours auprès de l'objet que l'on aime, et on ne peut en aimer véritablement qu'un seul, par conséquent sa société doit vous suffire; et quand on en est à ce point, tous les autres finissent par être à charge à notre cœur, qui ne peut plus être occupé que de ce seul objet. Les sentimens d'une passion réelle sont tels, qu'excepté elle, rien ne saurait nous occuper : l'homme amoureux ne voit rien autre chose, et n'est occupé que de son

amour. Ainsi, aimer et être aimé, c'est le suprême bonheur du genre humain.

OLYMPE.

Tu parles là dans un style bien élevé. Qu'on soit amoureux de moi, qu'on me fasse la cour, je laisse faire, je n'irai pas soupirer et me lamenter, encore moins me chagriner seulement un instant.

(Elle rit aux éclats.)

CHRISTINE.

Crois-moi, ma sœur, tu ne seras pas toujours ainsi; ton tour viendra, peut-être alors sera-t-il trop tard.

SCÈNE II.

OLYMPE, CHRISTINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Madame votre mère vous l'a déjà dit assez souvent de ne pas quitter le salon où le monde est assemblé, et vous en sortez à chaque instant, vous en agissez toujours d'après votre petite volonté. Si madame s'aperçoit encore de votre absence, vous courrez grand risque d'être bien grondées toutes les deux; et il y a eu déjà aujourd'hui assez de train sans cela.

OLYMPE.

Et que m'importe; voyez le grand malheur! Ne peut-on donc un instant quitter le salon pour prendre l'air? Il y fait si chaud qu'on y étouffe, à peine puis-je y respirer.

SCÈNE III.

OLYMPE, CHRISTINE, THÉRÈSE, TALARINSKY.

TALARINSKY, courant vers Christine.

Puis-je en croire mes yeux! Vous vivez, charmante Christine; vous vous portez bien! Et on m'avait dit que,... je puis à peine y penser sans frémir!... on m'avait dit que ces beaux yeux s'étaient déjà fermés pour toujours à la lumière.

CHRISTINE.

Qui donc a pu vous faire ce conte?

THÉRÈSE.

Qui? comme s'il y avait rien d'étonnant à cela. Le moindre bruit est comme une bulle de savon, plus elle s'éloigne du point où elle s'est formée, plus elle grossit; enfin elle devient si grosse, qu'elle finit par crever et disparaître comme si de rien n'était... Eh bien, resterez-vous encore long-temps ici? n'irez-vous donc pas bientôt rejoindre madame votre mère? (*A Christine.*) Vous aurez après le temps de vous parler. (*A Talarinsky.*) Et vous, monsieur, il faut vous cacher jusqu'au moment favorable. M. Dremowsky a donné l'ordre d'aller vous chercher; il parle en ce moment avec madame: il me paraît que vos affaires prennent une bonne tournure.

OLYMPE.

Allons, ma sœur, allons rejoindre maman; elle finirait par se fâcher tout de bon.

TALARINSKY, à Christine.

Arrêtez un moment; laissez-moi au moins le plaisir de vous regarder quelques instans.

THÉRÈSE.

Quelle extravagance! (*A Christine qui s'était arrêtée.*) N'avez-vous donc pas un peu de honte? Allez donc, mademoiselle, rejoindre votre maman. (*A Talarinsky en le poussant par les épaules.*) Et vous, monsieur, tâchez de vous éloigner d'ici au plus vite.

(Les deux amans se joignent encore une fois au fond de la scene; Thérèse les sépare et les fait sortir par des portes opposées.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE seule.

Que les amoureux sont singuliers, à peine peut-on les séparer. Mariez-les une fois, vous aurez de la peine à les réunir. De suite mari et femme ont chacun leur voiture à part, et, trois semaines après les noces, ils auront honte de dîner ensemble à la même table. Ah! voici encore un insupportable personnage dont on ne peut se débarrasser.

SCÈNE V.

THÉRÈSE, NEZLOTOFF.

THÉRÈSE.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, quel est le démon qui vous retient ici? Que venez-vous au fait faire dans cette maison, et pourquoi vous y dandinez-vous ainsi sans désemparer?

NEZLOTOFF.

Je ne me dandine nullement, je suis ici par amour pour la patrie et pour le bien commun; au surplus, plus il y a de monde dans un endroit, plus l'auditoire est grand, et sur le nombre je suis sûr de trouver quelques personnes qui finiront par goûter quelqu'un de mes projets.

THÉRÈSE.

Finirez-vous bientôt de déraisonner? Ne vous apercevez-vous donc pas que vous êtes à charge à tout le monde, que vous l'ennuyez, qu'on vous fuit et vous évite pour ne pas être obligé de vous écouter? Et je vous demande un peu, quel est celui qui pourrait entendre la lecture d'un seul de vos projets, qui tous n'ont pas l'ombre du sens commun, sans s'endormir même debout? Car soyez persuadé que lorsqu'on vous engage à faire la lecture de l'un d'eux, ce n'est que pour avoir le plaisir de se moquer de vous. Il est par conséquent rare que vous trouviez des admirateurs, et surtout des approbateurs de vos extravagances.

NEZLOTOFF.

Tu devrais, ma chère amie, parler avec un peu plus de retenue à un homme qui n'est occupé que d'idées d'amélioration pour le bien public.

THÉRÈSE.

Nous serions bien misérables et fort à plaindre si le bien commun dépendait d'une aussi pauvre tête que la vôtre, qui même n'a pas su conduire un misérable commerce de droguailles, et qui veut actuellement réformer des abus.

NEZLOTOFF.

Écoutez, mademoiselle; savez-vous que je présenterai sur vous une plainte devant les tribunaux, et que vous serez condamnée à me payer des dommages pour les propos injurieux que vous venez de tenir?

THÉRÈSE.

En voilà encore bien d'une autre! Ha! ha! ha! Veuillez, monsieur, sortir d'ici et débarrasser le plancher au plus vite. Ma maîtresse va venir ici; elle prendra mon parti, jen suis sûre : je ne vous crains pas. D'ailleurs, M. Spesiew le juge ne m'abandonnera pas non plus; il m'a témoigné beaucoup de bontés.

NEZLOTOFF.

Ne t'y fie pas trop; il est un peu fanfaron, et au fait n'est juge que pour la frime. Il dort à l'audience et signe les arrêts en rêvant; l'audience levée, il se réveille et ne sait seulement pas ce qu'il a fait; souvent il ouvre de grandes oreilles pour entendre et

ne comprend rien ; mais enfin cela ne l'empêche pas de signer tout comme les autres.

THERÈSE.

Voilà qui est bien ; je m'en vais de suite dire à M. Spesiew ce que vous venez de dire, et la manière dont vous le drapez et le déchirez à belles dents.

SCÈNE VI.

MADAME DE WARTSCHALSKY, SPESIEW, GRÉMOUCHIN, DREMOWSKY, THÉRÈSE et NEZLOTOFF. Ce dernier apercevant Spesiew passe de l'autre côté de la scène.

THÉRESE, l'arrêtant.

Attendez donc un peu, monsieur l'homme d'importance, que je raconte ce que vous venez de me dire.

NEZLOTOFF, sortant.

Je n'ai pas le temps.

(Thérèse sort, courant après lui.)

SPESIEW, à Mme. de Wartschalsky.

J'espère, madame, que vous ne pouvez ajouter foi à ce que mes ennemis veulent bien m'imputer ; un homme d'une naissance pareille à la mienne ne saurait se rendre coupable d'une bassesse aussi avilissante. Veuillez avoir la bonté de me nommer les personnes qui osent prétendre que j'ai inventé et répandu la nouvelle en question de l'interdiction de mariage pendant dix ans.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Il n'y a pas besoin de vous les nommer, monsieur, assez de témoins déposent contre vous, et qui n'ont aucune raison pour vous calomnier; enfin, monsieur, c'est le domestique de M. Grémouchin, qui de ses propres oreilles a entendu votre conversation avec M. Herculinsky.

SPESIEW.

Comment, madame, vous ajoutez plus de foi au témoignage d'un domestique qu'à tout ce que je pourrai vous dire moi-même, qui ai le bonheur d'être noble et d'une naissance illustre. Je vois, madame, que mes ennemis auprès de vous se sont fortifiés, et que.... Mais je sais d'où cela vient; monsieur...

(Il montre Dremowsky.)

GRÉMOUCHIN, l'interrompant.

Non, monsieur, ceci n'est nullement une médisance ni un conte controuvé, tout le monde sait actuellement fort bien les projets que vous aviez conçus avec M. Herculinsky, pour engager madame à marier ses deux filles. Vous avez même ajouté que si vous ne pouviez réussir par ce moyen, vous en emploîriez d'autres du même genre, comptant, comme vous le disiez vous-même, sur la crédulité et le peu d'esprit de.... Mon domestique, que vous avez aussi vu vous-même, a entendu tout votre discours.

Mme. DE WARTSCHALSKY

Comment! il a osé dire que j'étais une femme crédule, ayant peu d'esprit; c'est bon, monsieur,...

c'est bon... je vous prouverai que je suis crédule... et que j'ai peu d'esprit. C'est par reconnaissance pour la bonne réception qu'on vous a faite dans ma maison, que vous me prenez pour une sotte.

GRÉMOUCHIN.

Pour vous prouver, madame, que ce n'est ni la vengeance ni la haine qui m'ont engagé à vous faire cette découverte, je m'empresse de vous faire part d'une chose que vous ignorez encore jusqu'à présent. Madame, je vous honore et vous respecte trop pour vouloir vous la cacher. J'ai désiré de tout mon cœur avoir le bonheur d'être un jour votre gendre; mais, trouvant auprès de mademoiselle votre fille des obstacles insurmontables, j'ai cru devoir raisonnablement renoncer à ce projet, pensant que l'heure de mon mariage n'avait pas encore sonné. Je désire de toute mon âme qu'elle soit heureuse avec l'objet qu'elle m'a préféré, et que je n'ai garde de mettre au nombre des hypocrites et des personnes qui tâchent par la ruse d'arriver à leurs fins, et qui sont plutôt guidés dans leurs projets par des sentimens d'avarice et d'intérêt que par l'amour.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

On s'abuse.... on s'abuse étonnamment, mon cher; peut-être n'est-il pas aussi facile de me tromper qu'on pourrait le croire.... Je suis ici chez moi... Une crédule!... une sotte!... c'est bon...

GRÉMOUCHIN.

Encore un dernier mot, madame, et je vais terminer : il me reste à vous prévenir que je pars et

vais peut-être pour long-temps m'éloigner de ces lieux.

DREMOWSKY.

Et pour où partez-vous?

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Pourquoi donc nous quitter? restez avec nous.

(Ensemble.)

GRÉMOUCHIN.

Je viens dans ce moment de recevoir une lettre de mon père; il m'ordonne d'aller le rejoindre aussitôt dans une de ses terres éloignées; il m'écrit qu'il est dans ce moment extrêmement malade, et désire me voir avant de mourir. Il faut que je me rende à sa volonté, le devoir même s'accorde avec mon projet, car je suis décidé à rester pour quelque temps sur mes terres pour arranger mes affaires, et peut-être revenir par la suite, corrigé de mes défauts, qui m'ont fait beaucoup de tort dans la société; malheureusement c'est actuellement et trop tard que je m'en aperçois.

DREMOWSKY.

Vous venez de prendre une résolution des plus louables; je vous souhaite tout le bonheur imaginable. Mais qu'a donc monsieur votre père? il a toujours été un de mes amis intimes.

GRÉMOUCHIN.

Voici la lettre, vous pouvez la lire.

(Il lui donne la lettre.)

DREMOWSKY.

Je le veux bien. (*Il lit.*) « Mon cher fils Philippe, je te salue, que ma bénédiction paternelle » repose sur toi...

Mme. DE WARTSC ALSKY, à part.

Ah! je suis une sotte, une femme crédule!... Que le diable les emporte!

DREMOWSKY, lisant.

» Pour ce qui me regarde, je te dirai que, malgré » les tribulations dans lesquelles je me trouve, je » vis encore; seulement mon ancienne maladie » dans l'estomac me tourmente beaucoup; je ne » prends plus aucun remède et ne quitte plus le » lit depuis deux mois. Les grains sont bon marché, » les foins ont été beaux; mais les pluies fréquentes » les ont en partie gâtés; la paille a été mauvaise. » Arrive au plus vite, et n'oublie pas d'amener avec » toi Antipe et la chienne blanche. Tu ne sais pas » encore, il nous est arrivé ici un malheur, les » petits qu'elle a faits ici dernièrement sont crevés; » cela m'a fait beaucoup de peine. Je ne sais ce qui » a pu en être la cause. Avant que ma maladie » m'ait forcé de garder le lit, j'ai encore fait une » belle chasse. Je m'y suis bien amusé. Ma levrette » rouge, fille de Pyrame et ma vieille Zémire, y ont » fait des merveilles. Arrive au plus vite, je t'attends avec impatience, et suis pour la vie ton » père.

» JEAN GRÉMOUCHIN. »

GRÉMOUCHIN.

Vous voyez, monsieur, c'est ce qui me force à partir de suite. J'ai déjà commandé les chevaux. Permettez, madame, que je prenne congé de vous. Je vous souhaite beaucoup de bonheur.

(Il lui baise la main.)

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Vous partez donc décidément! Adieu donc, mon cher, adieu! je vous souhaite un bon et heureux voyage.

(Grémouchin prend congé de Dremowsky et s'en va.)

DREMOWSKY.

Adieu, monsieur, bon voyage; présentez, je vous prie, mes respects à monsieur votre père.

SCÈNE VII.

Mme. DE WARTSCHALSKY, DREMOWSKY, SPESIEW.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Je suis donc une sotte! l'on peut me faire accroire ce que l'on veut!... Ça ne peut me sortir de la tête...

DREMOWSKY, à Spesiew.

Vous voyez bien, monsieur, que ceci ne vient pas de moi? (*Pause.*) Vous ne répondez pas?

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Je suis donc une vieille crédule, on peut donc facilement m'en imposer. Mais je doute qu'on y

puisse parvenir. Je viens déjà de fermer la porte à un de ces rusés, à cause de son impertinente grossièreté et des voies de fait qu'il s'est permis d'exercer dans ma maison. (*A Dremowsky.*) Comment trouvez-vous cela, mon cher? ce n'est pas assez que l'on veuille me tromper, on se permet encore chez moi des voies de fait. On dit qu'il a roué de coups et même presque estropié ce pauvre malheureux jeune homme. Cela suffit, je vais vous montrer comme je suis crédule. Cela me fait beaucoup de peine qu'Olympe, ma fille aînée, ne veuille pas se marier; sans cela je saurais bien à qui je donnerais Christine, ma fille cadette; et sous vos yeux, monsieur, vous verriez comme je suis crédule, et comme on peut facilement m'en imposer.

SPESIEW.

Le monde est libre de faire des propos, et à vous, madame, permis de les croire; mais je puis vous assurer qu'une pareille bassesse n'appartient pas à notre famille; nous en sommes incapables par le rang que nous occupons dans le monde; quant à moi, je puis vous donner ma parole d'honneur que je n'y suis pour rien.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

C'est bon, c'est bon, monsieur, il n'y a pas de quoi se vanter de sa grande naissance; vous-même, monsieur, vous souvient-il de la gaucherie que vous avez faite à table en vous pavanant. Vous avez eu la maladresse de renverser la salière qui était devant vous; vous savez que c'est signe de malheur et un fort mauvais pronostic. Mais je sens que j'ai une

violente migraine..... Quelle excuse trouverez-vous encore à apporter avec votre noble extraction. Chez moi, lorsque mes gens se sont rendus coupables de quelque faute et ne veulent pas l'avouer, je les fais punir doublement. Les excuses valent mieux que toutes les justifications possibles.

DREMOWSKY.

Je ne m'écarte pas non plus de ce principe, je ne connais rien de plus épouvantable qu'un coupable qui, loin de s'avouer fautif, cherche encore à se disculper par toute sorte de moyens. C'est un signe de mauvais cœur, que de ne pas se repentir, et une résolution prononcée de persister dans le vice. Ceci à mes yeux double la faute et mérite par conséquent une double punition.

SCÈNE VIII.

MADAME DE WARTSCHALSKY, DREMOWSKY, SPESIEW, OLYMPE et THÉRÈSE.

OLYMPE.

Maman, on vient de me dire que vous ne voulez pas marier ma sœur, par la seule raison que je suis l'aînée, et que vous voulez me voir d'abord mariée; si c'est là le seul empêchement, veuillez me faire la grâce de ne point faire attention à mes droits comme aînée. Je ne veux point me marier encore, je préfère rester fille et vivre toujours avec vous; mariez-la donc et accordez-moi seulement une seule grâce.....

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Et laquelle donc, ma chère? parlez.

OLYMPE.

Je serai toujours prête à suivre vos conseils, vos désirs seront des volontés pour moi, je ne réclame de vous en compensation que la seule permission d'aller, quand je voudrai et quand bon me semblera, au théâtre, aux bals masqués, enfin dans tous les cercles et soirées que je voudrai, et que vous ne me contrarierez pas dans mes désirs,... et cela, jamais... Au reste, j'ai résolu de ne jamais me marier et de vivre toujours avec vous.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Voilà un arrangement tout-à-fait nouveau; tu fais là un vœu bien singulier; pourvu que tu ne t'en repentes pas.

OLYMPE.

Si jamais j'ai lieu de m'en repentir, je ne m'en prendrai qu'à moi; au surplus, il n'y a pas de temps perdu, je finirai par trouver encore peut-être un mari. Maintenant je ne veux pas être un obstacle au bonheur de ma sœur, si le mariage pour elle lui paraît ainsi; permettez-lui d'épouser monsieur Talarinsky. Ils sont tous deux excessivement amoureux et mourraient de chagrin si vous leur refusiez cette grâce.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Voilà qui est bien, j'y consens.... Je les marierai ensemble et veux oublier sa conduite, qui m'a bien fait du mal.

DREMOWSKY.

Recevez, madame, mes remercimens les plus sincères et permettez que j'envoie chercher mon neveu.

THÉRÈSE.

Permettez, je vais aller le chercher, il n'est pas loin d'ici, je sais où le trouver. Je vais aussi vous envoyer ici la promise.

(Thérèse sort.)

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Et vous, monsieur le juge, issue de la noble famille des Spesiew, je crois que vous n'avez plus rien à faire ici. Je pense que vous y êtes de trop; nous ne sommes ici que de la petite noblesse, qui aimons une égalité parfaite entre nous; c'est pourquoi, monsieur, je vous engage à nous laisser. Je vous conseille de vous lier plus étroitement avec ce brutal d'Herculinsky que j'ai fait mettre à la porte, ou bien, si vous aimez mieux, avec monsieur de Firlufusky, issu également d'une famille noble, mais qui malgré cela a souffert qu'on lui administrât une volée de coups de bâton. Veuillez bien vous rappeler et dire également de ma part à ces deux messieurs que ma porte vous est fermée à tous les trois par plusieurs raisons à moi connues; à monsieur Herculinsky, vous pourrez ajouter que, malgré mon âge et ma crédulité, on ne m'en impose pas aussi facilement qu'il le croyait.

SPESIEW.

A quoi bon tout ce bavardage? Je devrais tous vous mépriser, et j'aurais dû le faire déjà depuis long-

temps : adieu. Si jamais vous avez besoin de nous autres juges, vous vous en repentirez, mais trop tard.

(Il sort avec mépris.)

DREMOWSKY.

Quelle sotte vanité! Se vanter de sa naissance, c'est se vanter d'une chose qui ne vous appartient pas, à proprement parler. Un geai reste toujours un geai, même lorsqu'il s'orne des plumes du paon.

SCÈNE IX.

TALARINSKY, MADAME DE WARTSCHALSKY, OLYMPE, DREMOWSKY.

DREMOWSKY, voyant entrer Talarinsky.

Arrivez donc, mon neveu, et remerciez madame des bontés qu'elle a pour vous.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Finissez-en donc, mon cher monsieur Talarinsky; je ne veux plus contrarier vos désirs, je me rends à vos vœux et vous accorde la main de ma fille Christine... Mais où donc est la promise?

TALARINSKY, lui baisant la main.

Vous assurez par-là mon bonheur pour la vie; je vous promets que vous trouverez en moi un fils soumis et obéissant, et...

DREMOWSKY.

Ah! mais voici la promise.

SCÈNE X.

TALARINSKY, MADAME DE WARTSCHALSKY, OLYMPE, CHRISTINE, DREMOWSKY, THÉRÈSE.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Venez ici, Christine, voici votre époux. (*Elle la présente à Talarinsky.*) Soyeux heureux et contens; vivez toujours surtout en bonne intelligence, c'est le vrai bonheur. Quant à la dot, nous nous arrangerons; seulement je vous préviens, monsieur Dremowsky, que pour le moment je ne puis donner grand'chose.

TALARINSKY.

Je ne vous demande que la main de mademoiselle votre fille, par-là déjà vous comblez tous mes vœux. J'ai assez de fortune pour...

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Si vraiment vous pensez ainsi, nous n'aurons pas à nous disputer ensemble; mais soyez assuré que de mon côté je ferai mon possible.

OLYMPE.

Quant à ce point, je vous invite à suivre les conseils de vos amis. Madame de Grinsky vient de marier une de ses petites-filles; consultez-la ainsi que ma tante, on vous dira ce qu'il sera convenable de donner pour dot. Je désirerais cependant que la dot de Christine ne fût pas moindre que celle de la petite de madame de Grinsky.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Pense donc! qu'est-ce qui nous resterait alors pour nous?

OLYMPE.

Oh! il nous en resterait bien encore autant.

TALARINSKY.

Je vous ai déjà dit, madame, que je ne vous demandais rien, les beaux yeux de Christine me suffisent; mais pour augmenter mon bonheur, veuillez dire ici, chère Christine, devant tout le monde, qu'en m'accordant votre main, votre mère n'a point contrarié votre inclination.

CHRISTINE.

Les sentimens de mon cœur vous sont déjà assez connus; et ma mère, en vous accordant ma main, n'a fait que mettre le comble à mon bonheur.

DREMOWSKY.

Quant à la dot, je vous promets que nous n'aurons pas de dispute ensemble. Allons...

SCÈNE XI.

TALARINSKY, MADAME DE WARTSCHALSKY, OLYMPE, CHRISTINE, DREMOWSKY, THÉRÈSE et NEZLOTOFF.

DREMOWSKY, apercevant Nezlotoff.

Mais que nous veut encore cet insupportable personnage?

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Il commence aussi à m'ennuyer : je dirai qu'on ne le laisse plus entrer chez moi.

DREMOWSKY.

Et vous ferez bien de refuser votre porte à de pareils aventuriers, cela évitera les commérages.

NEZLOTOFF.

Je vois malheureusement que vous n'avez aujourd'hui pas le temps d'entendre la lecture de la seconde partie de mon projet ; cette partie est cependant vraiment intéressante.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Laissez-nous, mon cher, et allez-vous-en, je n'ai pas le temps ; j'ai autre chose en tête ; je marie aujourd'hui ma fille : ainsi je suis fort occupée.

NEZLOTOFF.

Recevez mes sincères félicitations ; je vais de ce pas chez mon ami Pewizky lui commander une épithalame pour le jour de la noce ; c'est une bonne tête qui fait des vers avec facilité et autant qu'on en veut ; aimant à rendre justice à qui il appartient : par exemple dans une pièce de vers qu'il a faite sur moi, il a dit qu'il n'y avait pas de tête meilleure et plus ingénieuse ; vous voyez que rien n'est plus juste ni plus exact. En attendant, par suite de quel projet mariez-vous donc mademoiselle votre fille ?

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Que le diable t'emporte, toi et tes projets. Quelle

nouvelle absurdité ! Sortez de chez moi, n'y remettez plus les pieds.

NEZLOTOFF.

Comment ! jamais, madame, pour toujours?

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Pour jamais ou non, c'est comme il plaira ; mais pour le moment laissez-moi tranquille et sortez, vous m'impatientez et m'ennuyez par votre présence.

THÉRÈSE.

Ne le renvoyez pas tout-à-fait, et accordez-lui la survivance de votre vieille folle Stéphanie, qui pourrait mourir d'un moment à l'autre; elle vous faisait des contes pour vous endormir, monsieur vous fera la lecture de ses projets; car vous savez que dans une maison bien montée on a toujours besoin d'un fou ou d'une folle.

NEZLOTOFF, furieux, à Thérèse.

Taisez-vous, bavarde.

DREMOWSKY, à Nezlotoff.

Je vous prie maintenant de vous en aller ; si vous ne voulez le faire de bonne grâce, je prendrai un parti violent et qu'il convient de prendre avec un aventurier de votre espèce. (*Nezlotoff sort.*) Pour nous, madame, il nous reste à faire les fiançailles; les parens sont encore là, par conséquent il n'y a pas besoin de faire des invitations nouvelles.

Mme. DE WARTSCHALSKY.

Vous avez raison, mon cher. Allons, mes enfans, venez dans le salon.

SCÈNE XII.

THÉRÈSE seule.

Je crois que notre pièce est finie; le but en est rempli, les abus et les défauts sont punis, et la vertu a trouvé sa récompense. Ainsi, messieurs, notre tâche est remplie; nous venons de vous donner ce que nous avons de mieux. Suivant le vieux proverbe : La mariée est assez belle, tâchez de vous en contenter.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES COUPS DU SORT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR A. MOWINSKY.

NOTICE

SUR

LES COUPS DU SORT.

L'AUTEUR de cette comédie, A. Mowinsky, est généralement considéré comme le Molière de la Pologne; il enrichit, en 1780, le théâtre polonais d'une traduction du *Menteur* qui obtint les suffrages les plus flatteurs; il composa après le *Politique* et le *Cérémonieux;* la pièce dont nous offrons la traduction nous a paru être plutôt une œuvre de son génie que les autres, dans laquelle on remarque souvent les nuances et le goût du théâtre français qui lui a, sans contredit, donné beaucoup d'idées et un vaste champ à glaner.

Les coups du Sort, comédie en cinq actes et en prose, furent composés en 1781; cette pièce eut dans le temps beaucoup de succès et procura à l'auteur les éloges de ses contemporains.

G. DE BAER.

PERSONNAGES.

DREWINSKY, garde de la forêt.
ANNETTE, sa fille.
VINCENT.
M. JEAN, aubergiste
LOUPANDIN, notaire.
UN NATURALISTE, voyageur.
MADAME KRIWDINE, bourgeoise, veuve de vingt-huit à trente ans.
PIERRE, garçon d'auberge.
UN BRIGADIER DE MARÉCHAUSSÉE.
UN CAVALIER DE MARÉCHAUSSÉE.
PLUSIEURS CAVALIERS.

*La scène se passe à Mel***., village de la Pologne, près des frontières de la Hongrie.*

LES COUPS DU SORT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La place d'un village; à droite, sur le devant de la scène, est une auberge avec une enseigne : plus loin sont des arbres, des chaumières. A gauche, aussi sur le devant de la scène, est une maison bourgeoise de quelque apparence.

DREWINSKY, MADAME KRIWDINE. Ils sortent de chez madame Kriwdine.

DREWINSKY.

Voila votre dernier mot, madame?

Mme. KRIWDINE.

Assurément.

DREWINSKY.

C'est une indignité.

Mme. KRIWDINE.

Je n'en donnerais pas une obole de plus. Je vais revenir, faites vos réflexions.

(Elle sort pour aller dans le village.)

SCÈNE II.

DREWINSKY, ANNETTE.

DREWINSKY.

Elles sont toutes faites; vous ne l'aurez ma foi pas. Oh! quelle femme, quelle femme!

ANNETTE, arrivant.

Qu'avez-vous donc, mon père?

DREVINSKY.

M'offrir un florin d'un lièvre superbe!

ANNETTE.

Qui?

DREWINSKY.

D'un lièvre digne d'être servi à la table d'un prince; regarde-le, est-il beau?

ANNETTE.

Mais qui donc, mon père, vous en offre si peu d'argent?

DREWINSKY.

Eh, parbleu, madame Kriwdine, la veuve de l'ancien intendant du château.

ANNETTE.

Un florin d'un lièvre; oh! c'est conscience. Il est vrai quelle est aussi avare que riche, cette madame Kriwdine. Ce n'est pas comme M. Loupandin le notaire.

DREWINSKY.

Ah! c'est un homme juste, celui-là.

ANNETTE.

Il ne retient pas le salaire aux pauvres gens, lui.

DREWINSKY.

Bien au contraire, il paie généreusement ceux qu'il fait travailler; je dois le savoir, je le fournis de gibier depuis trois ans qu'il est établi dans le village.

ANNETTE.

A propos de M. Loupandin, un voyageur qui passait vient de déposer chez lui une somme considérable, et est reparti tout de suite. C'est pour quelqu'un du pays, dit-on. Savez-vous, cela mon père?

DREWINSKY.

Non, quel homme était-ce que ce voyageur?

ANNETTE.

Je l'ai vu passer sur cette place; il était monté sur un cheval bien maigre, il avait un mauvais habit noir, l'air assez misérable.

DREWINSKY.

Être pauvre et remettre fidèlement une grosse somme? faut que ce soit un bien honnête homme.

ANNETTE.

Rentrez-vous à la maison, mon père?

DREWINSKY.

Non, je passe la nuit dans la forêt.

ANNETTE, avec intérêt.

Vous ne vous reposez pas, mon père; cela me chagrine; vous devriez vous ménager davantage.

DREWINSKY.

Il faut faire son devoir; ma fille, je suis garde de la forêt; depuis plusieurs jours il s'y commet beaucoup de vols, beaucoup de brigandages; je dois redoubler de vigilance, et faire pendre, s'il se peut, tous les coquins qui empêchent les braves gens de voyager en sûreté.

ANNETTE.

Il n'est pas nuit encore, venez au moins souper au logis.

DREWINSKY.

Je n'ai pas faim, je vais boire un coup dans cette auberge. Demain, à la pointe du jour, tu m'apporteras mon déjeuner, sous le gros arbre de la forêt; entends-tu, ma fille?

ANNETTE.

Oui, mon père.

DREWINSKY.

Pourquoi te sauves-tu si vite?

ANNETTE.

C'est que j'entends la voix de M. Jean.

DREWINSKY.

Ton prétendu te fait peur?

ANNETTE.

Tenez, mon père, je ne serai jamais la femme de M. Jean.

DREWINSKY.

Écoute, Annette, écoute; parle-moi sincèrement. As-tu quelque inclination?

ANNETTE.

Ne lisez-vous pas dans mon cœur aussi bien que moi-même?

DREWINSKY.

Mon intention n'est pas de forcer ton penchant. Je n'ai point l'âme intéressée, tout le monde le sait; mais je n'ai pas une obole à te donner en mariage, et M. Jean dit avoir quelque chose. Songes-y, et réponds-lui oui ou non.

ANNETTE.

Il vient; je me sauve, mon père; voilà ma réponse.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

DREWINSKY, M. JEAN.

M. JEAN.

Mam'selle Annette, mam'selle Annette.... Pourquoi fuit-elle, votre fille?

DREWINSKY.

Elle a des affaires. Pendant que je fais la chasse aux brigands et aux bêtes malfaisantes, il faut bien qu'elle s'occupe des soins du ménage.

M. JEAN.

Ah ça, père Drewinsky, vous vous souvenez de notre dernière conversation.

DREWINSKY.

Très-bien, monsieur Jean.

M. JEAN.

Outre le mobilier de là-dedans, que je viens d'acquérir, en louant cette auberge, il me reste quelque argent comptant. Votre fille n'a rien, de votre aveu; je ne demande point de dot, je vous l'ai dit; d'après cela, il n'est pas douteux qu'elle ne réponde à mes bonnes intentions pour elle.

DREWINSKY.

L'avez-vous entretenue de vos sentimens?

M. JEAN.

Oui, je lui en ai parlé.

DREWINSKY.

Et que vous a-t-elle répondu?

M. JEAN.

Des choses flatteuses. Monsieur Jean, m'a-t-elle dit, avec un petit son de voix tout-à-fait gracieux, je vous suis obligée de votre recherche, mais je ne me sens aucun goût pour votre personne.

DREWINSKY.

Vous êtes flatté d'une telle déclaration?

M. JEAN.

Sans doute; si, comme on le prétend, une fille dit toujours le contraire de ce qu'elle pense, je dois

conclure des discours d'Annette que ma personne ne lui déplaît pas.

DREWINSKY.

Ce n'est pas mal l'entendre.

M. JEAN.

Après tout, vous êtes son père : je vous conviens, partant je dois lui convenir.

DREWINSKY.

Ce n'est pas la même chose ; un père ne voit pas toujours avec les yeux de sa fille.

M. JEAN.

Non, mais une fille ne doit voir qu'avec les yeux de son père.

DREWINSKY.

Je ne pense pas comme vous sur cet article. Au reste, ma fille vous connaît à peine ; il n'y a que quinze jours que vous tenez cette auberge. Parvenez à lui plaire, décidez-la en votre faveur, j'y consens bien volontiers ; mais il faut son aveu, je vous en avertis. Et ce bon vin de Toquet que vous attendiez ce matin ?

M. JEAN.

Il est arrivé.

DREWINSKY.

Il est arrivé et vous ne dites mot ! ça n'est pas honnête, monsieur Jean.

M. JEAN.

Je descends à la cave.

DREWINSKY.

A la bonne heure ! allez-en chercher une bonne mesure. Je vous suis.

SCÈNE IV.

DREWINSKY, VINCENT.

DREWINSKY, prenant sa pipe pour fumer.

Du vin de Toquet!... (*Il bat le briquet.*) C'est un excellent consommé qu'un verre de ce vin-là. Quand on va faire le guet toute une nuit dans les bois, il est prudent de se réconforter l'estomac.

VINCENT.

Monsieur, pourriez-vous me dire si c'est toujours ici la demeure de madame Kriwdine?

DREWINSKY.

Oui, monsieur, c'est là qu'elle loge, cette généreuse personne.

VINCENT.

Elle est chez elle?

DREWINSKY, avec une sorte d'humeur.

Non, elle vient d'aller dans le village..... Elle va rentrer.

VINCENT.

Bon, je vais l'attendre. Dites-moi un peu, monsieur, est-elle toujours veuve?

DREWINSKY.

Oui, monsieur.

VINCENT.

Je vous remercie.

DREWINSKY.

Je ne connais pas ce visage-là.

VINCENT, à part, avec enthousiasme.

J'étais bien sûr qu'elle me garderait sa foi.

DREWINSKY.

Vient-il flairer les écus de la veuve? Il sera bien fin s'il y touche. (*Haut.*) Vous connaissez madame Kriwdine, monsieur?

VINCENT.

Oui, monsieur, beaucoup.

DREWINSKY.

Ma foi, je ne vous félicite pas d'une pareille connaissance.

VINCENT.

Pourquoi?

DREWINSKY.

Cette femme-là n'est bonne que pour elle.

VINCENT.

Vous la connaissez mal, mon cher monsieur.

DREWINSKY.

C'est une avaricieuse. Tout le pays la connaît pour telle.

VINCENT.

Tout le pays se trompe.

DREWINSKY.

Oh! oui, témoin mon lièvre qu'elle voulait m'acheter un florin il n'y a qu'un moment; oui, je le dis et le répète, c'est une femme avare, sordide, dure envers le pauvre.

VINCENT.

Eh bien, moi, monsieur, je la crois aussi géné-

reuse que sensible; sans cela je n'aurais pas franchi l'espace des mers pour venir ici m'unir à elle par des nœuds indissolubles.

DREWINSKY.

Vous venez de par-delà les mers pour épouser madame de Kriwdine?

VINCENT.

Oui, monsieur.

DREWINSKY.

Vous lui avez donc fait l'amour par lettres?

VINCENT.

Non, ces lieux ont vu naître ma tendresse pour elle.

DREWINSKY.

Je ne me souviens pas de vous y avoir jamais vu.

VINCENT.

Il y a huit ans que j'ai quitté cette terre chérie. Je suis fils d'un laboureur du canton.

DREWINSKY.

Ah! ah!

VINCENT.

J'avais seize ans quand mon oncle, nommé à la cure de ce village, vint me tirer de la charrue pour me prendre chez lui et m'enseigner le latin.

DREWINSKY.

Que peut-être il ne savait guère.

VINCENT.

C'est alors que madame Kriwdine, âgée de dix-huit ans, devint veuve de M. Kriwdine, l'ancien

intendant du château voisin. J'entrepris et j'eus le bonheur de calmer son chagrin. Il y avait deux ans qu'elle me témoignait beaucoup d'attachement, quand mon oncle mourut.

DREWINSKY.

D'apoplexie ?

VINCENT.

Justement.

DREWINSKY.

J'en ai entendu parler, car il n'y a que cinq ans que je suis garde de cette forêt.

VINCENT.

Il ne me restait que l'espoir d'épouser madame Kriwdine, espoir qu'elle m'avait donné plus d'une fois.

DREWINSKY.

Vous aviez donc un coffre-fort?

VINCENT.

Je n'avais que mon amour... Un jour que je la conjurais de combler mes vœux, elle me tint ce langage : « Vincent (c'est mon nom), tu as de l'esprit » et de l'intelligence, mais tu n'as rien encore ; un » homme de mérite parvient rarement dans son » pays. Va chercher fortune dans quelque terre » étrangère, reviens ensuite, reviens amoureux et » fidèle, alors je tiendrai la promesse que je te fais » en ce moment, de n'être jamais à d'autre qu'à toi. »

DREWINSKY.

Elle voulait se débarrasser de vous.

VINCENT.

Elle voulait que je fusse plus digne d'elle.

(Il dit cela avec enthousiasme.)

DREWINSKY.

Et vous partîtes?

VINCENT.

Le désir d'une maîtresse chérie est un ordre absolu : je partis sur-le-champ. J'ai visité une grande partie du globe; enfin, après bien des événemens et des revers, me voici de retour auprès de ma bien-aimée.

DREWINSKY.

Avec des espèces, selon le vœu de madame Kriwdine?

VINCENT.

Non, mais avec d'autres avantages bien préférables à ceux de la fortune.

DREWINSKY, riant.

Vous ignorez sûrement, monsieur le voyageur, que madame Kriwdine, bien que jeune encore, a refusé nombre de prétendans, parce qu'aucun d'eux n'avait assez de ça pour elle?

(Il fait le geste de compter de l'argent.)

VINCENT.

C'est qu'elle m'attendait.

DREWINSKY.

Elle a pourtant bien l'air de n'attendre personne. Jamais elle n'a parlé de vous.

VINCENT, vivement.

Ah! je l'en aime davantage.

DREWINSKY.

De ne point parler de vous?

VINCENT.

Les âmes délicates renferment leur tendresse, de peur de l'affaiblir en la laissant éclater.

DREWINSKY.

La délicatesse de madame Kriwdine! Ha, ha, ha! Soit, je le veux bien... (*En s'en allant.*) Cet homme-là ne manque pas de confiance.

(Il salue Vincent et entre dans le cabaret.)

SCÈNE V.

VINCENT, MADAME KRIWDINE, rentrant chez elle.

VINCENT.

Voilà pourtant comme on juge des sentimens les plus estimables! Que vois-je?... Je ne me trompe point,.... c'est sa taille, sa tournure.... Oui, c'est elle. (*Vivement.*) Madame Kriwdine!

Mme. KRIWDINE.

Qui m'appelle?

VINCENT, à part.

Elle est plus belle que jamais.

Mme. KRIWDINE.

Qui êtes-vous?

VINCENT.

L'amant le plus tendre et le plus fidèle.

Mme. KRIWDINE, très-étonnée.

Un amant! Que me veut cet homme?

VINCENT.

Le fidèle Vincent est devant vous, et votre cœur ne vous le dit pas?

Mme. KRIWDINE.

Vincent!

VINCENT.

Lui-même.

Mme. KRIWDINE.

Après huit ans d'absence, Vincent en ce lieu! c'est impossible.

VINCENT.

Pensez-vous que ce soit son ombre?

Mme. KRIWDINE, d'un ton indifférent.

Vous ne m'avez point écrit, je vous croyais mort.

VINCENT, à part.

Quelle réception!

Mme. KRIWDINE.

Je n'en peux revenir. Comment c'est vous, c'est Vincent que je revois? Sérieusement?... Vous êtes bien changé.

VINCENT.

Les tempêtes, les naufrages, tous les maux d'une longue navigation, peuvent bien un peu changer un homme.

Mme. KRIWDINE.

Vous avez donc bien voyagé?

VINCENT.

J'ai fait le tour du monde. (*Amoureusement.*) Mais en changeant souvent de place et de climats, je n'ai point changé de cœur.

Mme. KRIWDINE.

Que de merveilles vous avez dû voir, et que ce sera une chose intéressante que le récit de tout cela. Mais, dites-moi, d'abord en quittant ces lieux où allâtes-vous?

VINCENT.

A Trieste, où je fis rencontre d'un savant qui voyageait pour l'instruction de ses semblables : c'était quinze jours avant son embarquement. Il s'aperçut que j'avais quelque aptitude aux sciences; j'eus le bonheur de lui plaire, et je devins son compagnon de voyage.

Mme. KRIWDINE.

Quel était votre emploi auprès de ce savant?

VINCENT.

J'étais son copiste, et vous sentez que mon esprit ne manquait pas de faire son profit de toutes les observations que ma plume transcrivait.

Mme KRIWDINE, à part.

Voyons s'il a fait fortune. (*Haut.*) Je brûle d'impatience de savoir tout ce qui vous est arrivé depuis notre séparation.

VINCENT.

Huit jours entiers ne suffiraient pas pour vous raconter toutes mes aventures. Tel que vous me voyez, on m'a mené esclave à Maroc; j'ai été abandonné une fois dans une île déserte, et deux fois dans les sables de la Tartarie. J'ai disputé ma vie contre les élémens, contre les animaux, contre toute la nature.

Mme. KRIWDINE.

Vous me faites frémir. Et votre savant, que faisait-il alors?

VINCENT.

Il courait les mêmes dangers. Nous nous sommes perdus, nous nous sommes retrouvés; bref, nous étions dans une ville d'Asie, quand je quittai ce savant respectable pour revenir chez moi dans ma patrie.

Mme. KRIWDINE.

Pourquoi le quittâtes-vous?

VINCENT.

Vous me le demandez! ignorez-vous donc, madame Kriwdine, qu'il existe ici un objet dont le souvenir m'était cher, et qui entravait mon bonheur partout où je ne voyais point cet objet chéri? un autre à ma place serait mort cent fois des maux que j'ai soufferts; j'y ai survécu, grâce au ciel, et me voilà.

Mme. KRIWDINE.

Vous m'affligez, cependant j'imagine qu'un si grand voyage n'aura point été infructueux; vous

avez sûrement rapporté des choses qui vous dédommagent de tant d'épreuves cruelles?

VINCENT.

Il est vrai que je peux récompenser dignement votre constance, car je sais que vous m'avez gardé votre foi.

Mme. KRIWDINE.

Oh! certainement. (*Vivement.*) Je me suis toujours occupée de vous.

VINCENT.

J'apporte avec moi des biens d'un prix inestimable, un vrai trésor.

Mme. KRIWDINE.

Un trésor! ce pauvre Vincent, je suis enchantée de le voir; mais pourquoi n'entrons-nous pas au logis? le jour baisse; entrez donc, je vous prie.

VINCENT.

Nous sommes fort bien ici, le temps est si beau!

Mme. KRIWDINE.

Vous apportez un trésor! je veux absolument que vous veniez vous reposer et loger chez moi.

VINCENT.

C'est bien mon intention.

Mme. KRIWDINE.

Ce digne ami, revenir de si loin! Vous devez être accablé de fatigues.

VINCENT

Au contraire l'exercice est mon élément, plus je marche et mieux je me porte.

Mme. KRIWDINE.

Jamais il ne fut si aimable. Vous avez donc amassé bien de l'argent?

VINCENT, étonné.

De l'argent, point du tout.

Mme. KRIWDINE.

Votre fortune est dans votre portefeuille?

VINCENT.

Ma foi, non.

Mme. KRIWDINE.

J'entends, elle consiste en bijoux, en marchandises de prix.

VINCENT.

Je n'ai ni billets, ni argent, ni marchandises; et, si de porter avec soi ce qu'on a est une preuve de philosophie, je suis, assurément, le plus grand philosophe de la terre.

Mme. KRIWDINE, prenant un air froid.

Où est donc ce trésor que vous avez rapporté?

VINCENT, mettant la main sur son front.

Là, madame, là.

Mme. KRIWDINE.

Je ne vous comprends pas.

VINCENT.

Votre amant revient auprès de vous avec une tête meublée de vérités utiles, de connaissances philosophiques.

(Ici le théâtre s'obscurcit par degrés.)

Mme. KRIWDINE, d'un air dédaigneux.

Voilà toutes vos richesses?

VINCENT.

En connaissez-vous de plus réelles, de moins périssables que celles-là ?

Mme. KRIWDINE, à part.

Il revient pauvre, débarrassons-nous de cet importun. (*Haut.*) Il est tard, monsieur Vincent.

VINCENT.

En effet, la nuit s'avance. Entrons chez vous, madame Kriwdine ; je vous avoue que l'appétit me gagne prodigieusement. Assis à votre table, je vous conterai des choses surprenantes.

(Il prend le chemin de la maison.)

Mme. KRIWDINE, l'arrêtant par l'habit.

Monsieur Vincent !

VINCENT, allant vers la porte de la maison.

Avec quel transport je vais revoir cette demeure où mes premiers feux....

Mme. KRIWDINE, l'arrêtant encore.

Je n'y songeais pas, monsieur Vincent, vous ne pouvez entrer.

VINCENT, s'arrêtant.

Je ne peux pas entrer !

Mme. KRIWDINE.

Il y a chez moi....

VINCENT, vivement.

Il y a chez vous ?...

Mme. KRIWDINE.

Oui,... il y a chez moi de.... de l'embarras,.... un déplacement de meubles.

VINCENT.

Que me fait à moi l'arrangement ou le dérangement de quelques meubles dans votre maison? (*Amoureusement.*) Y verrais-je autre chose que celle dont la présence embellit tout à mes yeux.

(Il va pour entrer.)

Mme. KRIWDINE, vivement.

Un moment, je vous prie.

VINCENT.

Avec moi ce ton cérémonieux! vous vous moquez.

(Il pousse la porte.)

Mme. KRIWDINE, le retenant par le bras.

N'entrez pas, de grâce.

VINCENT, étonné.

Comment, madame, tout à l'heure vous avez été la première à m'offrir....

Mme. KRIWDINE.

Je n'y pensais pas, vous dis-je. J'ai vraiment chez moi des embarras par-dessus les yeux, et d'ici à long-temps je ne pourrai recevoir personne.

VINCENT.

Pas même vos amis?

Mme. KRIWDINE.

Pas même mes amis.

VINCENT.

Pas même celui qui venait, sur la foi de vos sermens, vous consacrer le reste de sa vie?

Mme. KRIWDINE.

Mes sermens....

VINCENT.

Vous ne vous en souvenez plus, à ce qu'il paraît.

Mme. KRIWDINE.

A vous dire vrai, j'ai si peu de mémoire, que le soir j'oublie ce que j'ai fait le matin.

VINCENT.

Quel langage!

Mme. KRIWDINE.

Vous avez raison; j'ai tort d'entrer dans ces détails. La nuit devient obscure, je vous empêche de continuer votre chemin.

VINCENT.

Que dites-vous, madame?

(Il est très-étonné.)

Mme. KRIWDINE.

Je vous remercie de votre bonne visite; mais je ne veux pas vous retenir plus long-temps. Bonne nuit, Vincent.

(Elle lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE VI.

La nuit devient très-obscure.

VINCENT seul.

L'ingrate!..... c'était bien la peine de revenir de si loin, pour recevoir un tel accueil!.... quel parti prendre? me consumer en regrets inutiles? non; ce cœur, où je croyais occuper une place, est rempli tout entier par la passion de l'argent. Elle n'est plus digne de moi... Considérer mon aventure avec le sang-froid d'un homme raisonnable, et la mettre au rang des songes qui composent les trois quarts de la vie humaine, tel doit être le résultat de mon entrevue avec une femme que je ne peux plus estimer..... Allons; puisque l'hospitalité m'est refusée dans cette maison, cherchons un autre gîte pour cette nuit. Depuis le lever du soleil, je n'ai rien pris, j'ai toujours marché. Tâchons de nous procurer du repos et un peu de nourriture. Voici justement une auberge; entrons... Mais je n'ai point d'argent; n'importe, frappons. Ah! je me plais à croire que tous les cœurs ne sont pas aussi durs que celui de madame Kriwdine.

(Il frappe.)

SCÈNE VII.

VINCENT, M. JEAN.

M. JEAN, en dedans de la maison.

Qui est-ce qui frappe?

VINCENT.

Ami.

M. JEAN, ouvrant sa porte avec une lumière à la main.

Que demandez-vous?

VINCENT.

A souper et à coucher pour cette nuit...

M. JEAN.

Je peux vous donner à souper; mais un lit, cela est impossible : mon auberge est pleine.

VINCENT.

Quoi, vous n'auriez pas quelque petite chambre?

M. JEAN.

Non.

VINCENT.

Quelque coin où je fusse seulement à l'abri des injures de l'air?

M. JEAN.

Si vous ne voulez qu'être à convert, il y a la grange.

VINCENT.

La grange! c'est fort bon.

M. JEAN.

Vous aurez de la paille fraîche; c'est tout ce que je peux faire.

VINCENT.

De la paille fraîche! je serai à merveille. Allons, préparez le souper tout de suite.

M. JEAN.

Vous avez faim?

VINCENT, gaiement.

Une faim de voyageur.

M. JEAN.

Qu'est-ce que monsieur mangera pour son souper? Monsieur veut-il du chevreuil ou une perdrix?

VINCENT, vivement.

Volontiers.

M. JEAN.

Voulez-vous l'un et l'autre?

VINCENT.

Oui, mettez l'un et l'autre.

M. JEAN.

Je vous préviens que le gibier est fort cher.

VINCENT.

Je m'en rapporte à votre probité. Vous fixerez vous-même le prix de ma dépense, et je vous ferai tenir cette bagatelle au premier jour.

M. JEAN, étonné.

Plaît-il?

VINCENT.

En quelque lieu que le sort me conduise, mon

cher hôte, je vous enverrai cet argent par la voie la plus prompte.

M. JEAN.

C'est-à-dire que monsieur veut souper à crédit?

VINCENT.

Je ne suis point en fonds aujourd'hui, mais au premier moment...

M. JEAN.

Ah! monsieur n'a point d'argent, et monsieur veut son souper?

VINCENT.

Je ne vous parle pas du plaisir que vous me ferez, le plaisir est pour celui qui oblige.

M. JEAN.

Tout de bon?

VINCENT.

Je sais toute la satisfaction que je vous procure en vous offrant l'occasion d'être utile à votre semblable.

M. JEAN.

Grand merci de la préférence.

VINCENT.

J'aurais pu aller dans l'auberge voisine.

M. JEAN.

Il en est temps encore, je ne gêne personne.

VINCENT.

Non, à présent que je vous ai vu, et que vous me paraissez apprécier le bonheur de rendre service, il est juste de vous en laisser jouir plutôt qu'un autre.

M. JEAN.

Mais quel original!

VINCENT.

Allons, monsieur l'aubergiste, entrons, et faites-moi souper promptement.

(Il va pour entrer dans l'auberge.)

M. JEAN, le rappelant.

Monsieur, monsieur, écoutez! je suis généreux, moi, je ne veux pas ravir à mes confrères le rare avantage de loger un homme qui leur peindra si bien les douceurs de la bienfaisance. Adieu, monsieur. (*Il rit.*) Ah! voilà un bien risible personnage.

(Il entre chez lui, et ferme la porte au nez de Vincent.)

SCÈNE VIII.

VINCENT seul, après un long silence.

Cet homme n'est pas meilleur que madame Kriwdine. Il est heureux pour lui que je connaisse le prix de la modération, sans cela peut-être lui aurais-je donné une idée démonstrative de la vigueur de mon bras... Cependant la faim me tourmente. Les peuples que nous appelons sauvages connaissent l'hospitalité, et dans mon pays.... Mais pénétrons un peu dans le village, et faisons quelque nouvelle tentative; elle sera sûrement plus heureuse que celle-ci.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un endroit écarté de la forêt; on y voit un banc de gazon formé par la nature. VINCENT est endormi au pied d'un arbre, vers le milieu de la scène. — DEUX VOLEURS paraissent tout à coup au fond du théâtre : l'un d'eux porte une valise pleine; ils se parlent bas, et regardent, d'un air très-inquiet, à travers les arbres de la forêt. Un coup de fusil se fait entendre dans la coulisse. Celui des voleurs qui tient la valise la laisse tomber de frayeur, au pied d'un arbre, et ils se sauvent tous les deux. DREWINSKY, et quelques gardes traversent le théâtre avec la précipitation de gens qui en poursuivent d'autres.

SCÈNE II.

Le jour se lève.

VINCENT seul. Il étend les bras, se réveille et se met sur son séant.

Malgré la diète rigoureuse que je fais depuis vingt-quatre heures, j'ai dormi long-temps; le jour commence à paraître..... C'est incroyable que dans tout un village je n'aie pu trouver ni hospitalité ni se-

cours, et qu'il m'ait fallu venir chercher un gîte sous les arbres de cette forêt! Ah! l'expérience m'apprend tous les jours que l'humanité est étrangère à bien des humains... Gardons-nous d'en murmurer! que d'hommes valant mieux que moi n'ont eu souvent, dans le cours de leur vie, qu'une pierre, ou un peu de sable humide pour reposer leur tête!.. (*Il se lève péniblement; il a l'air pâle et défait.*) Le sommeil ne m'a point soulagé, et le premier besoin de la nature se fait sentir d'une manière vraiment inquiétante.... Tout mon corps pèse sur mes genoux.... Je me soutiens à peine.... Si cela continue, il me faudra succomber malgré ma patience et ma résignation.

SCÈNE III.

VINCENT, ANNETTE.

ANNETTE, avec un panier sous le bras; elle chante en entrant.

Comme le temps est beau ce matin! tant mieux! Mon pauvre père se fatiguera moins dans ses courses. Quel mal il se donne!

VINCENT, *égaré.*

J'entends quelqu'un.

ANNETTE.

Voici son déjeuner, qu'il m'a dit de lui porter sous le gros arbre, à la pointe du jour.

VINCENT.

C'est une jeune fille.

ANNETTE.

Peut être y est-il déjà. Allons voir.

(Elle va pour entrer dans le bois.)

VINCENT, d'une voix éteinte.

Mademoiselle ! (*Faisant des efforts pour se faire entendre.*) Mademoiselle !

ANNETTE.

On m'appelle, je crois.

(Elle se retourne.)

VINCENT.

Daignez approcher.

ANNETTE.

Que me voulez-vous ?

VINCENT.

Ne craignez rien, ma belle enfant, ne craignez rien.

ANNETTE.

Oh ! je n'ai pas peur. Qu'y a-t-il pour votre service ?... Vos mains tremblent ; vous paraissez avoir froid !

VINCENT.

Je ne sais si c'est le froid, la faim ou la soif ; mais je ne me sens pas bien, mademoiselle.

ANNETTE, vivement et avec intérêt.

Vous avez faim ?

VINCENT.

Depuis hier le matin, je n'ai ni bu ni mangé ; je ne rougis pas de vous en faire l'aveu.

ANNETTE.

Est-il possible ? Venez vous assoir sur ce gazon...

Comme il a l'air souffrant ! Prenez mon bras, je vous aiderai à marcher.

(Elle offre son bras.)

VINCENT, la prenant sous le bras.

Vous me rendez un grand service ; car mes jambes peuvent à peine me porter. (*Elle le mène auprès du gazon.*) Que vous êtes bonne !

ANNETTE.

Asseyez-vous. Tenez, voilà du pain et des fruits, voici du vin. (*Elle tire de son panier une bouteille de grès.*) C'était pour mon père ; mais j'irai lui chercher un autre déjeuner.

VINCENT, s'asseyant.

C'est un ange que le ciel m'envoie. Et si votre père allait vous gronder ?

ANNETTE.

Vous ne le connaissez pas ! S'il me grondait, mon père, ce serait d'avoir eu l'occasion de rendre service, et de n'en avoir pas profité. Prenez en toute assurance, prenez. (*Il prend et il mange.*) J'ai le temps d'attendre ; ne mangez pas avec trop de précipitation.... Voici la tasse de mon père, buvez un coup.

(Elle lui verse à boire.)

VINCENT.

Vos soins me pénètrent le cœur.

ANNETTE.

Comment vous trouvez-vous si matin dans cette forêt ?

VINCENT.

J'y ai passé la nuit.

ANNETTE.

Où ?

VINCENT.

Au pied de cet arbre.

ANNETTE.

Et peut-être n'étiez-vous pas habitué à coucher sur la dure ?

VINCENT.

Pardonnez-moi, cela m'est arrivé plus d'une fois. La vie est un voyage pendant lequel on est tantôt bien, tantôt mal hébergé.

ANNETTE.

Mangez donc ; buvez encore, le vin répare les forces.

VINCENT, après avoir mangé et bu.

Je commence à reprendre mes sens. (*Il la regarde.*) Dites-moi donc, ô vous à qui ma reconnaissance ne sait quel nom donner ; dites-moi à qui ai-je l'obligation du secours généreux que je reçois.

ANNETTE.

Je m'appelle Annette.

VINCENT.

Je n'oublierai jamais le nom d'Annette ! Quel est votre père ?

ANNETTE.

Drewinski, garde de la forêt.

VINCENT.

Ah ! vous êtes fille du garde de cette forêt ; je l'ai vu ; je suis sûr que c'est un honnête homme ; mais

il doit s'impatienter, s'il vous attend. Allez, belle Annette, allez renouveler les provisions de votre panier. Il ne faut pas que le père d'une aussi aimable fille se passe de déjeuner.

ANNETTE.

Ce n'est pas mon intention ; mais il en reste assez pour mon père. (*Elle fait un pas et revient.*) Je crains de vous quitter ; si vous aviez encore besoin de quelque chose?

VINCENT.

Non, je me sens mieux à présent. Allez, belle Annette, allez faire déjeuner monsieur Drewinsky. Dites-moi seulement votre demeure.

ANNETTE.

Dans le village, sur la place, la maison à l'entrée de la forêt.

VINCENT.

J'irai vous remercier chez vous de toutes vos bontés. Je veux revoir votre père, et le féliciter d'avoir un enfant tel que vous. Sans adieu, mademoiselle Annette. (*A part.*) Belle et sensible aux besoins de l'indigent, quelle heureuse qualité !

ANNETTE, sortant.

C'eût été bien dommage qu'il fût mort de faim.

SCÈNE IV.

VINCENT seul.

Ah! madame Kriwdine, quelle différence entre vous et cette charmante fille! Comme ses soins et sa

voix peignaient d'une manière touchante l'intérêt qu'elle prenait à mon sort ! Bonté, douceur, ingénuité, voilà ce qu'elle possède ; voilà ce que je désirais de trouver dans le cœur d'une épouse !... Ah ! que d'images riantes cette idée fait revivre dans mon esprit ! Il faut les écarter, elles ne conviennent pas à ma situation. (*En marchant, il heurte la valise, qui est par terre au pied d'un arbre.*) Qu'est-ce ? une valise ! (*Il la retourne avec joie.*) S'il y avait là-dedans quelque somme d'argent ! (*Après un silence.*) De l'argent ! me voilà donc réduit à désirer de l'argent ! (*Tristement.*) Il faut bien, puisque, sans argent, il n'y a rien à espérer dans le monde, pas même sa subsistance. (*Il veut ouvrir la valise, mais il s'arrête.*) Puis-je m'approprier un bien qui ne m'appartient pas ? J'ai trouvé cette valise, c'est fort bien ; mais celui qui l'a perdue est peut-être un homme de bien, un père de famille, que cette perte désespère. Quel que soit mon malheur, je ne profiterai point de cette ressource. Je ne dois même pas ouvrir la valise. Allons sur-le-champ la déposer chez le juge de l'endroit. (*Il la prend.*) Quel chemin conduit donc au village ? je ne sais ; à tout hazard, prenons le premier qui se présente.

(Il sort sans voir les personnes qui entrent, et sans en être aperçus.)

SCÈNE V.

LE NATURALISTE, UN BRIGADIER, DES CAVALIERS de maréchaussée.

(Le naturaliste est en mauvais habit noir, en bottes, perruque mal peignée et sans poudre ; il tient un fouet à la main.)

LE NATURALISTE.

Ne faut-il pas que je sois bien malheureux ! Je suis chargé d'un dépôt de cinq cents mille florins pour quelqu'un du village qui avoisine cette forêt ; je le remets chez le notaire de l'endroit ; je repars, la nuit me surprend, des voleurs m'attaquent et m'emportent ma valise.

LE BRIGADIER.

C'est bien fâcheux, assurément.

LE NATURALISTE.

Je suis un homme perdu, si vous ne me faites pas retrouver ma valise.

LE BRIGADIER.

Nous n'avons rien négligé pour découvrir les auteurs de ce vol. Avant le jour, nous parcourions le bois, divisés en deux brigades ; la mienne, dont vous avez guidé la recherche, a visité soigneusement tous les lieux que vous lui avez indiqués ; l'autre ne peut tarder de nous rejoindre en ce lieu, qui est notre point de ralliement.

LE NATURALISTE.

Il faut chercher partout, monsieur, interroger tout le monde, la ville, les campagnes....

LE BRIGADIER.

Mais, monsieur, qu'aviez-vous dans cette valise dont la perte vous est si sensible?

LE NATURALISTE.

Ce que j'avais, monsieur, ce que j'avais!

LE BRIGADIER.

Des bijoux, quelques marchandises précieuses? Monsieur est marchand peut-être?

LE NATURALISTE.

Non, monsieur, je suis antiquaire et naturaliste. Les choses qu'il y a dans ma valise sont de ces choses que tout l'or du royaume ne paierait pas leur juste valeur. (*Le brigadier étonné.*) N'en doutez pas, j'avais dans ma valise des mouches cornues d'Amérique, des hannetons dorés, un œuf de crocodile, un nez d'espadon.

LE BRIGADIER.

D'espadron?

LE NATURALISTE, avec humeur.

Eh non, d'espadon, poisson marin extrêmement rare. J'avais dans ma valise un bec d'onocrotal : l'onocratal est un oiseau de marais. En fait d'antiquités, j'avais dans ma valise une rose cueillie autrefois dans les jardins suspendus de Babylone. J'avais....

LE BRIGADIER, l'interrompant.

Monsieur, monsieur, voici nos cavaliers ; ils ont fait une prise.

LE NATURALISTE.

Une prise ! Ah ! grand Dieu, si c'était...

SCÈNE VI.

LE NATURALISTE, VINCENT, LE BRIGADIER, LES CAVALIERS. Des cavaliers amènent Vincent qu'ils ont capturé : l'un d'eux porte la valise.

UN CAVALIER.

Nous tenons le voleur; deux autres sont arrêtés, grâce à la vigilance du garde de la forêt qui nous a mis sur leurs traces. On les conduit dans ce moment chez le juge du lieu.

LE NATURALISTE.

Voilà ma valise, je la reconnais ; oui, c'est ma valise, j'en donnerai la preuve. Ah ! messieurs, que ne vous dois-je pas ! (*Regardant Vincent.*) C'est donc là le brigand qui cette nuit me dépouillait d'un bien que j'estime plus que ma vie?

LE CAVALIER.

Je vous en réponds, c'est bien lui. Il emportait votre valise le plus lestement du monde, quand nous nous sommes trouvés là fort à propos pour ralentir un peu la vitesse de sa marche.

VINCENT.

Puisque je suis réduit à me justifier d'un crime

aussi bas que celui dont on m'accuse, je déclare, messieurs, que je n'ai point volé cette valise : la chose s'est passée comme je vous l'ai racontée.

LE CAVALIER.

Il dit l'avoir trouvée.

VINCENT.

Oui, messieurs, je l'ai trouvée, et je la portais chez le juge de l'endroit quand vous m'avez arrêté.

LE CAVALIER.

Oui, il la portait chez le juge ; mais il prenait une route tout opposée à celle qui mène au village.

VINCENT.

Ne connaissant pas bien les issues de la forêt, messieurs, j'ai pu prendre un chemin pour un autre ; mais le fait est que j'ai trouvé cette valise.

LE NATURALISTE.

Comment se peut-il que tu l'aies trouvée ? Je ne l'ai pas perdue ; on me l'a ravie sur mon cheval, dans le grand chemin qui traverse la forêt.

VINCENT.

C'est possible, mais enfin je dis la chose comme elle est. Puisque cette valise est à vous, monsieur, rendez hommage à la vérité. Est-ce moi ? me reconnaissez-vous pour vous avoir volé ?

LE NATURALISTE.

Et comment se rappeler la figure d'un homme qu'on n'a vu que la nuit ? Je sais que j'ai été attaqué, qu'on a voulu me tuer, qu'on m'a enlevé ma

valise de force ; et, puisqu'elle est entre tes mains, ce ne peut être que toi.

VINCENT.

Mais encore, examinez...

LE NATURALISTE.

C'est tout examiné, tu es un brigand insigne. A un vol de cette importance, joindre le crime inouï d'avoir menacé les jours d'un homme précieux à tout le monde savant par ses travaux philosophiques !

VINCENT.

Malgré ses œuvres philosophiques, monsieur, à ce que je vois, n'est pas philosophe.

LE NATURALISTE, en colère.

Malheureux ! je ne suis pas philosophe !

VINCENT.

Si vous méritiez ce beau titre, monsieur, vous ne m'imputeriez pas une action criminelle avant d'être sûr que vous ne hasardez point une accusation mal fondée.

LE NATURALISTE.

Je ne suis pas philosophe ! Ce scélérat ne mérite point de grâce.

LE BRIGADIER.

Soyez tranquille, il sera traité comme il le mérite.

LE NATURALISTE.

Je ne peux m'arrêter davantage, il faut que je continue promptement ma route vers la capitale. Adieu, messieurs ; recevez mes remercîmens.... Je

ne suis pas philosophe! m'insulter à ce point! Je me repose sur vous, messieurs, du soin de ma vengeance. Je ne suis pas philosophe!...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

VINCENT, LE BRIGADIER, LES CAVALIERS.

LE BRIGADIER.

Quel est ton nom?

VINCENT.

François-Vincent Girkins.

LE BRIGADIER.

Où demeure-tu?

VINCENT.

Partout où le besoin, la fatigue ou mon plaisir, m'obligent de rester.

LE BRIGADIER.

C'est-à-dire que tu es sans domicile, sans aveu?

VINCENT.

Sans aveu! Vous vous trompez; (*montrant son cœur*) il y a là une voix qui ne me désavoue jamais.

LE BRIGADIER, avec ironie.

L'honnête homme! Qui es-tu donc?

VINCENT.

Citoyen du monde, cosmopolite.

LE BRIGADIER.

Cosmophrodite! voilà un beau titre.

VINCENT.

C'est celui d'un homme qui voudrait que la raison, portant son flambeau d'un bout de la terre à l'autre, ne fît bientôt de tout le genre humain qu'une seule et grande famille.

LE BRIGADIER.

Te moques-tu de moi avec tes réponses singulières? A l'entendre, qui ne croirait que c'est la probité même. Tu m'as l'air d'un maître scélérat.

VINCENT, vivement.

Monsieur le brigadier, savez-vous que je me lasse de m'entendre prodiguer des noms odieux? Pourquoi me traitez-vous de scélérat? pourquoi prononcez-vous avant la loi? Êtes-vous son interprète? vous a-t-elle chargé de rendre ses oracles? J'ai grand tort de répondre à vos questions. Qu'on m'emmène tout à l'heure, et qu'on me mette en présence de la loi : c'est à la loi, à la loi seule, que je dois compte de mes actions. Marchons.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La décoration comme au premier acte.

M. JEAN, ANNETTE.

ANNETTE, sur le devant de la scène. Elle vient de chez le juge.

Ce pauvre jeune homme, pris et mené comme un malfaiteur ! Cela m'a fait bien de la peine.

M. JEAN, sur le seuil de sa porte.

La voilà ; c'est elle, c'est la charmante Annette.

ANNETTE.

Je suis bien aise de m'être trouvé chez le juge quand on l'y a conduit.

M. JEAN.

Elle jase toute seule.

ANNETTE.

Mon père et moi nous avons parlé en sa faveur, mais sa franchise et son innocence ont bien mieux parlé que nous.

M. JEAN.

Écoutons ce qu'elle dit.

(Il s'avance.)

ANNETTE.

Il a l'air si honnête et si intéressant !

M. JEAN.

C'est sûrement de moi qu'elle parle.

ANNETTE.

La douceur et la bonté se peignent si naturellement sur les traits de son visage !

M. JEAN.

Allons, elle commence à sentir ce que je vaux.

ANNETTE.

Il venait pour demeurer ici. (*Tristement.*) A présent il n'y veut plus rester.

M. JEAN, avec surprise.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

ANNETTE.

Il partira,... j'en suis fâchée... On ne le reverra peut-être jamais.

M. JEAN, étonné.

On ne me reverra jamais !

ANNETTE.

Je sens couler mes larmes.

M. JEAN.

La pauvre petite, c'est quelque conte qu'on lui aura fait. (*Haut et vivement.*) Non, mademoiselle Annette, non, je ne pars point.

ANNETTE, surprise.

Ah ! vous étiez là, monsieur Jean ?

M. JEAN.

Il n'y a que quinze jours que j'habite ce village, et vous voulez que je parte déjà ?

ANNETTE.

Moi, je ne veux rien du tout; restez ou partez, vous en êtes bien le maître.

M. JEAN.

Belle Annette, pourquoi dissimuler; vous seriez bien fâchée que je prisse ce parti-là.

ANNETTE.

Ah ! mon Dieu, non, en vérité.

M. JEAN.

Elle m'aime; j'ai surpris son secret, et elle veut paraître indifférente.

ANNETTE.

Il est fou.

M. JEAN.

Allons, soyez sincère une fois dans votre vie, toute femme que vous êtes; avouez que vous mourez d'envie d'être madame Jean... Venez, venez embrasser votre petit mari.

ANNETTE.

Cela ne presse pas.

M. JEAN.

Si fait, si fait; je lis dans vos yeux, moi, que vous êtes pressée. Avancez; voulez-vous bien avancer, mam'selle ?

ANNETTE.

Je n'ai pas le temps.

M. JEAN.

Pourquoi n'avez-vous pas le temps, s'il vous plaît?

ANNETTE.

Mon père m'envoie en commission dans le village, il faut que j'y aille tout de suite.

M. JEAN.

Où est-il, votre père?

ANNETTE.

Chez le juge, avec ce jeune étranger. Il est bien aimable celui-là, monsieur Jean.

(Elle s'enfuit.)

M. JEAN.

Qui? quel étranger? Écoutez donc.

SCÈNE II.

M. JEAN seul.

C'est quelque chose de bien bizarre que le sexe! Ça aime mieux sécher sur pied, que de dire franchement ce que cela a dans l'âme.

SCÈNE III.

M. JEAN, PIERRE.

PIERRE.

Mon maître, ce monsieur dont le cheval est mort sur la route, vous demande.

M. JEAN.

J'y vais. Lui a-t-on servi ce qu'il a commandé?

PIERRE.

Oui.

M. JEAN.

A propos, as-tu fermé la porte?

PIERRE.

Quelle porte?

M. JEAN.

Imbécile! la porte par où ce voyageur est entré, celle qui donne sur le grand chemin.

PIERRE.

Parbleu, je le crois bien.

M. JEAN.

A la bonne heure, car c'est essentiel ça.

(Ils rentrent tous les deux.)

SCÈNE IV.

VINCENT, DREWINSKY.

DREWINSKY.

Malgré votre innocence, c'est bien heureux que les deux coquins que j'ai fait prendre aient été convaincus de plusieurs crimes, et se soient vus perdus sans ressource.

VINCENT.

Assurément, sans cela ils ne se seraient pas déclarés les auteurs du vol de la valise.

DREWINSKY.

Oh! je vous en réponds, ils l'avaient laissée au

pied de l'arbre où vous l'avez trouvée, en voyant que nous étions à leurs trousses. Mais c'est fini, grâce au ciel. Vous me paraissez un brave jeune homme ; parlons un peu de vos petites affaires. Êtes-vous né dans ce village ?

VINCENT.

Non, c'est au village de D***, distant d'une lieue de cet endroit, que j'ai reçu le jour.

DREWINSKY.

Je connais cela ; y possédez-vous quelque bien ?

VINCENT.

Il n'y a pas sur la terre un pied carré qui m'appartienne.

DREWINSKY.

Vous avez des parens dans le canton ?

VINCENT.

Non, les auteurs de mes jours sont morts depuis fort long-temps. J'avais aussi un oncle, frère de mon père ; j'étais au berceau quand il quitta le village, depuis je ne sais ce qu'il est devenu.

DREWINSKY.

Vous proposez-vous de rester dans ce pays?

VINCENT.

Je dois le fuir, après ce qui vient de m'arriver ?

DREWINSKY.

Où comptez-vous aller ?

VINCENT.

Je ne sais : la société commence à me déplaire.

J'ai parcouru plus de la moitié du globe; j'ai vu qu'en tous lieux le pauvre est sans famille, sans amis; j'ai vu le mérite indigent placé sur la terre entre le mépris et la prévention.

DREWINSKY.

Vous avez raison; mais où diable aller pour ne rien voir de tout cela?

VINCENT.

Dans quelque réduit bien éloigné de la demeure des hommes.

DREWINSKY.

Quoi! vous iriez vivre comme un ermite au fond d'un désert?

VINCENT.

Entre nous, c'est un parti pris : une grotte obscure et profonde sera désormais ma retraite.

DREWINSKY.

C'est fort bien. Avec tout cela, l'homme est cependant fait pour vivre en compagnie. Si j'avais le temps, nous causerions de ça plus longuement..... Écoutez, avez-vous de l'argent pour faire route?

VINCENT.

Pas une obole.

DREWINSKY, à part.

Je n'ai jamais senti comme aujourd'hui le malheur d'être pauvre. (*Haut.*) Il faut que je vous quitte, j'ai affaire; mais avant de m'en aller... Tenez, j'ai encore là un écu.

VINCENT, étonné.

Que dites-vous?

DREWINSKY.

Je voudrais pouvoir vous offrir davantage ; mais cela vous conduira toujours un bout de chemin. Prenez, prenez, c'est de bon cœur que je vous l'offre.

VINCENT.

Je n'accepterai pas.

DREWINSKY.

Vous n'accepterez pas ! Prenez cet écu, vous dis-je; c'est le père Drewinsky qui vous le donne.

VINCENT.

Homme généreux, je reçois votre bienfait; car à la manière dont vous l'offrez, je sens bien qu'un refus vous causerait du chagrin.

DREWINSKY.

Adieu, mon ami.

VINCENT.

Adieu, monsieur Drewinsky ! dites à votre fille, dites-lui bien que je me souviendrai toute la vie d'elle et de son vertueux père.

DREWINSKY.

Adieu,.... et surtout n'allez pas vous faire ermite; tâchez plutôt de sortir de la détresse,.... tâchez,.... tâchez de prospérer, vous le méritez; je me connais en braves gens, moi; oui, vous le méritez. (*En s'en allant.*) Pauvre garçon, je suis bien malheureux d'être quasi aussi pauvre que lui.

SCÈNE V.

VINCENT seul.

Je suis touché jusqu'aux larmes. Ce brave homme, il n'a que cet écu peut-être, et il me force de l'accepter! Il n'y a donc que l'infortune seule qui daigne secourir et consoler l'infortune. Que vois-je! Annette! à son aspect j'éprouve une émotion....

SCÈNE VI.

VINCENT, ANNETTE.

VINCENT.

C'est la nature qui répand la fraîcheur sur les traits de son visage, et qui prête à sa démarche toutes les grâces qu'on y aperçoit.... (*Il va au-devant d'elle.*) Je pensais à vous, belle Annette; je sentais vivement le regret de m'éloigner de vous pour toujours.

ANNETTE.

Pour toujours! quoi! vous vous en allez pour toujours?

VINCENT.

Hélas! oui.

ANNETTE.

Vous avez tort; il ne faut pas vous en aller. Il n'y a jamais trop d'honnêtes gens dans le pays.

VINCENT.

L'intérêt que vous me témoignez est bien fait pour me retenir; mais je craindrais de vous voir trop souvent.

ANNETTE.

Pourquoi?

VINCENT.

C'est que vous êtes trop aimable; on n'est pas maître de son cœur, et.... vous avez un amant sans doute?

ANNETTE.

Oh! non, je vous assure. M. Jean, l'aubergiste de là-devant, me fait bien la cour; mais ce n'est pas un amant que M. Jean.

VINCENT.

Il veut vous épouser?

ANNETTE.

Oui, mais je ne le veux pas, moi. Je n'aimerais jamais un pareil mari.

VINCENT.

Et votre père?

ANNETTE.

Mon père me laisse maîtresse de mon choix. Il dit seulement que je ne ferais point mal de consentir à ce mariage, parce que nous sommes pauvres et que M. Jean a un peu de bien.

VINCENT.

C'est qu'il prévoit l'avenir, et il a raison.

ANNETTE.

Oh ! le bien ne me touche pas, moi ! je désirerais seulement que mon mari eût....

VINCENT.

Le don de vous plaire, n'est-ce pas?

ANNETTE.

Tout juste.

VINCENT.

Et puis....

ANNETTE.

Et puis, je désirerais qu'il eût beaucoup de bonté, beaucoup....

VINCENT.

Beaucoup d'amour, n'est-il pas vrai?

ANNETTE.

Oh ! oui, je voudrais qu'il m'aimât, comme je me sens capable de l'aimer.

VINCENT.

Vous l'aimeriez donc bien, votre mari?

ANNETTE.

De toute mon âme.

VINCENT, à part.

Elle m'enchante. (*Haut.*) Est-ce là tout ce que vous exigeriez d'un mari?

ANNETTE.

Assurément; qu'exiger davantage?

VINCENT.

Mais s'il n'avait rien?

ANNETTE.

S'il n'avait rien, il serait comme moi; nous n'aurions pas de reproches à nous faire.

VINCENT.

Mais enfin, deux indigens, deux malheureux ensemble.

ANNETTE.

Eh bien, deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles, qui, placés l'un près de l'autre, sont plus en état de résister à l'orage.

SCÈNE VII.

VINCENT, M. JEAN, ANNETTE.

VINCENT, à part.

Plus je l'entends, plus elle fait d'impression sur mon cœur.

M. JEAN, sortant de chez lui.

Voilà donc cette petite capricieuse qui ne daigne pas m'écouter quand j'ai la bonté de lui adresser la parole, et qui s'amuse là à jaser avec un..... je ne sais qui.

ANNETTE.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur Jean?

M. JEAN.

N'avez-vous point de honte d'être en telle compagnie? j'en parlerai à votre père.

ANNETTE.

Mon père apprendra sans peine que je causais

avec ce jeune homme, dont il connaît les bons sentimens.

M. JEAN.

Les bons sentimens d'un vagabond, à qui j'ai fermé la porte hier au soir.

ANNETTE.

Vous avez fermé votre porte à monsieur? c'est fort mal à vous.

M. JEAN.

En vérité, fallait-il que je logeasse un monsieur qui voulait adroitement, et sans bourse déliée, prendre chez moi son souper et son gîte.

ANNETTE, à part.

Le méchant homme!

M. JEAN.

Retournez chez vous, mademoiselle, je vous l'ordonne.

ANNETTE.

Voilà un ordre qui ne me donne que l'envie d'en rire.

M. JEAN.

Ma recherche est agréée par votre père; je suis votre futur époux, par conséquent votre maître; obéissez.

ANNETTE.

Vous, mon époux! vous, mon maître! rayez cela de vos papiers, s'il vous plaît.

M. JEAN.

Pas plus tard que demain; oui, demain. En attendant, mademoiselle, rentrez au logis.

(Il la prend par le bras.)

ANNETTE.

Doucement, monsieur Jean.

VINCENT, se mettant entre les deux, et l'arrêtant.

Monsieur....

M. JEAN, brusquement.

Ce ne sont pas vos affaires. Marchez, mademoiselle, sur-le-champ.

VINCENT.

Monsieur, je suis ordinairement fort modéré.

M. JEAN.

Oh ! je vous conseillerais d'être autrement.

VINCENT.

Mais il arrive parfois de trouver en son chemin des gens mal appris, qui ont besoin de certaines leçons....

(Il le prend d'une main vigoureuse et le fait reculer.)

M. JEAN, déconcerté.

Monsieur, un moment; savez-vous qui je suis.

VINCENT.

Je vois que vous n'êtes guère poli.

M. JEAN.

Savez-vous que j'ai été le chef de cuisine d'un colonel de hussards.

VINCENT.

C'est possible.

M. JEAN.

Savez-vous que j'ai vu soixante-dix-huit combats ?

VINCENT, riant.

Par une lucarne.

M. JEAN.

Que j'ai tué, de ma propre main, des Prussiens, des Saxons, des Hongrois et des Turcs?

VINCENT, le tenant toujours.

Moi, je ne tue pas les gens, je leur enseigne à vivre. (*Le conduisant vers sa porte.*) N'est-ce pas là votre demeure?

M. JEAN, d'un ton poli.

Oui, c'est là ma demeure. (*Reprenant le ton insolent.*) Ignorez-vous que j'ai chez moi le sabre de mon maître, et qu'il a le fil?

VINCENT.

Malgré tout l'usage que vous en avez fait? allez voir s'il est toujours à la même place.

(Il le pousse.)

M. JEAN.

Nous nous retrouverons; l'épée, le fusil, le canon, tout m'est égal. Ah! nous nous retrouverons, nous nous... (*Vincent s'avance d'un air courroucé.*) Je ne crains personne. (*Il ferme la porte en dedans de la maison, et fort haut.*) Je ne crains personne.

SCÈNE VIII.

VINCENT, ANNETTE.

VINCENT.

Je vois présentement, belle Annette, que ce n'est point là le mari qu'il vous faut.

ANNETTE.

Oh! non, certainement; c'est un vieux bourru, un vilain homme. Je vais prier mon père de lui signifier une fois pour toutes qu'il n'ait plus à me parler de ses prétentions. (*Avec bonté.*) Vous ne vous en irez pas; vous ne répondez rien.... Comme vous avez l'air triste, c'est pourtant une bien mauvaise chose que la tristesse.

VINCENT.

Vous avez raison; c'est pour la première fois de ma vie qu'il m'arrive de m'y livrer.

ANNETTE.

Et c'est avec moi que vous commencez à avoir du chagrin!

VINCENT.

Oui, je ne vous le cache pas.

ANNETTE.

Je suis cause, moi, de votre chagrin, et qu'ai-je donc fait pour vous affliger?

VINCENT.

Oh! rien.

ANNETTE.

Ne soyez plus comme cela, je vous prie; quand je vois qu'on est triste, je le deviens aussi et cela me fait pleurer.... Vous promettez de rester? Oh! oui, vous me le promettez, je vois cela dans vos yeux. Sans adieu, monsieur Vincent.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

VINCENT seul.

Cette enfant rendrait fou le plus sage des hommes. Je l'aime passionnément, je ne saurais me le dissimuler; si je la demandais à son père... Mais elle est pauvre, et l'affreuse misère est mon partage.... Fuyons!.... Je me sens retenu par une force invincible;.... je suis agité, oppressé;.... je ne me conçois plus. Hier je surmonte une passion de dix ans, aujourd'hui je ne saurais vaincre une passion d'un jour. Ah! ma philosophie m'abandonne.

SCÈNE X.

VINCENT, LOUPANDIN, LE BRIGADIER, UN CAVALIER.

LE BRIGADIER, à Loupandin.

Oui, le voilà; c'est lui-même, je vous en réponds, monsieur le notaire; c'est lui.

LOUPANDIN.

Bon! (*A Vincent.*) C'est vous, monsieur, qu'on

a mené chez le juge criminel, où une méprise fâcheuse vous a mis dans la nécessité de décliner votre nom ?

VINCENT.

Oui, monsieur. (*A part.*) Encore quelque nouvelle infortune!

LOUPANDIN.

Je vous cherche depuis ce matin.

VINCENT.

Je ne me suis pourtant pas écarté de ces lieux.

LOUPANDIN.

Je suis le notaire de ce village ; hier, vers la fin du jour, un étranger assez mal vêtu se présente chez moi. « Monsieur, me dit-il brusquement en » me remettant une petite cassette qu'il tenait à la » main, comme l'on m'assure que vous êtes hon- » nête homme, je vous remets en dépôt cinq cent » mille florins, dont je me suis chargé à Trieste, » pour le fils d'un laboureur qui revient d'un long » voyage, et qui doit être ici. S'il n'y est pas, il » doit s'y rendre incessamment. On le nomme Fran- » çois-Vincent Girkins, né au village de ***, voisin » de celui-ci. »

VINCENT.

C'est mon nom et le lieu de ma naissance.

LOUPANDIN.

Monsieur, ai-je demandé à cet inconnu, d'où vient cet argent? — « C'est mon secret, m'a-t-il ré- » pondu; donnez-moi votre reconnaissance, et re- » mettez promptement à sa destination le dépôt que

» je vous confie. » A peine avais-je souscrit à ce qu'il exigeait de moi, qu'il a remonté sur son cheval, et s'est éloigné au grand galop.

VINCENT.

Eh bien, monsieur ?

LOUPANDIN.

Ce matin, je me suis transporté audit village. Le résultat de mes informations a été d'apprendre qu'en effet on y avait connu un jeune homme de ce nom ; mais que depuis plusieurs années on n'en avait aucune nouvelle.

VINCENT.

C'est de moi qu'on vous a parlé, monsieur.

LOUPANDIN.

Je le sais, voici comment. Embarrassé d'un dépôt de cette importance, je suis venu chez le juge, pour le consulter. C'est le même chez lequel vous avez comparu. Frappé de votre nom, possesseur de vos papiers, il en a fait un nouvel examen ; vous êtes François-Vincent Girkins, en conséquence c'est à vous que je dois remettre les cinq cent mille florins.

VINCENT.

Cinq cent mille florins à moi ?

LOUPANDIN.

Oui, monsieur ; ils sont chez moi.

VINCENT.

Mais, monsieur, l'étranger de qui vous tenez cet argent, quel homme était-ce ?

LOUPANDIN.

Suivant le rapport du brigadier que voilà, c'est le même qui vous a cru l'auteur du vol de sa valise.

VINCENT.

C'est cet homme qui a déposé chez vous cinq cent mille florins pour moi ?

LOUPANDIN.

Lui-même ; le connaissez-vous ?

VINCENT.

Puisqu'il m'a pris pour un voleur, nous ne nous connaissons sûrement pas.

LOUPANDIN.

Tous les jours on est chargé d'un dépôt pour des personnes qu'on n'a jamais vues. Le juge m'autorise à me dessaisir de la cassette entre vos mains. Je demeure à deux pas ; venez, monsieur, je vais vous la remettre. Je me félicite d'avoir été dépositaire d'un bien qui, à en juger par les apparences, ne pouvait tomber en de meilleures mains que les vôtres. Venez, monsieur.... Vous balancez !...

VINCENT.

Mais, de bonne foi, puis-je croire à cette faveur excessive de la fortune?

LOUPANDIN.

Monsieur, la fortune vient souvent lorsqu'elle est le moins attendue. Elle vous comble de ses bienfaits, profitez-en. Allons, venez.

(Il l'entraîne.)

SCÈNE XI.

LE BRIGADIER, LE CAVALIER.

LE CAVALIER.

Ce que c'est que le bonheur !

LE BRIGADIER.

J'ai bien vu tout de suite, moi, que ce voleur n'était pas un voleur comme un autre.

LE CAVALIER.

La fortune n'aurait point pour nous de ces faveurs-là.

LE BRIGADIER.

Oh ! j'en conviens ; mais voici notre jeune homme.

SCÈNE XII.

LE BRIGADIER, LE CAVALIER, VINCENT.

LE BRIGADIER.

Soyons justes ; il a l'air honnête, celui-là ; je pense qu'il fera un bon usage de son bien. (*A Vincent, en ôtant son chapeau, et d'un air très-poli.*) Excusez, monsieur, si ce matin nous....

VINCENT.

Vous avez fait votre devoir ; vous ne me connaissiez pas.

LE BRIGADIER.

Voici un beau jour pour vous, monsieur! Si je puis vous être de quelque utilité dans mon état, ne m'épargnez pas, je vous en prie; je suis tout à votre service.

VINCENT.

Je vous remercie de tout mon cœur; mais je tâcherai, messieurs, de n'avoir pas besoin de vos services.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

VINCENT seul, tenant sa cassette.

Il y a donc bien là-dedans cinq cent mille florins, la moitié d'un million, à moi, qui n'avais pas hier de quoi souper; quel bonheur! Comme tout s'enchaîne dans la vie, et comme les plus grands maux sont parfois la source des plus grands biens! si j'avais passé la nuit dans une bonne auberge, au lieu de coucher sous un arbre de la forêt; si des voleurs n'y avaient pas laissé une valise; si je ne l'avais pas trouvée, si je n'avais pas été accusé et conduit chez le juge, il n'eût pas su mon nom. Je serais parti d'un pays où je croyais n'avoir plus rien à prétendre, et le notaire n'aurait su à qui remettre le dépôt..... Mais quelle main libérale peut donc m'adresser un si magnifique présent. C'est un mystère incompréhensible..... N'importe, la chose existe,

profitons-en ;... volons chez le père Drewinsky. Ah! j'y suis appelé par la reconnaissance et par un autre sentiment non moins délicieux, dont rien à présent ne saurait m'empêcher de goûter toute la douceur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT seul.

Drewinsky et sa fille ne sont point chez eux. Oh! ils ne peuvent tarder à rentrer..... Mon argent est en sûreté; je viens de le déposer chez le notaire.... j'ai eu soin de mettre quelques pièces d'or dans ma poche. A présent, mon affaire la plus urgente est, je crois, de me dédommager un peu du jeûne austère que je fais depuis quelques jours. Et puis je veux régaler Annette et son père; et le brave notaire, je ne prétends pas l'oublier; commandons un repas. Cette auberge est celle de M. Jean, mon rival, qui refusa de me donner à souper hier au soir; aujourd'hui peut-être y serai-je mieux accueilli.

(Il frappe.)

SCÈNE II.

VINCENT, M. JEAN.

M. JEAN.

On y va!.... un moment. (*Il paraît.*) Comme diable vous frappez; eh! encore ce maudit homme. Venez-vous m'insulter jusque chez moi.

VINCENT.

Je n'ai garde, vous avez chez vous un grand sabre qui tient le monde dans le respect. Je viens au contraire vous faire ma cour; c'est-à-dire, vous commander un festin.

M. JEAN.

Un festin! (*Il rit.*) Ha! ha! ha!... c'est vous qui payez?

VINCENT.

Oui, monsieur l'aubergiste, ce sera moi qui vous paierai.

M. JEAN.

Avec un bon sur les brouillards de nos prés, n'est-ce pas monsieur l'aventurier? s'il vous plaisait de passer votre chemin.

VINCENT, à part.

Voilà un homme bien intraitable.

M. JEAN.

Ne vous ai-je pas dit assez clairement que je ne fais point de crédit?

VINCENT.

Vous êtes, je le vois, de ces machines qu'on ne fait mouvoir qu'avec de l'or ou de l'argent; eh bien, voilà de l'or. (*Il lui montre une poignée de pièces d'or qu'il tire de sa poche.*) Croyez-vous qu'il y ait assez pour payer le meilleur repas qui puisse sortir de votre cuisine?

M. JEAN.

Oh! bon Dieu! bon Dieu!

(Il ôte son bonnet et salue.)

VINCENT.

Comme le seul éclat des espèces vous transforme certaines gens!

M. JEAN.

Monsieur,.... excusez,.... si j'avais su....

VINCENT, remettant l'or dans sa poche.

Si vous aviez su que j'étais riche, vous eussiez été poli jusqu'à la bassesse, n'est-ce pas? vous m'avez cru pauvre, vous avez été malhonnête jusqu'à l'insolence.

M. JEAN.

C'est que, monsieur,.... on ne connaît pas.... Monsieur est mis si simplement..... Je suis bien fâché....

(Faisant toujours des révérences.)

VINCENT.

Laissez vos révérences et vos excuses; elles m'humilient pour vous. Songez à m'apprêter un bon repas.

M. JEAN.

Je ferai en sorte que monsieur soit satisfait. (*A*

part.) Où avais-je donc les yeux de l'avoir pris pour un malheureux? un homme riche se devine pourtant. (*En sortant.*) L'honneur de votre protection, monsieur....

SCÈNE III.

VINCENT, DREWINSKY.

DREWINSKY.

Eh, vous êtes encore ici, vous? tant mieux, j'ai à vous parler. Savez-vous bien que vous plaisez beaucoup à ma fille!

VINCENT, étonné.

Quoi, je serais assez heureux!....

DREWINSKY.

Depuis ce matin mes oreilles sont rebattues de votre nom, M. Vincent par-ci et M. Vincent par-là. Il est bien aimable ce monsieur Vincent, mon père; n'est-ce pas, il aurait bien tort de s'en aller, pas vrai, mon père? et puis être triste, et puis cacher des larmes qui lui tombent des yeux. C'est le premier chagrin que je vois à mon enfant; et, à vous dire vrai, cela me tracasse. Écoutez, je n'y vais pas par deux chemins; je suis franc, répondez-moi. Chassez-vous?

VINCENT.

Si je chasse?

DREWINSKY.

Je ne demande pas que vous tiriez comme moi,

mais vous croyez-vous en état de tuer une perdrix au vol.

VINCENT.

J'ai chassé quelquefois dans ma première jeunesse, mais le but où je visais était toujours la place où le gibier se trouvait le plus en sûreté.

DREWINSKY.

J'en suis fâché. Ma fille vous aime, pas de doute à cela ; vous êtes pauvre, mais je vous crois un bon garçon. Si vous étiez un peu familier avec le fusil, je vous donnerais Annette avec la survivance de ma place, et d'avance vous en partageriez les profits.

VINCENT, à part.

L'excellent homme !

DREWINSKY.

On ne s'enrichit pas au métier que je fais, mais on vit. Et puis la considération..... Garde-forêt,... c'est un état !

VINCENT.

Je mériterai, si je peux, l'amitié particulière que vous me témoignez ; en attendant, je dois vous prévenir qu'on a commandé un festin dans cette auberge, et que vous y êtes invité vous et votre fille.

DREWINSKY.

On m'invite à un repas, moi ! qui donc ?

VINCENT.

Quelqu'un qui a beaucoup de choses à vous dire.

DREWINSKY.

Et c'est à table qu'il veut me conter cela ? Il me

prend par mon fort. Il a raison, on parle mieux en buvant un coup. Quel est cet honnête homme?

VINCENT.

Vous le saurez ce soir ; allez, je vous prie, avertir votre fille, et revenez ici promptement tous les deux.

DREWINSKY.

C'est singulier ça ! Vous y serez à ce repas?

VINCENT.

Assurément : je suis chargé d'en faire les honneurs.

DREWINSKY.

A la bonne heure. Un souper ne se refuse pas. Oh ! c'est sûrement quelque ami qui passe et qui veut me régaler. Je m'en vais chercher Annette ; elle est à deux pas, je reviens dans l'instant. Sans adieu, l'ami.

(Il sort d'un air content.)

SCÈNE IV.

VINCENT, seul.

Je vois donc s'accomplir en un seul jour tous les vœux que j'ai formés dans vingt ans d'existence ; j'aime un objet digne de ma tendresse, et j'ai lieu de croire que j'en suis véritablement aimé. Je peux lui procurer l'aisance et le bonheur.... Je peux....

SCÈNE V.

VINCENT, Mme. KRIWDINE.

VINCENT.

Mais j'aperçois madame Kriwdine; j'en suis bien aise. Elle approche; observons un peu l'effet que produira sur elle mon changement de fortune.

Mme. KRIWDINE, à part.

Encore ce Vincent ! quelle fâcheuse rencontre !

VINCENT.

Votre serviteur, madame Kriwdine.

Mme. KRIWDINE, sèchement.

Votre servante, monsieur.

VINCENT.

Vous avez l'air fâché.

Mme. KRIWDINE.

Que vous importe mon air ?

VINCENT.

Il m'importe que vous ne me fassiez pas mauvaise mine. (*Elle veut s'en aller, il l'arrête.*) Quoi ! déjà vous me privez du bonheur de vous voir ! Ne vous en allez pas.

Mme. KRIWDINE, avec impatience.

J'ai bien le temps de rester !

VINCENT.

Un moment !

Mme. KRIWDINE, avec impatience.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? que me voulez-vous enfin?

SCÈNE VI.

VINCENT, Mme. KRIWDINE, DREWINSKY, ANNETTE.

VINCENT.

Venez, monsieur Drewinsky; et vous, belle Annette, approchez. Il est temps que tout le monde ici connaisse l'état de ma fortune. Je déclare donc que je suis possesseur de cinq cent mille florins.

Mme. KRIWDINE, à part.

Cinq cent mille florins! (*Haut.*) Vous possédez cinq cent mille florins, vous, monsieur?

VINCENT.

Oui, madame.

Mme. KRIWDINE, à part.

Ciel! aurait-il voulu m'éprouver!

DREWINSKY.

Tout de bon, vous avez tant de bien que ça?

VINCENT.

Oui, mon cher Drewinsky, j'ai cette somme, tant en bons billets qu'en espèces.

Mme. KRIWDINE.

Eh! où est-elle, où est-elle cette somme?

VINCENT.

Chez le notaire du lieu, que j'ai prié d'en être un moment le dépositaire.

Mme. KRIWDINE.

Chez M. Loupandin?

VINCENT.

Oui, chez lui-même.

Mme. KRIWDINE, à part.

Malheureuse! qu'as-tu fait?

DREWINSKY, riant.

C'était donc pour rire que vous faisiez le pauvre ce matin?

Mme. KRIWDINE.

Revenir avec un demi-million, et se dire dénué de tout!

DREWINSKY, riant.

C'est une grande perfidie!

Mme. KRIWDINE, à part.

Tâchons de réparer notre sottise. (*Haut.*) Convenez, monsieur Vincent, que la fantaisie de m'éprouver vous a passé par la tête. Eh bien, tenez, je vous l'avouerai, j'ai eu le même dessein.

VINCENT.

Vous, madame Kriwdine?

Mme. KRIWDINE.

L'accueil que je vous ai fait hier, n'était qu'un jeu dont l'idée m'est venue tout d'un coup.

VINCENT.

Un jeu?

Mme. KRIWDINE.

C'était pour voir si votre amour résisterait à cette épreuve.

VINCENT.

Laisser un amant dans la rue!

DREWINSKY.

La nuit!

VINCENT.

Pour l'éprouver!

DREWINSKY.

Après huit ans d'absence!

VINCENT

L'épreuve est nouvelle.

Mme. KRIWDINE.

Déplacée peut-être. Je m'en suis repentie sur-le-champ, je ne le cache pas; j'aurais voulu vous revoir, vous rappeler.

VINCENT, riant.

En effet, le ton que vous preniez tout à l'heure encore, prouve que vous aviez fort envie de me rappeler.

Mme. KRIWDINE.

C'était... Que vous dirais-je?

DREWINSKY, riant.

Voilà le difficile.

Mme. KRIWDINE.

C'était contrainte,... embarras de parler la première... Mais tout en ayant l'air de vous fuir, je vous cherchais.

DREWINSKY, à part.

L'effrontée menteuse!

Mme. KRIWDINE.

Oui, soyez en sûr, je vous cherchais; je songeais à réparer mes torts de manière à vous en faire perdre le souvenir, lorsque...

VINCENT, l'interrompant.

Il suffit, madame; n'ayant pas comme vous le talent de feindre, je vais en deux mots vous faire connaître mes vrais sentimens. Mon cœur, que vous m'avez forcé de reprendre, ne vous appartient plus: voilà celle à qui je l'ai donné pour toujours. Puisse-t-elle en agréer l'hommage, et consentir qu'à ce don, le plus précieux que je puisse lui offrir, je joigne celui de ma fortune et de ma main.

ANNETTE, à part.

Qu'entends-je!

DREWINSKY.

Tout de bon, vous épouseriez ma fille qui n'a rien, riche comme vous êtes!

VINCENT.

Ah! je ne le serai que lorsque je pourrai dire: Je possède le cœur et la main d'Annette.

DREWINSKY.

Oh! vous pouvez le dire d'avance; je réponds de son consentement comme du mien.

Mme. KRIWDINE.

J'étouffe!

VINCENT.

Tout ceci vous étonne, madame?

Mme. KRIWDINE.

Donner sa main devant moi à une petite fille de cette espèce!

VINCENT.

Une petite fille!... Ah! ce serait un grand mal si je vous faisais le don de ma fortune : tout me le dit à présent. Cette petite leçon, madame Kriwdine, vous apprendra qu'il ne faut jamais mépriser les malheureux.

Mme. KRIWDINE, hors d'elle-même.

On se souviendra, toute ta vie, que tu n'es qu'un misérable enrichi.

VINCENT

Je l'espère, car j'aurai soin de ne l'oublier jamais moi-même.

SCÈNE VII.

M. JEAN, LOUPANDIN, VINCENT, DREWINSKY, ANNETTE et MADAME KRIWDINE.

M. JEAN.

Oui, monsieur Loupandin, oui, tout ce que vous me contez là prouve que vous avez fait une furieuse bévue.

LOUPANDIN.

Vous me dites des choses fort étranges, monsieur. J'avoue que la conformité de nom aurait pu donner

lieu à une méprise : la chose va s'éclaircir, car voilà encore le jeune homme que j'ai cru le propriétaire de la cassette.

M. JEAN.

Cet aventurier! O ciel! c'est donc toi qui t'es emparé de mon bien sous mon nom?

VINCENT.

Sous votre nom !

M. JEAN.

Oui, sous mon nom, vil imposteur!

LOUPANDIN.

On a vu ses papiers, ils sont en règle.

M. JEAN.

Ses papiers n'y font rien ; je m'appelle François-Vincent Girkins.

VINCENT.

Qu'entends-je!

M. JEAN.

Mon père était laboureur au village de D***. La cassette, dites-vous, est adressée à François-Vincent Girkins, fils d'un laboureur de ce village, par conséquent elle m'appartient.

LOUPANDIN.

Si le nom que vous prétendez faire valoir est vraiment votre nom de famille, pourquoi n'êtes-vous connu ici que sous celui de Jean, depuis quinze jours que vous habitez ce pays?

M. JEAN.

La raison en est toute simple. Jean était mon nom

de guerre chez le maître que je servais : je l'ai conservé depuis ce temps-là.

LOUPANDIN.

Mais enfin, ce matin j'ai été prendre des informations dans ce village que vous dites être le lieu de votre naissance. On s'y est rappelé monsieur, (*montrant Vincent*) un jeune homme; quant à vous, je vous assure que vous y êtes bien oublié.

M. JEAN.

Je le crois bien, il y a trente ans que j'en suis sorti et que je n'ai pas donné de mes nouvelles : on m'y croit mort apparemment.

VINCENT.

Vous dites donc, monsieur l'aubergiste, que vous vous appelez François-Vincent Girkins?

M. JEAN.

Vous en doutez, peut-être?

VINCENT.

Et vous êtes né au village de D***?

M. JEAN.

Oh! voilà bien des questions. (*Il tire de sa poche un vieux portefeuille, et y prend deux papiers.*) Tenez, monsieur le notaire, voyez si j'en impose..... Ceci c'est mon passeport... Voilà mon extrait baptistaire : lisez.

LOUPANDIN, après avoir lu, lui rendant ses papiers.

C'est sans réplique.

VINCENT.

Il se nomme comme moi?

LOUPANDIN.

Comme vous absolument; et, tout comme vous, il doit le jour à un laboureur, lequel fut ainsi que votre père habitant du village qui vous a vu naître.

VINCENT, à M. Jean.

En ce cas, vous êtes mon oncle et mon parrain.

M. JEAN.

Votre oncle, moi?

VINCENT.

Oui, vous êtes frère de feu mon père. Quelques jours après m'avoir tenu sur les fonts de baptême, vous partîtes.

M. JEAN.

A la vérité, j'avais un neveu que je n'ai pas vu depuis le moment de sa naissance : que ce soit vous ou un autre, je m'en moque. M. Loupandin, en jasant, vient de me conter l'histoire de cette cassette que vous vous êtes appropriée si lestement. Vous ignorez d'où elle vient; je ne l'ignore pas, moi, et je prétends qu'elle me soit rendue.

LOUPANDIN.

Messieurs, l'homme qui me l'a confiée n'a point voulu me faire connaître celui qui l'envoie; il s'est contenté de dire que les cinq cent mille florins appartiennent à François-Vincent Girkins, fils d'un laboureur, arrivant de voyage, et devant résider ici depuis fort peu de temps.

M. JEAN.

N'est-ce pas moi qui suis établi depuis peu dans ce village?

LOUPANDIN.

Il est vrai. Vous avez voyagé?

M. JEAN.

Belle demande! Quand on a servi un colonel de hussards, on a vu du pays, je pense. Ne m'avez-vous pas dit que le porteur de la boîte a déclaré, qu'elle lui a été remise à Trieste?

LOUPANDIN.

J'en conviens.

M. JEAN.

A Trieste! Cela explique tout; c'est à moi que la cassette est envoyée.

LOUPANDIN.

Comment cela?

M. JEAN.

J'ai sauvé la vie à un homme de Trieste.

LOUPANDIN.

Eh bien?

M. JEAN.

Nous étions dans une barque, la mer était fort grosse; une imprudence le fit tomber à l'eau, je lui jetai un bout de corde, il s'y accrocha et fut sauvé.

DREWINSKY.

Ah! bon Dieu, le bel exploit!

M. JEAN.

« Monsieur, me dit-il, je pars pour le Levant; » si mon voyage est heureux, je me souviendrai que » je vous dois la vie. » Cet homme sera revenu opu-

lent, se sera informé de moi, et ce bienfait sûrement est une marque de sa reconnaissance.

Mme. KRIWDINE, avec joie.

L'excellente aventure! Je serai vengée.

LOUPANDIN.

Et vous, monsieur, avez-vous des connaissances à Trieste?

VINCENT.

Non, monsieur, je n'y connais personne.

LOUPANDIN.

Mais enfin ne voyez-vous rien qui puisse vous faire soupçonner que ce soit à vous cette somme?

VINCENT.

Je vous ai dit que non ; je ne sais point trahir la vérité. J'ai voyagé avec un savant qui m'honorait de son estime, et qui s'appelait M. Brinsky. C'était, il est vrai, le plus généreux des hommes; mais sa médiocre fortune suffisait à peine aux frais de ses voyages : il avait même tout perdu, quand nous fûmes contraints de nous séparer.

M. JEAN.

Eh bien, monsieur Loupandin, êtes-vous encore dans l'incertitude? (*A Vincent.*) Donnez-moi mon argent, mon neveu; allons donc, veux-tu bien me donner ma cassette?

VINCENT.

Elle est chez M. le notaire; vous êtes le maître de l'y aller chercher.

M. JEAN.

Allons-y tout de suite.

LOUPANDIN.

Un moment, l'affaire est délicate; il faut des éclaircissemens plus certains.

VINCENT.

Ils seraient inutiles : la chose est toute éclaircie.

M. JEAN.

Il le dit lui-même, vous le voyez. Allons chez vous, monsieur le notaire.

LOUPANDIN.

C'est au juge à prononcer. Allons chez lui préalablement : ma demeure est près de la sienne. Si sa décision est en votre faveur, le dépôt vous sera remis sur-le-champ.

M. JEAN.

Eh ! qu'est-il besoin de juge? Mes droits sont clairs comme le jour.

LOUPANDIN.

Ils paraissent plus clairs que ceux de monsieur, j'en conviens; mais il faut agir légalement en toute chose. Venez, messieurs.

VINCENT.

Je vous dis, monsieur, que cet argent ne peut m'être adressé; ainsi ma présence...

LOUPANDIN.

N'importe, venez, monsieur ; et vous aussi, madame Kriwdine.

Mme. KRIWDINE.

Moi ? Oh ! très-volontiers, monsieur Loupandin.

LOUPANDIN.

Suivez-moi tous, je vous en supplie. Comme j'ai été le dépositaire de la somme, je veux que ma conduite en cette circonstance ait la plus grande publicité. (*A part.*) Que je plains ce pauvre jeune homme!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JEAN, venant de chez le juge, accourant et sautant de joie. Il tient la cassette.

C'EST à moi, c'est à moi le trésor; je le tiens, le voilà. Mon nigaud de neveu a tant répété, a si bien prouvé qu'il ne pouvait lui appartenir, que le juge a fini par m'adjuger la somme. Dans le fait, il n'a pu juger autrement; c'était pour moi, rien de plus sûr.

SCÈNE II.

DREWINSKY, MADAME KRIWDINE, LOUPANDIN, VINCENT, ANNETTE; venant tous de chez le juge, M. JEAN.

Mme KRIWDINE.

Ah! je suis dans l'enchantement!

M. JEAN, sans avoir vu personne.

Un demi-million! j'en deviendrai fou; loin de moi toute enseigne d'un métier vil et obscur! (*Il arrache son tablier, et le jette loin de lui.*) Holà, quelqu'un! Pierre, Pierre!

SCÈNE III.

Les précédens, PIERRE.

PIERRE, accourant.

Plaît-il?

M. JEAN.

Va me chercher ma perruque neuve, et le plus bel habit de ma garde-robe.

PIERRE.

Oui, monsieur.

(Pierre sort.)

SCÈNE IV.

Les précédens, excepté PIERRE.

LOUPANDIN, à Vincent.

Vous aurez joui d'une prospérité bien courte, monsieur; j'en suis fâché, car vous me paraissez un homme de bien. Mais puisque cette grande fortune ne sort point de la famille, je ne doute pas que votre oncle ne se conduise avec vous en parent généreux.

M. JEAN.

Il est bon là, M. Loupandin!

LOUPANDIN, à Vincent.

Je vous quitte pour un instant. (*Parlant à Vincent, à Drewinsky et sa fille.*) Attendez-moi ici tous trois. (*A Vincent seul.*) Vous m'inspirez beaucoup d'estime; je serais bien aise de causer avec vous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. JEAN, VINCENT, DREWINSKY, MADAME KRIWDINE, ANNETTE.

M. JEAN.

Il est drôle, ce notaire.... Faire du bien à un impertinent, qui tantôt s'est donné les airs de molester son oncle, à qui il doit du respect.

Mme. KRIWDINE.

Vous auriez trop de bonté.

M. JEAN.

Un vaurien, selon toute apparence, et par-dessus tout cela, mon rival, peut-être.

Mme. KRIWDINE.

N'en doutez pas. Déjà il offrait votre fortune avec sa personne à Annette.

M. JEAN, avec colère.

A Annette? qu'il cherche un asile et des secours ailleurs que chez moi. (*A Vincent.*) Ne manque-t-il rien dans la cassette?

VINCENT, froidement.

Ah! j'ai sur moi quelque argent, que j'en avais tiré pour mon usage.

M. JEAN.

De l'argent! il me le faut.

VINCENT.

Je n'y songeais pas. Le voilà.

M. JEAN.

Eh bien, mam'selle Annette, me trouvez-vous à présent un mari digne de vous?

ANNETTE.

Oh! mon Dieu non, pas plus que ce matin.

M. JEAN.

Ha! ha!

DREWINSKY.

Monsieur Jean, ma fille est destinée à cet honnête homme; ils s'aiment, il est juste de les marier ensemble.

M. JEAN.

Voilà un père et une fille d'une espèce rare.

Mme. KRIWDINE.

Pour cela oui, pauvres et désintéressés.

M. JEAN.

Vous faites la renchérie, mademoiselle, quand c'est à moi de me faire valoir. Tant pis pour vous; avec ma cassette, j'épouserais tout le monde, si je voulais. Que vous en semble, madame Kriwdine, vous qui savez calculer?

Mme. KRIWDINE.

Vous avez bien raison, monsieur Jean.

M. JEAN.

Sans aller plus loin, si je vous faisais ma cour, vous sentiriez un peu mieux le prix de mes soins, n'est-il pas vrai, madame Kriwdine?

Mme. KRIWDINE.

Vous m'avez toujours paru fort aimable, monsieur Jean.

M. JEAN.

Vous ne laissez pas d'avoir aussi quelques agrémens. Oui, en vous considérant, je trouve que vous valez votre prix comme une autre. Vous êtes veuve et riche; vous n'avez point d'enfans; toute réflexion faite, voulez-vous tâter d'un second mariage?

Mme. KRIWDINE.

Parlez-vous sérieusement, monsieur Jean?

M. JEAN.

Oui.... Vous êtes là, tout est dit; si vous voulez, je vous épouse.

Mme. KRIWDINE, à part.

Il est bien vieux et bien laid; mais sa cassette est superbe, et je serai vengée de ces deux êtres-là.

M. JEAN.

Vous hésitez?

Mme. KRIWDINE.

Bien au contraire, monsieur Jean; je sais trop apprécier l'offre que vous me faites...

M. JEAN.

Voilà ma main!

Mme. KRIWDINE.

Je la reçois de tout mon cœur.

M. JEAN.

Mais Pierre ne vient pas. (*Il appelle.*) Pierre!

SCÈNE VI.

Les précédens, PIERRE.

PIERRE.

Me voilà !

M. JEAN.

Allons donc.

PIERRE.

Dame, c'est que je ne trouvais pas.

M. JEAN.

Donne-moi mon habit.

Mme. KRIWDINE.

Eh bien, monsieur Vincent, vous ne dites mot ; vous avez l'air pétrifié.

M. JEAN.

En effet, quoique amoureux et bien traité de sa bergère, il n'a pas l'air triomphant, monsieur mon neveu.

DREWINSKY.

Cessez d'insulter au malheur de ce pauvre jeune homme.

Mme. KRIWDINE.

Les grandes âmes savent se passer de ce vil métal, de cette boue qu'on appelle argent.

DREWINSKY, en colère.

Oui, madame, on peut se passer de richesses, comme de vous.

Mme. KRIWDINE.

C'est un philosophe aussi que M. Drewinsky.

M. JEAN.

Je crois que oui.

DREWINSKY.

Allez au diable, et laissez-moi en repos.

Mme. KRIWDINE.

Ils sont en colère.

M. JEAN.

Oh! ils s'apaiseront!

Mme. KRIWDINE.

Je n'en doute point; mais songeons à nos affaires.

M. JEAN.

Vous avez raison. Me voilà prêt. Allons chez le notaire. (*D'un ton moqueur.*) Adieu, couple amoureux!

(Ils sortent; Pierre rentre dans l'auberge.)

SCÈNE VII.

DREWINSKY, VINCENT, ANNETTE.

DREWINSKY.

Comme ça vous est insolent! si ce n'était la prudence.... (*Il fait avec son bras le geste de donner des coups.*) Eh bien, mon camarade?

VINCENT.

Eh bien, monsieur Drewinsky?

DREWINSKY.

Vous voyez que la fortune est une capricieuse ?

VINCENT.

Oui, tout concourt à me le persuader.

DREWINSKY.

Le monde est ainsi fait.

VINCENT.

Ce qui m'arrive est inouï peut-être ! j'en suis accablé !

DREWINSKY.

Pensez-vous que cela empêchera votre mariage avec ma fille ?

VINCENT.

Ah ! que me parlez-vous de mariage ! Je ne puis plus faire le bonheur d'Annette ; je renonce à celui de la posséder.

DREWINSKY.

Y renoncer ! ça ne sera pas ça. Qu'en dis-tu, ma fille ?

ANNETTE.

Ce matin, je n'imaginais rien de si doux que de partager votre mauvais destin, j'en fais l'aveu. Pensez-vous, Vincent, que de tels sentimens puissent changer en si peu de temps ?

VINCENT.

Plus vous me montrez de générosité l'un et l'autre, plus je m'impose la loi de n'en abuser jamais. Le ciel doit aux vertus d'Annette un époux qui lui fasse couler des jours fortunés ; et quel serait son sort avec un mari tel que moi ?

DREWINSKY.

Celui d'une fille sage qui épouse un homme de bien. Ne l'êtes-vous pas homme de bien?

VINCENT.

Sans doute. Je connais tout le prix de cette amitié si noble et si désintéressée; elle vous aveugle sur mon sort. (*A Annette.*) O vous qui serez toujours regrettée, toujours adorée! vous dont l'image charmante ne mourra dans mon cœur qu'avec mon cœur lui-même, recevez mes derniers adieux.

(Il veut s'en aller.)

ANNETTE, fondant en larmes.

Mon père, il s'éloigne!

DREWINSKY, avec fermeté.

Et où allez-vous? Vous ne vous en irez pas!

VINCENT.

Pensez-vous qu'il y ait quelqu'un sur la terre qui puisse empêcher ma destinée de s'accomplir?

(Il veut s'en aller.)

DREWINSKY, l'arrêtant par le bras.

Oui; et ce quelqu'un-là, c'est moi, c'est le père Drewinsky. Tu ne nous quitteras jamais, mon ami Vincent!

VINCENT, se précipitant dans ses bras.

Ah! mon père!

SCÈNE VIII.

LE NATURALISTE, DREWINSKY, VINCENT, ANNETTE.

DREWINSKY.

Voilà bien des façons pour demeurer avec de bonnes gens qui veulent être tes amis!

LE NATURALISTE, sortant de chez M. Jean.

Je suis tombé dans une bonne auberge, grâces au ciel!

(Il vient sur le devant de la scène.)

DREWINSKY.

Vincent, venez donc.

LE NATURALISTE, fixant Vincent.

Me trompé-je? mon voleur!

DREWINSKY, prenant Vincent sous le bras.

Venez, venez avec nous.

LE NATURALISTE.

Je ne me trompe pas;... il se sera évadé! Bon, monsieur le garde, arrêtez! arrêtez ce misérable! c'est le voleur de ma valise!

DREWINSKY.

Ho! ho! l'homme à la valise! d'où diable sort-il?

LE NATURALISTE.

Tenez-le bien!

DREWINSKY, riant.

Il ne s'en ira pas, j'en réponds.

LE NATURALISTE.

Ha! ha! tu cherchais à te soustraire au glaive de la justice? Mais comment s'est-il échappé? Je vais appeler main-forte : A la garde! à la garde! à la garde!

(Les cavaliers paraissent.)

DREWINSKY.

Doucement, monsieur; je vois que vous n'êtes pas instruit de la suite de votre affaire. Ce jeune homme a paru devant les juges, et, sur la déclaration de deux malfaiteurs, que j'ai moi-même arrêtés, et qui sont, de leur propre aveu, les seuls auteurs du vol de votre valise, son innocence a été reconnue, et on lui a rendu la liberté.

LE NATURALISTE, confondu.

Ah! pardon, monsieur; les apparences déposaient contre vous. Je vous ai tenu des discours offensans; j'en suis fâché, et je vous prie d'en recevoir mes excuses.

VINCENT.

Ne parlons plus de cela, monsieur; j'ai pour maxime d'oublier les injures, et de ne me souvenir que des bienfaits.

SCÈNE IX.

Les précédens, LOUPANDIN.

LOUPANDIN.

Monsieur Vincent, je vous ai prié de m'attendre; je viens vous déclarer que je ne puis souffrir qu'un

jeune homme plein de vertu soit sous mes yeux victime de l'infortune. Venez chez moi, je vous offre ma maison. (*Se retournant.*) Que vois-je? le porteur de la cassette. Vous êtes ici, monsieur?

LE NATURALISTE.

J'y suis bien malgré moi, je vous assure.

LOUPANDIN.

J'ai su qu'une fâcheuse aventure vous avait obligé de reparaître dans le canton; mais je vous croyais reparti.

LE NATURALISTE.

C'était bien mon intention en sortant de la forêt; mais la recherche de ma valise avait tellement harassé mon pauvre cheval, qu'il est mort de lassitude sur le grand chemin. Forcé de m'arrêter, je suis revenu; j'ai vu cette auberge et j'y suis entré. Me voilà bien restauré, bien reposé, et tout prêt à partir. Eh bien, monsieur le notaire, avez-vous trouvé l'homme aux cinq cent mille florins?

LOUPANDIN.

Oui, monsieur; déjà il est même en possession de la cassette.

LE NATURALISTE.

Ah! tant mieux, j'en suis charmé.

LOUPANDIN.

Peu s'en est fallu que je ne fisse une grande méprise, car monsieur porte aussi le même nom.

LE NATURALISTE.

Comment, ce jeune homme s'appelle François-Vincent Girkins?

VINCENT.

Oui, monsieur.

LOUPANDIN.

Je lui avais d'abord remis la cassette, mais le maître de cette auberge, frère du père de monsieur, et se nommant comme lui, a donné des renseignemens plus certains, et la somme lui a été adjugée.

LE NATURALISTE.

Eh, monsieur, l'homme à qui j'apportais cette somme n'est point un aubergiste, c'est un jeune philosophe.

LOUPANDIN.

Un philosophe? je n'en connais pas dans ce canton.

LE NATURALISTE.

Il revenait d'Ispahan, capitale de la Perse, quand il est repassé en Pologne.

VINCENT.

Eh, messieurs, j'en reviens.

LE NATURALISTE.

D'Ispahan?

VINCENT.

Oui, monsieur, c'est à Ispahan même, que j'ai laissé M. Brinsky, un savant très-connu, avec qui je voyageais.

LE NATURALISTE.

M. Brinsky! Voilà l'homme à qui il faut donner les cinq cent mille florins. Lisez, monsieur le notaire.

LOUPANDIN, lit.

« Je charge M. Ambrosia.....

LE NATURALISTE.

C'est mon nom.

LOUPANDIN, continuant de lire.

» Dont la probité m'est bien connue, de déposer » chez le notaire du village de D***, ou d'un vil- » lage voisin, cinq cent mille florins, pour être » délivrés à François-Vincent Gerkins, âgé de » trente ans, qui a parcouru avec moi l'Asie, l'A- » frique, etc., etc., etc. »

Signé, BRINSKY.

TOUS.

Ah! grand Dieu!

LOUPANDIN.

Mais, monsieur, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela de suite?

LE NATURALISTE.

Pourquoi, pourquoi? parce que ce n'est pas dans l'étalage de la bienfaisance qu'un homme tel que M. Brinsky cherche le prix de ses bienfaits. En enrichissant ce jeune homme, il voulait que son nom fût ignoré. A ce trait, monsieur le notaire, reconnaissez un vrai philosophe.

VINCENT.

Mais, monsieur, ce savant respectable avait tout perdu à l'époque de notre séparation?

LE NATURALISTE.

Je le sais; mais, en arrivant à Trieste, la mort

de son frère, riche négociant de cette ville, l'a rendu maître de trois millions de bien. (*Appelant.*) Monsieur l'aubergiste, monsieur l'aubergiste! Ah, il faut qu'il restitue.

LOUPANDIN.

A l'heure même. Je l'ai laissé chez moi avec mon adjoint, qui dresse son contrat de mariage. Je vais le chercher.... Mais le voici justement avec madame Kriwdine, et, ce qu'il y a de plus heureux, avec la cassette. (*Aux cavaliers.*) Mes amis, lorsqu'il s'agira de la faire rendre, ne le perdez pas de vue, c'est essentiel.

SCÈNE X.

DREWINSKY, VINCENT, LE NATURALISTE, LOUPANDIN, ANNETTE, M. JEAN, MADAME KRIWDINE.

DREWINSKY, riant.

Eh bien, monsieur Jean, vos dispositions sont-elles bientôt faites?

M. JEAN.

Oui, les articles du contrat sont dressés et signés.

Mme. KRIWDINE.

Eh! il y a un dédit de cinquante mille florins payables tout de suite par celui des deux contractans qui retirerait sa parole.

M. JEAN.

Madame Kriwdine a paru désirer cet arrange-

ment; et, quoique le plus riche, j'ai bien voulu en passer par-là. Mais que faites-vous donc ici avec ces bonnes gens, monsieur Loupandin?

LE NATURALISTE.

Je vais vous le dire, monsieur l'aubergiste.

M. JEAN.

Je ne suis plus aubergiste, monsieur, entendez-vous?

LE NATURALISTE.

Soyez ce qu'il vous plaira, il m'importe peu; ce qui m'importe en ce moment...

LOUPANDIN, l'interrompant.

Laissez-moi m'expliquer. Vous avez la cassette, monsieur Jean?

(Les cavaliers l'entourent.)

M. JEAN.

Ma cassette? Parbleu! la voilà.

LOUPANDIN, lui tendant la main.

Voyons, montrez... Vous avez de la méfiance?

M. JEAN, voyant les cavaliers.

Moi, point du tout.

(Il laisse prendre la cassette.)

LOUPANDIN.

Tenez, monsieur Vincent, reprenez votre fortune.

M. JEAN.

Sa fortune! Je n'aime pas ces sortes de plaisanteries-là, monsieur le notaire. Ma cassette! (*il s'élance*) ma cassette!

(Les cavaliers le retiennent.)

LOUPANDIN.

Je ne plaisante point, je restitue à votre neveu ce qui est à lui bien légitimement.

Mme. KRIWDINE.

Quelle indignité ! (*Elle veut arracher la boîte des mains de Vincent.*) Rends-moi la cassette, perfide.

VINCENT, la repoussant doucement.

Non pas, s'il vous plaît, madame Kriwdine, je ne peux m'en dessaisir en votre faveur. Monsieur le notaire, veuillez bien la reprendre et la garder chez vous jusqu'à nouvel ordre.

(Le notaire la prend.)

M. JEAN.

Pas de mauvais tour au moins, monsieur Loupandin : je veux mon argent.

LOUPANDIN.

Il ne vous appartient pas.

M. JEAN.

Il ne m'appartient pas ?

LE NATURALISTE.

Non, monsieur mon hôte, il ne vous appartient pas. Je suis le porteur de la cassette.

M. JEAN.

Vous?

LE NATURALISTE.

Moi-même, et ce n'est point à vous, c'est à votre neveu que j'ai dû la faire parvenir.

Mme. KRIWDINE.

Ah ! quel tour infernal.

M. JEAN, anéanti.

Est-il possible !

DREWINSKY.

Monsieur Jean, je vous conseille de reprendre votre tablier.

M. JEAN.

O mon Dieu, mon Dieu!

DREWINSKY.

Pourquoi vous désoler, puisque vous épousez madame Kriwdine dont la richesse est connue? Vous n'êtes point à plaindre.

Mme. KRIWDINE.

Moi, j'épouserais ce vieux radoteur, ce misérable cabaretier!

M. JEAN.

Que dites-vous, madame Kriwdine? vous ne m'épouserez pas?

Mme. KRIWDINE.

Plutôt mourir!

M. JEAN.

Mourez donc tout de suite, sinon dès demain je serai votre seigneur et maître.

LOUPANDIN.

Madame Kriwdine aimera peut-être mieux payer le dédit de cinquante mille livres.

Mme. KRIWDINE.

Ah! monsieur, c'est presque toute ma fortune. Malheureuse! dans quel abîme je me suis plongée!

M. JEAN.

Comment, madame ma future, vous ne sentez pas mieux que cela le bonheur d'être madame Jean?

Mme. KRIWDINE.

Fuyons pour jamais cet odieux séjour.

(Elle veut s'en aller.)

M. JEAN, la retenant.

Ne prétendez pas m'échapper; je saurai, je saurai faire valoir mes droits. (*Humblement à Vincent.*) J'ai de grands torts envers vous, mon cher neveu.

VINCENT.

Je ne m'en souviens plus.

M. JEAN.

Nous vivrons ensemble; n'est-ce pas, mon cher neveu?

VINCENT.

Oui, mon oncle, lorsque vous saurez respecter l'indigence et exercer l'hospitalité.

DREWINSKY.

C'est ce qu'il ne saura jamais.

M. JEAN, d'un ton suppliant.

Père Drewinsky!

DREWINSKY.

Monsieur Jean, cessez de troubler la joie d'un si doux moment : laissez-nous.

M. JEAN.

Mes amis, de grâce!...

DREWINSKY.

Eh! laissez-nous.

M. JEAN.

Tâchons de nous consoler avec les cinquante mille florins. Allons, allons, madame Kriwdine, il faut vous exécuter sur-le-champ.

(Il entre chez elle.)

SCÈNE XI.

LE NATURALISTE, VINCENT, LOUPANDIN, DREWINSKY, ANNETTE.

LE NATURALISTE.

Ces gens-là vous vengeront eux-mêmes de leurs mauvais procédés.

DREWINSKY.

Tant mieux, il faut que les mauvais cœurs soient punis.

VINCENT, au naturaliste.

Excusez ma franchise, monsieur; mais la fortune ne paraît pas vous rire extrêmement.

LE NATURALISTE.

Il est vrai qu'elle se venge de temps en temps du mépris que j'en ai toujours fait, témoin la mort de mon pauvre cheval.

VINCENT.

La fortune n'est point estimable par elle-même; mais en songeant au bon emploi qu'on en peut faire, on ne doit pas rejeter ses avantages. Si vous daignez accepter seulement le dixième de la somme que vous m'avez apportée...

LE NATURALISTE.

Quoi! vous voudriez distraire cinquante mille florins de votre cassette? Vous vous moquez.

VINCENT.

Pensez-vous que je prétende vivre dans la magnificence?

LE NATURALISTE.

Je vous estime trop pour le croire.

VINCENT.

Ce n'est donc point un sacrifice que je fais en vous offrant une portion de mon superflu; ce n'est pas même un service que je vous offre, c'est un plaisir que je vous demande.

LE NATURALISTE.

J'aime votre franchise et vos nobles sentimens : j'en suis touché jusqu'aux larmes. Bon jeune homme, j'accepte les cinquante mille florins, et je les laisse entre les mains de monsieur le notaire. J'en disposerai si j'en ai besoin; si je peux, je m'en passerai.

DREWINSKY.

Bravo! mon gendre; voilà comme j'en agirais à votre place.

VINCENT.

Et vous, aimable Annette, approuvez-vous ce que je fais?

ANNETTE.

En doutez-vous, quand tout ce que vous faites m'assure que le premier des biens pour vous sera le cœur de votre épouse?

VINCENT.

Que de félicité ! Allons, monsieur le notaire, apprêtez-vous à faire notre contrat de mariage.

LOUPANDIN.

De tout mon cœur. Je ne connais personne qui mérite plus que vous d'être heureux.

VINCENT.

Et vous, digne père d'Annette, déposez cette arme meurtrière.

DREWINSKY.

Je ne serai donc plus garde de la forêt ?

VINCENT.

Il est bien temps, mon brave, que vous vous reposiez. (*Au naturaliste.*) Monsieur, j'ose espérer que vous ne nous quitterez pas avant les noces.

LE NATURALISTE.

Oui, je resterai. Je ne peux résister au plaisir de contempler, au moins une fois en ma vie, l'assemblage unique peut-être de la bonté, de l'amour et de la vraie philosophie.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE CONGÉ

DES AMBASSADEURS GRECS,

PAR JEAN KOCHANOWSKI.

VIE

DE JEAN KOCHANOWSKI,

PAR FRANÇOIS BOHAMALE.

JEAN KOCHANOWSKI, commandant de Sandomir, naquit en 1532 au village de Siczynie, qui faisait partie du domaine de sa famille. Son père remplissait les fonctions de juge dans la circonscription de Sandomir. Sa mère, qui descendait de la maison d'Odrowar de Biataizaw, demeura veuve avec six enfans en bas âge. Cette femme, douée des plus nobles qualités et de toutes les vertus de son sexe n'épargna rien pour l'éducation de sa jeune famille. Kochanowski fit ses premières études en Pologne, mais le désir d'acquérir des connaissances plus variées le conduisit en Allemagne et ensuite à Paris, où pendant sept ans il s'appliqua constamment aux différentes branches des sciences et des lettres. On le vit tour à tour cultiver la philosophie, l'étude des langues anciennes et modernes, et la poésie, qui bientôt devait être l'objet de sa préférence et de ses soins les plus assidus; puis il quitta la France et visita différentes universités d'Italie. Un séjour de quelques années à Rome et à Padoue, qui renfermaient alors un grand nombre de savans, le mit à même de profiter de leurs lumières par leur fréquentation habituelle, et l'on peut dire que s'il sollicita leur amitié, lui-même après en fut bientôt recherché. Robertelle et Mantitius, cé-

lèbres alors par leurs écrits, se lièrent intimement avec lui; de plus il rencontra beaucoup de ses compatriotes, tels que Jean Zamoïski, André Patricius, Stanislas Fagelwerk et Luc Hornicki, tous hommes de grand mérite et dont il fit sa société habituelle.

La réputation qu'il acquit devança son retour dans sa patrie, et les éloges dont il était l'objet chez l'étranger lui obtinrent l'attention de Philippe Padniewski, évêque de Cracovie et grand chancelier de la couronne, qui fit tous ses efforts pour l'attirer et le fixer auprès de lui. La langue latine était alors d'un usage général, tant dans les actes privés que dans les affaires publiques. La facilité avec laquelle Kochanowski écrivait ce langage lui valut peu de temps après la protection de Padniewski, qui lui fit obtenir l'emploi de secrétaire auprès de Sigismond Auguste. Ce prince fut tellement satisfait de ses services, qu'il l'employa dans plusieurs circonstances difficiles en qualité de député près les assemblées de l'état militaire, ou même d'envoyé extraordinaire dans des cours étrangères. L'évêque de Cracovie, lui reconnaissant chaque jour de nouveaux titres à sa bienveillance, crut devoir lui proposer d'embrasser l'état ecclésiastique, ce qui le mettrait plus à portée de lui faire obtenir de l'avancement; mais, aux yeux de Kochanowski, la liberté semblait préférable à la fortune et aux honneurs; aussi refusa-t-il les offres de Padniewski. Il connaissait d'ailleurs toutes les privations qu'impose la dignité sacerdotale; et, dépourvu de toutes les forces qu'exigent ses devoirs, il aima mieux renoncer aux saints emplois que de les remplir imparfaitement.

Mysrkawski succéda à Padniewski; et, de même que

son prédécesseur, il eut le talent de deviner tout ce que valait son protégé. Pour se l'attacher, il lui céda non-seulement la paroisse fort lucrative de Posen, mais il fit en sorte que le roi lui donnât encore d'autres prébendes. Kochanowski accepta ces dons moins dans l'intention de satisfaire ses propres désirs, que dans le but de ne pas déplaire à son bienfaiteur, et refusa constamment d'entrer dans les ordres. Mysrkawski songeait à quitter la cour pour vivre dans le repos et la tranquillité, et ne tarda pas à effectuer son projet. Le secrétaire de Sigismond voulut suivre son exemple; mais le roi le retint sous différens prétextes, lui assignant une pension annuelle de douze cents florins, somme assez considérable pour l'époque, et lui donnant en outre le revenu de plusieurs prélatures. Toutefois rien ne put le détourner de son dessein, et peu après il abandonna toutes ses dotations ecclésiastiques, se rendit à son village, et se maria à une demoiselle Padladawska, connue par sa naissance et ses qualités.

Instruit de la détermination de Kochanowski, Jean Zamoïski ne put supporter qu'un homme d'un aussi grand talent allât s'ensevelir pour jamais dans un lieu retiré, et que ses goûts modestes l'empêchassent de donner aux affaires publiques des momens et des soins que son roi ne cessait de réclamer; il obtint pour lui sa nomination à la châtellenie de Potoniock; mais l'homme qui avait su faire tant et de si grands sacrifices à son ambition se garda bien d'accepter la nouvelle dignité qu'on voulait lui conférer. Sa réponse fut qu'ayant toujours su se contenter d'un revenu médiocre, il appréhendait que les épargnes de Kochanowski ne fussent bientôt gaspillées par le châtelain fier et indigent.

Cette excuse, tout à la fois plaisante et sensée, cachait son véritable motif. Il désirait par-dessus tout son repos; et quand plus tard il finit par accepter la charge de commandant de Sandomir, ce ne fut que parce que cette place, espèce de sinécure, lui permettait de se livrer aux occupations qu'il s'était créées.

En paix sur son avenir, son esprit fut tout entier à la poésie. Le premier il se fraya une route inconnue au milieu de mille difficultés, et prouva à l'Europe que la langue polonaise n'était pas plus dénuée d'énergie et d'élégance que ses idiomes les plus vantés; à quoi l'on peut ajouter que ni avant ni après lui personne ne s'est montré capable de l'égaler. Son style simple et facile a je ne sais quel charme qui fait qu'on le relit toujours avec un nouveau plaisir. Ses vers latins n'obtinrent pas moins de succès que ses heureux essais dans la poésie polonaise, et tous les écrivains étrangers sont d'accord sur leur mérite. Malheureusement nous devons avouer que sa prose est loin de pouvoir servir de modèle; le mélange trop fréquent du latin avec le polonais en paraît être la principale cause.

La femme de Kochanowski le rendit père de six filles et d'un fils qui vint au monde peu de jours avant sa mort. Estimé de tout le monde, et honoré de l'amitié des plus grands seigneurs de son temps qu'il a immortalisés dans ses écrits, il succomba à l'âge de cinquante-quatre ans à une attaque d'apoplexie. On se souviendra toujours que la mort vint le frapper au moment où il plaidait, devant le roi Étienne, la cause de Padladawski, massacré par les Turcs au mépris du droit sacré des nations. Il fut enterré à Zevaleniec, dans le tombeau réservé aux Kochanowski.

NOTICE

SUR

LE CONGÉ

DES AMBASSADEURS GRECS.

La pièce intitulée *le Congé des Ambassadeurs Grecs*, ou plutôt la suite de scènes épisodiques auxquelles on a donné ce nom, paraîtra un chef-d'œuvre, si l'on veut bien se reporter à l'époque où parut cet ouvrage, qui date de 1554. L'art dramatique en Europe était tout-à-fait dans l'enfance, et les mystères et soties faisaient encore, en 1540, les délices du peuple de Paris et de toute la cour de François Ier.

> Et pour ce honnête œuvre de catholiques,
> On fait savoir à son et cris publiques
> Que dans Paris un mystère s'apprête,
> Représentant actes apostoliques,
> Notre bon roi que Dieu garde puissant
> Bien le consent au fait empartissant, etc., etc.

(Le cry et proclamation de l'entreprise du mystère des actes

des apôtres, s'adressant aux citoyens de la ville de Paris, jeudi, seizième jour de décembre, l'an 1540.)

Que dis-je, les représentations même d'un pareil spectacle passaient pour de grands événemens et s'annonçaient, au rapport des auteurs contemporains, avec toute la pompe et solennité possible. Ceux de nos lecteurs qui auront trouvé quelque plaisir à jeter les yeux sur ces premiers essais de nos poëtes, s'apercevront facilement de la supériorité de l'ouvrage de Jean Kochanowski.

Si dans *le Congé des ambassadeurs Grecs* l'action est nulle, au moins y trouve-t-on des portraits historiques tracés avec assez de naïveté; je dirais plus, le personnage de Cassandre inspire véritablement de l'intérêt; ses paroles prophétiques peignent assez bien le trouble dont elle est agitée. On trouve dans la scène d'Anténor et de Pâris une vivacité de dialogue à laquelle on est loin de s'attendre et qui développe d'une manière ferme et rapide les caractères mis en opposition, en même temps qu'elle offre une exposition digne d'un ouvrage conduit d'une manière plus savante. On peut juger que l'esprit de l'auteur a de bonne heure

été nourri de la lecture des poëtes grecs et latins. Cependant je ne voudrais pas jurer que Kochanowski, qui passa quelques années en France avant de travailler pour le théâtre, n'ait eu connaissance d'un de nos plus anciens drames : *la destruction de Troye la grant ; translatée du latin en Français ; composée par maître Mirlet, l'an* 1450. Cette pièce que l'on met, je ne sais trop pourquoi, au rang des mystères, est divisée en quatre journées et contient quarante mille vers. Comme elle a joui long-temps d'une grande faveur, elle a pu inspirer au poëte étranger l'idée de traiter un sujet analogue ; au reste *le Congé des ambassadeurs Grecs*, qui devait être en tête du volume, n'a été placé dans cette collection que pour indiquer le point de départ. Les tragédies de Glinski et Barbara Radziwill étant toutes modernes, peut-être me saura-t-on gré d'avoir montré d'une manière palpable les immenses progrès qu'a faits en Pologne la littérature dramatique.

PERSONNAGES.

PRIAM, roi de Troie.
ALEXANDRE ou PARIS, son fils.
ANTÉNOR, seigneur troyen.
ULYSSE, } ambassadeurs grecs.
MÉNÉLAS, }
HÉLÈNE.
CASSANDRE.
UNE MATRONE.
UN OFFICIER de l'armée troyenne.
UN ENVOYÉ DE PARIS.
UN PRISONNIER GREC.
CHOEUR de jeunes Troyennes.

LE CONGÉ

DES AMBASSADEURS GRECS.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTÉNOR seul.

J'ai pensé depuis long-temps, j'ai même prédit que les vaillans enfans de la Grèce ne sauraient se résoudre à souffrir patiemment une semblable insulte, un affront si public. Et déjà leurs ambassadeurs sont entrés dans nos murs; ils viennent nous redemander Hélène, qu'Alexandre, hôte infidèle, n'a pas craint d'enlever à son époux, l'entraînant jusqu'à Troie à travers les mers orageuses. Si nous refusons de les entendre et de remettre entre les mains de Ménélas sa parjure épouse, plus d'espoir pour la paix; et si les envoyés grecs se retirent sans avoir rien obtenu, attendons-nous à voir leur armée débarquer sur nos rivages, et porter la destruction dans nos campagnes. De son côté, Alexandre veille sur ses intérêts; il se fait des amis, prodigue ses trésors en fêtes et en présens : moi-même il cherche à me gagner. Moi, grands dieux, qui ai reçu de mes pères un héritage sans tache, je ferais un trafic honteux de mon honneur! Le ciel m'en préserve. Celui qui sème l'or en attendant le jugement ne croit pas

à la justice de sa cause ; mais il est bien imprudent l'homme qui accepte des dons au détriment de la république : croit-il donc se sauver seul du naufrage de l'état ? Il est temps de me rendre au conseil ; c'est aujourd'hui que notre souverain reçoit les ambassadeurs, c'est aujourd'hui... Je crois voir Alexandre ;... oui, c'est lui-même.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, ANTÉNOR.

ALEXANDRE.

Comme tous les autres, je viens te supplier, respectable Anténor ; sois favorable à ma cause, et prête-moi ton assistance pour repousser les prétentions des ambassadeurs grecs.

ANTENOR.

Prince, tu me verras toujours prêt à faire ce qu'exige la seule justice et le bien du pays.

ALEXANDRE.

L'amitié ne reçoit point d'excuses.

ANTÉNOR.

Oui, alors que ses demandes sont dictées par l'équité.

ALEXANDRE.

Favoriser des étrangers plus qu'un des siens n'indique pas un esprit exempt de jalousie.

ANTÉNOR.

Vouloir servir un ami plus que la vérité me semble trop répugner à l'honneur.

ALEXANDRE.

La main lave la main, un pied aide à soutenir l'autre : le sein d'un ami est l'asile de l'ami.

ANTÉNOR.

L'honneur avant tout : l'amitié véritable n'en demande jamais le sacrifice.

ALEXANDRE.

L'amitié, dit-on, s'éprouve dans le besoin.

ANTÉNOR.

Une conscience sans reproche n'est-elle pas aussi un besoin?

ALEXANDRE.

Elle doit se trouver pure quand on soutient la cause d'un ami.

ANTÉNOR.

Cent fois plus pure lorsqu'elle n'appuie que l'équité.

ALEXANDRE.

Ainsi, ton équité consiste à défendre les Grecs?

ANTÉNOR.

Oui, quand un Grec soutient une bonne cause.

ALEXANDRE.

Je le vois, tu te disposes à me condamner.

ANTÉNOR.

Ainsi tu t'es jugé toi-même.

ALEXANDRE.

On s'aperçoit que les ambassadeurs sont tes hôtes.

ANTÉNOR.

Ma maison est celle de tous les hommes justes.

ALEXANDRE.

Surtout lorsqu'ils y entrent les mains pleines.

ANTÉNOR.

Certes. Et c'est moi qui ai besoin de répandre l'or pour gagner mes juges, et m'assurer la possession d'une femme enlevée à son époux.

ALEXANDRE.

Tu ne refuses point les dons offerts par les Grecs, les miens seuls sont trop faibles à tes yeux.

ANTÉNOR.

Je t'ai déjà dit que je ne prenais ni les présens ni la femme d'autrui. Mais je vois que tu parles comme tu vis, sans honte et sans pudeur : laisse-moi.

ALEXANDRE.

Tu me fais repentir de t'avoir adressé ma prière. Je me confie à mes dieux ; et, sans plus mendier ton suffrage, je saurai trouver des hommes qui soutiendront ma cause.

ANTÉNOR.

Oui, des hommes tels que toi.

ALEXANDRE.

Des hommes incorruptibles.

(Ils sortent de côtés opposés.)

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Que de biens seraient réservés aux jeunes gens, si la raison était la compagne de leur âge! Non, l'Océan ne produit pas de perles en si grande abondance, ni la terre autant de trésors précieux.

Si l'une pouvait s'allier à l'autre, de combien de chagrins serait délivré le monde! La jeunesse goûterait des voluptés plus favorables, et ne se préparerait pas une éternité de peines.

Négligeant aujourd'hui les avis de la raison, elle se laisse entraîner par la fougue de ses désirs. En un moment tout disparaît, honneurs, richesses et vie : la patrie elle-même est menacée de sa chute.

O toi, que cache l'immensité des cieux, n'est-il pas en ton pouvoir de donner tout à la fois et jeunesse et prudence? Faut-il donc toujours payer l'une au prix de l'autre? Si la première est précieuse, la seconde l'est également.

Mais Hélène s'offre à nos yeux. A quoi songe l'infortunée! Elle n'ignore pas que le conseil délibère aujourd'ui sur son sort. Devra-t-elle rester à Troie, ou revoir de nouveau la Grèce et les murs de Lacédémone?

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, LE CHOEUR.

HÉLÈNE.

Comme dans un miroir qui ne réfléchit que la réalité, mon esprit a vu clairement que l'infâme Alexandre ne pourrait jouir long-temps de sa proie. Semblable à un loup féroce qui a dispersé un troupeau, il a fui aussi loin que possible; et, pareils aux bergers suivis de leurs chiens, les Grecs ont suivi sa trace. Qu'arrivera-t-il? que le loup sera forcé d'abandonner la brebis, et d'aller cacher sa honte au fond de quelque forêt épaisse... Hélas! puis-je songer à mon retour au sein de ma patrie? Peut-être qu'enchaînée dans l'endroit le plus sombre d'un vaisseau, je marcherai entourée de la flotte grecque... De quel front saluerais-je mes frères chéris? Femme sans pudeur, comment paraîtrais-je aux yeux de Ménélas? en quels termes lui rendrais-je compte de ma lâche faiblesse? Oserais-je bien t'adresser un regard, ô mon époux! Détestable fils de Priam, quelle divinité ennemie t'inspira le désir de visiter Sparte? J'y vivais heureuse, tous mes souhaits étaient remplis : fille des rois, je ne quittai la demeure auguste de mes pères que pour entrer dans le palais des rois. Les dieux m'avaient donné la beauté, ils m'avaient rendue mère, une renommée sans reproche me permettait d'être fière de leurs dons : j'ai tout perdu, tout perdu par la faute d'un

odieux complice. Je suis restée sans patrie et sans amis, j'ignore si mes enfans jouissent encore de l'existence; et moi-même, peu différente d'une esclave, je vis dans le remords. J'ai tout perdu ;... j'ai perdu ma gloire, et le ciel peut seul savoir ce que la fortune me prépare encore.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, UNE MATRONE, LE CHOEUR.

LA MATRONE.

Ne t'afflige pas, ma chère enfant; de cette sorte doit s'écouler la vie, un jour dans la joie, l'autre dans la douleur; nos plaisirs sont de courte durée, mais les chagrins ne sont pas éternels : ainsi les dieux l'ont ordonné, ainsi l'a voulu le destin.

HÉLÈNE.

Tu te trompes, ma mère; cette tresse n'est point tissue d'une manière égale, et les fils de l'affliction sont plus nombreux que ceux du bonheur.

LA MATRONE.

L'homme sent plus vivement le mal que ses souhaits accomplis ne lui procurent de joie; de là seul lui vient cette idée qu'il a plus de sujets de s'attrister que de motifs pour se réjouir.

HÉLÈNE.

La somme des maux l'emporte sur celle du bien, te dis-je. Ne sais-tu pas qu'il n'est qu'une route pour arriver à la vie, et que mille chemins conduisent à

la mort? ne sais-tu pas que l'homme mortel n'a qu'une santé, et qu'il est tourmenté d'un nombre infini de maladies diverses? Cette divinité qui gouverne tout à son gré, dont les mains disposent de toutes les richesses de l'univers, la fortune n'est-elle pas là pour attester la vérité de mes paroles? Si elle s'est plue à enrichir quelques êtres privilégiés, vois combien elle en a condamné aux tourmens de la pauvreté; et certes elle n'agit point de cette manière par envie ou par avarice, mais elle est contrainte par l'inflexible nécessité. Aussi à peine a-t-elle choisi celui qu'elle veut combler de ses faveurs, qu'elle se hâte d'arracher aux autres ce qu'elle veut lui donner. Tu dois voir à présent, et je n'en parlerai pas davantage, que les événemens fortunés sont beaucoup plus rares sur la terre que les chances du malheur.

LA MATRONE.

Eh! que nous importe? Ce que nous devons demander aux dieux, c'est qu'ils daignent nous protéger contre les coups répétés de l'adversité, puisqu'il n'est point donné à l'homme d'en être tout-à-fait exempt. Mais comment se fait-il que nous ne recevions point de nouvelles du conseil? Je sais qu'Alexandre ne manquera pas de nous faire part de la décision qu'on va rendre. Retirons-nous, car il ne convient pas à des femmes de s'absenter de leurs demeures.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

LE CHOEUR seul.

Vous qui tenez dans vos mains les rênes de l'état et la balance de la justice humaine, vous qui êtes chargés de diriger les peuples, et à qui fut confiée l'autorité suprême sur le troupeau de Dieu, ne cessez jamais de vous rappeler que sur la terre vous remplissez la tâche de la Divinité, et que de cette place auguste où vous êtes assis vous devez détourner vos regards de vos propres intérêts pour les porter incessamment sur ceux de vos sujets. Un pouvoir sans limite a été votre partage; mais au-dessus de vous est un maître auquel vous devrez rendre compte un jour de vos moindres actions : nul coupable n'échappe à son œil vigilant. Il ne reçoit point de dons, ne s'informe pas s'il est né dans un état obscur ou bien sorti d'un sang illustre, il ne voit que le crime; et fût-on couvert de lambeaux ou d'un manteau doré, il faut subir sa peine. Ainsi nos fautes sont plus excusables : seuls nous souffrons des effets de notre imprudence, mais les vices et les fautes des souverains ruinent les cités et détruisent de vastes royaumes.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, L'ENVOYÉ DE PARIS, LE CHOEUR.

L'ENVOYÉ.

Ma maîtresse attend sans doute mon arrivée avec anxiété; mais elle sort à propos de son palais... Princesse, tu vois en moi le porteur d'une excellente nouvelle.

HÉLÈNE.

Y trouverai-je quelques consolations?

L'ENVOYÉ.

Les ambassadeurs grecs partent peu satisfaits, et pour toujours tu restes avec nous.

HÉLÈNE.

Étais-tu présent au conseil, ou ce que tu me rapportes, le tiens-tu d'une autre bouche?

L'ENVOYÉ.

J'ai tout vu, tout entendu moi-même, et c'est de la salle même des délibérations que je me rendis vers toi par ordre d'Alexandre.

HÉLÈNE.

Hélas! dois-je m'en réjouir? Mais satisfais mon esprit en me donnant de plus amples détails sur les événemens qui viennent de se passer.

L'ENVOYÉ.

Écoute. A peine les premiers de l'état avaient-ils pris leur place, que le roi leur parla dans les termes suivans : « Illustres Troyens, ce ne fut jamais mon

usage de prendre une délibération importante sans avoir reçu vos avis; et quand bien même cela me fût arrivé une fois, ce dont ma mémoire me permet de douter, je ne voudrais pas agir de la sorte dans la cause qui nous occupe, car je craindrais que l'amour paternel ne me prévînt en faveur de mon fils. Si dans mon cœur la nature ne cessa jamais de conserver ses droits, toujours est-il que le bien de l'état eut ma première pensée : ainsi donc, je n'accorderai ma sanction qu'à la volonté générale. Mon fils prétend avoir trouvé une épouse en Grèce; il l'a conduite en ces lieux : des ambassadeurs grecs la réclament. Fera-t-on droit à leur demande, ou la leur refusera-t-on? Voici sur quel sujet il convient de délibérer. »

Alors Alexandre se lève et prend la parole. « Il me semblait avoir déjà donné une réponse convenable à ces envoyés en leur exposant ma conduite; aujourd'hui, dans la crainte de vous fatiguer de paroles inutiles, je dirai peu de mots, abandonnant ma cause à la justice des dieux, aux bontés de mon père et à l'opinion publique. Vous savez tous quelle fut ma vie; j'ai toujours préféré aux fêtes tumultueuses le plaisir de poursuivre, au milieu des forêts épaisses, ou la biche timide, ou le sanglier furieux; je trouvais des charmes à me reposer sous une hutte sauvage, ou à défendre de paisibles troupeaux. Alors je ne songeais point à Hélène, et ce nom n'était pas encore parvenu jusqu'à moi. Trois déesses me choisirent pour leur juge, et Vénus reconnaissante me la promit pour épouse. D'ordinaire, les hommes demandent des faveurs aux dieux, et

moi, lorsque les immortels m'accordent d'eux-mêmes leurs bienfaits, j'oserais les mépriser! J'ai accepté, j'ai dû le faire; bien plus, je conçois la ferme espérance que la même divinité, qui m'aida de son regard protecteur, ne m'abandonnera pas, et qu'elle ne me laissera point ravir un présent que je tiens d'elle. Mais je suppose encore que j'eusse acquis mon épouse sans une intervention divine, ne m'était-il pas permis, en représailles de l'enlèvement de Médée, de nous venger de leur ruse par des moyens semblables aux leurs? Ainsi donc, si je suis coupable, ils ne sont pas exempts de crimes; s'ils prétendent à une réparation, qu'ils commencent par nous l'accorder à nous-mêmes, eux qui ont commis le premier outrage. Mon père alors pourra leur livrer non-seulement Hélène, mais encore Pâris qui ne se refuse point à servir de victime. Toutefois, si dans leur orgueil ils osaient attendre une justice qu'ils ne veulent rendre à personne, je tiens pour certain que, s'il plaît aux dieux, on n'acquiescera point ici à leurs prétentions. Eh quoi, mon père aurait-il oublié déjà les insultes dont lui-même a été l'objet, et les ravages portés jusqu'au sein de cet illustre empire? La terre gémit encore couverte de nos murailles renversées; nos campagnes, offrant partout les traces déplorables de la marche des Grecs et de leur cruauté, sont restées d'arides déserts; et si jamais tu pouvais en perdre le souvenir, Hésione est là qui ne l'oubliera jamais, Hésione, ta sœur, qui jusqu'à ce jour a vécu chez eux comme esclave, si cependant elle vit encore. Non, la seule Hélène, ô mon roi, ne peut balancer tant d'outra-

ges ; non, le seul Pâris n'est pas capable de la venger. »

Alexandre se tait; un murmure flatteur et favorable indique quel sentiment s'est emparé de l'assemblée. C'est ainsi que dans la saison brûlante de l'année un jeune essaim d'abeilles laborieuses murmure dans la ruche, quand il aperçoit son nouveau chef, et qu'il éprouve le désir de fonder ailleurs une nouvelle république ; on entend d'abord un sourd bourdonnement qui bientôt s'accroît et s'augmente sans cesse : tel était le bruit qui remplissait alors la salle du conseil. Anténor attendit que le calme vînt à se rétablir, et prononça ce discours :

« O roi ! de longs discours seraient en effet ici superflus. Alexandre a encouru l'animadversion de la Grèce, en violant toutes les lois de l'hospitalité chez un homme illustre qui lui avait offert son palais comme asile ; il lui a enlevé sa femme, et en a fait la sienne. Ton fils, se faisant suivre de la plus vile esclave de son hôte, nous eût sans contredit paru coupable envers lui ; à plus forte raison l'est-il, puisqu'il a entraîné au plus odieux des crimes une femme que Ménélas ne peut abandonner ni réclamer sans honte. Je le prononce hardiment, Alexandre est coupable ; et pour ne point ajouter l'injustice à l'outrage, mon avis est que nous devons faire droit aux réclamations des Grecs : ce qui ne peut être douteux, c'est encore que s'ils ne sont pas écoutés en la personne de leurs ambassadeurs, ils sauront appuyer leurs justes demandes par la force des armes. Qu'Alexandre cesse donc de tenir à une épouse si chère, et à une union cimentée au prix de notre sang et de la

ruine de la patrie. S'il se fie à la protection d'une déesse, qu'il craigne celle des deux autres que son jugement a outragées. Médée, dont on nous parle aujourd'hui, ne fut point enlevée de notre temps : je ne vois pas trop quel intérêt son sort peut nous inspirer ; mais ce que je sais fort bien, c'est que, jusqu'à ce moment, personne n'a demandé aux Grecs la réparation de cet outrage, et que ceux mêmes pour qui c'était un devoir de le faire ont gardé le silence. D'ailleurs, doit-on pour excuser ses fautes rappeler celles d'autrui? Cependant, on nous rappelle des griefs qui nous touchent de plus près : le fer des Grecs, dit-on, a ravagé ces provinces ; j'en conviendrai, mais en même temps j'avouerai que notre injustice seule amena notre ruine, et je tremble qu'en ce jour ce ne soit encore un moyen dont se serve la volonté secrète du ciel pour punir nos forfaits. Voilà ce qu'il faut prévenir, ô mon roi! et d'autant plus promptement, que dans nos premières calamités tu faillis expier par ta mort les fautes de ton père et ses injustes procédés. »

Il dit et se tait. Énée penche pour son avis, Panthée et Thimothée pensent de même, Lampon et Néalegon se prononcent ouvertement en sa faveur. Alors Iquétaon s'écrie :

« Eh quoi! les Grecs viennent-ils dans nos murs pour nous dicter des lois? Craignez-les, dites-vous : personne plus que moi ne les redoute ; car aujourd'hui s'ils nous ordonnent de leur rendre Hélène, demain ils nous raviront nos enfans et nos femmes. Leur insatiabilité ne connaît pas de mesure, semblable au fleuve débordé qui recule toujours ses li-

mites, et couvre de ses ondes l'étendue des campagnes. Princes et seigneurs qui m'écoutez, osons de bonne heure lever la tête, et n'oublions pas qu'on se débat en vain sous le joug une fois qu'il est imposé.

» Singulière façon de demander justice que de nous menacer de la guerre. Donne, ou j'arrache : voilà ce que nous crient les Grecs. Et moi aussi, j'aime l'équité! mais je redoute la honte, et qui prétend me prouver son bon droit par la force, doit s'attendre à un refus de ma part; car il cherche son avantage au détriment de ma gloire. Depuis long-temps ces ennemis naturels se proclament nos maîtres, et nous traitent de barbares et d'esclaves; mais l'on n'est pas plus maître pour habiter le Péloponèse que pour avoir pris naissance dans les murs de Troie. Le fer, voilà le souverain qui doit décider laquelle des nations doit s'incliner devant l'autre ; jusqu'alors, nous devons être égaux, et les Grecs se flattent en vain d'un avantage qui ne leur appartient pas encore. Si l'enlèvement d'Hélène est pour eux un outrage, qu'ils commencent donc par réparer leurs anciennes violences; car les premiers, ils en ont donné de funestes exemples. Comme eux, Alexandre ne s'est point emparé du frère et de la sœur. Qui ne se rappelle qu'Absyrte et Médée furent entraînés loin de leur patrie? et, bien qu'Anténor prétende que cet ancien affront doive peu nous importer, moi je pense le contraire, et si pour l'outrage fait à un seul tous ont pris les armes, j'espère que nous ne nous laisserons pas attaquer les uns après les autres. En Asie comme en Europe les droits de l'amitié sont

les mêmes ; ainsi donc, qu'on ne cherche point ici à faire prévaloir des idées contraires à la solidité de ce lien sacré qui unit les habitans d'un même pays. Si j'arrive aux faits d'Hésione, et des derniers ravages que nos provinces ont soufferts, je dirai que cette insulte fut trop grave pour la rappeler aujourd'hui, et la comparer aux torts qui nous occupent aujourd'hui ; je dirai que jamais le noble sang troyen ne pourra croire sa vengeance apaisée, et que nous devrons refuser Hélène tant que nous n'aurons point obtenu satisfaction sur l'enlèvement de Médée. »

Ainsi se termine le discours d'Iquétaon ; dès lors tous raisonnemens sont inutiles, chacun semble n'avoir plus qu'une voix, et c'est la sienne. Et ceux qui siégent au conseil, et ceux qui se tiennent derrière les bancs, tous semblent être du même avis. Néalegon cherche plusieurs fois à se faire entendre, le tumulte l'en empêche; les hérauts frappent la terre de leur bâton : « Écoutez, écoutez, disent-ils, Néalegon va parler; » mais leurs instances sont vaines, et Néalegon en est réduit à se parler à lui-même, puisque personne ne l'écoute. Alors, quelqu'un s'écrie d'une voix forte : « A quoi bon d'éternels discours? appelez-en au plus grand nombre. » A peine a-t-il dit, que chacun se lève et choisit sa place : tous se rangent près d'Alexandre, à l'exception d'une faible portion de l'assemblée qui passe de l'autre côté. Le monarque est invité conformément aux lois à décréter la résolution adoptée par la majorité. « Mon plus grand désir, dit le roi, eût été de trouver en vous des sentimens unanimes; mais puisqu'il n'en est pas ainsi, je me laisse guider par

l'opinion du plus grand nombre. Qu'Hélène reste donc à Troie, et puisse son séjour parmi nous s'accorder avec le bien public : qu'Hélène, dis-je, reste à Troie jusqu'à ce que les Grecs nous aient offert satisfaction pour le rapt de Médée. »

Ce décret prononcé, on le fait connaître aux ambassadeurs. Alexandre me charge aussitôt de te faire connaître tous ces détails. Princesse, à l'heure où je te parle, les envoyés grecs sont déjà congédiés, et ton heureux et impatient époux t'attend dans son palais. Pourquoi tarder davantage?...

HÉLÈNE.

Va, et je te suis.

(Elle sort.)

LE CHOEUR.

Cette nouvelle comble sans doute les vœux d'Hélène, mais elle est contraire aux nôtres. Sa joie sera de courte durée; Ulysse et Ménélas s'avancent, on aperçoit dans leurs tristes regards toute l'amertume de l'espérance trompée.

SCÈNE VIII.

ULYSSE, MÉNÉLAS, LE CHOEUR.

ULYSSE.

O royaume impie, et qui touche à sa ruine! royaume où les lois sont sans force, et où la justice sans courage cède à l'appât de l'or! Un jeune voluptueux a pu obtenir que tout un peuple protégeât publiquement son crime et les suites qui doivent en résulter sans égard pour la vérité. De perfides con-

seillers n'ont point vu, ou plutôt n'ont point voulu voir les terribles conséquences qu'entraîneront l'appui qu'ils ont prêté à la plus honteuse licence. Comment en effet conserver intacte sa probité au milieu d'efféminés qui mettent à prix la vertu et la pudeur? Bientôt tu connaîtras, ville malheureuse, qu'en détruisant le repos des familles, ils ruinent ou appauvrissent les états, qu'ils pervertissent par leur exemple une foule stupide. Voyez-les entourés d'une troupe de parasites qui végètent au sein de la paresse et d'un luxe effréné; croira-t-on que ce troupeau puisse produire un seul homme capable de servir la patrie? Portera-t-il une armure, celui a qui la soie semble un pesant fardeau? formera-t-il une sentinelle vigilante, s'il est accoutumé à s'endormir quand le soleil est au milieu de sa course? supportera-t-il le choc de l'ennemi, ce corps affaibli par les excès de la débauche? Et ils osent demander la guerre; puissent les dieux nous offrir toujours de semblables ennemis !

MÉNÉLAS.

Éternelle lumière des cieux; et toi, terre féconde; et toi, mer immense; vous aussi puissantes divinités, vous tous enfin dieux inférieurs, vous attesterez que je n'ai demandé aux Troyens qu'une chose juste en compensation de leurs torts et de leurs outrages. Je n'ai trouvé que mépris et douleur. C'est vous, dieux immortels, que j'implore en ce jour; si la prière d'une âme pure parvient jusqu'à vous, chargez-vous du soin de ma vengeance, livrez à mes coups la tête d'Alexandre, que mon fer s'abreuve du sang

de l'infâme qui s'est rassasié de mon humiliation, et qui s'en rit encore.

(Ils sortent.)

LE CHŒUR.

Dominateur des mers, navire aux blanches ailes, construit des frênes du mont Ida! toi qui portas le beau berger à travers les humides sentiers de l'Océan jusqu'aux bords du rapide Eurotas, quelle sœur as-tu amenée aux nobles filles de Priam, à la vertueuse Polixène, à la prophétique Cassandre? Voilà que sur ses traces on voit accourir des Grecs qui la poursuivent comme une esclave fugitive : est-ce là le présent précieux dont la plus belle des déesses promit de payer à Pâris un décret favorable, alors que sur le mont aux cent fontaines, un mortel, arbitre de la beauté, jugea les immortelles? La discorde fut l'origine de ton hymen, fils de Priam; n'en tirons point de funestes présages, mais les jours qui vont suivre seront-ils plus heureux? Puissante Cypris, fais que jamais je ne brûle d'une flamme illégitime; accorde-moi cette grâce, que mon lit ne reçoive qu'une seule compagne fidèle; que d'autres étendent leurs desseins, qu'ils se laissent entraîner par leurs regards avides : celui qui sait dompter ses passions embellit son existence de plaisirs doux et tranquilles. Bientôt, bientôt les temps vont arriver où le ravisseur cherchera, mais en vain, les douceurs du sommeil; son esprit, qui se repose dans une folle sécurité, frémira au son bruyant des trompettes guerrières, et à la vue des camps ennemis qui s'étendront jusqu'aux pieds de nos murailles.

SCÈNE IX.

ANTÉNOR, PRIAM, LE CHOEUR.

ANTÉNOR.

Grand roi! puisque le conseil de rendre Hélène aux Grecs n'a pas prévalu près de toi, ce seul moyen d'éteindre l'affreux tison de la guerre n'étant plus en notre pouvoir, il ne nous reste plus qu'à songer de bonne heure aux conséquences de ta résolution, et à la nécessité de soutenir une guerre inévitable. Tu sais quels ont été les adieux des ambassadeurs grecs; déjà les gouverneurs de nos provinces limitrophes nous ont mandé que leur armée s'assemblait dans l'Aulide. Nul doute que leur intention ne soit d'entrer sur notre territoire, autrement leurs envoyés eussent-ils parlé avec tant de véhémence? Ainsi donc, avant l'entier envahissement de nos côtes, hâtons-nous de garnir d'armes et de soldats les ports et forteresses qui couvrent nos frontières, ordonne aux princes tributaires de se tenir prêts à t'amener leurs troupes; rappelle nos vieux guerriers sous tes drapeaux; envoie vers l'ennemi des émissaires fidèles, et, pour qu'il nous trouve prêts à le recevoir, couvre la mer et la terre d'un peuple de soldats : tel est mon dernier avis.

PRIAM.

Anténor éprouve déjà autant d'effroi que s'il voyait l'ennemi.

ANTÉNOR.

Prince, mes craintes ne sont pas sans motifs, et cet effroi prétendu doit faire naître la prévoyance et la sécurité pour l'avenir. Plus tard, les délibérations deviendront inutiles; il ne restera plus d'autres chances que de combattre ou de fuir.

PRIAM.

Certes je veillerai à ce que nous ne soyons pas contraints à une fuite honteuse.

ANTÉNOR.

Dieu le veuille. Mais que vois-je? et quelle est cette femme aux cheveux épars, au visage pâle et livide? Ses genoux la soutiennent à peine, son sein s'agite, sa tête s'égare; elle veut tout à la fois et parler et se taire.

PRIAM.

C'est Cassandre, c'est ma fille infortunée; l'esprit d'Apollon s'est emparé d'elle; il la domine. Écoutons, écoutons.

SCÈNE X.

PRIAM, ANTÉNOR, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Pourquoi ces tourmens, Dieu cruel? pourquoi m'avoir accordé une voix prophétique, si ma voix ne doit frapper que les airs? pourquoi lirais-je dans l'avenir, si mes paroles sont regardées comme de viles impostures ou des songes trompeurs? Quels

hommes pourront profiter du bienfait de ma présence? quels hommes écouteront favorablement les avis dictés par un esprit qui n'est pas le mien? A quoi sert donc d'avoir assujetti mon sein oppressé et mes membres tremblans à un hôte impitoyable? En vain je lutte contre lui... Je cède, Apollon;... je ne suis plus à moi... Grands dieux, où suis-je? la lumière vient de s'obscurcir, un sombre nuage couvre mes yeux... Voici deux soleils, et voici deux Troies! Une biche traverse les mers profondes : objet sinistre, funeste présage! Accourez au rivage, bergers de la Troade; gardez-vous de laisser aborder cet hôte dangereux. Maudite est cette terre où cette biche s'élancera, maudite est la forêt où elle reposera ses flancs : toutes ses traces doivent être lavées par le sang; elle porte avec elle mort, incendie et ruine. O ma belle patrie! ô murs, ouvrage de mains immortelles, quel sort cruel vous attend? Et toi, mon frère, bouclier de ton pays, noble soutien de ta maison, des chevaux thessaliens te traînent autour des murs de Troie; ton père, qui veut ensevelir ta froide dépouille, offre de l'or à ton meurtrier. Héros de nos contrées, la patrie tombe avec toi, une même tombe vous couvrira; et toi, vil trafiquant de corps inanimés, tu tombes aussi atteint d'une flèche lancée par une main impuissante... L'arbre brisé couvre la terre; de sa racine s'élève une branche nouvelle qui surpasse toutes les espérances. Et quel est ce coursier qui reste seul sur le champ de bataille? Ne lui cherchez point un asile, je vous le conseille; non, ne le conduisez pas dans vos murs, il mord et frappe du pied : qu'il devienne

la proie des flammes si vous voulez. Vous-mêmes, évitez un vaste incendie; soldats, doublez de surveillance, une nuit s'approche,... une nuit terrible... Quels tourbillons de feu s'élèvent de toutes parts! A leur clarté, l'œil aperçoit tous les objets comme en plein jour : le lendemain il ne verra plus rien. Alors, ô mon père, n'aie plus d'espoir en nos dieux protecteurs, n'embrasse point leurs autels sacrés; un lionceau, plus cruel que le monstre qui lui donna le jour, te poursuit, il te serre dans ses griffes aiguës, et de ton sang assouvit sa gueule affamée. Tes fils sont massacrés, tes filles chargées de chaînes; d'autres, victimes expiatoires, sont immolées sur les tombeaux des morts; et toi, mère infortunée, tu ne pleureras pas tes enfans : ta voix s'échappe en hurlemens affreux.

LE CHOEUR.

Hâtons-nous, et entraînons dans son appartement cette malheureuse fille épuisée de douleurs et de fatigues.

SCÈNE XI.

ANTÉNOR, PRIAM.

ANTÉNOR.

Ces paroles, ô mon roi, peuvent facilement se comprendre, elles annoncent une ruine certaine; je te supplie, au nom des dieux, ne les pèse pas trop légèrement, et ne les prends pas pour de vaines impostures.

PRIAM.

Ces funestes prédictions ne sauraient m'inspirer de terreur; cependant, si je me rappelle le songe d'Hécube, elles m'inspirent des pensées d'inquiétude. Lorsque la reine portait dans son sein ce fils qui nous cause tant de peines, et peu avant qu'il parût au monde, il lui sembla que de ses flancs sortait un tison enflammé au lieu d'un enfant qu'elle attendait.

ANTÉNOR.

Je le savais, et me souviens encore que nos devins assurèrent que le jeune prince devait causer un jour la ruine de sa patrie; et ce jour, hélas! ne semble pas trop éloigné.

PRIAM.

Tu dois sans doute avoir présent à la mémoire l'ordre que je donnai de ne point laisser vivre ce fléau de l'état : depuis long-temps les loups des déserts auraient dû le déchirer, et disperser ses ossemens maudits sur des monts inaccessibles.

ANTÉNOR.

Mieux eût valu qu'il périt alors, que de nous voir exposés aujourd'hui, par sa faute, à des malheurs inouïs. Mais quel est ce prisonnier qu'on amène vers ces lieux? Ses vêtemens annoncent un enfant de la Grèce.

SCÈNE XII.

PRIAM, ANTÉNOR, UN CHEF DE L'ARMÉE TROYENNE, UN PRISONNIER GREC.

LE CHEF.

Vous êtes encore à délibérer, seigneurs, et les Grecs se répandent sur nos campagnes. Hier, vers le milieu du jour, cinq galères se sont montrées sur nos rives : les guerriers qu'elles portaient n'enlevèrent point, il est vrai, les habitans, ne brûlèrent pas nos maisons; mais ils se sont emparés des nombreux troupeaux qui couvraient nos plaines. Les soldats que je commandais étaient en petit nombre. Après avoir tenté à plusieurs reprises de recouvrer le butin qu'ils entraînaient, nous avons dû nous retirer. Plusieurs Grecs sont tombés sous nos coups : celui-là seul est tombé vivant dans nos mains. Interrogé, il avoue qu'en Aulide mille vaisseaux, montés par des soldats nombreux et aguerris, étaient prêts à lever l'ancre; ils n'attendaient, dit-il, que le retour de leurs ambassadeurs pour commencer la guerre ou remmener Hélène. Mais comme j'apprends qu'Ulysse et Ménélas sont partis sans cette princesse, toutes ces troupes vont se mettre en mouvement et ces vaisseaux faire voile vers Troie. Est-ce comme je dis?

LE PRISONNIER.

Sans aucun doute.

LE CHEF.

Agamemnon commande l'armée?

LE PRISONNIER.

Oui, le frère même de Ménélas.

PRIAM.

Qu'on aie les yeux sur ce captif, et qu'on aie soin de lui. Anténor, voilà des événemens plus positifs que les prophéties et les songes de nos femmes; cependant comme ils viennent à leur appui, demain, dès l'aube du jour, nous entrerons au conseil, et n'en sortirons pas que nous n'ayons pourvu à tous les moyens de défense.

ANTÉNOR.

Nous en sentons enfin le besoin : il est pénible de le dire, je l'avoue, et mes paroles semblent de triste augure; mais tous les ans on nous oblige à réfléchir sur ce point. Prenons donc une fois pour toutes une énergique décision; ne nous contentons pas de résister à l'attaque, et sachons nous persuader qu'il est préférable de chercher l'ennemi que de l'attendre dans nos foyers.

FIN DU CONGÉ DES AMBASSADEURS GRECS
ET DU THÉATRE POLONAIS.

ERRATUM.

Le nom de l'auteur de *Barbara Radziwill* est FELINSKI, et non Telinski.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

15 JUIN 1989

12 JUIN 1989

a39003 002658374b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 03 23 07 3